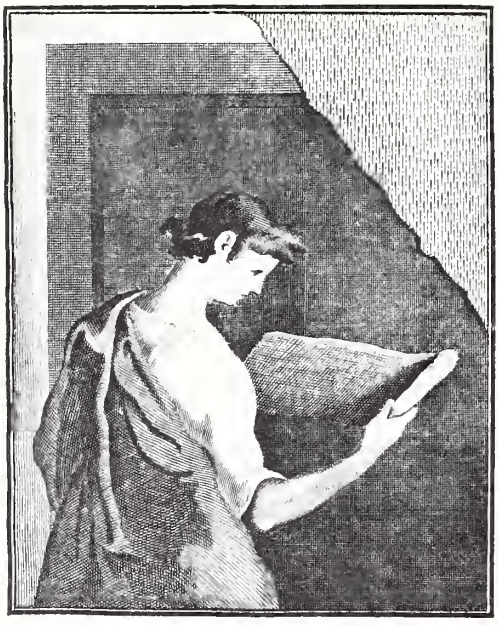


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lesecolesdarchit00dobl

LES ÉCOLES
D'ARCHITECTURE ET D'ART DÉCORATIF

DES XVIIme ET XVIIIme SIÈCLES

A AIX

Capitale et Siège du Gouvernement de la Provence

Ouvrages du même auteur :

La Maison de Rêve, poème et illustration. — Paris, Floury, édit. 1900 (*épuisé*).

La petite Sirène, conte d'Andersen. Traduit et illustré par H. Dobler. — Paris, Floury, édit. 1903 (*épuisé*).

La Morte Exquise, poème et illustration. — Aix-en-Provence, Dragon, 1907.

Les Fleurs Fées, poème et illustration.

En préparation :

Les Vestiges du XVIIe et XVIIIe Siècles à Marseille et dans sa banlieue : (Boiseries — Ferronneries — Collections — Les Villas).

Henri DOBLER

Président de la Société des Amis des Arts d'Aix

Artiste peintre et Décorateur

LES ÉCOLES D'ARCHITECTURE ET D'ART DÉCORATIF

DES XVIIme ET XVIIIme SIÈCLES

A AIX

Capitale et Siège du Gouvernement de la Provence

MARSEILLE

ÉDITIONS ARTISTIQUES VÉGA

10, Boulevard Dugommier

THE J. PAUL GETTY MUSEUM
LIBRARY

Grand Cartel
en Bronze doré
(époque Louis XV)
Collection
Montagne de Firmont

TABLE DES CHAPITRES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES IX

CHAPITRE PREMIER 1

Architecture. — Etudes des types principaux. — Leurs caractérisques. — Façades et portes des grands hôtels particuliers d'Aix. — Maisons bourgeoises.

CHAPITRE II 28

Sculpture décorative sur pierre. — Statues. — Bustes. — Fontaines. — Frises, niches. socles, mascarons. — Vases, pots à feux. — Portails à Carosses.

CHAPITRE III. 47

Peintures décoratives. — Plafonds. — Fresques. — Panneaux. — Tableaux et Portraits.

CHAPITRE IV. 71

Gypseries, sculptures directes dans le plâtre par l'artiste.

CHAPITRE V 81

Ferronnerie. — Rampes et départs d'escaliers. — Portails, grilles et dessus de portes. — Grilles de communion. — Balcons. — Impostes. — Supports d'enseignes et de lanternes. — Verrous, serrurerie d'art, etc.

CHAPITRE VI. 95

Sculpture sur bois et dorure. — Portes et dessus de portes, — Boiseries au naturel et peintes. — Boiseries dorées et sculptées. — Glaces, consoles, appliques, lustres, cadres et meubles.

CHAPITRE VII 119

Ameublements. — Salons et boudoirs. — Cuirs Provençaux. — Tapisseries. — Toiles peintes. — Toiles imprimées. — Papiers peints. — Meubles meublants. — Cheminées.

CHAPITRE VIII. 137

(Orfèvrerie-argenterie). Ciselures. — Bronzes. — Bronzes dorés (Appliques, Candélabres, Chandeliers). — Pendules et Cartels. — Marteaux de portes. — Eventails, Bijoux.

CHAPITRE IX. 145

Décoration lapidaire des jardins d'Aix et des Parcs des environs d'Aix.

CHAPITRE X. — Première partie 157

Principaux artistes décorateurs d'Aix et leurs écoles : 1° Architectes : Jacques Fossé, Pierre Pavillon. — 2° Sculpteurs : Les Rambot, Pierre Puget, Christophe Veyrier, B. Toro, Chastel. — 3° Peintres : Finsonius, Daret, Reynaud Lévieux, Sébastien Barras, L. Fauchier, Daudré-Bardon, Les Vanloo, Les Celony, Arnulphy. — 4° Graveurs : Raynaud, Cousin, Balechoux, Cundier (peintre et graveur).

Deuxième partie. 174

Les principaux Mécènes et collectionneurs au XVIIe et XVIIIe siècles : Peiresc, Boyer d'Eguilles, Bourguignon de Fabregoules, De Fauris, St-Vincent, Boyer de Fonscolombe, etc.

Petits bronzes (*Collection Ferrier*)

TABLE DES HORS-TEXTE

PLANCHE I. Pavillon de Vendôme. (Façade principale. — Cariatides par Rambot. — Corbeille de fruits par Chastel) 10

» II. Maison Bourgeoise de la rue des Marseillais. (Partie de la façade) . . 26

» III. Hôtel d'Espagnet. (Façade nord. Cariatides) 28

» IV. Eglise de la Madeleine. (Vierge par Chastel). 34

» V. Cour intérieure du Musée d'Aix. (A gauche, Eglise St-Jean de Malte; à droite, tombeau moyennâgeux par Chastel) XVIIIe siècle 38

» VI. Fontaine de la Place de la Madeleine. (Aigle sculpté par Chastel.). . . 42

» VII. Pavillon de Lanfant. (L'Assemblée des Dieux (Plafond peint en 15 jours par J.-B. Vanloo) 48

» VIII. Sainte-Famille. par Pierre Puget, (Collection du marquis de Saporta). . 64

» IX. Le Gouverneur des Galères de Ranché. (Cadre en bois sculpté et doré époque Louis XV, appartenant au baron Guillibert) 72

» X. Salle d'Armes du Château de Vauvenargues. (Cuirs dorés. Cheminée et dessus de porte en gypserie sculptée, époque Louis XIV) 76

» XI. Pavillon de Lanfant. (Dessus de porte en gypserie.). 78

» XII. Escalier du Pavillon de Vendôme. (Gypseries sculptées par J.-C. Rambot. Rampe en fer forgé (fin du XVIIe siècle).. 84

» XIII. Hôtel Vermont (ancien hôtel de la Goy). (Rampe du XVIIIe siècle. Pilier de départ en fer forgé). 88

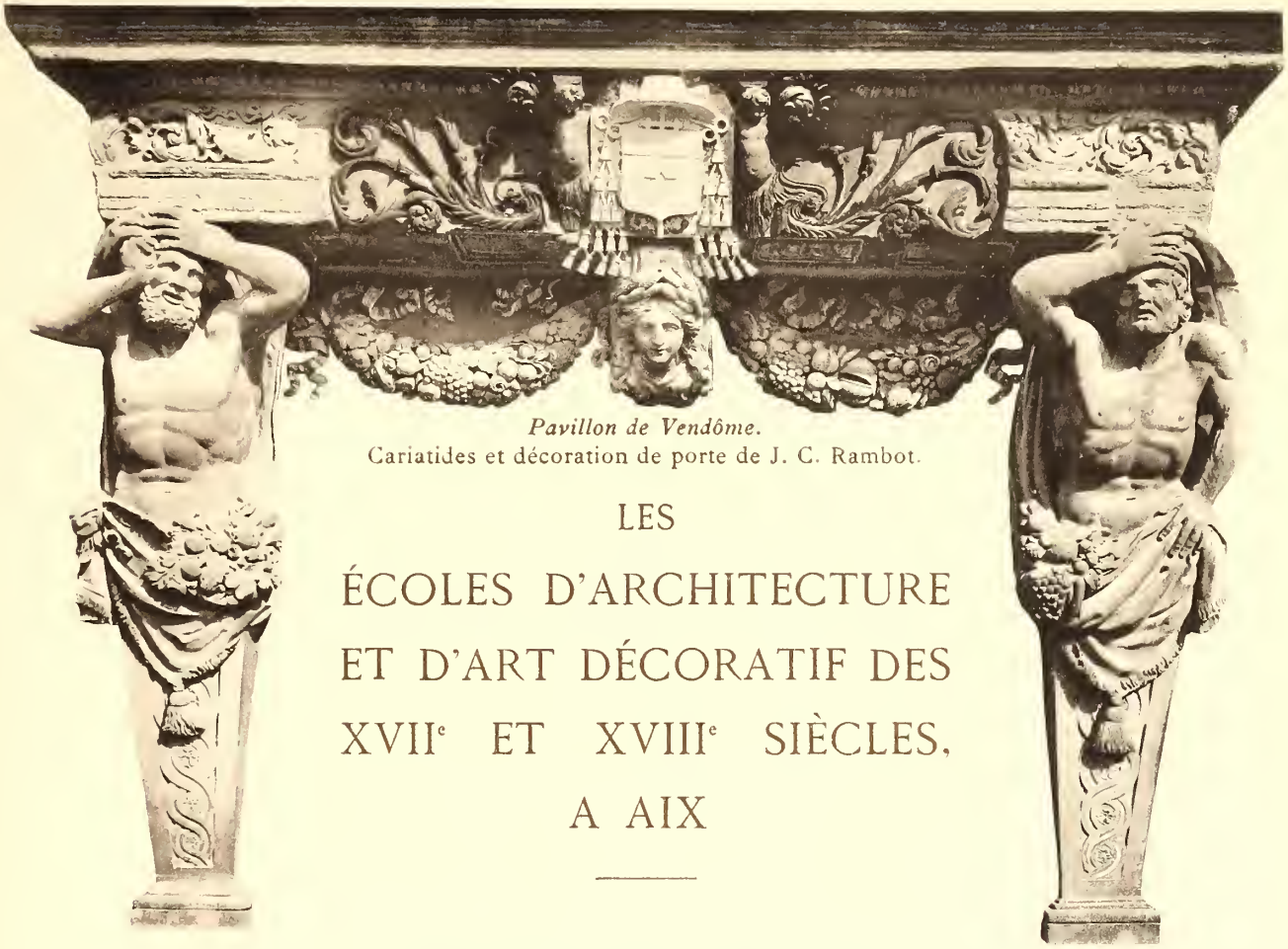
» XIV. Maison Pascal, Lice des Cordeliers. (Boiserie de porte du XVIIe siècle.). 100

» XV. Musée d'Aix. (Cadre en bois sculpté et doré du XVIIIe siècle) 114

» XVI. Pavillon de Vendôme. (Bois sculptés et dorés des XVIIe et XVIIIe siècles, décorant l'atelier de J.-B. Van Loo) 116

» XVII. Château de Fonscolombes. (Cuirs dorés et peints décorant le grand salon. Bois sculptés et dorés des XVIIe et XVIIIe s. Sièges en tapisserie de Beauvais). 124

» XVIII. Château de Fonscolombes. (Boudoir chinois. Toiles peintes. Meuble et encoignure des XVIIe et XVIIIe siècles) 130



Pavillon de Vendôme.
Cariatides et décoration de porte de J. C. Rambot.

LES ÉCOLES D'ARCHITECTURE ET D'ART DÉCORATIF DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES, A AIX

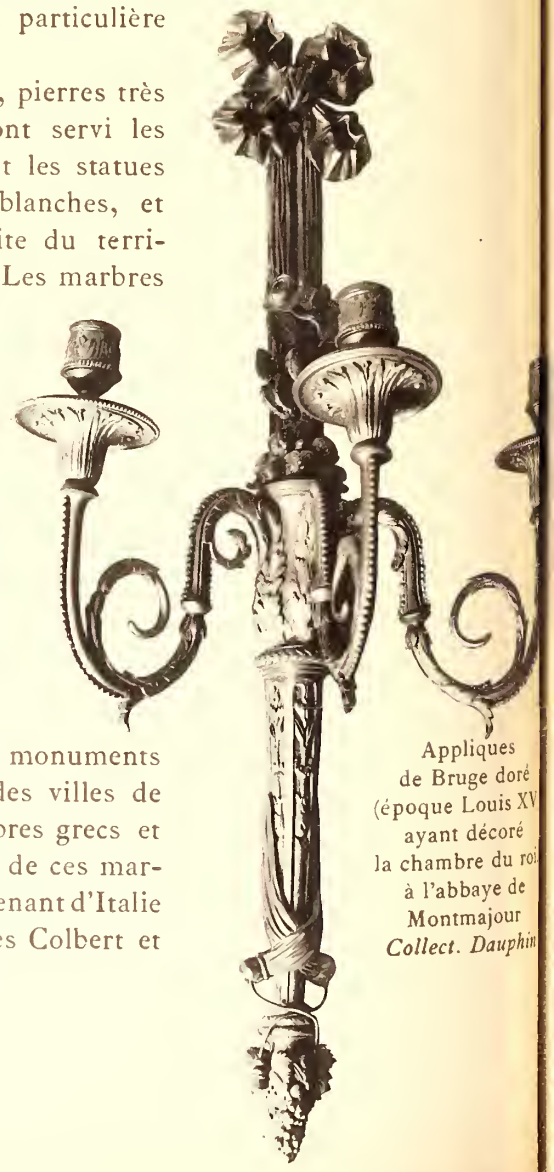
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

J'écris ce premier chapitre dans le grand atelier de Jean-Baptiste Van-Loo que j'ai rétabli au Pavillon de Vendôme tel qu'il devait être au XVIIIe siècle. De ma fenêtre j'aperçois tout le vieil Aix éclairé par les rayons d'un beau soleil de printemps, sur le déclin d'une radieuse journée. Je suis comme toujours et plus que jamais séduit par la belle tonalité chaude et dorée de nos vieilles maisons. Celles qui forment les premiers plans sont modestes il est vrai, mais n'ont pas bougé depuis des siècles. Leurs crépis ont une extraordinaire patine ; plus loin les derniers étages et les toits des demeures parlementaires baignent dans une atmosphère d'une limpidité merveilleuse. C'est une symphonie en mauve, or et rose comme aurait pu dire Mac Neil Wistler, qui pour son malheur ne l'aura point connue. Rien n'est plus beau ni plus délicieux à voir pour un artiste que ce tableau si varié de tons, dont les derniers plans nous offrent successivement les superbes envolées de la cathédrale et de nos clochers tant aimés, les verts gris et violacés des plateaux qui sont au levant de la Cité, avec la silhouette, rendue minuscule par l'éloignement, de nos grands cyprés de Provence ; et enfin la féérique montagne de la Victoire, rose ce soir comme la gorge des colombes d'Aphrodite, derrière laquelle de petits nuages couleur safran glissent dans du bleu idéal. Ces tons chauds et dorés qui donnent une incomparable enveloppe à ce tableau, m'incitent à parler des caractéristiques architecturales que nous allons examiner au début de ce livre. Aix en effet se distinguera toujours des autres villes d'Art par la couleur de ses pierres dues à la proximité des carrières de Bibémus dont furent tirés les blocs qui servirent à l'édification des monuments, hôtels, et maisons, particulièrement au XVIIe et XVIIIe siècles. Ces carrières existent encore, quoique bien diminuées

d'importance. On en extrait de belles pierres qui servent aux réparations des vieux édifices et un sable jaune qui ne blanchit pas sous la pluie, il est très recherché, employé à divers usages. Les crépis qui sont fait avec un mélange de ce sable se patinent rapidement. J'en recommande l'usage pour les réparations des vieilles façades qu'on a une déplorable tendance à repeindre à l'huile un peu partout hélas ! Ces pierres de Bibémus ont de grandes qualités, elles ressemblent aux pierres de Rognes dont on se sert maintenant de préférence; celles-ci sont généralement plus résistantes aux intempéries, d'un grain plus serré et plus dures à travailler elles sont beaucoup moins belles de couleur; d'ailleurs selon les filons on trouve autant de dureté chez les pierres de Bibémus. Il est à regretter qu'ils soient de qualités irrégulières et bien des pierres trop molles se sont désagrégées sous l'influence successive des siècles et des saisons, surtout celles exposées au levant. On répare en ce moment les corniches de l'Hôtel-de-Ville. Bien d'autres ont souffert à Aix; mais pour ma part j'estime que ces réparations doivent être faites avec tact et je redoute les reconstitutions inhabiles ou maladroites. Il ne faut réparer les frontons et les corniches que si elles deviennent dangereuses pour la tête des passants.

Pour en revenir à nos moutons c'est-à-dire à nos pierres c'est grâce à elles, répétons-le, qu'Aix doit son merveilleux aspect, elles paraissent en vieillissant avoir bu tous les soleils qu'elles ont vu luire tant de fois sur elles; sous certains éclairages obliques elles semblent de l'or en fusion ; plus elles sont vieilles plus elles se patinent délicieusement. On en peut pas dire autant des pierres froides avec lesquelles ont été édifiés la plupart des monuments des grandes villes de France. Versailles, l'admirable Versailles est gris; Paris est gris; Lyon noir. Rouen, Bordeaux, Nancy, Dijon dont les chefs-d'œuvre ne se comptent pas ne peuvent nous les présenter que sales et tristes si on les compare aux notres souvent moins riches et moins grandioses, mais d'une originalité si particulière et si attrayante.

Il nous faut parler maintenant des pierres de Calissane, pierres très dures, susceptibles de prendre un beau poli et dont se sont servi les grands sculpteurs Aixois pour confectionner les ornements et les statues qui décorent nos belles façades. Elles sont ou jaunes ou blanches, et furent également employées. Les carrières sont sur la limite du territoire de Saint-Chamas à trois lieues de Salon à peu près. Les marbres si prodigués dans d'autres villes ne furent que peu ou pas employés à l'extérieur de nos demeures les plus somptueuses. On les a réservés pour l'intérieur des églises et bien peu de statues, bien peu des vases qui ont orné en si grand nombre les jardins et les parcs de nos hôtels et de nos châteaux ont été sculptés dans cette coûteuse matière. Les artisans dont nous parlerons longuement ailleurs ont préféré les pierres de Calissane plus faciles à travailler et extraites à peu de frais des carrières de la région. Ce choix très particulier des artistes Aixois, est à mon avis une preuve de bon goût qui les différencie nettement de leurs voisins et confrères d'Italie qui prodiguaient à la même époque les marbres polychromes, les porphyres et les faïences dans les palais et les monuments de Rome et de Florence. Il est vrai que dans la plupart des villes de la Péninsule on disposait des antiques et des débris de marbres grecs et romains extraits de fouilles récentes et multipliées. Beaucoup de ces marbres, envois ou achats de l'école de Rome nouvellement crée, venant d'Italie en France sur le désir de Louis XIV et de ses grands ministres Colbert et



Appliques de Bruge doré (époque Louis XV) ayant décoré la chambre du roi à l'abbaye de Montmajour *Collect. Dauphin*

Louvois, passèrent par Aix. Ils étaient destinés à Versailles, Marly, Vaux et aux autres belles demeures qui s'édifiaient un peu partout dans les environs de la capitale française. Vases, statues, vasques de porphyre et de marbre, jaune antique, vert antique ou Carare traversèrent notre ville par ce qu'on appelait la « voie ordinaire ». C'étaient ceux de petite dimension. Les grands ouvrages arrivaient de préférence par le Hâvre sur les flutes armées pour le roi dans les principaux ports de France et qui allaient les charger à Civita-Vecchia. De nombreux artistes français ou étrangers profitaient de ces convois et traversaient Aix allant en Italie ou en revenant. Ils firent séjour dans notre ville et s'arrêtèrent parfois pour y travailler pour le compte des grandes familles nobles ou parlementaires.

Quelques-uns s'y trouvèrent si bien qu'il s'y fixèrent définitivement. Nous en parlerons dans notre dernier chapitre. S'ils n'influèrent pas sur la qualité des matières employées ils n'en eurent pas moins une action sur les artistes locaux. Leur influence est surtout visible dans certaines façades et dans la nouvelle manière qu'on eut de comprendre les toitures à la fin du XVIIIe siècle. Les marbres ne furent pourtant pas absolument dédaignés de nos artistes, d'autant qu'il en existait des carrières assez près d'Aix et dans la région. Ils furent réservés pour les intérieurs d'église, et l'ornement de quelques grands hôtels particuliers. Les plus employés furent : La Brèche du Tholonet dont les carrières existent encore aux pieds de Ste-Victoire, le Rosé du Var, fort joli marbre couleur rose de Chine ; le marbre gris très apprécié pour les cheminées et le dessus de consoles au XVIIIe siècle et enfin la somptueuse brèche violette dont nous avons encore quelques beaux spécimens (cheminées, dessus de meubles, retables, etc.).

Avant d'étudier maintenant les différents types d'architectures qu'offrent nos monuments et leurs caractéristiques, je tiens à prévenir nos lecteurs, que nous ne parlerons guère des Eglises que pour ce quelles contiennent d'objets d'Art des XVIIe et XVIIIe siècles. A ceux qui pourraient s'en étonner nous répondons d'avance que nous ne leurs donnons pas la place privilégiée quelles mériteraient si nous voulions faire comme tant d'autres de l'histoire ou de l'anecdote. Les plus belles sont de beaucoup antérieures à l'époque qui nous intéresse et celles qui furent construites ou réparées au XVIIe et XVIIIe siècles, n'offrent rien de particulièrement remarquable dans le dessin et l'ornementation de leurs façades. Plusieurs d'entr'elles ne furent même pas entièrement terminées et leurs ornements sont restés à l'état brut. Nous y pénétrerons souvent, néanmoins, pour admirer tout ce quelles contiennent pouvant entrer dans le cadre de notre étude.

CHAPITRE PREMIER

Architecture. — Etudes des types principaux. — Leurs caractéristiques. — Façades et portes des grands hôtels particuliers d'Aix. — Maisons bourgeoises.

Types d'Architecture et Caractéristiques au XVIIe siècle

On ne peut qu'être étonné de la merveilleuse floraison architecturale qui se produisit vers le milieu du XVIIe siècle en notre cité. D'aucuns la déploreront certainement, ce sont les amateurs des arts des siècles antérieurs; car ce fut aux dépens de ceux-ci, qu'elle se manifesta. Ceci nous explique combien peu (les églises exceptées) il nous reste d'édifices du XVIe siècle et des siècles précédents. Beaucoup il est vrai des demeures que nous étudierons comme étant du XVIIe et XVIIIe siècles, datent de plus loin ; mais elles furent remaniées aux époques dont nous parlons et ne nous intéressent que pour cela.

Il ne faudra pas que les érudits et les documentés sur le vieil Aix qui liront ce livre, nous reprochent par exemple de parler de l'Hôtel de Peyronetti comme étant du XVIIe, siècle quand il date presque en totalité du XVIe. Nous le savons fort bien et si nous le faisons entrer dans le cadre de cet ouvrage c'est qu'il se rapproche par la conception de son architecture de celles qui nous intéressent et que sa porte est du pur XVIIe siècle; de même si nous classons l'Hôtel d'Arlatan au XVIIIe siècle, c'est que, commencé au XVIIe, il ne fut terminé qu'en plein XVIIIe et qu'il a les caractéristiques de ce dernier.

Eglise St-Esprit, St-Jérôme

Ceci dit, une fois pour toutes, reprenons notre sujet et commençons par les demeures de style Louis XIII.

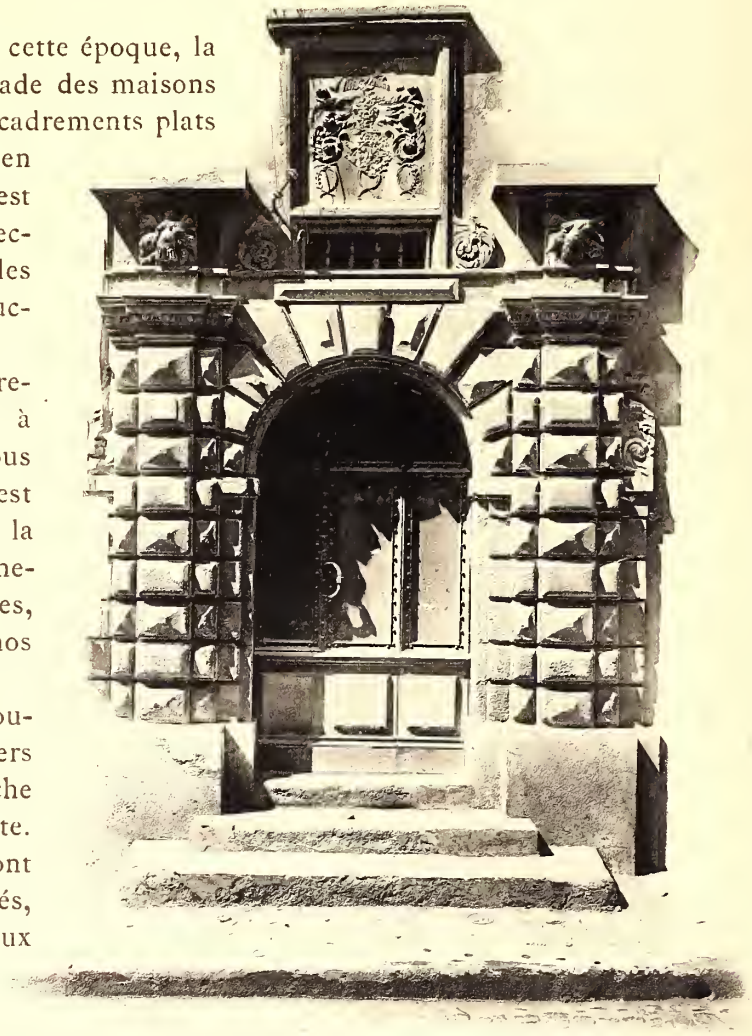
1er Type. — A cette époque, de même qu'antérieurement, le luxe était beaucoup moins développé à Aix qu'il ne le fut plus tard au point de vue habitation. Les plus riches maisons ne se distinguaient que par la beauté du cadre de leurs portes et par la hauteur de leurs toits. Ces derniers ont entièrement disparu justement vers le milieu du XVIIe siècle. Jusqu'à cette époque, la majorité des édifices, sauf les églises bien entendu, n'avaient guère plus d'un étage. Les plus riches et nobles demeures avaient des toitures très élevées avec des mansardes à lucarnes décorées. Les vieux plans et les vieilles estampes en font foi. Toutes ces habitations au XVIIe ou XVIIIe siècles, furent surélevées d'un ou deux étages et surmontées de toits dont nous avons encore quelques spécimens; presque plats à la mode italienne avec des tuiles vernissées : noires, rouges ou vertes. La rareté des chutes de neige fit adopter cette forme de préférence à l'ancienne.

De ces maisons, dont beaucoup ont été démolies ou partiellement reconstruites, il nous reste encore quelques types de portes intéressantes, ayant entr'elles de grandes analogies. Les montants sont en pierres taillées en forme de pointes de diamant ou à bossages à refends comme celles dont on se servit aux siècles qui nous intéressent dans les ordres rustiques ou toscans (presque toujours pour les bases ou rez-de-chaussées). Ces montants, étaient surmontés de deux demi corniches formant fronton interrompu, et recourbées à leur extrémité centrale en forme de rinceaux. Entre elles, se trouvaient l'écusson aux armes de la famille possédant la maison. Dans quelques unes de ces portes, sur ces demi-frontons, s'allongeaient des animaux héraldiques qui leurs donnaient plus d'ampleur. Telle était par exemple la porte de la maison de la rue d'Entrecasteaux, malheureusement dégradée et peinte, mais qui a encore une certaine allure. Je connais encore cinq ou six portes du même type à Aix, la plus belle est, sans contredit, dans l'ancien Hôtel de Simiane qui fait l'angle de la rue Chastel et de la rue Manuel; elle est bien caractéristique avec ses pierres en pointes de diamant, les ornements en trophées qui les surmontent et un écusson délicieusement sculpté, malheureusement effacé en partie. Les plus intéressantes de ces portes Louis XIII ou d'époques antérieures sont dans la rue du Grand Séminaire (pointes de diamant), sur la petite place au Nord de la Mairie, dans une maison de la rue Fauchier, dans la rue Manuel (deuxième porte de l'Hôtel de Simiane) etc. La plus dégradée et qui fut peut être une des plus belles s'ouvre dans une ruelle donnant à gauche, dans la rue Jacques de la Roque en descendant vers St.-Sauveur.

2e *Type.* — Nous avons dit qu'à cette époque, la porte constituait tout le luxe de la façade des maisons nobles. Les fenêtres étaient à simples encadrements plats et sans ornements. Le type le plus ancien après celui dont nous venons de parler est beaucoup plus intéressant comme architecture, nous le trouvons caractérisé dans les beaux Hôtels que nous allons étudier successivement.

Le premier et le plus ancien, entièrement construit en pierres de taille et à refends, est dans la rue Fauchier; nous avons cité sa porte. Son style de façade est plus riche que le type précédent, c'est la véritable transition des façades sans ornementation à celles plus ou moins ornées, qui vont faire maintenant l'objet de nos descriptions.

Le deuxième est la maison qui touche à celle qui fait l'angle de la rue Thiers et de la place du Palais de Justice, à gauche en montant. C'est l'Hôtel de Roquesante. Les pierres sont à refends, les fenêtres ont des encadrements et des frontons variés, triangulaires ou elliptiques, coupés en deux et recourbés en rinceaux comme dans les portes dont nous avons parlé plus haut. Entre ces rinceaux se trouve



Hôtel de Simiane (Porte)

au lieu d'écusson, le monogramme du premier propriétaire. Cette façade bien Louis XIII se retrouve dans ses grandes lignes dans les deux autres hôtels. Ce qui distingue cette maison des deux autres, c'est la porte. Son encadrement est superbe et le mascaron qui surmonte son écusson, d'une expression très particulière; il se détache, entre deux rinceaux, tenant dans sa bouche une guirlande qui festonne et forme deux chûtes à droite et à gauche de l'écusson; l'extrémité inférieure de celui-ci, est formée par un second mascaron, moins en relief, qui surmonte directement le cadre de la porte, celle-ci a encore ses vieilles boiseries aux larges moulures sculptées d'oves : C'est une des plus belles et des plus vieilles d'Aix. Cet hôtel a son rez-de-chaussée abimé par des boutiques, constatons-le avec tristesse et avec la crainte de ne l'en point voir libérer de longtemps.

Hôtel Roquesante (Façade)

Le troisième hôtel a trois façades, l'une sur la place de la Madeleine, la deuxième sur la rue Manuel, la troisième sur la rue Chastel, il fut construit à peu près à la même époque que le précédent, dans la première moitié du XVIIe par un membre de la famille de Lacépéde. (Il passa ensuite aux Simiane.) Même disposition de façade que le précédent : pierres taillées et sculptées sur deux plans différents, fenêtres à frontons variés etc. Ce qu'il a de caractéristique, c'est la frise du deuxième étage composée de palmes entourant le monogramme du propriétaire, elle est charmante et originale. L'étroitesse de la rue Manuel sur laquelle se trouve la façade principale ne permet guère de bien voir malheureusement ce remarquable spécimen du style Louis XIII à Aix.

Le quatrième hôtel de cette série est de beaucoup le plus beau et le plus considérable. Elevé sur le Cours, dont les terrains (anciens remparts) venaient d'être mis en vente à la suite du nouvel et important agrandissement de la cité, il est comme la transition des styles précédents avec le pur style Louis XIV des hôtels que nous étudierons ultérieurement. C'est une demeure véritablement princière[1]. Elle fut édifiée pour Pierre de Maurel.

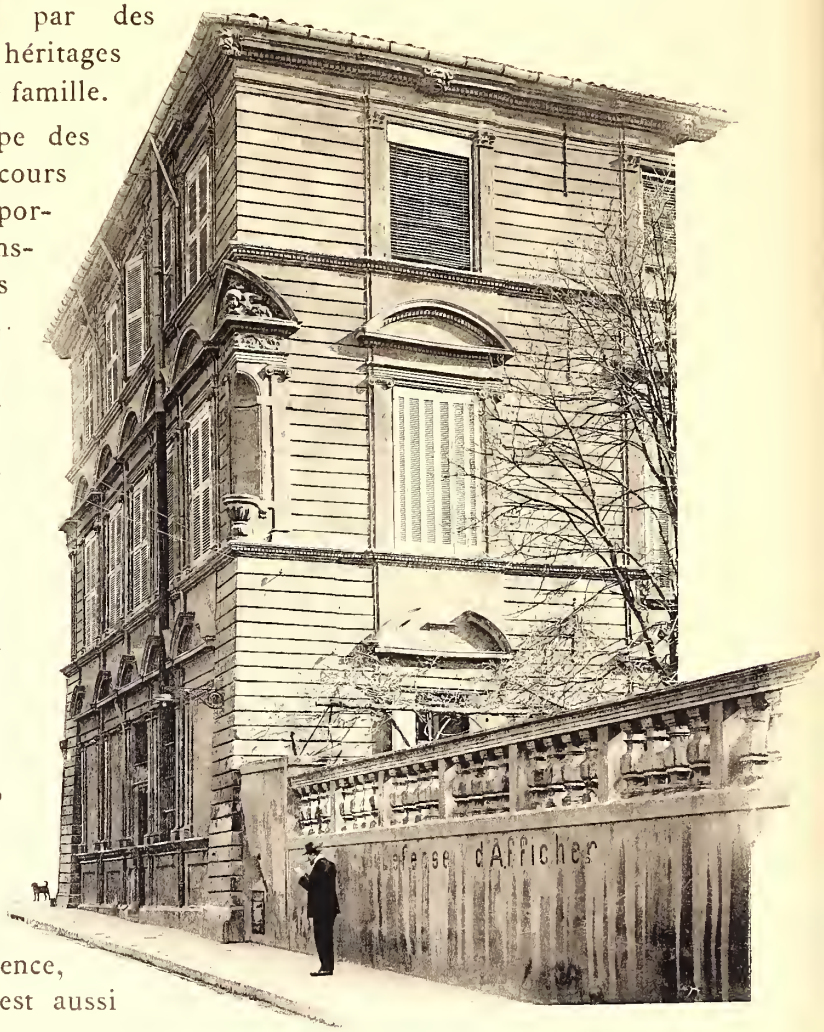
N'oublions pas de signaler la frise à denticules et à mascarons qui fait le tour de son faîte sous la corniche. Nous retrouverons cette disposition de couronnement (façade Sud de l'hôtel de Régusse, par P. Puget). Nous reviendrons souvent à cette belle demeure au cours de nos différents chapitres. Frises, niches, escaliers, ameublements, tout

[1] Il faut lire son histoire, si intéressante dans Roux Alpheran (les rues d'Aix), le cadre de ce volume ne nous permettant pas de la développer ici.

Hôtel de Forbin (angle et niche de façade)

y est de premier ordre et nous y puiserons de nombreux enseignements au point de vue décoratif. Le nom de l'architecte qui l'a conçu et exécuté est très discuté; mon opinion est celle du regretté *Numa-Coste*, l'érudit et subtil écrivain, avec qui j'en causais peu de temps avant sa mort, arrivée l'an dernier au grand regret de ses amis admirateurs, m'assurait que c'était le sculpteur-architecte Jacques Fossé qui en avait dessiné le plan et sculpté les imposantes cariatides de sa grande entrée; je suis maintenant tout à fait de son avis et il faut renoncer à la légende qui attribue ces œuvres à Chastel ou Rambot fils, en reculant par conséquent jusqu'au XVIIIe siècle, la construction de cet hôtel. Chastel n'était pas né quand il fut achevé. L'hôtel de Maurel s'appela successivement: l'Hôtel de Volonne, l'Hôtel de Mons; il s'appelle aujourd'hui l'Hôtel d'Espagnet. La marquise d'Espagnet dont nous nous honorons d'être l'ami, l'habite actuellement. Il lui vient directement par des héritages de famille.

3e Type. — Le troisième type des Hôtels Aixois est représenté sur le cours Mirabeau par deux édifices d'inégale importance. Le fameux hôtel de Forbin construit sur la partie méridionale du cours à l'angle de la rue du Lycée, et l'hôtel de Gantés sur la partie Nord à l'angle Ouest de la rue Faberot : Ces deux hôtels ont les mêmes caractéristiques, les mêmes niches d'angle à statues de la Vierge; dans leur façade unie, leurs fenêtres ont un encadrement d'ordre complet, ionique pour le rez-de-chaussée, corinthien pour les autres étages avec frise denticulée. La corniche qui surmonte les deux étages de ces grands rectangles de pierre de *Bibémus* est aussi à denticules. D'un style à la fois simple et grandiose, ils ont eu un sort bien différent. L'hôtel de Forbin appartient encore à son légitime propriétaire, le descendant d'une des plus anciennes et des plus considérables familles de Provence, les Marquis de Forbin-la-Barben. Il est aussi



Hôtel d'Espagnet (façades Sud et Ouest)

vaste que l'Hôtel d'Espagnet; comme lui, il a huit fenêtres de façade, deux étages sur le cours; sa porte supporte également un balcon en puissante ferronnerie Louis XIV, elle n'a pas de cariatides. Deux belles chutes de pierre formant consoles les remplacent. (Un ensemble de pierres avait été disposé pour recevoir une riche sculpture sous le centre du balcon; elle ne fut jamais terminée et les pierres de cette décoration sont restées à l'état brut. C'est regrettable à bien des points de vue mais il faut se garder de faire exécuter ce travail par un sculpteur moderne et respecter le travail ancien bien qu'à peine ébauché). L'escalier, très grandiose, est à balustres de pierre avec des colonnes à son départ comme celui de l'Hôtel de Peyronetti. De larges boules de marbre du Tholonet se trouvent à ses différents retours.

Hôtel de l'Estang Parade

De même que l'hôtel d'Espagnet, cet hôtel est historique, (il faut lire son histoire dans Roux Alphéran) et comme lui, malheureusement, son rez-de-chaussée occupé par un cercle. Espérons que ces invasions malheureuses ne sont que temporaires et que bientôt ces deux demeures princières retrouveront leur virginité aristocratique. L'Hôtel de Forbin date de 1656. A titre de comparaison rappelons que la même année vit le commencement de l'édification du Château de Fouquet le surintendant (Vaux le vicomte).

L'Hôtel de Gantés date de 1660, moins grand, plus modeste de proportions il a les mêmes caractéristiques de façade mais pas de grande porte, comme le précédent; son rez-de-chaussée est entièrement dégradé, occupé par un café. Il a perdu sa vierge d'angle et a été surhaussé récemment d'un étage, son aspect est ainsi des plus bourgeois. Un connaisseur seul peut apprécier encore la valeur de son architecture et déplorer les mutilations qu'il a subi, et je les crois, malheureusement irréparables[1].

4e Type. — L'Hôtel de l'Estang-Parade dont nous allons nous occuper maintenant a la même simplicité grandiose, bien que l'ensemble de sa construction soit tout différent.

[1] Une troisième façade offre les caractéristiques de ce type : c'est celle de l'Hôtel du Musée place Saint-Jean. Même encadrement des fenêtres, même grandiose simplicité. Comme particuliarité intéressante, cette façade offre à son deuxième étage une série de fenêtres ou plutôt de lucarnes hexagonales et plus larges que hautes. Cette ligne de lucarnes est d'un effet fort gracieux. On trouvera ce même genre dans l'hôtel d'Eguilles et à l'angle de la rue Peiresc, etc., une quatrième façade à signaler est à l'angle S.-O. de la place du 4 Septembre, l'hôtel de Ravel.

Mairie (angle Sud et façade)

Il doit être, l'œuvre du même architecte : Pierre Pavillon, un maître, un de ces artistes presque ignorés comme il y en eut tant à cette époque et néanmoins de grande valeur. C'est lui, qui en collaboration avec Jean Claude Rambot architecte et surtout sculpteur et décorateur, construisit toute la série d'édifices dont nous allons bientôt parler : L'hôtel de l'Estang-Parade, l'Hôtel-de-Ville, le Pavillon de Vendôme, le Pavillon de Lanfant, l'hôtel de Nibles, l'hôtel de Maliverny et probablement l'hôtel de Boisgelin. Quand nous aurons passé en revue toutes ces magnifiques demeures, nous étudierons celles qui furent construites à peu près à la même époque sur les plans de Pierre Puget. Le célèbre Marseillais, ne dédaigna pas de se mesurer avec ses confrères fixés complètement à Aix. Il sera intéressant de comparer leurs conceptions d'Art et les types d'architecture qu'ils ont créés. La personnalité si puissante du génial sculpteur s'affirme d'une manière si évidente que tout le monde se promenant dans notre ville doit pouvoir désigner, s'il passe devant eux, les trois hôtels dont les plans ont été dessinés par lui. Nous terminerons l'étude des types du XVIIe siècle par celle des hôtels isolés, qui méritent une description ; et par l'énoncé des noms des propriétaires ou fondateurs, de ceux qui méritent d'une façon ou d'une autre notre attention. Nous agirons de même pour le XVIIIe siècle, étudiant d'abord ceux qui ont des points de ressemblance et passant en revue les isolés. Après cette digression qui vient à son heure pour bien établir notre plan d'étude, revenons à l'Hôtel de l'Estang Parade d'une architecture si noble en sa simplicité. Il est caractéristiquement édifié entre cour et jardin. Cette cour

d'entrée donne sur la rue de l'Opéra par un grand portail qui s'ouvre dans un mur en pierre de Bibémus, décoré de pilastres et d'une frise d'ordre ionique ; elle est dessinée par ce mur, au Nord ; au Midi, par la façade principale, au levant et couchant, par deux ailes qui font avant-corps et sont assez étroites. Ce qui distingue ces façades à deux étages comme celles du type 3, c'est que les ordres d'architecture y sont employés d'une manière bien différente. Ici nous voyons chaque étage soutenu par une rangée de pilastres en demi reliefs, d'ordre dorique pour le rez-de-chaussée, ionique pour le premier étage, corinthien pour le second. Cette rangée de pilastres sépare les fenêtres les unes des autres et ne concourt en rien à leur encadrement. Ils supportent ensemble les frises et entablements de chaque étage et la corniche sous le toit. Rappelons-nous que, dans le type précédent, chaque fenêtre avait un encadrement de pilastres, particulier avec entablement et frise denticulée, aucune frise ni cimaise ou simple bande ne séparant les étages comme dans ceux de ce type. Les fenêtres et notre quatrième type ont un encadrement de moulures plus ou moins richement travaillées avec garderons et gouttières ; il en est de même de la porte d'entrée ; il n'y a pas de balcon au-dessus de celle de cet hôtel. La frise du rez-de-chaussée est à triglyphes et rosaces, les autres sont simples. Les fenêtres ont la particularité d'avoir des angles à croisettes. Cette imposante demeure sert actuellement de logement à Monsieur le Premier Président de la Cour d'Aix. Elle a de riches appartements de réception et s'ouvre au midi sur un jardin. Cet hôtel fut terminé vers 1650.

4e Type (bis). — Nous voici arrivés à l'épanouissement du style Louis XIV à Aix dans les œuvres de Pierre Pavillon et de Jean-Claude Rambot (associés). On leur adjoignit leur confrère Jacques Fossé pour l'exécution des ornements de la façade de leur plus important édifice : la maison de Ville de la Capitale de la Provence.

En 1652, dit Roux Alphéran dans les *Rues d'Aix,* le Conseil municipal délibéra de faire rebatir l'Hôtel de Ville qui menaçait ruine. On acquit une maison confrontant à la tour de la Grande Horloge pour pouvoir construire plus grand ; cette reconstruction ne fut commencée que quatre ans après et entièrement terminée en 1668. Etudions le détail de ses façades. La première s'appuie au Nord à la tour de la Grande Horloge et s'ouvre sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Elle est soutenue aux angles par d'imposants piliers à grand relief à bossage et refends. Ils montent jusqu'au-dessous de la corniche du toit et supportent la troisième frise et l'attique ; cette façade a cinq fenêtres. Une vaste porte s'ouvre au centre du rez-de-chaussée et permet de pénétrer dans la cour, dont nous parlerons plus tard. Chaque fenêtre ou porte (rappelons-nous le type étudié) est séparé par des doubles pilastres en demi relief avec bases et un chapiteau d'un

Hôtel de Boyer d'Eguilles
(Portail à carosses)

travail très élégant ; les pilastres supportent deux par deux les trois frises. Les ordres employés sont le dorique pour le rez-de-chaussée, l'ionique moderne[1] pour le premier étage et l'ionique ancien pour le second. La frise du rez-de-chaussée est à triglyphes et rosaces (dorique) comme celle de l'Hôtel de l'Estang-Parade. La deuxième frise (très en relief (particularité que nous retrouverons pour le même motif au pavillon de Vendôme) est composée de rinceaux s'enroulant en sens opposé[2]. Elle est interrompue à distance régulière par des écussons qui surmontent l'encadrement des fenêtres du premier étage (faute de style, dirait Blondel, l'architecte du XVIIIe siècle). La troisième frise est un simple rang de denticules. Toutes les architraves de ces frises sont rudimentaires et étroites. Ce défaut se retrouve dans tous les édifices de ce groupe d'architecture. Cette troisième frise est surmontée d'une attique dissimulant le toit dont la monotonie un peu lourde est coupée au-dessus de chacune des fenêtres du deuxième étage par un fronton demi-sphérique qui interrompt la frise dans les mêmes conditions. Le fronton qui forme centre est triangulaire et, surmonte, à la place d'une fenêtre, un panneau à la base duquel se trouve un motif décoratif important que nous décrirons plus loin. La porte qui s'ouvre dans cette façade est imposante et largement surmontée par un beau balcon en ferronnerie ouvragée. C'est le même type de porte que celui des hôtels d'Espagnet et Forbin que nous avons vus sur le cours; mais au lieu de cariatides ou de chutes nous avons ici comme supports de balcon deux doubles colonnes doriques, reliées par des bases et des entablements communs, de chaque côté de l'entrée. Celle-ci se

Hôtel d'Estienne

[1] On sait que l'ionique moderne se distingue de l'ancien par la position des volutes des chapiteaux qui forme saillant sur les angles pour le moderne.

[2] Type employé dans les temples romains : Maison Carrée de Nîmes, etc.

trouve naturellement en retrait. La porte a un dessus en ogive et de belles boiseries à oves et à têtes de lions[1]. Ce qu'il y a de plus gracieux dans cette belle façade d'une coloration si chaude et si dorée, ce sont les fenêtres; elles appuient leurs encadrements rectangulaires, sur des bases plus larges auxquelles elles sont raccordées par d'élégantes consoles d'appuis à rinceaux, s'arrêtant au tiers de la hauteur des montants des côtés. Ils font face à de belles chutes de pierre largement et harmonieusement taillées en guirlandes qui se détachent des angles supérieurs à croisettes. Dans les planches du célèbre album d'architecture de Palladio, on retrouve ce type de fenêtre dans la description de la façade de la maison du comte Octave de Thienne. J'aime beaucoup leur modèle; il est le plus élégant de l'époque de Louis XIV à Aix. Je regrette que les fenêtres du premier étage soient alourdies par ces volumineux écussons, par trop italiens, qui interrompent la frise. Ils gâtent un peu, à mon avis, l'ensemble harmonieux de cette façade principale de l'Hôtel de Ville. Combien je préfère les fenêtres du rez-de-chaussée, dont les dessus appuient simplement leur large moulure à la frise dorique! Celles du deuxième étage sous l'attique, ont dans chaque niche-fronton un motif décoratif assez plaisant constitué par des palmes entrecroisées. Le motif décoratif qui occupe le centre du deuxième étage est formé par un fronton demi-cintré avec denticules. Au centre se trouve un grand médaillon ovale formant niche, surmonté d'une guirlande de lauriers. De son sommet, les guirlandes retombent en festonnant à droite et à gauche et s'appuient en s'élargissant à l'entablement du premier étage. Au centre de ce médaillon se trouvait le buste de Louis XIV que sculpta Rambot. On s'est cru obligé de le remplacer par un buste de la République dont la blancheur et le style jurent effroyablement sur cette façade édifiée sous le Grand Roi.

Entrons maintenant à l'intérieur. Après avoir franchi une belle grille en fer forgé, nous nous trouvons dans une élégante cour carrée au centre de laquelle se trouve un moderne et menaçant Mirabeau trop blanc, qu'un souvenir de la Révolution y maintient seul. Il nous bouche la vue de l'entrée intérieure de la Maison de Ville qui nous présente un remarquable porche supportant un balcon d'une ferronnerie plus fine que celui de la porte extérieure. Comme celui de l'hôtel de Forbin il est supporté par deux consoles en pierre. En son centre, un mascaron très séduisant semble tirer la langue aux visiteurs, qui s'apprêtent à pénétrer à l'intérieur pour monter au premier étage par le grand escalier. Les façades de la cour intérieure, se ressemblent et sont un peu moins riches que la façade d'honneur que nous venons d'étudier. Au-dessus de la porte du second étage se trouve une niche d'un dessin élégant, vide actuellement et avec des consoles d'appuis a rinceaux. Le rez-de-chaussée de la façade qui longe le côté nord de la rue des Cordeliers, ressemble à la façade d'honneur. Les premier et deuxième étages de cette façade sont sans ornements (nous verrons bientôt pourquoi). Les deux autres façades Nord et Ouest sont de construction récente en grande partie et d'une discrétion voulue, que je qualifierai d'heureuse. Voici notre première visite à l'Hôtel de Ville terminée. Nous y reviendrons souvent aux chapitres suivants, pour voir tout ce qu'il contient ou contenait d'intéressant (statues, boiseries, tableaux, ferronneries et cuirs provençaux, ses différentes salles et la bibliothèque Mejanes). Mais, avant dele quitter momentanément, je tiens à dire que mes études personnelles me permettent de croire qu'au XVIIe siècle l'Hôtel de Ville n'avait pas l'aspect qu'il nous offre actuellement. Il n'avait sûrement qu'un étage à cette époque avec un toit élevé à mansardes et lucarnes décorées. Pour s'en rendre compte il faut considérer d'abord la richesse anormale de la deuxième frise par rapport à la troisième. En regardant mieux on s'aperçoit que les grands pilastres à refends qui flanquent l'édifice aux angles ne se rattachent pas aux corniches qui sont coupées pour leur laisser la place de s'élever. Cette coupure

[1] Voir le nom de son auteur et le prix fait aux annexes.

Hôtel d'Agut.

fait saillie sans qu'on ait même essayé de l'arrondir (ce qui est fort laid). On en conclut sans hésitation que les pilastres ont été ajoutés en même temps que l'on élevait le deuxième étage auquel ils se raccordent parfaitement, ainsi que l'attique dont nous avons parlé et le toit à l'italienne. C'est le manque de place qui a du nécessiter cet agrandissement dont une troisième preuve est l'absence de décoration des étages de la façade de la rue des Cordeliers, laquelle a été surélevée de deux étages et n'avait, à ce moment, qu'un rez-de-chaussée avec toit indépendant. Le même cas s'est produit aux Pavillons de Vendôme, de Lanfant, et dans bien d'autres maisons d'Aix probablement au commencement du XVIIIe siècle. En résumé la première façade de l'Hôtel de Ville devait avoir beaucoup d'analogie avec celle du Pavillon de Vendôme que nous allons étudier maintenant et qui fut bâti par Pierre Pavillon et J. Claude Rambot. Ils le commencèrent en 1664 et le terminèrent en 1667. Ils travaillèrent donc en même temps à ces deux édifices.

Le Pavillon de Vendôme. — C'est un véritable bijou d'architecture que ce petit hôtel ou pavillon, que Louis de Mercœur, duc de Vendôme, gouverneur de Provence et cardinal, se fit construire, hors les murs, dans un enclos acheté en 1664. Cet enclos, au mur Nord duquel il est adossé, fut transformé en un vaste jardin à la française admirablement proportionné comme dimensions à la construction qu'il entoure. Il lui fit et lui fait encore un cadre délicieux. Il était crénelé, à l'époque, pour éviter des attaques de maraudeurs. Pour bien se rendre compte des harmonieuses proportions de l'ensemble du Pavillon de Vendôme, il faut y pénétrer par l'ancienne entrée des carosses qui donne actuellement dans la rue Célony. En franchissant le superbe portail en fer forgé qui le sépare des communs et du potager, tout artiste est immédiatement conquis par l'élégance de ses lignes architec-

Pavillon de Vendôme

Façade principale — Cariatides par Rambot — Corbeilles de fruits par Chastel

turales et la richesse décorative de sa façade d'honneur. Comme celle de l'Hôtel de Ville, elle est d'une coloration merveilleuse surtout au soleil couchant dont les rayons obliques la revêtent d'une enveloppe dorée d'un saisissant effet. Ce pavillon historique abrita les amours contrariées, par la Cour de Louis XIV, du petit-fils d'Henri IV et de la veuve d'Honoré de Rascas seigneur du Canet, une demoiselle de Forbin-Solies fort jolie et surnommée la belle du Canet. Les deux amants, veufs chacun de leur côté, avaient l'intention de s'épouser; mais redoutant cette mésalliance, Louis XIV fit donner à son cousin, par le pape, la barette de cardinal qu'il ne put refuser. Il dut renoncer à devenir l'époux de sa belle amie; mais il resta son amant. Pour ne point scandaliser ses administrés, il consacra aux embellissements du pavillon les vingt-six mille livres que la Ville lui avait octroyées pour se faire construire un palais sur le cours. Madame de Rascas pouvait venir l'y rejoindre incognito. Elle ne s'en fit point faute. L'histoire prétend qu'elle ne fut pas aussi la seule femme introduite mais le duc ne jouit pas longtemps, hélas! de sa délicieuse petite maison[1].

Ce pavillon évoque aussi le souvenir du grand peintre Jean-Baptiste Vanloo qui en fut le troisième propriétaire et y mourut. Il faudrait un volume pour raconter l'histoire entière et décrire les beautés du pavillon de Vendôme. Après bien des avatars, sans avoir trop souffert de la Révolution, il se trouve m'appartenir depuis trois années. Je me suis efforcé de lui restituer ce qu'il avait perdu, je crois avoir à peu près réussi; j'ai en tout cas la satisfaction très grande de l'avoir sauvé d'une destruction certaine.

Comme la Mairie, le pavillon à cinq fenêtres de façade, comme la Mairie, il n'avait aussi en 1667 qu'un seul étage avec un toit élevé à mansardes et lucarnes décorées. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jeter les yeux sur les vieux plans d'Aix de cette époque[2] ou il se distingue clairement avec son toit haut et son seul étage. L'adjonction du second étage et l'installation du toit actuel date du XVIIIe siècle. Elle fut faite, je crois, par Jean-Baptiste Vanloo qui avait besoin de place pour loger sa famille nombreuse. Il s'y fit établir ce grand atelier d'où on a une vue si belle sur Aix et ses environs. Cette adjonction fut faite en tous cas sous la direction d'un maître. L'édifice n'y a nullement perdu et ses proportions actuelles sont ravissantes. L'ensemble du pavillon nous présente donc actuellement deux étages sur rez-de-chaussée. Les ordres qui le décorent et se superposent comme dans les autres édifices de ce type sont : *dorique* pour le rez-de-chaussée, *ionique* pour le premier étage et *corinthien* pour le second. Les fenêtres sont aussi indépendantes des colonnades qui supportent des frises. Les pilastres sont ici disposés un par un et non deux par deux comme à la Mairie. Les frises sont très riches. Celle du rez-de-chaussée à des rinceaux identiques à ceux du premier étage à la Mairie. La richesse en était augmentée par des fleurs de lys qui les assemblèrent deux par deux. Ces fleurs malheureusement ont beaucoup souffert, pendant le pillage qui eut lieu en 1792 ; on les fit sauter au ciseau. Il n'en reste plus que l'empreinte sans relief. La deuxième frise est encore plus fine et d'un dessin plus rare, c'est une suite de guirlandes attachées par des nœuds de rubans, Rambot dut s'inspirer, pour son exécution, des dessins de celle du temple romain de la Fortune Virile devenu l'église de Sainte-Marie l'Egyptienne dont Palladio, le célèbre architecte de Vicence, donne des descriptions dans les planches de son grand ouvrage du XVIe siècle. Celle-ci se différencie de celle du Pavillon en ce que chaque guirlande est séparée par des bucranes.

Rambot remplaça les bucranes par des nœuds de ruban ce qui est plus gracieux. Le leit-motif, pouvons-nous dire, des ornements intérieurs et extérieurs du pavillon est en fleurs et fruits. Ils furent remarquablement traités, comme on pourra s'en rendre compte par

[1] Elle fut achevée en 1667 et il mourut en 1669.

[2] Voir les cartons, St-Vincens, bibliothèque Méjanes.

Halle aux grains

les illustrations, et sont d'un relief et d'un fini admirables. Rambot s'y est montré décorateur d'un talent à la fois puissant et gracieux, parfaitement approprié au sujet traité. Nulle part il ne se manifeste mieux que dans cette porte grandiose d'une conception si ingénieuse et qui s'ouvre au rez-de-chaussée sur le jardin. C'est le même type de porte que celui de la Mairie, de l'hôtel de Forbin et de l'hôtel d'Espagnet, mais, de toutes, celle du pavillon est indiscutablement la plus remarquable par la superbe ferronnerie de son balcon, ses splendides cariatides et le motif décoratif si heureux qui les rejoint. Cet ensemble est véritablement royal. Nous décrirons ces fameuses cariatides, attribuées jusqu'ici à Pujet, au chapitre suivant en les comparant aux autres cariatides aixoises et à celles si célèbres de Toulon. Contentons-nous, pour le moment, d'admirer les proportions de cette porte et de ce balcon, la beauté des niches qui, au premier étage, encadrent la fenêtre centrale avec leurs pots à feu et leurs coquilles si largement sculptées et passons au deuxième étage qui, nous l'avons dit, fut élevé au XVIIIe siècle. Il est d'ordre corinthien bien proportionné à l'ensemble de la construction et surmonté d'une simple corniche sans frise ni denticules,

simple bande avec entablement un peu étroit à mon avis. Les pilastres ont ceci de particulier qu'ils ont un encadrement intérieur comme ceux du deuxième étage d'une partie de Versailles et de la chapelle de ce palais. La fenêtre qui est au centre s'ouvre sur un balcon en ferronnerie. Elle est encadrée par deux consoles formant socles d'un très beau dessin avec draperies; elles supportent deux admirables corbeilles de fruits et fleurs où l'on reconnait sans hésitation la maîtrise de Chastel. Elles sont, comme son fronton de la Halle aux grains, en pierre de Calissanne blanche et terminent délicieusement le motif architectural en pyramide formé, à la base, par deux grands vases établis à droite et à gauche de la porte, par les cariatides, les niches et enfin, en se resserrant toujours, par ces ravissantes corbeilles. Les autres façades sont d'un intérêt moindre quoique belles. La façade Nord est accolée comme nous l'avons dit au chemin de la Molle en contre-bas et par conséquent n'a plus qu'un étage de ce côté. Les deux façades Est et Ouest ont au rez-de-chaussée deux portes en ogives qui furent murées au XVIIIe siècle. Elles sont surmontées de têtes de femmes couronnées de fleurs, pampres et grappes de raisins. Sous l'écusson central de la façade d'honneur, se trouve également une tête de femme couronnée d'épis que l'on dit être le portrait de la *Belle du Canet*. De cette tête se détachent de superbes guirlandes de fruits attachés par des nœuds de rubans. Nous en reparlerons en même temps que des cariatides. L'ensemble de cet édifice est d'une saisissante beauté bien que de dimension moyenne, il a grand air grâce à ses merveilleuses proportions. Il a l'avantage sur tous les monuments d'Aix d'être isolé, encadré d'un vaste jardin et de ne souffrir de la banalité et de la laideur d'aucun voisinage. Son intérieur ne le cède en rien à l'extérieur; l'escalier, dû à la haute fantaisie d'un artiste de grand talent, est unique en son genre. Nous y reviendrons souvent.

Hôtel d'Oraison

Terminons maintenant l'étude des derniers hôtels qui se rattachent au type du pavillon Rambot. L'Hôtel de Nibles sur le cours s'y rattache indiscutablement. Il a, comme le Pavillon de Vendôme, cinq fenêtres de façades et deux étages. Les frises en sont intéressantes. La première est dorique à triglyphes et rosaces, comme celle du rez-de-chaussée de la Mairie, celle du premier étage est formée par une large guirlande de feuillage entrelacée de rubans. La porte n'a pas de balcon au-dessus. Aux deux angles supérieurs de ses montants à croisettes, festonnent deux jolies chutes de pierre. Cette entrée se trouve à l'extrémité Est de la façade Est. Elle a une boiserie à rosaces en relief, sans rien qui attire particulièrement le regard. Cet hôtel fort élégant est malheureusement encastré entre deux maisons du Cours (côté Nord) sans intérêt architec-

Hôtel d'Arbaud-Jouques

tural. Celle de l'Ouest est actuellement un hôtel à voyageurs (Nègre-Coste). L'Hôtel de Nibles a été gratifié, à une époque récente, d'un troisième étage qui lui a enlevé tout son caractère ; son rez-de-chaussée est également déparé par des magasins. Il fut construit vers 1650 et appartenait au Guidi en 1680.

Du pavillon de Lanfant, nous ne dirons que peu de choses à ce chapitre. Il a, en plus petit, la même disposition architecturale que le pavillon de Vendôme, sans ordres d'architecture à l'extérieur. Le deuxième étage fut ajouté dans les mêmes conditions et proportions que pour l'autre pavillon. Son toit date du XVIIIe siècle, il est flanqué à ses quatre coins par d'élégants pots à feux. Il fut certainement construit par Pierre Pavillon et Rambot. Très gracieux de ligne en sa simplicité il est somptueusement décoré intérieurement. Nous y reviendrons aux chapitres suivants, pour voir ses gypseries, ses ferronneries, ses plafonds qui offrent un intérêt exceptionnel. Il est entouré d'un fort joli parc.

Comme ce pavillon, l'Hôtel de Maliverny, construit par ces deux architectes, ne se distingue par aucune décoration extérieure ; nous nous en occuperons surtout aux chapitres suivants. Ce qui mérite d'être décrit en ce chapitre c'est le monumental portail à carosses qui laisse pénétrer dans sa cour ; c'est le plus riche de cette époque à Aix ; il interrompt à pans coupés les deux murs à balustres, qui séparent sa cour de la rue Emeric-David et des jardins, il est lui-même surmonté de ces mêmes balustres fort intéressants. Les montants de plus de quatre mètres de haut sont à bossages vermiculés et à refends ; la porte qui s'ouvre dans la cour (façade O.), bien que fort abimée et laissée à l'abandon, possède encore un dessus admirable que nous étudierons aux boiseries. Cet hôtel un des plus grands d'Aix et des plus beaux est aussi un des plus dégradés ; son

rez-de-chaussée est occupé par une huilerie. Il a perdu sa rampe d'escalier ; et, ses appartements d'apparat, où il reste d'admirables choses, sont fort mal occupés. Avec le célèbre Hôtel de Boyer d'Eguilles dont nous allons bientôt parler, c'est une victime lamentable de l'industrie et du mauvais goût bourgeois.

Rattachons à ce type le bel Hôtel des Boisgelin qui plus heureux que le précédent a conservé ses véritables propriétaires. C'est une des plus importantes demeures aristocratiques d'Aix. Il forme l'angle Nord-Est de la jolie place des Quatre Dauphins, occupée par la ravissante fontaine qui lui donne son nom. Construit vers 1650 pour Louis Leblanc, il passa en 1693 aux Laurans Marquis de Brue et par héritage à une des branches de l'ancienne famille des Boisgelin qui vint s'établir en Provence. Cet hôtel a des points de ressemblance dans sa façade (forme des fenêtres) avec l'Hôtel de Forbin et le deuxième étage de la Mairie. L'Hôtel est à angle droit (deux corps comme Maliverny) entre cour et jardin. Les murs formant la cour sur la rue et la place des Quatre Dauphins ont un ordre d'architecture dorique avec une belle frise à rosaces et triglyphes surmontée de modillons importants qui supportent une corniche ayant au XVIIIe siècle reçu une balustrade de fer forgé.

5e Type. — Nous avons passé en revue tous les édifices pouvant être attribués à la collaboration architecturale et décorative de Pierre Pavillon et Jean Claude Rambot. Le dernier type d'architecture du XVIIe siècle que nous allons étudier est sinon le plus gracieux du moins le plus imposant de ceux que nous avons à considérer. Trois hôtels d'inégale importance ont été construits par le même architecte et celui-ci n'est rien moins que le célèbre Pierre Puget ; l'admirable artiste travailla dans tous les genres et y excella : Très bon peintre, sculpteur incomparable, il fut aussi un somptueux architecte. Nous avons dit combien sa personnalité se dégage de chacune de ses œuvres ; les caractéristiques de son architecture, que nous retrouvons dans les trois hôtels en question, sont d'abord, la réunion de plusieurs étages en un seul ordre d'architecture. On retrouve cette disposition dans l'ancien Château de Marly, construit à la même époque pour Louis XIV ; mais Puget employa pour l'ornement des angles des pilastres au lieu des bossages qui se trouvaient à Marly. (Il choisit naturellement l'ordre le plus riche, c'est-à-dire le corinthien.) Ses superbes pilastres à demi-chapiteaux grandioses et somptueusement fouillés jaillissent du sol en s'appuyant sur des bases plus ou moins hautes, montent jusqu'au sommet de l'édifice d'un seul jet et supportent comme dans les temples antiques des larges entablements à corniches appuyées sur de beaux modillons. Les corniches (et c'est la deuxième caractéristique que nous signalons) sont toujours très imposantes, formant une très grande saillie avec des retours prononcés aux angles des bâtiments. Sur chacun des côtés des vastes rectangles de pierres ces pilastres corinthiens se dressent superbement, largement cannelés pour leur donner plus de richesse encore ; entre ces pilliers magnifiques les étages se superposent avec une décoration très sobre, les fenêtres et portes étant simplement encadrées de moulures à garderons. Les portes ont particulièrement de magnifiques boiseries où se retrouve l'esprit inventif du génial décorateur qu'était Puget, sa large facture ou celle de ses élèves. Le plus grand et le plus beau de ces trois hôtels fut peut-être le plus célèbre d'Aix. C'est aussi celui qui a eu le moins de chance ; et qui, après avoir connu la plus grande splendeur, est devenu de tous le plus misérable. Commencé vers 1675 sur des terrains achetés par Magdeleine de Forbin d'Oppéde, veuve de Vincent de Boyer Seigneur d'Eguilles (Boyer-Malherbe), qui prit le nom et reçut l'héritage du fameux poète quand il eut perdu son fils tué en duel misérablement ; il fut élevé dans la rue Espariat, et atteignit le maximum de sa richesse et de sa splendeur pendant la vie de son fils, le célèbre artiste et collectionneur Jean-Baptiste

Hôtel de la Tour d'Aigues
Dessus du portail à carosses
(mascarons de Bernard Toro)

de Boyer, graveur et peintre de talent, ami de Puget. Nous décrirons sa vie au dernier chapitre de ce volume. Il demanda tout naturellement les plans de l'hôtel construit pour sa mère, à son ami et son maître Pierre Puget. On se figure ce que devait être, pendant sa vie, ce magnifique hôtel au bel escalier, aux statues superbes, aux majestueux plafonds peints et aux murs duquel était suspendue une collection de tableaux qui vaudrait de nos jours des millions. Ce n'est plus maintenant hélas qu'une ruine deshonorée par une fabrique de pâtes alimentaires avec d'infâmes superstructures et une cheminée qui noircit de sa fumée tous les alentours. Son portail grandiose par où entraient les carosses parlementaires, semble actuellement d'une antiquité des plus reculée avec les herbes et les plantes qui poussent entre ses pierres disjointes d'une si extraordinaire patine. Les piedestaux brisés des vases qu'ils supportaient se devinent à peine encore, ainsi que les larges sculptures dont il était revêtu. Sa porte rapiécée baille dans le plus triste état sur une cour sale, encombrée de caisses et de tas de charbons. Le soir, au clair de lune, c'est encore une superbe et mystérieuse demeure. On croirait voir alors un de ces anciens portiques de Venise s'ouvrant sur un canal abandonné et que l'on découvre parfois en retrait de deux façades. J'en connais sur les bords de l'Adriatique qui sont ses contemporains et que bien des artistes ont crayonnés au passage. Celui-ci vaut aussi le coup de crayon. Il appelle encore mieux la pointe sèche et l'eau forte. Mais mon Dieu que cet étage de platras qui surmonte la magnifique corniche de Puget est donc pénible à voir de jour.

Quittons vite ce lieu de désolation et dirigeons-nous vers les deux autres demeures dont les plans sont du même maître et qui, plus heureuses, n'ont subi aucune mutilation. Quel dommage que le magnifique Hôtel de Grimaldi Régusse le plus important après le pauvre sacrifié, soit dans une rue étroite comme celle de l'Opéra. Nous n'avons pas de recul pour l'admirer comme il le mérite. C'est une des plus grandioses habitations qu'on puisse concevoir. Sa frise du côté du jardin et de la petite rue qui descend à droite est constituée par une suite de mascarons séparés par des denticules, semblable à celle qui couronne l'Hôtel d'Espagnet. La porte de cet hôtel est surtout une merveille, nous l'étudierons ultérieurement. Regrettons seulement que comme celle de l'Hôtel d'Espagnet elle ne soit pas au centre de la façade. Il fut construit pour la famille de Laurans vers 1660. Le troisième hôtel est dans la rue de Saporta et vient d'être acquis par Mlle Marie d'Etienne de St-Jean et on ne saurait trop la féliciter de nous avoir conservé cette belle demeure qui fut édifiée pour ses ancêtres. Plus petit que les deux précédents il a sa porte au centre du rez-de-chaussée. Il est par conséquent sans imperfection aucune. Cette porte mérite pour sa beauté une description spéciale au chapitre boiserie. Les caractéristiques architecturales sont celles déjà décrites. L'escalier a une fort belle rampe en fer forgé et l'ensemble est dans un excellent état de conservation. Puget est encore l'auteur des plans de l'Eglise de St-Jean du Faubourg ; à l'originalité de la forme de ses chapelles latérales on reconnait la facture du maître. La façade dont l'exposition est au levant a malheureusement beaucoup souffert et son ensemble ne peut être vu que du haut des toits des dernières maisons élevées à l'Ouest de la Ville.

Pour en finir avec le XVIIe siècle nous n'avons plus à étudier que quelques types

isolés d'hôtels ayant des caractéristiques qui ne permettent pas de les rattacher aux types précédents.

Sur la place de la Madeleine, formant l'angle Est du sommet de la rue Thiers, se trouve un hôtel qui peut rivaliser avec la plupart de ceux que nous avons déjà considérés. Il fut construit en 1676 et ressemble par certains points à l'Hôtel de Boisgelin ; peut-être est-il aussi de Pierre Pavillon, en tous cas les cariatides de sa porte intéressante ne sont sûrement pas de Rambot. Il a cinq fenêtres de façade sur la place et deux étages, il n'a pas d'ordres d'architecture décorant chaque étage ; la beauté de la façade est surtout due au bel encadrement des fenêtres, celles du premier étage ont des bases à consoles d'appui semblables à celles de la Mairie, mais elles sont plus simples de décoration. Par contre elles sont surmontées d'un entablement auquel se superposent des frontons alternativement elliptiques et triangulaires. Les fenêtres du deuxième étage sont à croisettes. A l'angle de la place et de la rue Thiers, l'hôtel est étayé jusqu'au premier étage par un pillier à bossages surmonté d'une niche (même disposition que pour l'Hôtel de Forbin et d'Espagnet). L'entrée d'un balcon en ferronnerie, se trouve au centre du rez-de-chaussée, sur la place. Elle est remarquable par les cariatides de sexes différents qui soutiennent le balcon avec un culot central un peu lourd et sans accompagnement. Le rez-de-chaussée est abimé par des boutiques. C'est l'ancien Hôtel d'Agut.

Le dernier hôtel dont nous étudierons la façade en détail n'est pas à proprement parler du XVIIe siècle. C'est l'Hôtel de Peyronetti que l'on crut longtemps avoir été l'ancienne maison de ville et sis rue Aude. Il ressemble beaucoup comme architecture à l'Hôtel du Comte Bernard Schio édifié par Palladio en Italie au XVIe siècle. Tous ceux qui pourront faire la comparaison sur la planche de son célèbre ouvrage, seront, je le crois, de mon avis. Ce sont exactement les mêmes proportions, les mêmes ordres ; et les motifs de décoration sont presque semblables. Cet hôtel quand il fut construit devait être extrêmement harmonieux de lignes avec son seul étage et son toit élevé, à mansardes. Il a été malheureusement surélevé et il est actuellement dans son rez-de-chaussée déshonoré par un magasin. La façade de ce rez-de-chaussée, si belle a été odieusement recouverte d'une couche de peinture à l'huile vert foncé[1], c'est une véritable profanation ; la porte seule a été respectée : elle est superbe avec ses montants à bossages verniculés, et sa boiserie du XVIIe siècle, une des mieux conservées d'Aix. Ce rez-de-chaussée formait base ; d'ordre Toscan ou rustique avec des voussures en ogive surmontées de petits masques délicieusement sculptés, hélas recouverts aussi par l'infâme badigeon ; sur ce rez-de-chaussée s'élevait un ordre dorique dont les pilastres deux par deux entre chaque fenêtre soutenaient la frise ; absolument adorable sculptée par un maître inconnu, c'est incontestablement la mieux travaillée d'Aix avec ses bucranes (armes des Peyronetti) et son motif central ; nous en reparlerons au chapitre suivant. Les fenêtres ont reçu au XVIIe siècle de beaux balcons en fer forgé. Le vestibule d'entrée avec sa voûte à caissons est du pur XVIe siècle. Ses niches sont malheureusement vides comme tant d'autres à Aix.

L'escalier est à balustres de pierre, et à longs retours. Ce devait être une bien belle demeure, elle reprendrait facilement son caractère avec un peu de bonne volonté et quelques dépenses. Souhaitons que le propriétaire actuel, M. Bergeron, après fortune faite, le débarasse de sa superstructure et surtout de son affreux badigeon. On aurait alors en refaisant le toit à l'ancienne un vrai bijou d'architecture du XVIe siècle, le seul vraiment intéressant qui soit à Aix.

[1] La jolie maison XVIIIe siècle qui fait à Marseille le coin de la rue Armény et de la place Estrangin-Pastré a reçu le même outrage et le même ton de couleur !...

Voici pour terminer cette première partie, la liste des hôtels du XVIIe siècle qui mériteront notre visite au cours de ce volume.

Archevéché d'Aix.
Hôtel de Châteaurenard, 1650.
» de Saporta, 1650.
» d'Estienne Dorves, 1659.
» d'Arbaud, 1695.
» de Fonvert, rue Littera.
» du Cours à côté de l'Hôtel de Gantes.
» du Cours actuellement la Sous-préfecture, 1650.
» de Raousset-Boulbon, 1658.
» St-Marc, cours.
» de Venel, rue Venel.
» de Saisieu construit par Daret, rue du 4 Septembre.
Hotel de Carces 1669, rue Emeric David.
Hôtel de Ravel, rue Cardinale.
» rue des 3 Ormeaux.
» de Valbelle 1695, (gendarmerie).
» rue des Epinaux.
» d'Isoard Vauvenargues, Cours.
» rue Thiers, 17.
Eglise des Ursulines.
» des Jésuites.
Chapelle des Andrettes, (Lycée.)
Eglise de la Madeleine.
Musée d'Aix.
Hôtel rue Peiresec.
» rue Mignet (de Gassier).
Maison Bouteille, 11 rue Mignet.
Hôtel Montagne, rue Ville-verte (ancien Hôtel de la Chateigneraie).

XVIIIe Siècle

Commençons par le plus important des édifices de ce temps, la Halle aux grains, terminée en 1760 et qui occupe toute la partie sud de la place de l'Hôtel-de-ville. Comme les nombreux bâtiments construits à cette époque, il présente sur un rez-de-chaussée formant base d'ordre Toscan, un ordre Ionique moderne formant motif central qui comprend les deux étages qui le constituent. Il est flanqué de pilliers d'angles à bossages comme ceux de la Mairie. Les fenêtres ont de beaux et simples encadrements moulurés, chacune est surmontée d'un vigoureux mascaron ; ce qu'il y a de plus remarquable dans cette façade c'est le fronton qui occupe le milieu de l'attique qui circule autour de son faîte. Ce grand fronton triangulaire contient une allégorie sculptée par Chastel dans de la pierre de Calissane blanche ;

Hôtels et place d'Albertas (angle à pans coupés)

l'effet de ce blanc patiné sur le jaune foncé de la façade en pierre de *Bibemus* n'est point désagréable. Les deux figures de Chastel sont imposantes et les fruits qui les accompagnent, ainsi que les gerbes d'épis sont d'une facture large en même temps que d'un précieux fini. Ce qui distingue presque toutes les constructions que nous allons étudier, y compris la Halle aux grains, de celles du XVIIe siècle, c'est la forme des fenêtres et l'absence de belles frises [1]. Les fenêtres sont généralement terminées en arcs de cercle, pleins-cintres ou demi-cintres. Tous ces cintres sont décorés à leur sommet de mascarons, coquilles ou palmettes. Ceux du rez-de-chaussée de la Halle aux grains sont décorés d'impostes en ferronnerie d'un beau travail. Il est triste de les voir lamentablement s'effriter sous la rouille, faute de soins et d'un peu de noir ferronnier. Tout l'édifice est dans un déplorable état d'abandon. On tolère l'affichage sur ces murs d'une si belle couleur jusqu'au-dessus du premier étage. Les mascarons sont fort dégradés. La façade sud qui donne sur la place du Marché, est abimée par une grande marquise qui rend service aux marchands, mais qui est d'une monumentale laideur. Elle empêche de bien distinguer les détails d'une jolie porte qui s'ouvre sur cette façade. Celles de l'Ouest et de l'Est sont un peu moins sacrifiées. Ce bel édifice mériterait de la sollicitude des pouvoirs publics une toute autre affectation que celle qu'il a aujourd'hui ; il lui faudrait une réfection intérieure complète. On pourrait y construire un grand amphithéâtre ou une salle de fêtes et de concerts qu'il serait possible de louer à des sociétés, à des particuliers, ou de réserver pour de grandes cérémonies publiques. On pourrait y transférer la Bibliothèque Méjannes fort à l'étroit à l'Hôtel de Ville où l'incendie la guette ; mais il faudrait beaucoup d'argent et ce sont les fonds qui manquent le plus à notre pauvre chère cité. Il serait tout au moins décent d'en conserver les belles façades extérieures et de ne pas les laisser insulter de toutes façons.

Deux hôtels qui se rattachent à ce type d'architecture vont maintenant attirer notre attention. Ce sont les Hôtels d'Oraison rue du Grand Séminaire et l'Hôtel de Caumont ou mieux de la Tour d'Aigues, rue de la Poste. Ils ont tous deux fort grand air. L'Hôtel d'Oraison est du commencement du siècle. Placé dans cette rue étroite on ne peut en examiner convenablement la belle façade faute de recul. La fenêtre centrale, encadrée d'un ordre d'architecture et d'un fronton triangulaire bien classique, est ornée d'un balcon de fer forgé qui a la caractéristique des maitres ouvriers de la Régence ; cette demeure devrait être isolée dans un parc. On en admirerait alors les lignes sans peine et sans regret.

L'Hôtel de Caumont commencé en 1720 est encore plus beau et plus riche dans ses détails d'architecture. Malheureusement ayant tout ce qu'il fallait pour produire le plus grand effet, il se trouve être tombé dans les plus mauvaises mains. Son propriétaire, en a loué une partie à l'Administration des postes d'Aix et son rez-de-chaussée est occupé par une société financière. Les postes pour s'agrandir ont construit dans sa cour une annexe qui détruit sa symétrie et sa noble ordonnance. Examinons-le quand même, car il en vaut la peine. On pénètre dans cette cour qui donne au Nord sur la rue Mazarine et l'Ouest sur la rue de la Poste par un beau portail à carosses. C'est le plus intéressant que nous connaissions à Aix de cette époque avec l'entrée de la caserne Forbin. Nous étudierons ce portail au chapitre suivant quand nous parlerons des mascarons de Bernard Toro qui le décorent. La façade se présente imposante avec ses ordres d'architecture et les deux frontons du motif central, le premier demi-cintré, le deuxième triangulaire. L'ordre est dorique pour le rez-de-chaussée ; les pilastres en sont surmontés d'une belle frise à rosaces et à métopes délicieusement sculptés de sujets variés, trophées, carquois,

[1] Exception faite pour celles des Hôtels de Caumont, d'Arbaud-Jouques et de Bonnet de la Baume.

vaisseau, etc. Cette frise se rattache directement par les consoles au balcon de la fenêtre centrale du premier étage qui est indépendant de la porte. Celle-ci a un encadrement simple et du meilleur goût avec au sommet un délicieux mascaron. Le balcon est à mon avis le chef-d'œuvre de la ferronnerie du XVIIIe siècle à Aix. La rampe du grand escalier est aussi remarquable. Le grand fronton triangulaire qui surmonte le centre de la façade au-dessus de la fenêtre du second étage est supporté par des pilastres qui ont des consoles pour chapiteaux ; aux angles de cette façade sont des pilliers à bossages semblables à ceux de la Halle aux grains. Cet hôtel terminé en 1760 est un des plus riches et des plus importants du XVIIIe siècle. Ses fenêtres ont de forts jolis balcons en fer forgé.

L'architecture de l'Hôtel d'Arbaud Jouques est bien différente de celle que nous venons d'étudier. Il date de 1700, et s'élève sur l'emplacement de la plus grande partie de l'ancien hôtel de Valbelle (côté Nord du cours à l'Ouest de la sous-préfecture). Sa belle façade d'ordre dorique pour le rez-de-chaussée, ionique pour le premier étage, a une suite de pilastres encadrant chaque fenêtre au rez-de-chaussée et soutenant une frise interrompue et à saillies différentes à toutes les deux fenêtres ; elle est fort belle, à triglyphes et à rosaces; mais seulement sur une partie de l'entablement, les autres parties restent lisses. L'ordre du premier étage a ses

Hôtel de Panisse-Passis

pilastres plus espacés de deux en deux fenêtres. Le deuxième étage n'a pas d'ordre. Toutes les fenêtres sont à encadrement, à dessus cintrés et à mascarons comme dans tous les hôtels précédents. Elles ont aussi de jolis balcons de ferronnerie, alternativement droits et bombés, celui de la fenêtre centrale, le plus remarquable est à table renflée en son milieu. Nous le décrirons en temps et lieu. Il est soutenu par un culot imposant en forme de tête de lion qui interrompt la frise du rez-de-chaussée. L'Hôtel comme ceux d'Espagnet et de Forbin sur le Cours, a huit fenêtres de façade. C'est le plus grand de ceux de ce côté du cours. Il est encadré à l'Est par l'hôtel de la sous-préfecture et à l'Ouest par la maison reconstruite et sans caractère qui fait l'angle de la rue de la Masse. Sa porte est a l'extrémité de la façade côté Est, nous étudierons au chapitre VI sa somptueuse boiserie.

Allons maintenant rue Esparia regarder les deux hôtels qui se font face et qui furent construits successivement par les d'Albertas, formant la ravissante petite place qui porte leur nom. Cette place est encombrée par une fontaine empire prétentieuse et sans intérêt.

Le premier de ces hôtels construit en 1730 sur l'ancien emplacement de celui de la famille parlementaire des Seguiran est le plus considérable d'Aix, comme surface occupée, avec celui des Valbelle (Gendarmerie). Tous deux ont une vaste cour intérieure. Celui que nous décrivons fait l'angle de la rue Esparia et de la rue Aude. La façade principale est sur la rue Esparia, remarquable par les consoles et les mascarons de ses fenêtres. Ici nous ne trouvons ni frises, ni pilastres d'ordres. Les fenêtres à plein cintre pour le premier étage, à cintre elliptique pour les rez-de-chaussée et deuxième étage, ont leur bases de balcons soutenus par d'élégantes et légères consoles. Dans la façade du rez-de-chaussée s'ouvrent deux portes d'inégale importance. La première, une fenêtre après l'angle de la rue Aude, est cochère, elle est surmontée d'un grand balcon soutenu par de petites cariatides. La deuxième porte, symétriquement placée à l'Est de la façade, est plus simple et également surmontée d'un balcon dont les consoles à mascarons sont dit-on sculptées par Bernard Toro. Je n'en serai pas étonné, car elles ont une grande analogie avec d'autres qui sont sûrement de ce maître. Considérons en terminant le pillier d'angle à bossages qui soutient l'Hôtel du côté de la rue Aude; il est à pan coupé et se raccorde en ogive cintrée avec le premier étage. Cette disposition d'angle est originale et ingénieuse donnant plus de place au trottoir. Ce vaste hôtel a un superbe escalier en fer forgé et d'admirables décorations intérieures. Il faut lire son histoire dans Roux Alpherand. Il est triste que depuis la Révolution ses légitimes propriétaires aient vu leur situation s'amoindrir. Cette ancienne famille parlementaire des d'Albertas qui jeta un si vif éclat au XVIIIe siècle, a subi malheureusement de grands revers de fortune et leur somptueuse demeure s'en est ressentie et s'en ressent encore tous les jours.

Au moment de leur prospérité, les présidents d'Albertas firent construire pour donner de l'air et embellir les abords de leur domaine, ce ravissant hôtel demi-circulaire qui dessine la place dont nous avons parlé. Il rappelle par sa pureté de style et l'élégance de ses façades, les chefs-d'œuvre de l'architecture parisienne du XVIIIe siècle. — Cette petite place d'Albertas est une réduction en miniature de la place Vendôme. — Le rez-de-chaussée de l'hôtel forme base et les deux étages qui le surmontent ne constituent qu'un même ordre d'architecture ionique moderne à chapiteaux pleins d'élégance. Les fenêtres ont les caractéristiques classiques du XVIIIe siècle ; les mascarons sont finement sculptés ; les balcons en fer forgé sont d'un très joli travail. Par sa couleur et l'élégance de ses proportions, cet hôtel est des plus séduisant, pourquoi faut-il qu'un magasin de modes se soit emparé de la partie centrale de son premier étage et se soit cru obligé de le déshonorer par une enseigne du plus mauvais goût. C'est toujours la même histoire. Les malheureuses et patriciennes

demeures, semblent devoir inévitablement devenir la proie des philistins et des boutiquiers ; qui naturellement les arrangeront au mieux de leurs intérêts, c'est-à-dire au détriment de leur beauté et de leur caractère.

En quittant cette jolie place sur cette triste réflexion, allons admirer sans restriction et réjouir nos yeux de la vue de ce qui est, à mon avis, le bijou architectural du XVIIIe siècle à Aix ; je veux parler de cette exquise habitation qui fut l'Hôtel des Marquis de Panisse Passis jusque vers le milieu du XIXe siècle. Ceux-ci l'ont abandonnée, je ne sais pourquoi. Ils ont eu bien tort ; car c'est une chose unique, une demeure qui comme le pavillon de Vendôme son aîné, ne se retrouvera nulle part. Quand on monte la rue Emeric David, un peu trop étroite malheureusement pour que l'on puisse le considérer dans toute sa beauté, on est saisi d'admiration devant cette petite merveille de style régence construite en 1739 pour Thomas marquis de la Garde. S'il n'a pas l'ampleur et le grand air des Hôtels de Caumont et d'Arbaud Jouques, ses contemporains, cet hôtel a une grâce et une originalité exquises. Ses proportions moyennes le rendent comme le pavillon de Vendôme extrêmement agréable à habiter. Cette façade est seule de son espèce à Aix. Elle n'a pas d'ordre d'architecture, mais il semble que les Bérain et B. Toro se soient réunis pour en dessiner l'ordonnance et les détails délicieux. C'est une tapisserie de pierre à fond d'or d'après les dessins de ces deux maîtres aux décoratives fantaisies. Par quel architecte a-t-il été construit ? Je l'ignore, mais ce fut certainement un des plus intéressants artistes du XVIIIe siècle. Je ne me lasse pas de regarder quand je passe devant, le ravissant motif décoratif formé par sa porte, le balcon qui la surmonte avec sa forme ventrue et sa belle ferronnerie et le mouvement de sa fenêtre centrale si original et si heureux. Nous étudierons aux chapitres suivants : ses mascarons expressifs, ses bases de fenêtres et surtout la boiserie de sa porte et son splendide escalier en fer forgé.

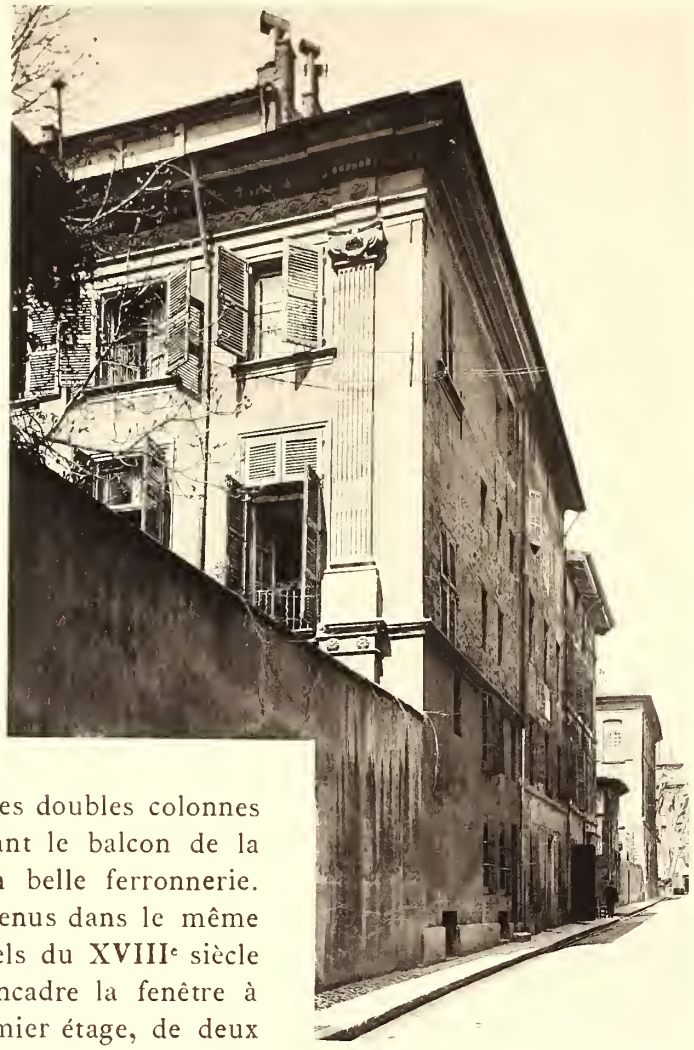
Hôtel de Villeneuve d'Ansouis
(dans le fond frises à modillons et ferronneries de l'Hôtel de Boisgelin)

L'hôtel du Poet que nous retrouverons au haut du Cours sur un emplacement des mieux choisis pour jouir de la beauté de cette avenue, est un grand bâtiment presque carré à trois étages et d'une belle ordonnance classique. Ce qu'il nous présente de plus intéressant, ce sont les pendentifs et les consoles à têtes de lions qui supportent son grand balcon au premier étage, formant sur trois fenêtres le motif central en saillie, cher aux architectes du XVIIIe siècle ; signalons aussi l'encadrement de ses fenêtres qui dessinent la séparation des étages par la suite de leurs moulures supérieures, et la jolie forme des fenêtres du troisième avec leur sommet à palmettes. Cet hôtel est historique. Il faut lire dans Roux Alpherand les lignes qu'il lui consacra dans son chapitre du Cours.

Après avoir contemplé cette correcte, mais à mon avis, un peu froide architecture, descendons la rue du 4 septembre et arrêtons-nous devant celle que nous trouvons séduisante du bel Hôtel de *Villeneuve d'Ansouis*. Il fut construit vers 1740. Remarquable par sa division en trois parties, deux de deux fenêtres aux angles, et un motif central, séparées par des colonnes doriques; il n'a au lieu de frises, que des bandes sans sculptures. Son balcon central au premier étage a la forme ventrue de celui de l'Hôtel de Panisse Passis, mais la ferronnerie se prolonge sur toute la façade en épousant le mouvement en saillie de ses angles. Les fenêtres sont surmontées par des mascarons au rez-de-chaussée et des écussons aux autres étages. Il se raccorde sans lui nuire et sans se nuire à lui-même à son puissant voisin l'Hôtel de Boisgelin, au Sud. Au Nord il forme l'angle de la rue du Bœuf. On prétend que ces hôtels à fenêtres bombées ont été exécutés par des architectes espagnols, (j'en doute fort pour ma part). Quittons cette intéressante demeure pour suivre cette rue du Bœuf et nous arrêter une soixantaine de mètres plus loin, face au Nord devant une cour au portail monumental dont les montants sont surmontés d'énormes chapiteaux, qui devaient supporter de beaux vases ; ceux-ci ont disparu comme tant d'autres. En pénétrant dans cette cour, nous avons devant nous la plus grande façade Louis XVI d'Aix (dix fenêtres) ; elle est fort belle dans sa simplicité rehaussée d'une patine merveilleuse. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cet hôtel, c'est d'abord sa porte avec ses montants à consoles Louis XVI, sa boiserie et le motif d'architecture qui le surmonte. Il est formé d'un Bucrane d'où partent deux guirlandes qui festonnent et se terminent en deux chutes de pierre fort élégantes. En second lieu, c'est la frise à rinceaux qui court sous la corniche de son toit, soutenue à un angle par des pilastres d'ordres. C'est la copie de la célèbre frise de la maison Carrée de Nîmes. Elle est digne de celle-ci et d'une grande beauté d'exécution. Cet hôtel fut terminé en 1780 et élevé pour la famille parlementaire des Bonnet de la Baume.

Hôtel de Villars

Elle ne l'occupa pas longtemps ayant du émigrer pendant la Révolution. Cet hôtel appartient aujourd'hui à M. le docteur Latil et fut habité par M. de Coriolis en 1830. Nous terminerons ce chapitre par l'étude des façades de l'Ecole de droit et de la faculté des lettres ainsi que par une promenade dans le même quartier au Pavillon Sec.



Hôtel de Bonnet de la Baume

L'École de droit a sa façade principale sur la place de l'Université. C'est un édifice constitué par un rez-de-chaussée formant base d'ordre dorique, surmonté d'un ordre ionique central, qui encadre les deux étages supérieurs. Le rez-de-chaussée a une frise à triglyphes surmontée d'une corniche denticulée. Dans ce rez-de-chaussée, s'ouvre au centre et en saillie une grande porte, elle est encadrée par des doubles colonnes comme celle de la Mairie[1], supportant le balcon de la fenêtre centrale du premier étage en belle ferronnerie. Le premier étage et le deuxième contenus dans le même ordre, ont comme la plupart des hôtels du XVIIIe siècle un motif central en saillie. Celui-ci encadre la fenêtre à plein cintre, formant le centre du premier étage, de deux doubles pilastres ioniques montant jusqu'au faîte de l'hôtel et supportant un entablement sans frise décorée ayant un grand fronton triangulaire. Il se rattache à la corniche denticulée qui se trouve sous le toit, étant lui-même orné de denticules. A l'intérieur de ce fronton, on a sculpté au XIXe siècle une allégorie sans intérêt, les fenêtres du rez-de-chaussée sauf la fenêtre centrale, ont un encadrement intéressant, celles du deuxième étage sont de simples lucarnes rectangulaires.

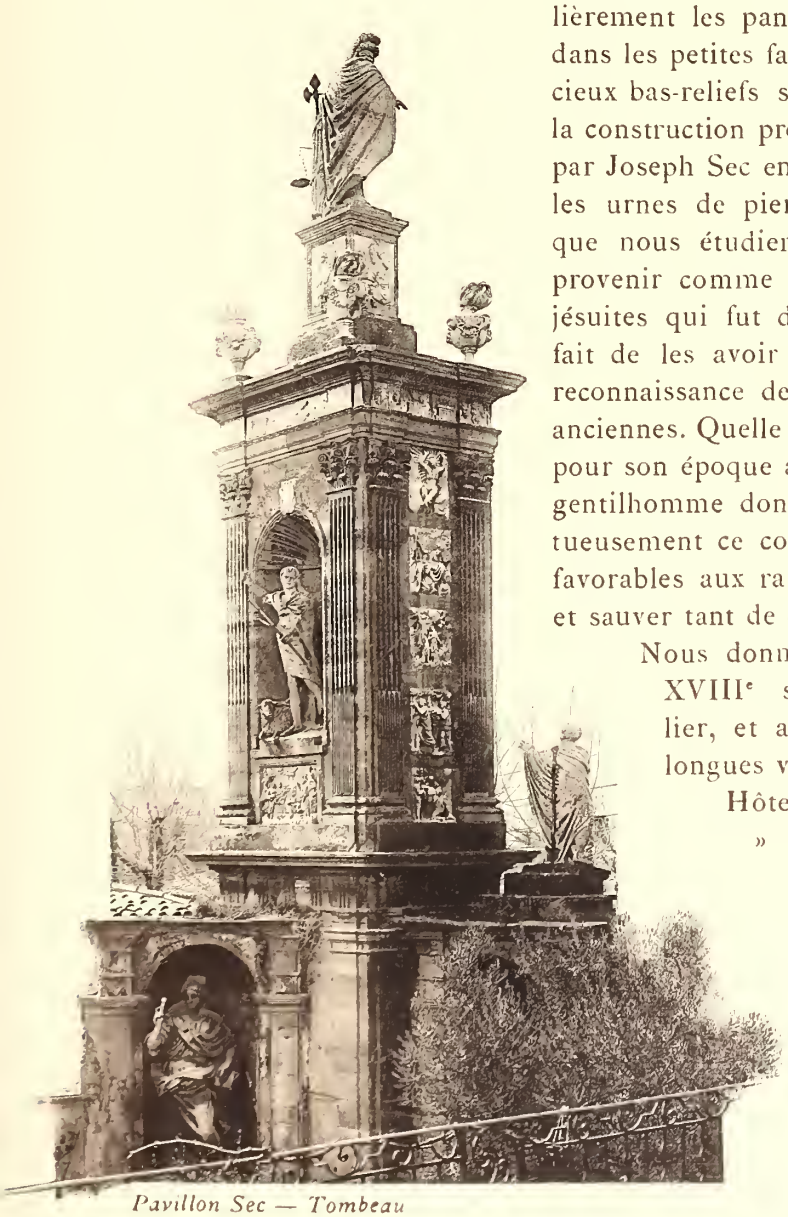
L'Hôtel de la Faculté des lettres existait bien longtemps avant le XVIIe siècle. Au XVIIIe les façades furent refaites sur la place de l'Université et sur la rue de Saporta. Elles ont d'harmonieuses proportions, les ordres supérieurs encadrent deux étages ; les pilliers d'angle sont intéressants.

Amusons-nous à contempler en terminant cette deuxième partie, le monument que la fantaisie d'un bourgeois du XVIIIe siècle sut faire sortir de terre pendant les années de la Révolution en lui donnant un aspect de demeure ancienne très particulière. Je veux parler du Pavillon que se fit construire Joseph Sec, marchand de bois enrichi, vers 1789, et où on édifia son curieux tombeau. Il ne fit montre de mauvais goût, quoiqu'on en dise, que dans la composition de ses inscriptions. N'en disons pas trop de mal, car c'est probablement grâce à cette civique littérature que ce petit chef-d'œuvre d'architecture pastichée fut respecté par la populace et les sans-culottes. Il y repose aujourd'hui sans avoir été aucunement dérangé dans son dernier sommeil, pendant ces

[1] Et de l'Hôtel de Villars.

temps d'insurrection. Je ne comprends pas la sévérité dont Roux Alpherand et après lui, mon éminent ami Monsieur J.-Charles Roux, ont fait montre vis-à-vis du monument Sec. Il faut en distinguer les deux parties : l'habitation et le tombeau ; l'habitation, petit pavillon carré, en forme de tour, a deux étages surmontés d'un toit pointu mansardé, recouvert de tuiles vernissées de couleur, il a été conservé intact comme celui du Pavillon de Vendôme. Au sommet de ce toit, une renommée en plomb, forme une très intéressante et curieuse girouette, elle était autrefois à musique. Le pavillon de la trompette, communiquait directement par un tuyau intérieur avec un orifice (assez mal placé au point de vue des convenances) dans l'académie du génie Victorieux; et le vent s'y engouffrant, produisait de bizarres sonorités, m'a dit l'actuel locataire de cette originale demeure, qui fit sans hésitation boucher l'orifice inférieur et réduisit de ce fait la pauvre girouette au silence.

Le tombeau séparé de ce gracieux pavillon d'habitation par un joli jardin rempli de belles choses est un pastiche probablement voulu du tombeau des Médicis à Florence; Chastel, selon la tradidion en serait l'édificateur. Je le trouverais harmonieux de forme, si ce n'était la fâcheuse comparaison que l'on est tenté de faire avec l'œuvre de Michel-Ange. Il est certain que les trois statues qui surmontent ses parties principales sont bien médiocres, par contre on ne peut se lasser d'admirer la finesse des ornements et particulièrement les panneaux enchassés comme des pierreries dans les petites faces du tombeau. A mon avis, ces délicieux bas-reliefs sont très antérieurs comme exécution à la construction proprement dite, ils durent être recueillis par Joseph Sec en même temps que les belles statues et les urnes de pierre qui embellissent le petit jardin, et que nous étudierons au prochain chapitre, et doivent provenir comme ces statues de l'ancienne Eglise des jésuites qui fut détruite pendant la Révolution. Le seul fait de les avoir conservés, mériterait à Joseph Sec la reconnaissance de tous les artistes et curieux de choses anciennes. Quelle extraordinaire et bizarre mentalité avait pour son époque au goût iconoclaste, ce pauvre bourgeois gentilhomme dont on s'est tant moqué. Je salue respectueusement ce collectionneur des époques troublées, si favorables aux rares gens de goût qui surent recueillir et sauver tant de choses.



Pavillon Sec — Tombeau

Nous donnons ci-dessous, les noms des hôtels du XVIIIe siècle qui offrent un intérêt particulier, et a qui nous rendrons de plus ou moins longues visites.

Hôtel d'Arlatan, rue de l'Opéra.
» de Villars, Cours.
Hotel de Simiane, rue Goirand.
» de Lagoy, rue Goirand.
» de Coriolis, rue Goirand.
» de Carondelet, rue Cardinal.
» de G. d'Agay, rue Cardinal.
» de Castillon, r. Roux Alpherand.
» de Baulieu, r. Roux Alpherand.
» de Monclar, rue Roux Alpherand.

Maison Bourgeoise, rue des Cordeliers

Hôtel de Fili, rue Roux Alpherand.
» de la Caisse d'Epargne, Cours.
» de Forbin d'Oppede, Cours (Jourdan).
» de Valori, place du 4 Septembre.
» de Tournadre, rue Mazarine.
» Guillibert, rue Mazarine.
» de Ribbe, rue Mazarine.
» de Marignane, r. Mazarine.
» d'Estienne d'Orves, Cours
» de Gras, place de la Madeleine.
» Arbaud, rue du 4 septembre.
» de Barlet, rue Emeric-David.

Hôtel d'Aillault, rue Mignet.
» de Monvallon, rue Goirand.

Hôtel de Montigny, rue des 3 Ormeaux.
» de Panisse Passis, rue Emeric-David.
Eglise du St-Esprit, commencée en 1691, finie en 1703.

Maisons Bourgeoises

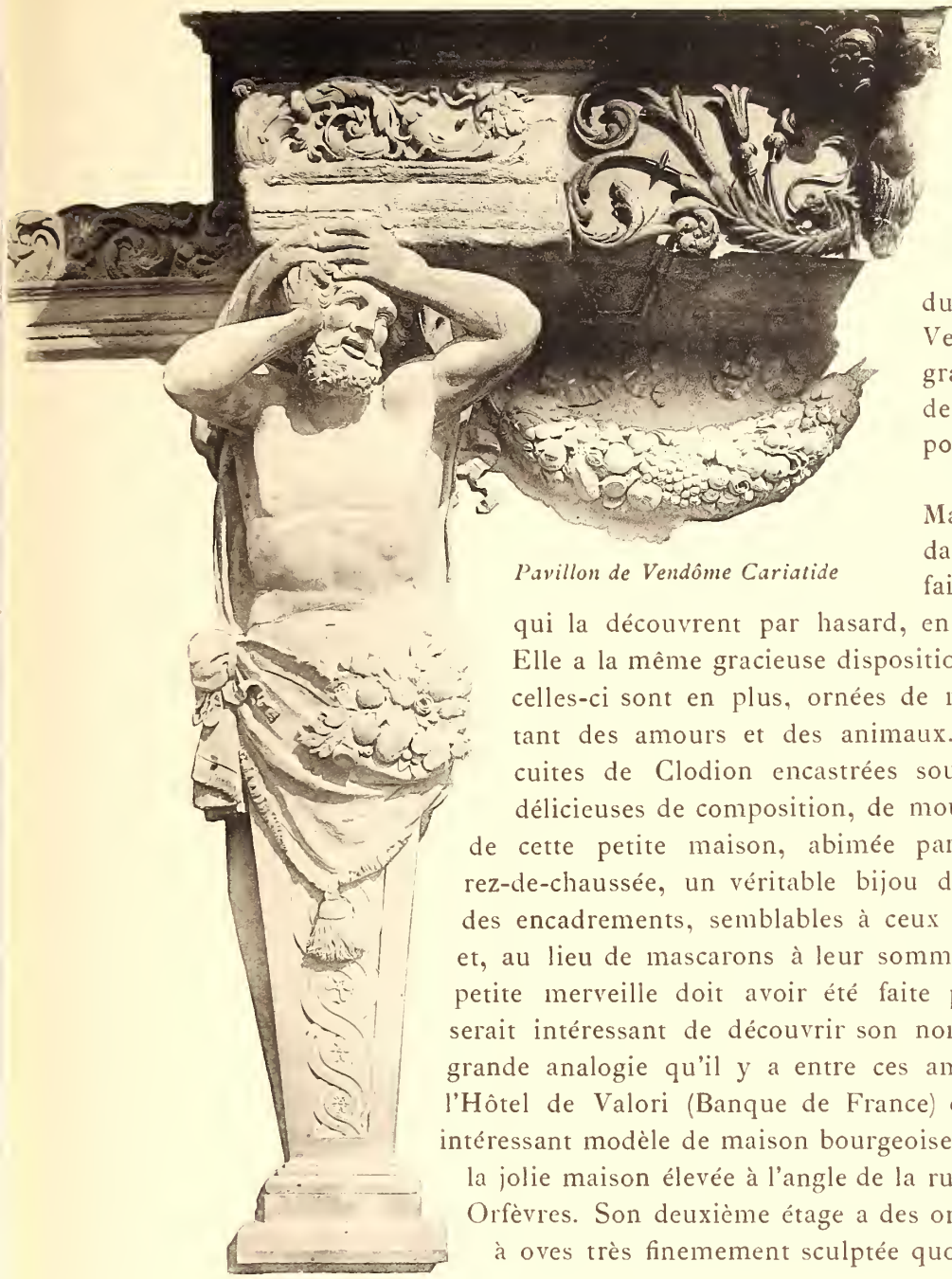
Nous ne pouvons ni ne devons passer sous silence, en clôturant cette étude des principales façades d'Aix, celles plus modestes de quelques maisons bourgeoises, dont plusieurs sont délicieuses. Signalons en particulier cette maison de la rue Aude, N° 5, qui est malheureusement badigeonnée en partie d'une horrible couche de peinture à l'huile. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont une série de vigoureux mascarons et celles du premier étage sont surmontées de guirlandes. Elle a trois fenêtres et date du commencement du XVIIe siècle. Presque toutes les maisons bourgeoises n'ont qu'une, deux, trois ou quatre fenêtres de façade. On voit, que l'on ne se désintéressait nullement de l'art décoratif dans ce milieu. Nous pourrions en signaler beaucoup d'autres ornées de sculptures ou de ferronneries charmantes, dans les rues Charrier, Espariat, Roux Alpherand, place de la Madeleine etc., etc.

Mais nous avons hâte de décrire avec quelques détails, les deux plus intéressantes de ces maisons. L'une se trouve rue des Cordeliers[1] et la seconde dans la rue des Marseillais. Elles ont toutes deux cette caractéristique, que les bases de leurs fenêtres, ont un joli mouvement renflé ; ces façades ondulées par ce mouvement des fenêtres, sont du meilleur goût dans leur grande simplicité. Je ne saurais trop recommander, aux personnes d'Aix, désireuses de se faire construire une maison ayant du caractère tout en restant abordable aux fortunes moyennes, de conseiller à leurs architectes, l'exacte copie de ces façades charmantes. Ils auraient ainsi de très jolies et artistiques demeures, tout à fait

[1] Elle a appartenu à la famille des Marquis de Félin-du-Muy.

Maison Bourgeoise de la Rue des Marseillais

Partie de façade



Pavillon de Vendôme Cariatide

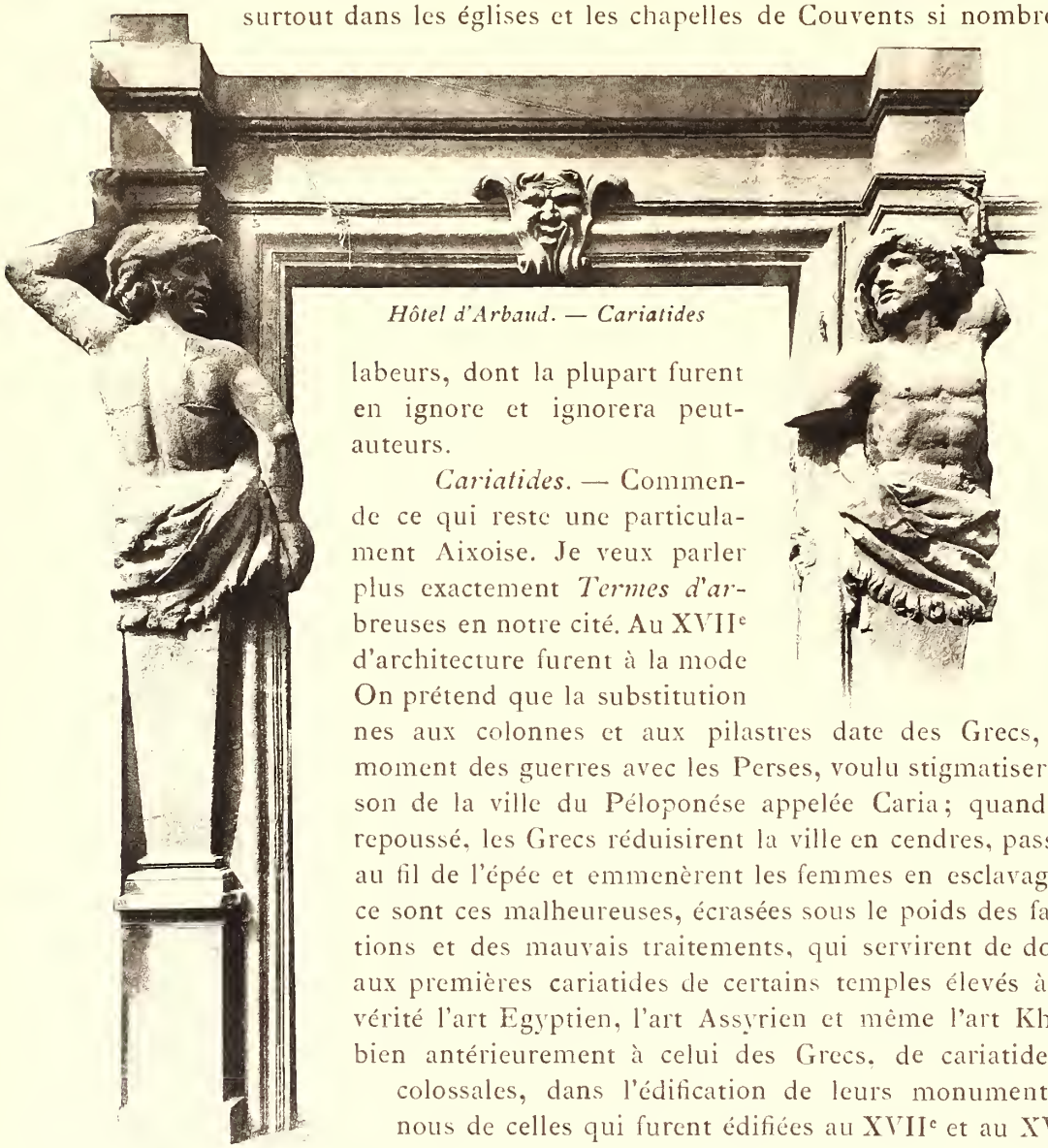
dans le ton de la cité. La maison de la rue des Cordeliers a au-dessus de sa porte un beau balcon en ferronnerie du style de la Régence, supporté par deux socles fort élégants et presque semblables à ceux du second étage du Pavillon de Vendôme. Une tête de faune d'une grande beauté se trouve au milieu de la moulure supérieure de la porte.

La maison de la rue des Marseillais, quoique mal située dans une ruelle sale et fort étroite, fait les délices de tous les artistes qui la découvrent par hasard, en flânant à travers le vieil Aix. Elle a la même gracieuse disposition des bases de fenêtres ; mais celles-ci sont en plus, ornées de ravissants bas-reliefs, représentant des amours et des animaux. On dirait de grandes terres cuites de Clodion encastrées sous chaque fenêtre. Elles sont délicieuses de composition, de mouvement et d'exécution ; faisant de cette petite maison, abimée par de vilaines boutiques en son rez-de-chaussée, un véritable bijou d'art. Les fenêtres ont en plus des encadrements, semblables à ceux des boiseries du XVIIIe siècle, et, au lieu de mascarons à leur sommet, d'élégantes palmettes. Cette petite merveille doit avoir été faite pour l'artiste qui l'exécuta. Il serait intéressant de découvrir son nom. Je signale en terminant, la grande analogie qu'il y a entre ces amours et ceux des fontaines de l'Hôtel de Valori (Banque de France) et de Castillon. Un dernier et intéressant modèle de maison bourgeoise à signaler, nous est offert par la jolie maison élevée à l'angle de la rue des Marseillais et de la rue des Orfèvres. Son deuxième étage a des ordres d'architectures et une frise à oves très finemement sculptée quoique sans grand relief.

CHAPITRE II

Sculpture décorative sur pierre. — Statues. — Bustes. — Fontaines. — Frises, niches, socles, mascarons. — Vases, pots à feux. — Portails à Carosses.

La Ville d'Aix cousine par le paysage, l'art et le climat de l'Italie, bien qu'avec une incontestable personnalité; eut aux bons siècles, comme les glorieuses villes de cette admirable voisine, la passion des ornements de pierre, et, des écoles décoratives nombreuses, encore peu connues. Nous avons parlé dans les précédents chapitres, des types de façades qui reçurent ces ornements et occupèrent les artistes qui partagèrent leur temps et leur travail entre ces façades, la décoration des places publiques et des monuments. Ils travaillèrent aussi à l'intérieur des beaux hôtels parlementaires et dans leurs jardins, mais ce fut surtout dans les églises et les chapelles de Couvents si nombreux à cette époque à Aix, qu'ils déployèrent toute la force et toute la grâce de leurs talents. Nous passerons en revue et examinerons en détail toute cette suite de labeurs, dont la plupart furent si modestes, qu'on en ignore et ignorera peut-être toujours les auteurs.



Hôtel d'Arbaud. — Cariatides

Cariatides. — Commençons par l'étude de ce qui reste une particularité essentielle-ment Aixoise. Je veux parler des Cariatides (ou plus exactement *Termes d'architecture*) si nombreuses en notre cité. Au XVIIe siècle les Termes d'architecture furent à la mode dans tout le Midi. On prétend que la substitution des formes humaines aux colonnes et aux pilastres date des Grecs, qui, auraient au moment des guerres avec les Perses, voulu stigmatiser la honteuse trahison de la ville du Péloponése appelée Caria; quand l'ennemi eut été repoussé, les Grecs réduisirent la ville en cendres, passèrent les hommes au fil de l'épée et emmenèrent les femmes en esclavage; on raconte que ce sont ces malheureuses, écrasées sous le poids des fardeaux, des privations et des mauvais traitements, qui servirent de douloureux modèles aux premières cariatides de certains temples élevés à cette époque. En vérité l'art Egyptien, l'art Assyrien et même l'art Khmer, se servirent, bien antérieurement à celui des Grecs, de cariatides, plus ou moins colossales, dans l'édification de leurs monuments. Mais occupons nous de celles qui furent édifiées au XVIIe et au XVIIIe siècles à Aix. Avant de les décrire, rappelons à nos lecteurs qu'on trouve des caria-

Hotel d'Espagnet

Façade nord. — Cariatides

tides encadrant des portes, à Fréjus, à Nimes, à Beaucaire, à Marseille et à Toulon où sont les plus célèbres. Celles d'Aix se voient encadrant les portes des Hôtels d'Espagnet, du Pavillon de Vendôme, de l'Hôtel d'Arbaud rue des Orfèvres, de l'Hôtel d'Agut et enfin de l'Hôtel d'Albertas. Il en est encore de sculptées dans le gypse à l'Hôtel de Caumont à l'intérieur du vestibule qui précède la cage d'escalier.

Les caria- tides de l'Hôtel d'Espagnet sont les plus ancien- nes d'Aix. Elles sont, nous l'a- vons dit déjà, très probable- ment l'œuvre de Jacques Fossé, imposantes, un peu lourdes, sans beaucoup d'expression elles se termi- nent par des gai- nes qui commen- cent, à mon avis, un peu trop au- dessous du torse musculeux de ces géants. Ils sont en pierre de Calissane.

De celles du Pavillon de Vendôme nous pouvons nom- mer plus sûre- ment l'auteur puisque j'ai re- trouvé non seu- lement le nom de leur sculpteur et la date de leur exécution; mais encore le prix qu'elles cou- tèrent à l'époque au duc de Ven- dôme; jusqu'au moment où je devins posses- seur du pavillon, on croyait géné- ralement à Aix, que ces belles cariatides étaient dûes à Puget. Il est vrai qu'on a égale- ment attribué au génial sculpteur la plupart des cariatides de la région. Je ne connais, qui soient véritable- ment de lui, que celles de Toulon. Ni celles de Fré- jus, ni celles de Beaucaire (mau- vaise copie de celle de Toulon), ni celles de Mar- seille (cours Bel- sunce) et (place de la Bourse), ne sont de lui. On a toujours volontiers prêté aux grands, et dans tout le Midi

Hôtel d'Agut. — Cariatides.

toute belle statue du XVIIe siècle doit être de Puget (surtout pour l'acheteur possible qui neuf fois sur dix n'achète que pour le nom). Je suis moi, tout au contraire, trop heureux de pouvoir rendre à César ce que lui appartient et d'avoir été le premier à prouver que les termes d'architecture du Pavillon sont de Jean Claude Rambot. Ce grand artiste est presque si complètement oublié que malgré mes recherches et celles de mes amis nous ne savons encore que bien peu de choses sur sa vie et son œuvre. Nous en parlerons à notre dernier chapitre. Voici, avant d'étudier ce qu'il nous a laissé de plus important, la preuve

Halle aux Grains. — Fronton par Chastel

indubitable de ce que j'avance. On trouve dans les Registres du notaire du Duc de Vendôme le sieur Boutard années 1664 et 1665, plusieurs actes concernant l'achat du terrain sur lequel fut construit le pavillon; de la source amenée à grands frais à l'enclos; des dépenses de gypserie, plomberie, maçonnerie, etc., enfin les deux actes suivants que nous transcrivons ci-dessous.

1. — Sommation pour Monseigneur le Cardinal de Vendôme où est dit que par convention originellement expédiée le dernier jour de Décembre 1665, Monsieur Rambot sculpteur est sommé de faire tous les ornements du balcon du dit Pavillon avec frises, festons et armes en 1667 au prix de 970 livres.

2. — Autre acte de promesse par le Cardinal duc de Vendôme de payer 730 livres au sieur Rambot pour poser deux termes d'architecture avec festons et deux enfants, sous la montée du Pavillon du jardin du dit Monseigneur en 1667.

Ces actes authentiques ont été trouvés chez Monsieur Aude notaire héritier des minutes Boutard. Ils sont encore avec les Registres sur lesquels ils figurent chez Maître Berli notaire son successeur. Si nous additionnons les deux chiffres absolument certains que nous donnent ces actes, nous trouvons que Rambot reçut 1700 livres du Duc pour ses belles cariatides et les ornements qui les relient, y compris l'Ecusson encadré de deux petites cariatides d'enfant. Veut-on savoir maintenant, puisque nous en sommes à parler de chiffres, ce que reçut Pierre Puget pour ses célèbres cariatides? Voici l'acte que l'on trouve aux pièces justificatives du Livre Pierre Puget et son école à Toulon, Ch. Ginoux 1890 pages 1703 à 1712.

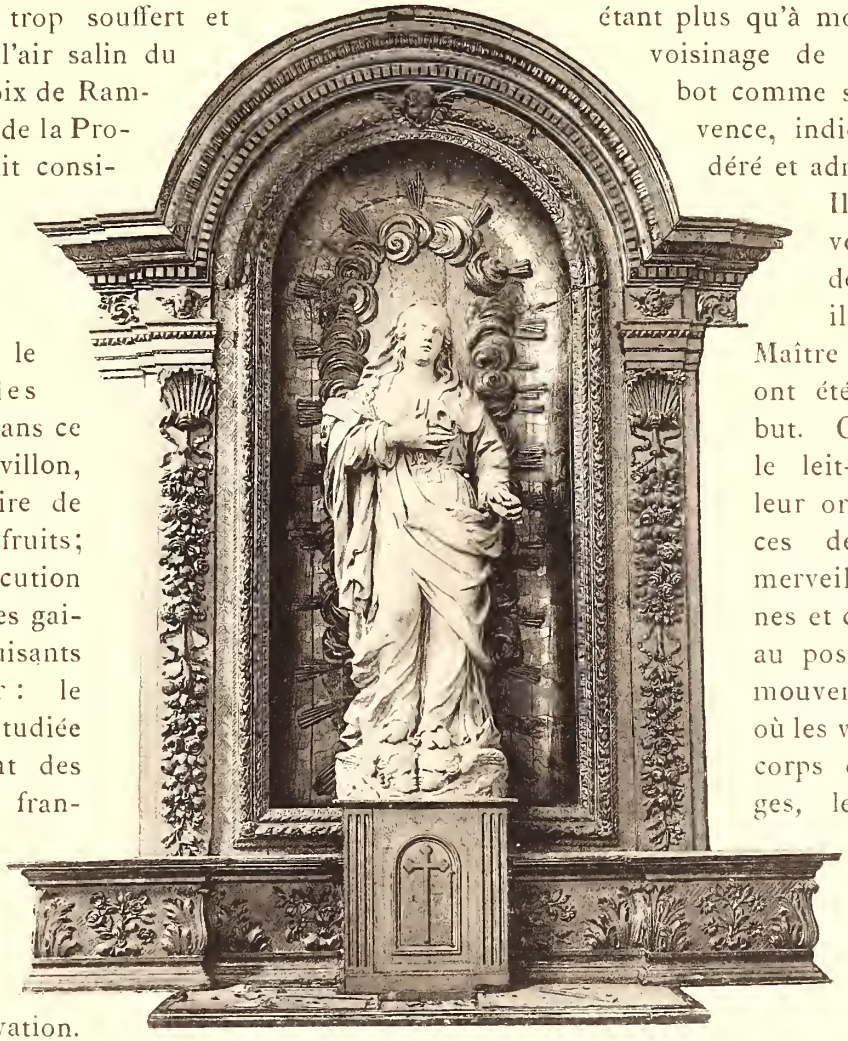
Acte. Le 24 Janvier 1656 le conseil de l'Hôtel de Ville ratifia l'acte de prix fait dans les termes suivants :

« *Sera payé aux dicts Puget et Richaux prisachiers de la montée de la Maison de Ville la somme de 600 livres par avance de son prix jait et mandat sera fait suivant l'acte réservé par M. Arnaud notaire, le 19 du présent mois.* »

Il résulte de ces actes, que les cariatides de Rambot coutèrent bien plus cher que celles de Puget lesquelles sont leurs ainées de dix ans. Toute question de prix à part, il est incontestable que la porte du

Pavillon Sec. David combattant par C. Rambot.

Pavillon de Vendôme, dans son ensemble et avec les ornements qui l'accompagnent, est beaucoup plus riche (toutes proportions gardées) que celle de Toulon. Et quant aux statues proprement dites, elles se valent, bien que leur facture soit absolument différente. Celles de Puget sont peut-être plus humaines. Comme tout ce qu'anima le ciseau de ce magistral artiste, elles ont une puissance d'expression incomparable; mais regardez celles de Rambot et dites nous si elles ne sont pas d'une noblesse douloureuse presque olympienne. Par l'état de leur conservation celles de Rambot l'emportent de beaucoup. Les originaux de Puget ayant trop souffert et étant plus qu'à moitié détruits, corrodés par l'air salin du voisinage de la mer. En résumé, le choix de Rambot comme sculpteur par le gouverneur de la Provence, indique combien cet artiste était considéré et admiré à Aix de son temps. Il est incontestable qu'il voulut mon-trer qu'en décoration architecturale ail pouvait se mesurer avec le Maître Marseillais. Les cariatides ont été faites dans cet esprit et dans ce but. Comme l'ensemble du Pavillon, le leit-motif pour-rions nous dire de leur ornementation, est en fleurs et fruits; ces derniers sont d'un fini d'exécution merveilleux. Quand aux détails des gaines et des draperies, ils sont séduisants au possible, il faut tout admirer : le mouvement, la musculature très étudiée où les veines saillent magistralement des corps de pierre de Calissane, les franges, les flots des draperies, les oves des gaines qui en décorent le milieu. Tout est parfait d'exécution et dans un admirable état de conservation.



Vierge anciennement au couvent de Lambesc, par Chastel
Vendue aux enchères par un liquidateur.

Nous possédons donc à Aix des cariatides dignes d'attirer l'attention et l'étude de tous les artistes et critiques d'Art ayant réellement le sens du beau et du grand.

Ayant vu ce chef-d'œuvre de sculpture décorative, il nous reste à passer en revue d'autres cariatides, qui sont loin d'être sans intérêt. Considérons d'abord celles de l'Hôtel d'Arbaud rue des Orfèvres. Je crois que l'on peut en attribuer l'exécution au fils de ce même Rambot qui sculpta les précédentes. Moins grandes et moins riches de détails elles n'en ont pas moins grande allure et tirent une originalité particulière de ce fait qu'elles sont à mouvements inversés. L'une fait face et l'autre tourne presque le dos aux spectateurs. Elles ont plus souffert que les précédentes à cause de leur exposition au levant (la plus mauvaise à Aix). Leur musculature est bien étudiée leur mouvement bon. Elles encadrent bien la porte, au milieu du montant de laquelle, se trouve un mascaron d'un beau caractère.

Après celles-ci, les plus importantes sont les cariatides de l'Hôtel d'Agut, de qui sont elles? rien n'a pu l'indiquer avec certitude; peut-être furent elles l'œuvre de Pierre Pavillon

aussi bon sculpteur qu'excellent architecte. Elles diffèrent complètement des trois paires précédentes. Leurs gaines s'appuyant sur des bases élevées ne partent qu'à peu près vers le milieu des montants de la porte. Au lieu de soutenir directement leur fardeau avec leurs bras, elles semblent, sans effort, le maintenir de leur dos fortement appuyé et de leurs mains croisées par derrière. Les socles qui les surmontent supportant directement le balcon. Elles représentent probablement Adam et Eve. Leurs figures sont belles. Leurs bustes bien modelés se terminent par une ceinture de feuilles d'Acanthe en rinceaux qui les raccordent aux gaines petites et bien décorées. Leur centre est occupé par des pendentifs à palmettes bien caractéristiques de leur époque.

Buste de Louis XIV par Puget

Les dernières cariatides en pierre qui nous restent à voir, sont encore moins importantes; ce sont celles qui soutiennent le balcon de l'Hôtel d'Albertas au-dessus de la porte cochère. Ces deux petits génies assez médiocrement modelés et qui ont été réparés au ciment dans de mauvaises conditions; sans beaucoup d'expression, ils sont susceptibles d'habiter successivement les airs et les flots; leur corps en effet se termine par des queues de poisson comme celui des sirènes et leur dos ont des ailes. Ce sont de petits tritons ailés qu'on s'étonne un peu de trouver à cette place. Leur auteur s'inspirant des cariatides de Toulon les termina comme celles de Puget et leur mit des ailes pour qu'on ne l'accusât pas de compilation.

Buste de Cagliostro par Houdon

En dernier lieu, jetons un coup-d'œil dans l'intérieur du vestibule de l'Hôtel de Caumont. Les deux grandes cariatides de plâtre qui le séparent de la cage d'escalier proprement dite, sont l'œuvre d'un sculpteur que nous n'avons pu identifier. Peut-être sont elles de Bernard Toro qui sculpta les mascarons du grand portail de la cour de ce même hôtel. Les modelés sont bons, les expressions ont moins d'intérêt. Il existe encore à Aix et dans les environs, quantité de cariatides généralement de petites dimensions en plâtre ou même en bois; beaucoup ont été dorées. Nous les étudierons aux chapitres Gypseries et Boudoirs.

Statues. — Après les cariatides, les œuvres les plus importantes de nos artistes décorateurs furent les statues, bustes et bas-reliefs. La plupart de ces œuvres qui nous restent après le désastre de la Révolution et la calamité du drainage des antiquaires sont dans les églises ou furent faites pour elles. Il en reste fort peu chez les particuliers. Les plus importantes statues, du XVIIe siècle, sont la série des sujets tirés de l'histoire sainte qui furent faits pour la décoration d'une église et qui sont actuellement dans le jardin du Pavillon Sec; comme la plupart des cariatides dont nous avons parlé, elles sont en pierre de Calissane et leur patine est fort belle. Elles rappellent absolument par le faire de leur exécution et par le fini des détails et des

L'amour et Psyché par Cayot

Vue de toitures — Eglise de la Madeleine — Aigle par Chastel

ornements les cariatides du pavillon de Vendôme. M'appuyant sur ces particularités, je crois pouvoir les attribuer sans erreur à Jean Claude Rambot; viennent-elles de l'ancienne église des Jésuites, c'est probable. Elles peuvent aussi bien avoir fait partie de cette série de sujets religieux commandés le 27 Juin 1662 à Jean Claude Rambot et dont on trouve l'acte dans le livre de Gibert (histoire et descriptions des monuments religieux de la Ville d'Aix, page 200, église Ste-Madeleine, façade). Voici en effet ce que nous pouvons lire au 2me et 3me alinéa, à la fin de cette page : « Le Dessin (signé par les parties) indépendamment de la décoration purement architecturale comportait en outre dix-neuf figures en pierre de Calissane variant de hauteur entre 2 et 2 m 50. La principale devait représenter Notre Dame de Pitié. Le projet embrassait encore deux bas-relief en forme de médaillon à sculpter au-dessus des portes latérales. Le tout devait être achevé dans le délai de trois ans et le prix en était fixé à 3000 livres y compris les frais d'échafaudage et de pose. Pour une cause quelconque l'important travail confié dans cette circonstance à Rambot fut bientôt interrompu. Il y a un peu plus de trente ans il existait encore à l'entrée de l'église de la Madeleine d'énormes bases de colonnes et leurs piédestaux, seule partie de la façade ayant vu le jour à l'époque dont nous parlons ».

Les statues du Pavillon Sec ont la dimension indiquée. Elles sont en Calissane et représentent des sujets bibliques: peut-être proviennent-elles donc de cette suite. Elles sont au nombre de huit : *Noé, Une fille de Jephté* dansant et frappant un tambourin, *un David combattant vainqueur de Goliath, Une Deborah* enfonçant un clou dans le crane de l'ennemi des Juifs, *Un David roi, une statue de femme, un grand Prêtre Aaron.* La huitième *une statue de femme.* est dans le jardin des demoiselles Michel héritières de Joseph Sec, situé de l'autre côté du Boulevard de l'Hôpital.

D'où qu'elles viennent, ces statues sont intéressantes. Et il faut être reconnaissant à Joseph Sec de les avoir recueillies et sauvées. Elles donnent d'ailleurs une grande noblesse au jardinet, dont leurs niches assemblées forment la clôture méridionale. Quelques unes de ces statues et particulièrement celles représentant des femmes, sont lourdes ou plutôt le paraissent, peut-être à cause du manque de recul dont on dispose pour les voir par la faute de leur emplacement. Vues de plus bas et de plus loin elles seraient beaucoup plus séduisantes. Trois de ces statues sont à mon avis vraiment belles. Le Noé a une fière expression d'énergie et de mouvement. Le David vainqueur est une œuvre de grand caractère. Les armes et les détails d'habillement sont tout à fait « Romains de Louis XIV ». On peut en dire autant du David roi qui malheureusement a perdu un de ses pouces.

Personne ne devrait quitter Aix sans avoir vu cette belle suite de statues imposantes et bien conservées. Malgré leur situation dans un quartier populaire et qu'elles soient mal défendues, par la facilité de leurs abords, contre les entreprises extérieures, elles n'ont subi que de légers outrages de la part des gamins du quartier; ils ont un peu abusé sur elles des graphitis traditionnels. Mais ces coups de crayons sont beaucoup plus inoffensifs que les coups de pierre dont ils se sont heureusement abstenus jusqu'à ce jour.

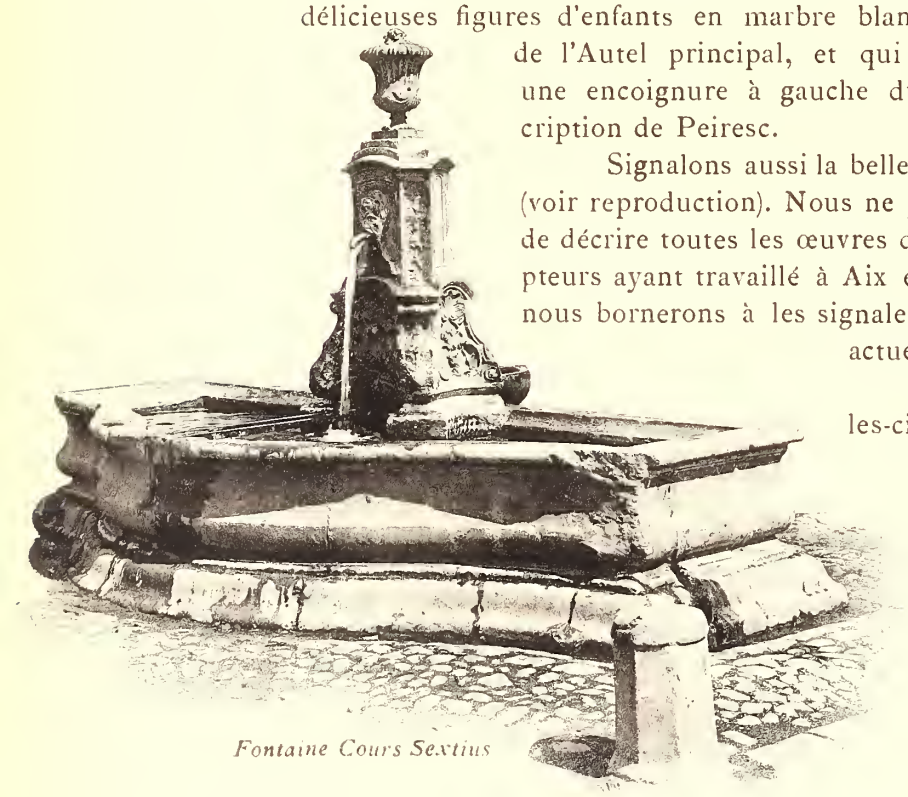
De Rambot passons à Chastel le maître sculpteur Aixois du XVIIIe siècle. Ses œuvres et celles crées par les élèves de son atelier abondent encore à Aix même et dans ses environs. Pour combien de temps encore hélas..? Les œuvres les plus importantes que nous connaissons sont le fronton de la Halle aux grains et la vierge de la Madeleine. (Ne parlons pas des fontaines que nous étudierons plus loin). Le fronton de la halle aux grains est, nous l'avons dit au chapitre précédent, en Calissane blanc. Il se compose de deux figures allégoriques : La première un fleuve, belle académie d'homme assis, accoudé sur son urne symbolique et tenant la palette traditionnelle, insigne de sa dignité. La deuxième, figure féminine symbolisant la ville penchée sur le fleuve, a l'air de lui demander de faire par ses eaux fructifier ses abords et ses environs. La main droite se tend vers le sceptre par dessus l'épaule du Dieu et semble désigner du doigt les champs couverts d'épis mûrs; la main gauche s'appuie sur des fruits et des légumes assemblés auprès d'elle, ces expressions sont fort bien rendues par le maître, il faut remarquer surtout la belle grappe de raisins et les citrons énormes qui l'accompagnent.[1]

La vierge de Chastel qui occupe dans l'Eglise de la Madeleine la paroi Orientale et la nef latérale (coté droit) au-dessus de l'autel de la Présentation, est en marbre blanc. La Vierge est représentée debout complètement drapée et voilée ; la tête tournée vers la gauche, le bras gauche replié sur la poitrine. Elle est fort belle sans beaucoup de sentiment mystique (défaut inhérent à l'époque). Cette statue fut commandée à l'artiste à titre de don personnel fait à l'ancienne église de la Madeleine par Monsieur Pirani de la Gaude 1783-1793. Chastel dut exécuter vers la même époque les délicieuses figures d'enfants en marbre blanc qui ornaient le Tabernacle de l'Autel principal, et qui se trouve actuellement sur une encoignure à gauche du Maître Autel, face à l'inscription de Peiresc.

Boule et feuillages décorant la fontaine place de la Mairie (Chastel)

Signalons aussi la belle vierge anciennement au couvent de Lambesc (voir reproduction). Nous ne pouvons avoir la prétention dans cet ouvrage de décrire toutes les œuvres de Chastel pas plus que celles des autres sculpteurs ayant travaillé à Aix et qui ne nous ont point été enlevées. Nous nous bornerons à les signaler et à indiquer le lieu où elles se trouvent actuellement.

Commencons par les Eglises et parmi celles-ci par la Cathédrale de St-Sauveur.



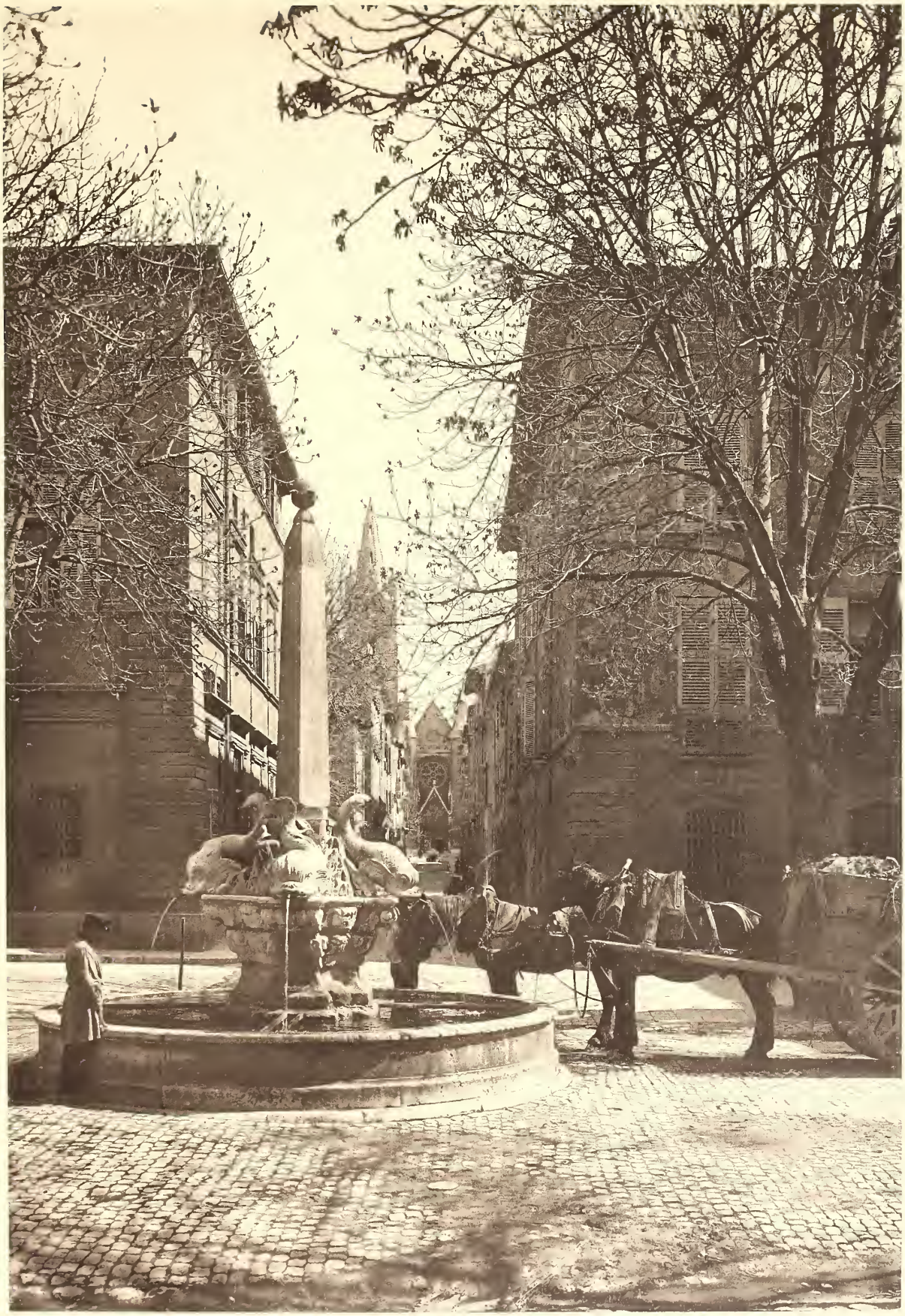
Fontaine Cours Sextius

CATHÉDRALE DE ST-SAUVEUR.

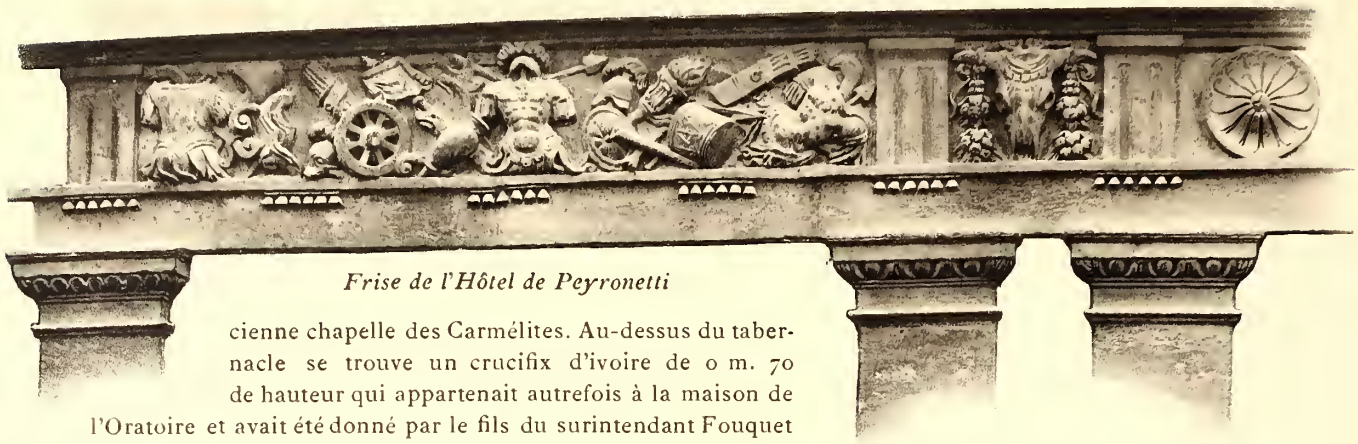
CHRISTOPHE VEYRIER (XVIIe siècle). — Le maître autel de St-Sauveur, représente la résurrection de Lazarre. C'est un bas-relief en marbre, hauteur 1 m., largeur 1 m. 70. Il provient de l'an-

[1] L'on prétend aussi que ce corps de femme symbolise la Durance et le Dieu le Rhône.
Le lion posé à côté des fruits est sans intérêt.

Eglise de la Madeleine
Vierge par Chastel



Fontaine des 4 Dauphins, Place du 4 Septembre (XVIIe siècle)



Frise de l'Hôtel de Peyronetti

cienne chapelle des Carmélites. Au-dessus du tabernacle se trouve un crucifix d'ivoire de 0 m. 70 de hauteur qui appartenait autrefois à la maison de l'Oratoire et avait été donné par le fils du surintendant Fouquet mort Oratorien, à Jean de Raffelio Roquesante de la même congrégation et dont le père avait soutenu la cause de Fouquet.

Duparc Antoine, né à Marseille en 1680. — Dans la chapelle absidiale de la Vierge se trouve de cet artiste un bas-relief marbre hauteur 0 m. 50, largeur 0 m. 80 sujet: Miracle de l'Evêque Bonacosius.

Du même artiste en pendant un deuxième bas-relief en marbre de mêmes dimensions représentant les consuls présentant en 1645, les clefs de la Ville à la Vierge. Enfin au-dessus de l'autel sont trois anges en marbre qui lui sont attribués. Celui du milieu tenait autrefois une croix d'argent donnée en 1666 par Jean de la Valette à l'occasion de la délivrance de Candie par la flotte vénitienne qu'il commandait.

Jean Pancrace Chastel. — Autel aux attributs Eucharistiques, c'est un bas-relief en marbre de 0 m. 38 de hauteur et 0 m. 88 de longueur. XVIIIe siècle.

CLOITRE DE ST-SAUVEUR (Sculptures du XVIIe et XVIIIe siècles.)

En voici l'énumération. Elles sont sans grande valeur et de maîtres inconnus.

Mascaron de la Sous-Préfecture

1. — Statue d'Evêque en *pierre*, inconnu.

2. — Jésus resurrection en *marbre*. Cette statue surmontait au XVIIe siècle le maître autel de St-Sauveur et ornait auparavant la Chapelle du Château de Puyricard (aujourd'hui ruiné) et construit par le Cardinal de Grimaldi.

3. — Vierge avec l'enfant Dieu et St-Jean-Baptiste 1 m. 56 hauteur, *marbre*.

4. — Cinq statues en pierre provenant de la chapelle de la Vierge dont elles ornaient les niches.

Josué	hauteur	1 m. 85
David	»	1 m. 75
Daniel	»	1 m. 80
Judith	»	1 m. 85
St-J.-Baptiste	»	1 m. 85

5. — Madeleine *statuette pierre* hauteur 0 m. 70. Cette statuette provient de l'ancienne église de la Madeleine dont elle ornait l'ancien portail. Elle est datée de 1604.

II. EGLISE DU ST-ESPRIT ST-JÉROME

On trouve dans la chapelle de la Vierge de cette église et surmontant l'autel, une statue en marbre de 1 m. 10 de hauteur représentant notre-dame de Bon Secours: Elle date du XVIIe siècle. Le maître autel de cette église fut exécuté entre les années 1786 et 1789 dans l'atelier du marbrier Gaselles, d'après un dessin de Chastel.

III. EGLISE DE SAINTE-MADELEINE

Dans cette église où se trouvent la Vierge et les enfants, de Chastel, dont nous avons déjà parlé, on voit encore de lui le monument de Nicolas Fabri de Peiresc, le célèbre savant du XVIIe siècle. Il est en marbre, sa hauteur est de 2 m., sa largeur de 1 m. Peiresc est représenté en buste de profil tourné vers la droite. Au-dessous se trouve une inscription de Rigault ami de Peiresc. L'écussson porte: J.-P. de Fauris St-Vincent

Hôtel de Caumont. — Frise et mascaron. Balcon en fer forgé

fit placer ce monument en 1778 dans l'église des Dominicains. Renversé, en 1793 le fils de St-Vincens le fit replacer à St-Sauveur en 1803. Le 11 Mai 1894 un comité fut institué pour élever un monument à Peiresc il fut autorisé le 12 Novembre à rétablir le monument dont nous parlons dans le cœur de l'église de la Madeleine.

Signalons encore dans cette église.

De Jean Claude Rambot. Une vierge tenant l'enfant Jésus, en pierre de Calissane, d'une hauteur de 1 m. 30 et datée, dans la niche qui la contient au-dessus de la porte côté droit, de 1638.

Et enfin un très intéressant bénitier en marbre dans le croisillon de droite. Il est du XVIIe siècle et composé d'une vasque supportée par un pied formé de quatre cariatides à têtes d'anges, ayant une gaine commune.

IV. EGLISE ST-JEAN DE MALTE

Dans cette église nous trouvons des œuvres du XVIIe siècle de Christophe Veyrier l'élève de Puget et de Thomas Veyrier son parent.

1. — De Christophe Veyrier sur le côté du maître-autel se trouvent deux statues de marbre La première représente Jésus enfant sur la croix. Elle provient de l'ancienne chapelle de l'Oratoire et a 0 m. 35 de haut 0 m. 77 de large. La deuxième représente St-Jean-Baptiste enfant, ouvrage exécuté aux termes d'un contrat daté du 13 décembre 1689 pour l'ancien maître-autel de St-Jean de Malte où il occupait le milieu des gradins.

Dans le croisillon de droite se trouve, également de ce sculpteur un bas-relief marbre octogonal haut de 0 m. 76 et large de 0 m. 47, qui fut fait pour le dossier de l'ancienne crédence du chœur. Il représente une croix et un calice soutenus par trois enfants.

2. Thomas Veyrier. — Nous avons de cet artiste une série de bustes de pierre d'une hauteur de 0 m. 60. Ils sont au nombre de quatre : représentant, St-Jean-Baptiste, la Vierge, St-Pierre et St-Paul. Ils proviennent de l'ancienne décoration de la nef et furent exécutés sur l'ordre du prieur J. Claude Viany.

Il existe encore de lui, dans cette église le buste de ce Jean Claude Viany, il est en pierre d'une hauteur de 0 m. 70, et se trouve dans la chapelle St-Blaise. Ce buste fut exécuté par les soins de Pierre Joseph de Haitze historien d'Aix auteur d'une longue description gravée sur son piedestal.

Pavillon de Vendôme
Mascaron de C. Rambot

V. EGLISE DE ST-JEAN-BAPTISTE (FAUBOURG)

Dans une niche extérieure, au-dessus du portail, se trouve une statue en pierre représentant St-Jean-Baptiste, d'une hauteur de 1 m. 90, elle est du XVIIe siècle, probablement de Veyrier.

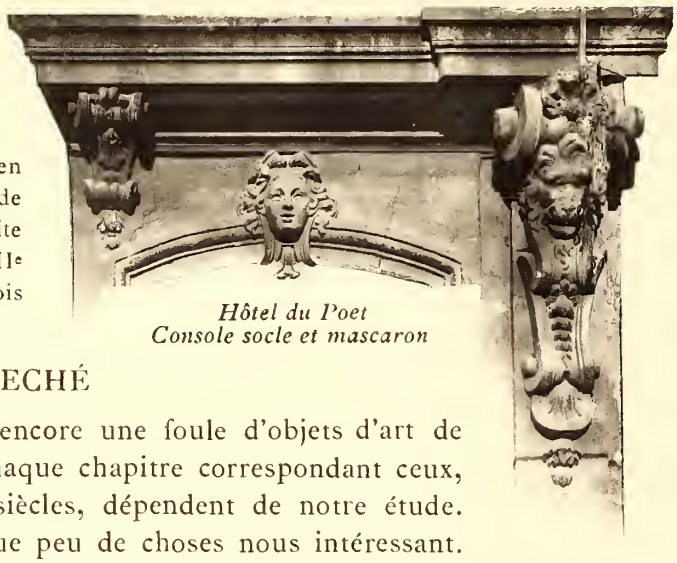
VI. CHAPELLE DE L'HOPITAL ST-JACQUES

Sur le portail à droite se trouve extérieurement un St-Joseph. Statue de pierre. Dans la première chapelle intérieure sur le côté de la nef se trouve un bas-relief en marbre, école française du

XVIIIe siècle, remplissant un cartouche en forme de cœur qui se trouve sur le milieu du tombeau.

VII. CHAPELLE DU LYCÉE MIGNET

Dans cette chapelle se trouve un bas-relief en plâtre de Christophe Veyrier : hauteur 5 m. et large de 5 m. également. Il existe encore dans les niches à droite et à gauche de l'autel quatre plâtres restaurés du XVIIe siècle, représentant : St-André, St-Ursule, St-François de Sales et St-Jude.



Hôtel du Poet
Console socle et mascaron

A L'ARCHEVECHÉ

Ce vaste hôtel composite contient encore une foule d'objets d'art de diverses époques. Nous envisagerons à chaque chapitre correspondant ceux, qui ayant été fait au XVIIe et XVIIIe siècles, dépendent de notre étude. Comme sculpture, nous n'y trouverons que peu de choses nous intéressant.

Sur le palier du grand et bel escalier si original de forme et dont nous parlerons, plus loin, se trouvent deux bas-reliefs de marbre de Christophe Veyrier qui sont deux œuvres de gout : Ils sont hauts de 0m. 85 et larges de 1 m. 05. Le premier a pour sujet St-Maximin, premier évêque d'Aix, communiant Ste-Madeleine. Le second, d'une fortune meilleure, a été attribué à Puget, mais je le crois comme le précédent, de son élève. Il représente le ravissement de Ste-Madeleine par des anges : Ces deux ouvrages faisaient autrefois partie de la décoration du maître-autel de St-Sauveur qui fut exécuté en 1719[1].

A LA MAIRIE

La mairie, a comme tous les monuments d'Aix, subi les outrages iconoclastes de la Révolution. Il y avait au temps de Louis XIV, à l'Hôtel de Ville, deux statues en pied. L'une de Charles VII d'Anjou le dernier comte de Provence, et l'autre de Louis XI roi de France, qui fut son héritier en 1481. Ces statues étaient en Calissane et très probablement de Pavillon. Elles furent détruites en 1792, ainsi qu'un buste colossal de Louis XIV de Rambot, et un écusson aux armes de France. On y trouve de nos jours sur le premier palier du grand escalier, la belle statue par Coustou du Maréchal de Villars, qui fut élevée par les soins de son fils Armand Duc de Villars et, comme lui, gouverneur de la Provence au XVIIIe siècle.

A l'intérieur de la bibliothèque Méjanes se trouve le remarquable buste en marbre du célèbre bibliophile par Houdon : C'est une très belle œuvre. Il existe encore dans la nouvelle salle des manuscrits où sont les boiseries de B. Toro, un buste assez intéressant d'Alexandre de Fauris St-Vincens de Chardigny, et un buste célèbre de Peiresc dans l'ancienne.

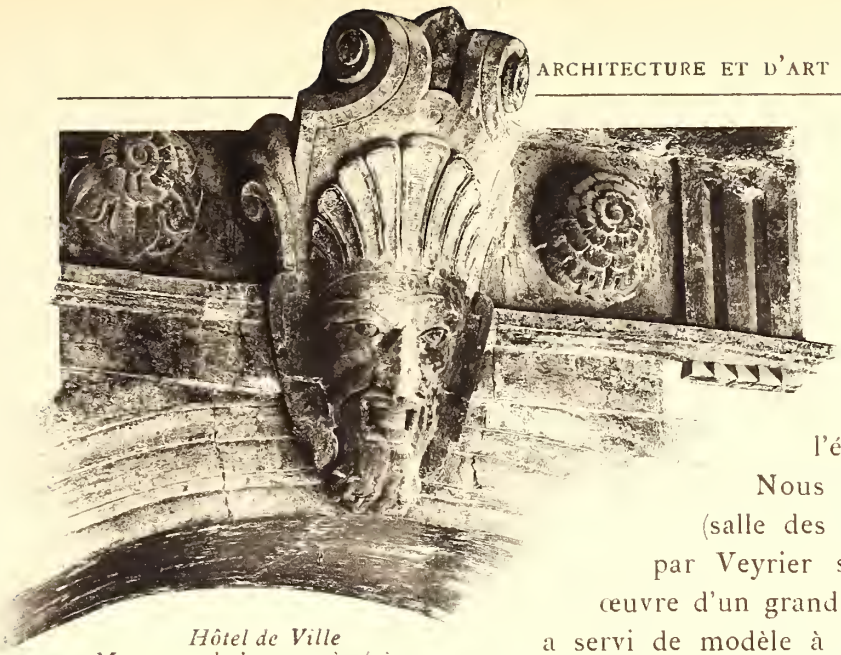
Rue Lacépède
Mascaron et penditifs

AU MUSÉE

Au musée si important de notre ville, se trouvent nombre de statues et de bustes de toutes les époques. Parmi celles qui nous intéressent et qu'on ne se lasse jamais de regarder

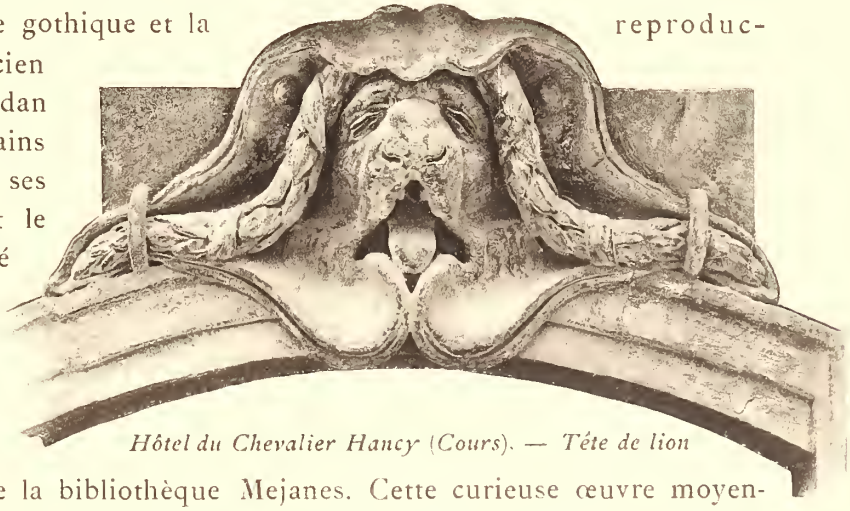
[1] Dans la chapelle, existe égalment une belle œuvre de marbre dont l'attribution à Puget est fort douteuse.

Cour intérieure du Musée d'Aix
à gauche, Eglise St-Jean de Malte; à droite, tombeau moyenâgeux par Chastel



Hôtel de Ville
Mascaron de la porte intérieure

dans les salles si pleines de belles œuvres d'art, se remarque l'ancien buste de Louis XIV en marbre qui décorait à la mairie la salle des États, il est d'une grande beauté et on l'attribue à Puget. Louis XIV y est représenté dans tout l'éclat de sa jeunesse triomphale. Nous trouvons également au musée (salle des sculptures) le buste de Puget par Veyrier son meilleur élève. C'est une œuvre d'un grand intérêt et bien conservée. Elle a servi de modèle à tous les artistes qui ont voulu reproduire le portrait de Puget. Il existe également, dans la salle du rez-de-chaussée, de beaux Chardigny que nous ne pouvons passer sous silence, bien que ce sculpteur ne fut Aixois que par accident : Grandes statues de ce maître destinées à l'ornementation du Palais de Justice, l'une représente Henri IV, l'autre le roi René. Signalons encore de lui un joli buste d'homme. Le musée possède également deux bustes de Houdon : le premier représente le portrait de Cagliostro en marbre, le second le Bailli de Suffren, terre cuite, ce dernier est une copie. Dans les vitrines de la salle des plâtres, se trouvent un buste polychrome en bois (Turenne) d'un grand intérêt, une tête d'enfant marbre, une Andromède et un chevalier de Malte en pierre que nous ne saurions trop signaler à l'attention de nos lecteurs. Terminons rapidement cette étude de l'œuvre statuaire qui se trouve au musée, car elle a déjà été faite, par l'examen de ce curieux tombeau, que le président Gaspard de Geydan, de noblesse récente, fit élever à la gloire de ses aïeux imaginaires par le sculpteur Chastel, au XVIIIe siècle par conséquent. C'est un pastiche de la sculpture gothique et la reproduction classique d'un tombeau d'ancien chevalier ; le soi-disant de Geydan est allongé sur le tombeau, les mains jointes, un lion ou un chien à ses pieds. Les bas-reliefs qui ornent le tombeau proprement dit ont été faits d'après des illustrations de Gravelot pour le livre *La Jérusalem délivrée*. Cette assertion que je n'ai pu contrôler, est de mon ami M. Aude l'érudit conservateur de la bibliothèque Mejanes. Cette curieuse œuvre moyenâgeuse de Chastel, si différente de son faire ordinaire, est à signaler. Elle est je crois la seule œuvre de Chastel actuellement au musée, avec l'esquisse du maître qui se trouve dans une vitrine de la salle des plâtres et une deuxième esquisse du fronton de la halle aux grains. Celle-ci a des légères variantes.



Hôtel du Chevalier Hancy (Cours). — Tête de lion

Nous ne pouvons oublier dans notre nomenclature deux pièces d'un grand intérêt qui se trouvent dans la salle de Bourguignon, une terre cuite de Cayot (sculpteur qui n'a rien à voir à Aix a proprement parler mais qui travailla au XVIIIe siècle). C'est une œuvre délicieuse représentant « L'amour et Psyché » d'un modelé savant et d'une grâce exquise.

Maison bourgeoise, rue des Cordeliers
Tête de Faune (Chastel)

De l'autre il sera parlé au chapitre : bronze. C'est un sphinx à tête de femme du XVIIIe siècle. Nous indiquerons aussi aux visiteurs du musée une esquisse de Chardigny, un masque de femme du XVIIIe siècle (marbre) de la collection Granet; et un délicieux petit médaillon (marbre) portrait de femme XVIIIe siècle (salle des statues).

CHEZ LES PARTICULIERS

Il y eut à Aix, avant la Révolution, de nombreuses statues, des bustes et des statuettes, sans compter des médaillons en reliefs et de petits bas-reliefs qui décoraient, avec des fontaines d'angles, les salons, vestibules et salles à manger des hôtels des parlementaires et des collectionneurs, nombreux comme on le verra ultérieurement, au XVIIe et XVIIIe siècles. La plupart de ces belles collections furent vendues et dispersées, immédiatement avant ou après les désordres révolutionnaires. Beaucoup de leurs propriétaires émigrèrent et de ce fait furent ruinés. Leurs hôtels et châteaux furent pillés et même parfois incendiés et détruits.

Hôtel du Chevalier Hancy — Mascaron

R. du Puit-neuf Mascaron (Chastel)

L'opulente société Aixoise d'avant la Révolution, ne se remit jamais complètement de l'horrible tourmente qui l'avait dispersée ; et quand elle se trouva réunie à nouveau et qu'elle eut à relever les ruines et à reconstituer les fortunes, elle ne put jamais le faire complètement. La société actuelle s'en ressent encore de nos jours. Les hôtels intacts, qui n'ont pas été complètement dépouillés de leurs richesses, se comptent aujourd'hui. Je ne pourrais donc signaler que peu d'œuvres de marbre, de pierre, bronze ou de gypse ayant pu échapper encore aux ventes qui se succèdent d'une façon désespérante, bien que souvent discrètes et anonymes, depuis plus d'un siècle à Aix.

Nous trouvons chez le comte de Bournat un très beau médaillon de marbre à encadrement de bois doré fort délicat. C'est un portrait du directeur des galères de Ranché, sous Louis XIV, il fut exécuté par Puget et à fort grand air. Cette œuvre fut très remarquée à la récente exposition rétrospective d'art provençal, qui fut si bien organisée à l'Exposition Coloniale de 1906.

Au pavillon de Vendôme, on peut voir dans le grand atelier de J. B. Vanloo, deux médaillons ovales en marbre blanc du XVIIIe siècle. Ils sont de Chastel proviennent de la maison de Valbelle et représentent : le premier l'enlèvement d'Europe, et le deuxième Leda :

Rue Emeric-David
Mascaron d'angle

Sphinx. Hôtel Castillon

et le cygne. D'une belle facture et d'une patine admirable ; ils sont montés sur des socles de marbre gris. Signalons encore au pavillon de Vendôme, un joli buste polychrome du XVIIe siècle, représentant Henri IV roi de France et de Navarre, ainsi qu'un Apollon en marbre de Carrare.

Dans l'hôtel d'Estienne de St-Jean, rue Gaston de Saporta, hôtel dont les plans furent dessinés par Puget et qui est à tous les points de vue si intéressant, on trouve à un retour du grand escalier, un buste en plâtre de Louis XIV, un peu détérioré, mais bien caractéristique du XVIIe siècle.

Chez le baron Guillibert l'on peut voir une tête d'ange attribuée à Puget. Chez Monsieur Paul Arbaud, dans le grand vestibule, sont les pièces suivantes : Une vierge du XVIIe siècle. De *Chastel,* une étude de fronton de glace (terre cuite), un nid d'oiseau (terre cuite), un grand cartel provenant de la porte de l'hôtel de Gras, très intéressant, un St-Jean-Baptiste par Veyrier, une Ste-Madeleine du XVIIIe siècle, etc. Dans sa bibliothèque se trouve un médaillon (portrait de St-Vincens).

Les armoiries de la maison de Gras méritent une mention très spéciale. En effet, nous avons grâce à elles, certaines notions exactes sur le prix auquel Chatel estimait son travail. Monsieur J. Arbaud possède le document suivant que nous transcrivons vu le grand intérêt qu'il nous offre. C'est le reçu de Chastel signé de lui au Conseiller de Gras :

« *J'ai reçu de Monsieur le Conseiller de Gras la somme de quatre-vingt-quatre livres, en paiement (des sculptures) de ses armoiries et de celles des chapiteaux de sa maison à la place des Prêcheurs à Aix. Le 11 Avril 1771, signé Chastel* », Monsieur Arbaud possède également un très intéressant document concernant la boiserie de cette même porte. Nous en reparlerons au chapitre des boiseries.

A l'hôtel d'Eguilles existait autrefois dans la cage de l'escalier deux statues. L'une d'elle, œuvre de Pierre Puget représentant un faune se trouve actuellement au musée de Marseille. Madame Veuve de Montigny, possède le célèbre buste de Mirabeau exécuté par le sculpteur L. de Montigny. grand-père du défunt L. de Montigny, qui est une pièce capitale du

XVIIIe siècle, ainsi que le buste de St-Huberty de Roland. Enfin l'Hôtel de Garidet abrite plusieurs bustes, terres cuites de grand mérite.

FONTAINES. — Avant toutes choses, on peut signaler aux étrangers, qu'Aix est la ville des jolies fontaines et des belles portes. Puisque nous en sommes aux sculptures sur pierre, nous allons passer en revue et mettre sous les yeux de nos lecteurs, les plus importantes de ces fontaines qui sur nos places publiques furent élevées au XVIIe et XVIIIe siècles.

Il en existe bien d'autres à Aix ; mais elles ne sont pas du cadre de cet ouvrage puisqu'elles sont antérieures ou postérieures aux époques dont nous nous occupons.

La plus importante et la plus belle de ces fontaines est, sans contredit, celle de la place de la Madeleine ou des Prêcheurs. Elle fut édifiée en 1760 et 1761 et se compose d'une vasque à mouvements demi-cintrés à seize pans, au centre de laquelle, s'élève le mouvement proprement dit. Celui-ci est en trois parties superposées; la première est formée d'une importante base carrée, aux angles à pans coupés; sur chaque face de cette base se trouve un panneau mouluré contenant une inscription; ces quatre inscriptions furent composées à Paris et envoyées par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Au-dessus de chacun des panneaux, s'appuyant du sommet à l'obélisque qui forme la deuxième partie, sont des médaillons ovales surmontés d'élégantes guirlandes à festons, qui contiennent les figures en demi-relief de Caïus Sextius Calvinus fondateur de la ville, de Charles III, dernier comte de Provence, de Louis XV représenté à l'époque de l'érection du monument et de son petit fils, le comte de Provence qui fut plus tard le roi Louis XVIII. Sous chaque inscription se trouve également une draperie décorative. L'eau jaillit de la base dans la vasque par le bas des quatre pans coupés qui sont fort gracieusement décorés. Au-dessus de cette base s'élève un grand obélisque en pierre de Calissane, supporté, au-dessus de chacun des pans coupés, par le dos d'un lion accroupi sur l'extrémité de la corniche. Nous avons dit que les médaillons à figures s'appuient à cet obélisque, au sommet duquel, (troisième partie), est placée une sphère à tranches de melon surmontée d'un aigle qui semble prêt à prendre son vol ; ses ailes éployées ont un beau mouvement plein d'élégance et de force.

La plus importante fontaine après celle de la place de la Madeleine, se trouve sur la place des quatre Dauphins à laquelle elle a donné son nom. C'est un très élégant morceau de sculpture dont on n'a pu déterminer exactement l'auteur; je la crois de la fin du XVIIe siècle et de Pavillon. Les Dauphins ont été de tous temps employés pour les fontaines, particulièrement à cette époque, sous leur forme mythologique bien entendu. Puget s'en servit pour sa fontaine de Toulon. Chastel les employa beaucoup en sculpture également: mais la fontaine dont nous parlons semble antérieure à son époque et les Dauphins qui la surmontent ne ressemblent point à ceux qu'il sculpta dans nombre de jardins et de parcs, où nous pouvons les voir encore. Tout le monde connaît cette fontaine avec sa jolie vasque à mouvement demi-cintré, son rocher fleuri de roseaux qui supporte les quatre Dauphins émettant l'eau par leurs gueules grimaçantes et le petit obélisque où s'appuie leurs queues, dans un joli mouvement de torsion symétrique aux quatre angles; l'obélisque est surmonté d'une pomme de pin qui termine le mouvement d'une façon simple et heureuse. Cette fontaine a le grand mérite de s'approprier parfaitement à la petite place dont elle est l'ornement central.

Une très jolie petite fontaine du XVIIIe siècle, se trouve au bas du cours Sextius, au croisement du boulevard qui vient de la place de la Rotonde; elle a une gracieuse vasque à mouvement renflé; au centre, du côté faisant face à l'Est, s'élève une élégante base rectangulaire délicatement décorée d'ornements et de moulures d'où l'eau jaillit dans la vasque, projetée par la bouche d'un mascaron finement sculpté; au-dessus de cette base se trouve un joli vase canelé en marbre gris qui termine gracieusement cet ensemble. Signalons aussi la fontaine qui orne la place de l'Hôtel de ville, élevée en 1755, dont l'ornement le plus gracieux est une sphère entourée de feuillages en fer forgé, un des premiers ouvrages de Chastel, ainsi que les mascarons d'où s'échappent l'eau.

Nous aurons bien d'autres modèles de fontaines de cette époque à offrir à nos lecteurs.

Fontaine de la Place de la Madeleine
Aigle sculpté par Chastel

Nous les décrirons au chapitre des parcs et jardins dont elles sont le charme et l'ornement.

Frises. — Passons aux frises; nous avons déjà décrit les plus belles au précédent chapitre; nous en offrons à celui-ci la reproduction détaillée et complète; il serait difficile de n'en pas admirer l'élégance et la varieté. Rappelons que celles qui sont les plus intéressantes se trouvent à l'hôtel de Peyronetti, à la Mairie au Pavillon de Vendôme, à l'hôtel de Caumont, à l'hôtel de Nibles, à l'hôtel d'Arbaud Jouques, à l'hôtel de Boigelin, à l'hôtel Bonnet de la Beaume.

Deux petites frises à rinceaux, se ressemblant beaucoup, surmontent l'entablement des portes des hôtels, d'Estienne-d'Orves et de Meyronnet St-Marc, qui se font presque face sur le cours. Une autre du même type mais plus fine et ornée en son milieu d'un mascaron se trouve au-dessus de la porte de la Sous-préfecture. Une quatrième également à mascaron se voit dans la rue des Trois Ormeaux.

Nous insisterons particulièrement sur les frises des hôtels de Peyronetti et de Caumont : La première date du XVIe siècle comme nous l'avons dit. Il est à remarquer que les bucranes qui en forment le leit-motif en quelque sorte, se trouvent dans les armes des seigneurs qui les firent édifier. Le motif central de cette frise est fort beau.

J'aime aussi beaucoup la frise Louis XVI de l'hôtel de la Beaume; ses rinceaux sont parfaitement exécutés et d'une extrême élégance.

Niches. — Les niches sont nombreuses à Aix; surtout les niches d'angles des hôtels destinés à contenir des statues de la Vierge et de l'enfant Jésus; ces statues avaient pour objet, de mettre les hôtels qui en étaient ornés, à l'abri des maléfices et des maladies. Elles furent édifiées en grand nombre à l'angle des maisons patriciennes et bourgeoises à la suite d'une violente épidémie qui eut lieu en 1649, si je ne me trompe. Beaucoup eurent à souffrir du vandalisme révolutionnaire; particulièrement celles des hôtels du Cours Mirabeau. Les plus jolies de ces niches et les plus ornées se trouvent aux angles des hôtels d'Espagnet et de Forbin sur le cours, de l'hôtel d'Agut rue Thiers. Signalons aussi, celle qui fait l'angle Sud-Ouest de la place des Quatre Dauphins, bien qu'on l'ait outrageusement badigeonnée à l'huile; la vierge qui est intacte, a seule échappée au vandalisme de nos peintres de bâtiment. qui, si on les laissait faire, badigeonneraient la ville entière. Avis aux propriétaires qui, se laissant trop souvent influencer par ces industriels, enlèvent souvent à leurs maisons le seul cachet de la patine, qui leur donnait quelque intérêt.

D'autres niches en grand nombre existent à Aix et font partie de la décoration extérieure et intérieure des églises et des hôtels.

Nous signalerons particulièrement celles du Pavillon de Vendôme renfermant deux beaux pots à feu et terminées par d'élégantes coquilles. Celle qui orne la porte de l'Ancienne chapelle desaffectée, qui forme les belles salles du Muséum d'histoire naturelle vide malheureusement); celles de l'église inachevée des Jésuites rue Lacépède, celles plus ornées de la façade de la chapelle des Ursulines rue Mignet, enfin celles des vestibules des hôtels Peyronetti et de Boigelin; ces deux dernières contiennent encore des statues.

Socles, consoles et pendentifs. — Ils abondent dans nombre d'hôtels et de maisons bourgeoises et beaucoup sont du plus grand intérêt décoratif. Il faut distinguer, les socles proprement dits destinés, sur certaines façades, à supporter des sculptures ornementales bustes et corbeilles, des supports de balcon ou des bases de fenêtres. Ceux-ci sont des consoles. Les pendentifs ornent les côtés de nombreuses portes du XVIIe et XVIIIe siècles. Les plus intéressants du XVIIe se trouvent à l'hôtel de Forbin, à l'hôtel de la rue des Trois Ormeaux. ceux-ci caractéritisques, en forme de thyrses de yucca renversés. Signalons également ceux de l'hôtel de Félix du Muy, rue Mignet. A l'hôtel d'Agut se trouve un socle en forme de cul-de-lampe soutenant le centre du grand balcon. Du XVIIIe siècle, nous trouvons offrant un grand intérêt à l'hôtel du Poet, les deux consoles à têtes de lions, supportant les angles du balcon au-dessus de la porte d'entrée. Très intéressant est aussi le culot central du balcon de l'hôtel d'Arbaud Joucques. à tête de lion également.

Grand portail, rue Emeric David

On trouve de ces socles ou pendentifs du XVIIIe siècle à l'hôtel de Castillon, rue Roux Alphèrand, rue Lacépède, rue Eméric David, rue Tournefort (coquilles et mascarons; de Toro, Maison Rose). A la Halle aux grains (porte d'entrée façade sud, très délicate de travail); rue Manuel, rue Matheron, rue du Puit neuf (forts élégants et comme ceux de la maison de la place Ramus, à rocailles), enfin rue des Cordeliers (maison bourgeoise, signalée au premier chapitre). Ces derniers ressemblent beaucoup avec leur mouvement à draperie à ceux, qui soutiennent au 2me étage du pavillon de Vendôme, les belles corbeilles de Chastel.

Mascarons. — Nous en connaissons une quantité et l'on peut dire qu'il s'en trouve dans presque toutes les rues d'Aix. Nous signalerons et reproduirons les plus intéressants.

Les plus beaux sont à mon avis : à la mairie (porte intérieure, grotesque). Rue Eméric David à l'angle de la rue Lacépède (curieux mascarons d'angle). A l'hôtel d'Arbaud, rue des Orfèvres. Dans la rue Thiers (les deux mascarons de la porte de l'hôtel déjà étudié au chapitre précédent). A la gendarmerie, rue Mignet (lion intéressant surmontant le portail monumental). Rue des Trois Ormeaux (grotesque). A l'hôtel de Félix du Muy (faune couronné d'une corbeille de fruits). A l'hôtel du chevalier Hancy, cours Mirabeau, voisin de l'hôtel d'Estienne d'Orves (tête de femme et tête de lion).

On trouve des têtes de guerriers dans les rues : Littera, Lacépède, des Cardeurs, Mignet, du Louvre, Eméric David. Des têtes de femmes, au rez-de-chaussée du pavillon de Vendôme, à la rue Lacépède, rue Manuel. Des grotesques à l'hôtel de Panisse Passy, rue

Eméric David. Des lions surmontant des fenêtres à la halle aux grains (très beaux). Remarquables sont aussi : la tête de Méduse de l'hôtel d'Albertas (vestibule conduisant à la cour) ; la belle tête de Faune de Chastel, rue des Cordeliers ; les mascarons de « Fontaine de la Gendarmerie » rue Mignet (Chastel) ; les mascarons placés sur le sommet du cadre de la porte de l'hôtel de Caumont. Il s'en trouve également du même genre et probablement du même sculpteur, rue Tournefort (Maison Rose) et à l'hôtel d'Albertas des deux côtés de la petite porte. Ce fut Bernard Toro qui les sculpta.

Je signalerai particulièrement toute une suite charmante de têtes de femmes. La plus jolie et la plus fine à mon avis est au-dessus de la porte de la Sous-préfecture (très délicatement sculptée, expression spirituelle et charmante). Viennent ensuite dans l'ordre de mes préférences la tête de femme de la maison de la rue du Puy Neuf, par Chastel, celle de la rue Esparia en face de l'hôtel d'Eguilles ; celle qui se trouve sur la porte de la maison de la place Ramus ; celle qui se trouve rue Papassaudi ; celle de la rue Villeverte ; la tête de femme placée au-dessus de la porte de l'hôtel de Valoris (actuellement Banque, place du 4 Septembre) ; ainsi que celle rue du Cardinal, 28 ; celles des rues : Matheron, Mazarine, Française, de la Monnaie, Lacépède, etc. etc.[1]

Le plus amusant à mon avis de tous ces mascarons du XVIIIe siècle (figures de femmes) est celui qui surmonte la belle porte de l'hôtel Bremond, rue Mignet. Il est d'une fantaisie charmante, représente le masque mignard d'une bergère Louis XV, coiffée du petit chapeau de paille des bergères du XVIIIe siècle très drolement incliné.

Nous oublions, volontairement ou non, beaucoup de ces mascarons ; il est impossible en effet de les signaler tous. Il faudrait des pages entières, dont nous ne disposons pas, pour pouvoir les présenter à nos lecteurs. Nous croyons que ceux que nous décrivons ici leur donneront une idée suffisante de notre richesse en ce genre à Aix.

Ils nous reste à parler de quelques dessus de portes et motifs décoratifs spéciaux en pierre, très agréablement ouvragés. A l'hôtel de Castillon, on peut admirer deux forts jolis sphinx à têtes de femme, accroupis sur l'entablement de la porte. Ils sont gracieusement sculptés et dus au ciseau de Chastel qui travailla longtemps dans cet hôtel.

Au 10, même rue, joli vase dans un ovale de pierre. Au 36 (maison Drujeon) est un fragment de bas-relief enchassé au sommet de la porte. Dans les mêmes conditions, près de la Cathédrale, se trouve enchassé dans le mur d'une maison, un bas-relief représentant deux amours luttant, de style archaïque probablement fort ancien et extrêmement intéressant comme petite décoration. Les anciens Aixois ont souvent ainsi conservé des fragments de décoration de pierre. Nous venons d'en citer deux exemples ; un troisième nous est offert par les bas-reliefs du pavillon Sec (precédemment étudié). Rue des Arts et métiers (à l'angle du boulevard St-Louis ancienne maison habitée par Chastel) nous signalerons des guirlandes de pierres intéressantes. Rue Cardinal, dans le bel hôtel situé au numéro 35 se trouve un charmant motif de décoration : Une lyre à tête de lion et des feuillages, beau et intéressant morceaux de sculpture. Rue du 4 Septembre, dans l'ancienne maison de Daret (actuellement hôtel de Saizieu qui a de grandes ressemblances avec l'hôtel de la rue du Cardinal) il y a un dessus de porte à guirlandes fort agréable et de même dimension à peu près que le précédent.

Nous signalons encore des motifs de vases et de guirlandes, rue Manuel, rue Ville-verte numéros 30-34 et 40, et des impostes du type œil-de-bœuf, rue du 4 Septembre numéro 17, rue Thiers et Rue des Tanneurs.

Pots à feux. — Il y en avait beaucoup autrefois flanquant les angles de toits, ou décorant les niches et les sommets de portails. Signalons ceux du pavillon de Vendôme, du pavillon de Lanfant, du Château de Fonscolombe (environs d'Aix, voir chap. IX).

Portails monumentaux. — Il nous reste à Aix de beaux spécimens de grands portails

[1] N'oublions pas les trois masque grimaçants des fenêtres de la maison bourgeoise de la rue Aude.

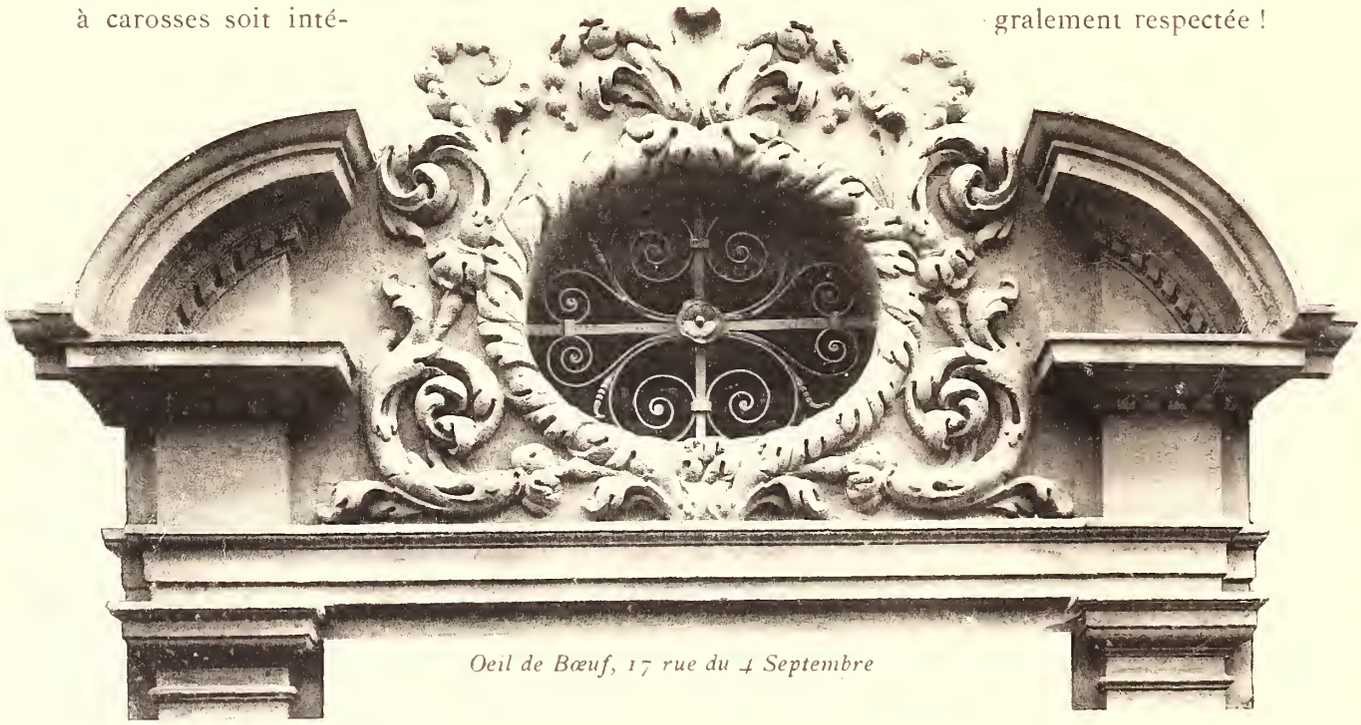
à carosses, dont plusieurs ont encore d'élégantes sculptures décoratives, et rentrent par conséquent dans le cadre de notre étude et de ce chapitre ; en voici l'énumération et la description.

Le plus beau du XVIIe siècle est celui de l'hôtel de Maliverny. Nous l'avons décrit au chapitre précédent, en déplorant les mutilations qu'il a subi. Le plus grand après lui est dans la rue de Nazareth, c'est celui qui permet d'accéder dans la cour de l'hôtel des d'Estienne d'Orves ; il est composé d'un ordre Dorique complet et d'un aspect très imposant. Un autre portail bien moins grandiose est dans la rue de la Poste et conduit aux écuries de l'hôtel de Forbin ; il est encore du XVIIe siècle. Du XVIIIe siècle, il nous reste aussi trois grands portails fort beaux et plus ornés encore que les précédents.

Le plus important, est celui qui dans la rue Mignet, ouvre sur la cours de l'ancien hôtel de Valbelle (actuellement Gendarmerie). Nous avons signalé son beau mascaron à tête de lion ; il a aussi de belles chutes de pierre. Le plus grand après lui, est celui qui forme l'entrée principale de la caserne Forbin ; il se compose de deux montants à bossages, surmontés d'un fronton rond, un peu en retrait de manière à laisser à droite et à gauche la place pour deux vases en pots à feux aujourd'hui disparus. Le centre de ce fronton est occupé par un intéressant bas-relief, il comprend de deux figures de génies ailés, soutenant un écusson à coquille où devaient se trouver les armes royales. Au-dessus de cet écusson vole un amour soutenant une couronne ; dans le fond se déployent des drapeaux. Le portail est surmonté par un buisson en fer forgé supportant la hampe du drapeau. La porte proprement dite s'ouvre un peu au-dessous du fronton dont elle est séparée par un cartouche ; elle est ornée de moulures à garderons, au sommet de la moulure supérieure se trouve une élégante tête de femme formant mascaron décoratif.

Le troisième portail moins grand que les deux prédédents est celui de l'hôtel de Caumont ; il est d'une grande élégance et remarquable par les sculptures de Toro qui le décorent Il porte comme le balcon de cet hôtel, le cerf, qui se trouve dans les armes de la famille qui le fit édifier. (Voir chap. I)

Un moins grand portail, surmonté d'un beau balcon en ferronnerie, existe aussi dans la maison attenante à St-Sauveur. Je ne manquerai pas de signaler en terminant ce chapitre, la porte monumentale de l'entrée de l'Archevêché. Son dessin présente un beau fronton à plein cintre contenant des armes cardinalices. Nous faisons des vœux pour que quel que soit le sort de l'hôtel de l'Archevêché, cette belle porte à carosses soit intégralement respectée !



Oeil de Bœuf, 17 rue du 4 Septembre

Plafond. — Hôtel de Châteaurenard

CHAPITRE III

Peintures décoratives. — Plafonds. — Fresques. — Panneaux. — Tableaux et Portraits.

Au XVIIe siècle, Aix vit s'épanouir à l'intérieur de ses beaux hôtels parlementaires, une véritable floraison de peintures décoratives. Les grands dignitaires du Parlement, riches et fastueux, mettaient leur amour-propre à rivaliser de luxe, dans la décoration des demeures restaurées ou édifiées à cette époque. Quelques-uns mêmes, eurent la passion des fresques murales et des plafonds peints; particulièrement le célèbre artiste, collectionneur et mécène Boyer d'Eguilles, qui disait-on, ne pouvait voir une surface unie dans les appartements de son célèbre hôtel d'Aix ou de son château d'Eguilles, sans la rêver à bref délai, couverte de peintures. On peut croire que ce fut lui qui développa le goût de ce genre de décoration à Aix: mais la fatalité veut que son hôtel, qui fut plus que tous autres surchargé de ces compositions, soit devenu le local d'une usine, dont l'industrie en provoque et en hâte la presque complète destruction. Nous commencerons, à la recherche des œuvres peintes existant encore à Aix, nos visites dans nos vieilles demeures, par une promenade mélancolique, dans ce vrai cimetière d'art qu'est le malheureux hôtel d'Eguilles de nos jours.

Quand on a traversé la cour encombrée, de tas de charbon, de caisses, de mœllons, de paille et que l'on entre dans ce qui fut autrefois la salle de réception de l'hôtel d'Eguilles, on se trouve au milieu de nombreux cadres de bois paillassonés, ou gisent étendus des vermicelles de modèle et de couleur variés; pour les maintenir frais, ou pour les sécher plus vite, de vastes tuyaux de vapeur rampent sur le sol, donnant à l'atmosphère de la salle une lourde et chaude humidité. On lève la tête sur la foi des souvenirs et l'on se rend compte qu'il devait y avoir là-haut des choses intéressantes, encadrées dans des moulures qui demeurent encore en assez bon état; mais il est impossible de rien distinguer de

précis; il ne reste rien[1] du superbe plafond de Sébastien Barras, le remarquable artiste dont nous parlerons à notre dernier chapitre. Et pourtant, ce n'était pas une œuvre de petite importance, si nous en croyons ce que nous raconte de Pointel de Chennevières dans son étude sur l'hôtel où nous sommes; c'était une répétition d'après les souvenirs de l'artiste et pour flatter le goût de son bienfaiteur, du fameux plafond du Palais Barberini, où Pierre de Cortone s'était fait aider par Puget, pour l'exécution de quelques figures[2]. Nous devrions donc avoir sous nos yeux : « Le triomphe de la Divine Providence ou la vertu *triomphant des vices* ». Si nous quittons cette grande salle pour entrer dans les autres, toujours au rez-de-chaussée, et si nous continuons notre promenade à travers les anciennes pièces d'apparat du premier étage, nous éprouverons la même tristesse. Il ne reste plus rien, ni du beau plafond que Daret peignit en 1668, ni de la chambre de l'Abbé, peut-être peinte par Boyer d'Eguilles lui-même; à peine retrouverons-nous quelques vestiges de ces peintures dans une alcôve qui sert de magasin, et dans ce qui fut la chambre d'honneur; mais dans quel état! Nous ne pourrons plus rien montrer à nos lecteurs des belles choses qui étaient dans cet hôtel; il faut qu'ils nous fassent crédit quand nous leur dirons que ces ensembles devaient être superbes et grandioses et que nous pourrons les reconstituer par la pensée, en allant contempler ailleurs, les œuvres des mêmes Maîtres, ayant eu un sort meilleur. Continuons notre promenade par une visite à l'ancien hôtel de Venel. Il est bien déchu lui aussi de sa splendeur; on n'y trouve d'intéressant que son plafond et ses cheminées, mais combien ces vestiges d'un somptueux passé paraissent déplacés maintenant; ils dominent, d'une hauteur de plus de cinq mètres, les ébats des marmots que surveillent les bonnes sœurs, actuellement installées sous ces lambris enfumés, qui furent faits pour égayer des yeux plus artistes et moins innocents. Nous ne pourrons même pas faire reproduire quelques parties de ces grandes compositions mythologiques qui représentent *Jupiter et les Titans*.

Deux beaux plafonds, qui datent de la même époque, se trouvent dans les grands appartements du premier étage de cet autre sacrifié qu'est l'hôtel de Maliverny; ils sont évidemment de Daret et représentent aussi des sujets mythologiques, assez bien conservés. Souhaitons que leur actuel propriétaire M. Tavernier revienne à leur égard à de meilleurs sentiments et qu'il songe, que possédant ces beaux et rares spécimens de ce genre décoratif du XVIIe siècle, il serait déplorable de laisser s'effriter et s'écailler ces œuvres importantes.

Après ces peintures de Daret, allons voir au Pavillon de Lanfant[3], la remarquable fresque que Jean-Baptiste Vanloo brossa en quinze jours, au plafond du salon du premier étage, de la demeure estivale de l'ancien Conseiller de Lanfant. J'ai en effet trouvé dans un petit livre plein d'intérêt, déniché tout dernièrement dans une vieille bibliothèque et qui porte pour titre : *Réflexions critiques sur les différentes écoles de peinture par Monsieur le Marquis d'Argens;* la phrase suivante que je copie textuellement, page 107 : « Vanloo a « eu ainsi que Tintoret un génie vaste et propre à exécuter promptement les plus grandes « compositions. Il peignit auprès d'Aix dans la maison de campagne de M. Lanfant un fort « beau Plat-fond *(sic)* dans quinze jours. Jamais peintre n'a eu plus de feu que lui et c'était « ce qui avait prévenu en sa faveur Monsieur le Prince de Carignan qui étant accoutumé « de voir en Italie tant de belles choses fut cependant frappé d'en voir produire *d'en très « peu de tems (sic)* à Vanloo qui méritait l'estime des connaisseurs, etc... » Il est certain qu'il fallut une belle sureté de main et une rapidité de conception et d'exécution singulière.

[1] A vrai dire, il en reste encore quelques fragments emportés à la démolition, dans une campagne près de Château l'Arc.

[2] Particulièrement deux tritons. Puget séjournait à Rome après avoir quitté Marseille.

[3] Vallon des Pinchinats aux portes d'Aix.

[4] Le petit-fils du collectionneur Boyer d'Eguilles qui fut Chambellan de Frédéric II de Prusse.

Pavillon de Lanfant

L'Assemblée des Dieux (Plafond peint en 15 jours par J.-B. Vanloo)

pour mener à bien, en si peu de temps l'œuvre que nous avons maintenant sous les yeux ; elle est encore en bon état et nous espérons que nous conserverons longtemps, *cette assemblée de Dieux.*

L'important plafond du salon du rez-de-chaussée de l'Hôtel Grimaldi Régusse

Hôtel d'Estienne de Saint-Jean. — Gypseries dorees et plafond par Jean Daret

où nous nous dirigeons en quittant les frais ombrages des Pinchinats, pour admirer, dans Aix même, une des plus grandes œuvres décoratives de cette époque de S. Barras ; ce plafond a malheureusement très poussé au noir, et de ce fait, est impossible à reproduire Il en est de même pour celui, fort bien exécuté, du joli boudoir attenant à cette salle d'apparat et attribué à Jean Daret. J'ai hâte maintenant de conduire mes lecteurs à l'Hôtel de Chateaurenard, rue Gaston de Saporta, pour leur faire admirer le célèbre escalier peint par Jean Daret pour le Baron d'Aymard d'Albi son heureux propriétaire

en 1654. Nous n'en reproduirons pas la description complète et dithyrambique par de Haitze, le contemporain et le grand admirateur de *l'admirable Monsieur Daret* (comme il le dit à plusieurs reprises dans son ouvrage, quand il parle de cet artiste). Voici ce qu'en dit, beaucoup plus récemment et avec une compétence incontestée, l'érudit et regretté Numa Coste : « Cet ouvrage « a souffert en quelques-unes « de ses parties pour des cau- « ses différentes. La peinture « a été poussée au noir, ou « bien elle a été dégradée « et restaurée sans habileté « avec des placards de cou- « leurs opaques. Sur d'autres « points, l'humidité a altéré « la peinture. Enfin la partie « centrale du plafond com- « posée d'un panneau en bois est assez fortement voilée. L'escalier est éclairé au Midi par « deux fenêtres qui occupent un des quatre côtés. Les autres sont formés par des murs « pleins. Dans la composition, le plafond est supporté par une colonnade dorique partant du « sol et se terminant aux voussures. Autour de l'escalier règne une balustrade fictive « reproduisant exactement celle qui existe sur le premier côté, l'artiste a représenté dans « une niche, la statue de Marc-Aurèle ou d'Auguste faisant face à celle de Salomon qui « se trouve sur le côté opposé. A côté de Marc-Aurèle, soulevant un rideau rouge, « apparaît le serviteur de l'ancien maître de céans, dont le portrait était disait-on très « ressemblant. Une perpective fuyante au milieu de laquelle se balance une cage de « perroquet, occupe le troisième côté. Dans les voussures que leur éclairage défectueux « n'a pas permis de reproduire en entier, des grisailles nous montrant les quatre bustes « de Pallas, Mercure, Apollon et Louis XIV, se détachant sur des œils-de-bœuf, laissant « voir une portion du ciel bleu. Ces bustes sont flanqués d'autres grisailles représentant « les figures, assises ou accroupies, des arts libéraux. La grammaire, la rhétorique, « l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astrologie, la logique, la peinture et la « sculpture entourées de petits génies. La peinture est occupée à peindre le blason du « propriétaire d'Aymar d'Albi, baron de Chateurenard. Parmi les accessoires de la mytho- « logique figure un cadenas à cercle, qu'un génie ouvre avec une clef et dont les lettres « reproduisent le nom d'Aymar superposé à celui de Daret. A l'angle diagonalement opposé « l'arithmétique montre du doigt sur un tableau de numération la date de l'ouvrage : 1654. « Le centre du plafond représente le dessous d'une balustrade soutenue par des modil- « lons et des cariatides d'enfants, encadrant la figure aérienne de *la Vertu triomphante* : « sous les traits de Pallas. Elle tient dans sa main gauche la verge des sciences et sur « une banderolle qui flotte autour d'elle on peut lire : *Virtus immortalis* ».

Hôtel de Bresc. - Plafond décoré, dôme d'escalier par Jean Daret.

On s'explique aisément que ce travail ait fait l'admiration des contemporains de Daret et que Romanelli ait déclaré que son auteur pouvait se présenter dans le monde sans craindre son pareil. Louis XIV qui logea dans cet hôtel en 1660, lors de son voyage en Provence, en fut si satisfait qu'il convia son auteur à venir travailler pour lui à la décoration de la Chapelle du Château de Vincennes. Ce grand roi avait déjà eu sous les yeux les choses d'art les plus belles et passe à juste titre pour avoir été un fin connaisseur et un homme de bon goût. Ce n'était donc pas un mince honneur pour le peintre Jean Daret, que d'avoir été remarqué par son souverain; il en profita pour se gratifier, sa vie durant, du titre de : *Peintre de sa Majesté,* bien qu'il n'ait jamais fait partie de l'Académie des Beaux-Arts de Paris. Nous donnons ces nombreux détails à nos lecteurs sur cet escalier célèbre, car on peut dire que c'est le type par excellence de ce genre de décoration au XVIIe siècle; qu'il est encore assez bien conservé et qu'il représente un labeur des plus considérables.

Daret peignit à la même époque quantité d'ouvrages du même genre et de plus ou moins grande importance. D'après de Pointel, il existait dans une maison de la rue Manuel un petit cabinet, d'une décoration fort agréable, peint par cet artiste. On y voyait représentée une balustrade sur laquelle des amours jouaient et d'où ils répandaient des fleurs; ce gracieux cabinet, existe-t-il encore de nos jours? Je n'ai pas encore pu le retrouver; par contre j'ai eu, dernièrement, le plaisir de découvrir un autre ravissant boudoir à plafond en coupole ronde, décoré par le pinceau du même maître, c'est celui qui se trouve au rez-de-chaussée de l'Hôtel d'Estienne de St-Jean, rue Gaston de Soporta. Ce boudoir est d'une richesse extraordinaire dans son exiguité; le plafond en est soutenu par des cariatides d'enfant en gypserie avec guirlandes de fruits et de fleurs, qui ont conservé une vieille et superbe dorure. La fresque de Daret, absolument intacte, aurait l'air d'avoir été peinte de nos jours, tant elle est fraîche de couleur, si la facture et le dessin particulier,

Musee d'Aix. — Portrait de Madame D'Albert par J-B. Van-Loo

Musée d'Aix. — L'éducation de l'amour par Carle Van-Loo

n'en désignait clairement l'époque et l'auteur sans erreur possible. Daret y a peint un ciel printanier dans lequel s'ébattent des amours, l'un d'eux qui forme le motif central emporte triomphalement une corbeille de fleurs. A côté de ce ravissant boudoir se trouve une petite pièce carrée également décorée de peintures fort intéressantes[1].

Nous avons passé en revue les peintures murales existant encore à Aix. Il devait y en avoir bien plus, mais elles furent détruites par le temps ou des badigeons les recouvrirent à des époques ultérieures. D'autres, peintes sur des cadres marouflés, dans les murs et les plafonds, ont été enlevées et vendues ou brûlées sous la Révolution; de ce nombre il faut compter les deux plafonds de la chambre et celui de la salle à manger du célèbre Hôtel de la Belle du Canet, rue Verrerie: cette importante décoration du XVIIe siècle, dont nous reparlerons au chapitre suivant, fut complètement détruite vers 1830. Un des plafonds de Daret fut acheté en fort mauvais état par le baron de Meyronnet St-Marc qui le fit restaurer et placer dans le grand salon de son hôtel du Cours Mirabeau; Il y est encore et représente Céphale et Procris[2]. Le conservateur du musée, M. H. Pontier, possède une toile bien dégradée malheureusement, représentant Diane et Endymion qui pourrait avoir été un plafond de Daret, soit rue Verrerie, soit au pavillon de Vendôme (cage d'escalier).

Il est lamentable de constater des actes de vandalisme tels que ceux qui se passèrent rue Verrerie; d'une adorable demeure, assez mal placée du reste dans une petite rue, mais qui à l'époque était des plus belles de la ville, il ne reste qu'un squelette froid et triste à faire pleurer.

Signalons, encore à nos lecteurs, les peintures murales du XVIIe siècle, œuvres

[1] Un autre plafond du même maître se trouve dans l'hôtel appartenant à M. de Bresc, au n° 17, rue du 4 septembre. Il ne manque ni d'ampleur, ni d'intérêt (voir appendice).

[2] Un autre plafond peint se trouve dans le petit salon du même hôtel. (J'en ignore l'auteur.)

assez médiocres d'artistes italiens, qui se trouvent à l'ancienne propriété des Présidents de Magnan (La Sextia) près de la gare de La Calade. Elles furent exécutées très rapidement pour décorer la grande salle de fêtes de cette maison de campagne (un des derniers caprices de son singulier propriétaire)[1].

Trumeaux. — Ils ne nous en reste plus beaucoup à Aix; car ces peintures facilement transportables, ont été particulièrement visées par les antiquaires et les marchands, souvent plusieurs furent des copies d'œuvres de maîtres ou de véritables originaux de ces artistes; recoupées et habilement encadrées ils ont pris place dans la décoration de nombreux hôtels actuels de Paris et d'ailleurs; ou ils se sont vendus comme tableaux de chevalet. J'en ai connu, de ces trumeaux délicieux du XVIIe et XVIIIe siècles dont je déplorerai toujours la perte pour Aix; il nous en reste encore quelques uns, surtout du XVIIIe siècle. Je signalerais particulièrement ceux de l'Hôtel de Caumont (Bergerades). Ceux à magnifiques encadrements des hôtels de Simiane[2] et de Barlet, ceux de l'hôtel occupant le n° 25 de la rue Alphérand, ceux de l'hôtel d'Espagnet (rez-de-chaussée et premier étage), de l'hôtel d'Isoard Vauvenargues, des hôtels d'Authman, de Gantelmi-d'Ille; de l'hôtel d'Arlatan, des hôtels de Regusse, de Carondelet, d'Oléon. Les grisailles du Pavillon de Vendôme et de l'hôtel de Forbin sont des plus belles. Souhaitons que toutes ces œuvres demeurent aussi longtemps que possible à leur place. Il est désolant, quand on visite des salons qui ont conservé leurs ravissantes gypseries, de constater que beaucoup des encadrements du XVIIIe siècle sont vides de leur précieuses peintures. L'hôtel de M. Vermont, le distingué professeur à la faculté de droit de notre ville, est un des plus favorisés au point de vue de la conservation de ces trumeaux. Nous signalerons très particulièrement ceux du grand salon du premier étage et surtout les deux ovales à motifs de fleurs de la chambre d'honneur.

Enfin on peut considérer comme étant des trumeaux, les petits médaillons en *camaïeux* bleus de Daret, qui se trouvent encadrés dans une partie de la célèbre boiserie dorée dite de la Belle du Canet; ils sont actuellement au Musée.

Les quatres grands trumeaux ronds de Levieux, représentant les saisons, que l'on peut également voir au Musée, au-dessus des mêmes boiseries, ont moins d'intérêt que les belles sculptures qui les entourent, mais sont en fort bon état de conservation.

Tableaux. — Nous allons maintenant, procédant comme pour le précédent chapitre, énoncer à nos lecteurs les principaux tableaux des XVIIe et XVIIIe siècles, qui se trouvent dans nos églises, nos monuments publics, et enfin chez les principaux collectionneurs de notre ville. Nous ne décrirons que les plus importants ou ceux qui offrent un intérêt décoratif très particulier.

EGLISES ET CHAPELLES

I. EGLISE MÉTROPOLITAINE DE SAINT-SAUVEUR

Nef travée côté gauche. — *Martyre de Ste-Catherine*, toile centrale hauteur 2 m. 60, largeur 1 m. 70, par Jean-Baptiste ou Gérome Daniel (peintres Aixois du XVIIe siècle), provient de l'Eglise de la Pureté. *La Vierge, Sainte Apollonie et Saints*, hauteur 5 m., largeur 3 m. Importante toile de Gaspard de Crayer, provient des réserves du Louvre. *Incrédulité de Saint-Thomas*, toile, hauteur 2 m. 60, largeur 2 m. de Louis Finsonius signée et datée 1613.

Dans la Chapelle St-Roch. — *Saint-Roch implorant le ciel pour les pestiférés*, toile, hauteur 2 m., largeur 1 m. 50 par Roland, peintre provençal. Signée et datée 1721 (à la suite de la peste de 1720).

Collatéral de gauche. — *La Vierge apparaissant à St-Jean dans l'île de Pathmos*, toile cintrée, hau-

[1] Un assez mauvais plafond peint se trouve, au N° 17, rue Thiers.

[2] Parmi ces derniers, se trouvent deux dessus de portes œuvres de jeunesse du grand paysagiste Joseph Vernet.

teur 4 m. 45, largeur 2 m. 50 par Garcin, élève de Pierre Mignard. Peinte à la demande du prieur Claude Viany pour St-Jean de Malte. *L'Annonciation*, toile, hauteur 1 m. 20, largeur 1 m. 35 par Nicolas Mignard.

Dans la Chapelle Saint-Joseph. — Deux toiles du XVIIe siecle, école française, hauteur 1 m., largeur 0 m. 50, *La Circoncision* et *La Purification*. *La mort de Saint-Joseph*, toile, hauteur 3 m. 20, largeur 2 m. 20, Ecole Française XVIIe siècle.

Chapelle absidiale de la Vierge. — *La Visitation*, toile, hauteur 2 m. 70, largeur 1 m. 80, Ecole Française, XVIIIe siècle.

Chapelle Ste-Marie-Madeleine. — *Christ en Croix*, toile, hauteur 3 m. 05, largeur 2 m. 40 par Daret

Transept. — Dans le transept, se trouve une fresque de Jean Daret représentant : *La Transfiguration du Christ sur le mont Thabor*, hauteur 10 m., largeur 8 m. Cette peinture fut badigeonnée sous la Révolution pendant que l'église Saint-Sauveur était devenue le Temple de la Raison ; cette profanation l'a profondément altérée. *Présentation de la Vierge au Temple* et *Adoration des Mages*, deux toiles cintrées (Ecole Française du XVIIIe siècle), hauteur 2 m. 50, largeur 1 m. 10.

Chapelle absidiale du Corpus domini. — Sur le rétable de l'Autel se trouve une toile cintrée de Jean Daret de 4 mètres de haut et 2 m. 60 de largeur représentant *La Cène*.

II. CHAPELLE DU GRAND SÉMINAIRE

(Actuellement sous séquestre de l'Etat)

La chapelle du Grand Séminaire contenait jadis quelques beaux tableaux dont nous signalerons tout particulièrement :

L'Annonciation, toile, hauteur 2 m., largeur 1 m. 40 par Pierre Puget. « A gauche la Vierge est agenouillée, à droite l'Ange sur un nuage lui montre le ciel. En bas se trouvent les armes de la famille de Meyronnet. Ce tableau fut peint pour le Maître-Autel de la Chapelle de la congrégation des *Messieurs* dans la maison des pères Jésuites. » Dans la même Chapelle se trouvait un autre Puget représentant *la Visitation*.

Signalons ensuite : *Ananie rendant la vue à St-Paul*, toile cintrée, hauteur 3 m., largeur 1 m. 50, Ecole Française XVIIe siècle. *Le Martyre de Saint-André*, toile, haut. 1 m. 50, largeur 2 m. 50, Ecole Française XVIIIe siècle. *Le Christ au Jardin des Oliviers*, toile cintrée, hauteur 2 m. 75, largeur 1 m. 70 par Georges Garcin peintre aixois élève de Mignard. *St-Charles Borromée* et *d'autres Saints implorant la Vierge*, toile cintrée, hauteur 3 m., longueur 1 m., Sauvan, XVIIIe siècle, signée et datée P. Sauvan 1720. *Jésus lavant les pieds à St-Pierre*, toile, hauteur 1 m. 90, largeur 1 m. 30 fait à Avignon 1651 probablement de Louis Parrocel né à Brignoles 1624

Collection Dobler. — La liseuse par Jean Raoux

Musée d'Aix. — Portrait du jeune de Gueidan par Arnulphi

mort à Avignon en 1694. *L'Immaculée Conception*, toile cintrée, haut. 2 m. 75, largeur 1 m. 75. Probablement d'un peintre nommé Chasse établi à Marseille au début du XVIIe siècle et renommé par l'éclat de son coloris. Signalons pour terminer deux copies l'une du XVIIIe siècle de *La Cène, de Ph. de Champaigne*. L'autre du XVIIe siècle du *Couronnement d'épines du Christ au roseau, du Titien*. Les deux originaux sont au Louvre.

III. ÉGLISE DU ST-ESPRIT ST-JÉROME.

Dans cette église, construite aux époques qui nous intéressent en cet ouvrage, se trouvent quelques beaux tableaux dont plusieurs Daret. Signalons dans la nef : *Christ en croix*, toile, hauteur 2 m. 85, largeur 1 m. 05 par Jean-Baptiste Vanloo né et mort à Aix (1684-1745). Ce tableau provient de l'ancienne salle des Archives de la cour des comptes d'Aix et fut transféré au moment de la démolition de l'ancien palais de Justice.

Nef latérale, côté droit. — *Jésus parmi les docteurs*, toile, hauteur 3 m. 70, largeur 3 m. 50. Par un des frères Daniel établis à Aix au XVIIe siècle, provient de la chapelle des Pénitents des Carmes. *La Vierge intercédant pour les trépassés*, toile, hauteur 2 m. 25, largeur 1 m. 60 par Jean Daret.

Transept, croisillon de droite. — *Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres entourant la Vierge*, toile cintrée, hauteur 2 m. 70, largeur 2 m. 20 par Jean Daret. *Ste-Madeleine aux pieds du Christ*, toile, hauteur 4 m., largeur 4 m. 50 par un des frères Daniel.

Chapelle annexe. — *Annonciation*, toile cintrée, hauteur 1 m. 90, largeur 1 m. 40, Ecole Française XVIIIe siècle.

IV. ÉGLISE DE SAINTE-MADELEINE

L'église Sainte-Madeleine est le plus beau et le plus vaste des édifices religieux élevés à Aix au XVIIe siècle. Elle contient de nombreuses et importantes toiles que nous ne pouvons passer sous silence.

Grande nef. — *Annonciation*, toile, hauteur 1 m. 40, largeur 1 m. 80, Ecole Française XVIIIe siècle.

Nef latérale, côté gauche. — *Religieux et les saints rendant grâce à la Vierge*, toile, hauteur 2 m. 20, largeur 1 m. 36, Ecole Française XVIIIe siècle exécuté sous les ordres des Augustins déchaux réunis aux grands Augustins comme ex-voto en 1721 (14 septembre) après la peste de 1720 à Aix. *Nativité de Jésus-Christ*, toile cintrée, hauteur 3 m. 70, largeur 2 m. 25, par Nicolas Mignard. *Mort de Saint-Joseph*, toile, hauteur 2 m 60, largeur 2 m., Jean-Baptiste Vanloo, peinte pour l'ancienne église de la Madeleine. *Déposition de croix*, toile, hauteur 1 m. 45, largeur 1 m. 20, auteur inconnu, XVIIIe siècle.

Au-dessus du retable de Notre Dame de Grâce. — *Annonciation*, toile cintrée, hauteur 4 mètres, largeur 2 m. 40 par Jean-Baptiste Vanloo.

Nef latérale, côté droit. — *Sainte-Thérèse* recevant des mains de la Vierge et de celles de Saint-Joseph les insignes de son ordre, toile cintrée, hauteur 3 m. 80, largeur 2 m. 20, Jean Daret, signée et datée 1641 (Daret Belgicus Bruxelleusis inv. 1641.) *St-Dominique et Ste-Catherine de Sienne,* prosternés aux pieds de la Vierge reçoivent le rosaire, toile cintrée, hauteur 3 m. 40, largeur 2 m. 20. Jean Daret signée et datée (Joanes Daret Brux. inven. Pinxit 1643) *Baptême de Jésus-Christ*, toile, hauteur 2 m. 35, largeur 1 m. 80 par François Mimault (1580-1662) mort à Aix, signée et datée 1623.

Musée d'Aix. — Portrait de Gaspard de Gueidan par H. Rigaud

Transept, croisillon de gauche. — *Saint-Marc évangéliste,* toile cintrée, hauteur 2 m. 70, largeur 1 m. 80 par François Michel Dandré-Bardon. *Martyre de Saint-Blaise,* toile, hauteur 7 m., largeur 3 m. 50, Gaspard Crayer (excellent tableau école flamande), provient du Louvre. *Un ange présentant à Jésus enfant les instruments de la Passion*, toile cintrée, hauteur 2 m. 70, largeur 1 m. 70, par Charles Amédée Philippe Vanloo, né à Turin 1715. Cette toile offre un intérêt particulier en ce quelle fut, vingt ans après la mort de Jean Baptiste Vanloo et sur sa recommandation expresse, exécutée par l'un de ses fils, en mémoire de ce que Carle Vanloo avait été, étant agé d'un an, préservé des éclats d'une bombe pendant le siège de Nice, par le Maréchal de Berwick en 1706; il porte, au-dessus de la signature du peintre : A.P. Vanloo 1762, les mots : Ex-Voto. Ce tableau est délicieux de grâce et d'expression. L'Ange représente dit-on l'image d'une jeune fille de la famille des Vanloo. *La Vierge*, toile, hauteur 2 m. 50, largeur 1 m. 80, Ecole Française XVIIIe siècle. *Ste-Madeleine aux pieds du Christ*, toile, hauteur 4 m. 70, largeur 2 m. 70 de Michel Serre.

Transept, croisillon de droite. — Nous y trouvons d'abord un des plus célèbres tableaux de Jean Daret *Le bienheureux Salvator de Horta guérissant les malades*, toile, hauteur 2 m. 40, largeur 1 m 90, nous en reparlerons dans la bibliographie de l'artiste. *La Visitation*, toile cintrée, hauteur 3 m. 60, largeur 2 m. 30

de Renaud Levieux; un des plus importants tableaux de ce bon peintre dont nous retrouverons d'autres toiles dans l'église de St-Jean de Malte. *Saint Elzéar* et *Sainte-Delphine* (de Sabran), hauteur 2 m. 70, largeur 1 m. 70, Ecole Française XVIIe siècle. *Sainte Claire refoulant les Sarrazins*, toile cintrée, hauteur 2 m. 70, largeur 1 m. 70, Ecole Française XVIIe siècle. *Apothéose de Saint-Louis*, toile, hauteur 4 m. 70, largeur 2 m. 70 de Joseph Marie Vien, provient de l'Eglise des Jésuites.

Chœur. — *Baptême de Saint Augustin et de son fils Adéodat*, toile, hauteur 2 m. 25, largeur 3 m., Ecole Française XVIIIe siècle. *Saint Augustin sur son lit de mort*, hauteur 2 m. 25, largeur 3 m., Ecole Française, XVIIIe siècle. *Apothéose de Saint Augustin*, toile, hauteur 2 m. 25, largeur 3 m., Ecole Française XVIIIe siècle. *Religieux étudiant la règle de Saint Augustin*, hauteur 2 m. 25, largeur 3 m., Ecole Française XVIIIe siècle. *La Visitation*, toile, hauteur 2 m. 25, largeur 2 m. 40, Ecole Française XVIIe siècle.

V. EGLISE DE SAINT JEAN DE MALTE.

Cette importante église contient de nombreuses et bonnes toiles des XVIIe et XVIIIe siècles. Nous signalerons :

Côté gauche de la nef (Chapelle des fonts baptismaux). — Deux toiles Ecole Française, *La mort de la Vierge*, hauteur 2 m. 70, largeur 2 m. 20. *Le baptême de Jésus*, hauteur 1 m. 70, largeur 1 m. 20.

Chapelle de Saint Blaise. — *Incrédulité de Saint-Thomas*, toile, hauteur 2 m., largeur 1 m. 50, Ecole Française XVIIe siècle. *Saint Blaise évêque et un enfant malade présenté par sa mère*, toile, hauteur 2 m. 25, largeur 1 m. 10 par Garcin, peinte aux frais d'un neveu et d'un frère du Prieur Viany.

Chapelle Saint Labre. — Trois toiles de Nicolas Pinson, né à Valence en 1640. *Christ en croix*, hauteur 3 m. 55, largeur 1 m. 70 provient de l'ancien Palais de Justice d'Aix. *Le jugement de Salomon*, hauteur 3 m. 40, largeur 1 m. 70, même provenance. *La femme adultère*, hauteur 3 m. 40, largeur 1 m. 70, même provenance.

Chapelle du Sacré-Cœur. — *Jésus apparaissant à Ste-Madeleine*, toile cintrée, hauteur 4 m., largeur 2 m. 40 par Garcin, peinte à la demande du prieur Viany. Sur la paroi de gauche se trouvent, de Reynaud Levieux, né à Nîmes 1630 : *Présentation de la Vierge*, toile, hauteur 2 m. 70, largeur 1 m. 50. *Naissance du Sauveur*, toile, hauteur 2 m. 70, largeur 1 m. 50. Elles proviennent de l'ancienne chapelle du Couvent de la Visitation.

On remarque aussi : *La religion chrétienne*, toile à coins arrondis, hauteur 2 m.50, largeur 1 m. 50 de Carle Vanloo. *La Résurrection*, toile, hauteur 2 m. 30, largeur 1 m. 30 par Louis Finsonius, signée et datée : Ludovicus Finsonius Belga Brugensis fécit, provient de l'Eglise des Jésuites.

Chapelle des morts, côté droit. — *Notre Dame du Suffrage*, toile cintrée, hauteur 3 m., largeur 1 m. 50 par Armelin (membre de l'ancienne confrérie des maîtres peintres et sculpteurs d'Aix en 1767). *Notre Dame de Lorette*, toile, hauteur 3 m. 40, largeur 1 m. 85, Ecole Italienne XVIIe siècle; don de Madame Bourguiguon de Fabre-goules 1863.

Chapelle Saint-Roch. — *Annonciation*, toile cintrée, haut. 2 m. 05, largeur 1 m. 35, Ecole Française XVIIIe siècle.

Chapelle de la Croix. - *Descente de Croix*, toile, hauteur 1 m. 05, largeur 1 m. 40 par A. Gau-dion, signée et datée 1612. *Descente de croix*, toile cintrée, hauteur 2 m. 80, largeur 2 m. 15, ancienne copie Italienne du célèbre tableau de Federigo Bar-roccio dit *Fiori-d'Urbino*, vendue en 1771 par la con-frérie des pénitents noirs d'Aix au prieur Alphéran qui en fit don à l'église.

Transept, croisillon de gauche. — *Saint Bruno en prière*, toile cintrée, hauteur 3 m. 30, lar-geur 2 m. 10 par Reynaud Levieux signée et datée au milieu Levieux. inv. et F. à Aix 1663.

Transept, croisillon de droite. — *Apothéose de Saint-François de Paule*, toile, hauteur 3 m. 25, lar-geur 2 m. 40 par Jean Jouvenet 1691. *Mort de Saint-Joseph*, toile cintrée, hauteur 3 m. 50, largeur 2 m. 50 Savournin fils (figure sur la liste des membre de la confrérie des artistes d'Aix en 1767).

Musée d'Aix. — Portrait de jeune femme par H. Rigaud

Chœur. — *Vierge du Carmel*, toile cintrée, hauteur 3 m. 65, largeur 2 m. 50 par Nicolas Mignard d'Avignon. *Notre Dame de bon repos*, toile cintrée, hauteur 4 m., largeur 2 m. 60 par Garcin. *Apothéose de Saint Augustin*, toile cintrée, hauteur 3 m. 50, largeur 2 m. 60 par Michel Serre. *La Vierge implorée par les anges*, toile cintrée, hauteur 3 m. 80, largeur 2 m. 40, Ecole Italienne XVIIe siècle.

VI. EGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE (du faubourg)

On y remarque : Nef principale, côté droit. — *Martyre de Saint Symphorien*, toile cintrée, hauteur 3 m. 36, largeur 2 m par J.-B. Martin. *Résurrection de Lazare*, toile, hauteur 3 m. 95, largeur 4 m. 70 par J.-B. Vanloo.

Musée d'Aix. — Portrait de la Marquise de Gueidan par Largillière

Nef latérale. — *Saint Mitre et un autre saint implorant la Vierge*, toile cintrée, hauteur 3 m., largeur 2 m., Ecole Française XVIIIe siècle. *La femme adultère*, toile, hauteur 4 m. 15, largeur 4 m. 90 par Michel Serre.

Chœur. — *Prédication de Saint Jean Baptiste*, toile, hauteur 3 m. 30, largeur 2 m. 30, Ecole Française XVIIe siècle. *Couronnement d'épines*, toile, hauteur 1 m. 60, largeur 1 m. 40, Ecole Française XVIIe siècle. *Jésus devant Caïphe*, toile, hauteur 1 m. 60, largeur 1 m. 40, Ecole Française XVIIe siècle. *Apparition du Sauveur à Saint Ignace*, toile, hauteur 2 m. 60, largeur 1 m. 90, Ecole Française XVIIe siècle,

Sacristie. — *Saint Louis en prière*, toile, hauteur 1 m. 70, largeur 2 m. 10 par Charles de Lafosse, provient de Versailles.

VII. CHAPELLE DE L'HOPITAL SAINT-JACQUES

Cette intéressante chapelle contient d'assez nombreuses toiles, qui ne manquent pas d'intérêt. On y remarque :

Dans la nef. — *Deux saints devant une croix*, toile 2 m. 50, largeur 1 m. 50, Ecole Française XVIIe siècle.

Côté gauche. — *La Vierge assise au pied de la croix*, toile, hauteur 1 m. 60, largeur 1 m. 10, Ecole Française XVIIe siècle. *Les vendeurs chassés du Temple*, toile, hauteur 1 m. 30, largeur 0 m. 90, Ecole Française XVIIIe siècle. *La Nativité*, toile de forme cintrée, hauteur 2 m., largeur 1 m. 60 par Reynaud Levieux.

Côté droit. — *Sainte Anne*, *Saint Joachim*, deux toiles cintrées, hauteur 2 m. 20, largeur 1 m. 10, Ecole Française XVIIe siècle *Saint Louis évêque*. *Saint-André et trois saints*, toile, hauteur 2 m. 60, lar-

Musée d'Aix. - Portrait du Duc de Villars, gouverneur de Provence par De Latour

geur 1 m 70 Ecole Française XVIIe siècle. *Sainte Thérèse*, hauteur 1 m. 45, largeur 0 m. 70, Ecole Française XVIIe siècle. *Sainte Madeleine*, toile, hauteur 1 m. 45, largeur 2 m. 70, Ecole Française XVIIe siècle. *Apparition de la Vierge*, toile cintrée, hauteur 1 m. 80, largeur 1 m. 60, Ecole Française XVIIIe siècle. *Saint Jean communiant la Vierge*, toile cintrée, hauteur 2 m. 50, largeur 1 m. 30.

Sanctuaire. — *L'Assomption*, toile (pans coupés en haut), hauteur 3 m. 30, largeur 2 m. 50 d'après Simon Vouet et deux toiles cintrées de Jean Daret, hauteur 1 m. 90, largeur 0 m. 80 : *Saint Jacques le Majeur* et *Saint Maximin*.

A l'Hôpital St-Jacques se trouvent plusieurs portraits de donateurs : un portrait de la Reine Anne d'Autriche ; une copie à l'huile du pastel de Latour, du Musée et plusieurs portraits de la famille Boyer de Fonscolombe. Ils ont été restaurés par les soins de M. Sigaud de Bresc.

VIII. CHAPELLE DU BUREAU DE BIENFAISANCE

Notre Dame de Miséricorde, toile cintrée, hauteur 2 m. 50, largeur 1 m. 70, Ecole Française XVIIIe siècle.

Au Bureau de Bienfaisance on voit aussi plusieurs portraits de donateurs dont quelques uns intéressants.

IX. CHAPELLE DU LYCÉE MIGNET

L'on y trouve : *Saint Joseph et Sainte Anne,* hauteur 2 m., largeur 1 m. 10 par Jean Daret. *La Vierge au rosaire*, toile, hauteur 2 m. 30, largeur 1 m. 70, Ecole Française XVIIe siècle. *Crucifiement,* toile, hauteur 1 m. 38, largeur 1 m., Ecole Française, XVIIIe siècle. *Vierge et l'enfant Jésus*, toile, hauteur 2 m. 65, largeur 1 m. 70, Ecole Française XVIIIe siècle, peut être de Cirro Ferri, élève du Bérétini (Pierre de Cortone). Sur l'Autel se trouve l'*Assomption* par Reynaud Levieux, toile, hauteur 2 m. 80, largeur 2 m. 05. Citons pour terminer deux toiles du XVIIe siècle : *l'Immaculée conception*, hauteur 2 m. 66, largeur 1 m. 68, Ecole Italienne et l'*Adoration des Mages*, hauteur 2 m. 10, largeur 1 m. 60, Ecole Française.

X. BIBLIOTHÈQUE MEJANNES ET MAIRIE

Nous trouvons à la Bibliothèque, entourés de fort beaux cadres, ayant conservé leur vieille dorure, les portraits de Haitze et de Bouche écrivains et historiens provençaux; deux fort jolis portraits de femmes qui pourraient bien être de Mignard et le portrait de Duvair par Finsonius. La salle des Etats n'a actuellement que des tableaux modernes en grande majorité. Dans l'escalier d'honneur, se trouve une grande toile de Dandré-Bardon, ayant appartenu à la famille d'Estienne de St-Jean.

XI. ARCHEVÊCHÉ

L'Archevêché, qui contient de véritables trésors mobiliers, possède de nombreux tableaux dont quelques-uns non sans mérite. Signalons à nos lecteurs dans la salle des portraits :

Un Finsonius, Paul Huraul de l'Hôpital, signé et daté 1613. Ecole de Finsonius. Alphonse Louis du Plessis de Richelieu. Ecole de Finsonius. Jérome Grimaldi (1648-1685). Ecole Française XVIIe siècle, Daniel de Cosnac (1687-1708). Un Largillière. Charles Garpard Guillaume de Vintimille (1700-1729). Un Jean-Baptiste Vanloo, J.-B. Antoine de Brancas (1729-1670).

Dans la galerie parallèle à l'aile gauche. — *Jésus portant la croix*, toile cintrée, hauteur 2 m. 40, largeur 1 m. 50, Ecole Française XVIIIe siècle. *Bénédictin implorant la Vierge*, toile, hauteur 1 m. 86, largeur 1 m. 43, Louis Vanloo signée et datée 1710.

Escalier à la suite. — *Nativité*, toile, hauteur 2 m. 68, largeur 2 m. 10, Ecole Française XVIIIe siècle.

Aile ouest. — *La Samaritaine*, toile, hauteur 2 m., largeur 1 m. 25, Jean Baptiste Vanloo. *Saint-Pierre pleurant sa faute*, toile, hauteur 1 m. 66, largeur 1 m. 10, Ecole Italienne XVIIe siècle.

Salle à manger. — *Les saints innocents,* toile à pans coupés dans le haut, hauteur 2 m. 58, largeur 1 m. 70 par Jean-Baptiste Croziers de Nîmes, signée et datée 1654, excellent tableau peint pour l'ancienne église de l'Oratoire.

MUSÉE D'AIX

Le musée d'Aix, est un des premiers musées de France, par l'importance, le nombre et la qualité de ses œuvres. Nous n'avons donc qu'à pénétrer dans ses salles si bien ordonnées et à y chercher les toiles entrant dans le cadre de notre étude. Deux d'entre elles, où sont réunies les principales œuvres des collections de Bourguignon et de Gueidan, nous attireront de préférence, et nous allons y faire, avec nos lecteurs, une longue et intéressante station. La première où nous pénétrerons contient une véritable suite de chefs-d'œuvre du XVIIe et surtout du XVIIIe siècle. Voici parmi tous les peintres qui s'y trouvent représentés, ceux dont nous choisirons et décrirons les œuvres, celles pour commencer des artistes particulièrement Aixois : Jean Baptiste et son frère Carle Vanloo ; Célony et Arnulphi; puis de Maîtres Français dont les tableaux se trouvent, à la suite de circonstances particulières, au musée d'Aix : Rigaud, Largillière, Latour, J. Raoux.

Jean-Baptiste Vanloo qui vécut longtemps et mourut à Aix, a laissé (nous l'avons vu dans les églises de notre ville) de nombreuses et importantes toiles. Nous voici dans cette salle en présence d'un tableau de genre différent; c'est le portrait de Madame d'Albert; il est d'une très agréable couleur et d'une grande habileté de facture. Cet artiste excellait,

comme son frère Carle, dans ces portraits qui sont si décoratifs et resteront toujours séduisants. Le modèle y est représenté en costume de campagne, avec un chapeau plat qui le coiffe à merveille; cette toile a une grande analogie de couleur avec un autre portrait de la famille des Meyronnet St-Marc; c'est presque le même costume et l'attitude a la même grâce, seuls les attributs diffèrent : dans le portrait des St-Marc, le modèle a sur ses genoux un instrument de musique dont elle semble jouer (une vielle); madame d'Albert s'appuie sur un panier de raisins[1]. Le tableau de Carle Vanloo, qui se trouve dans la même salle, est une toile de genre, agréablement peinte et bien composée; on y voit Mercure faisant l'éducation de l'Amour. Un collectionneur de notre ville M. Vermont, en a une très exacte répétition. Je me permettrais à cette occasion une digression qui pourra intéresser quelques-uns de mes lecteurs.

Il est à remarquer, que les principaux peintres de cette époque reproduisirent souvent leurs œuvres à succès. C'est ce qui explique pourquoi, il se trouve de nos jours des collectionneurs, possédant très authentiquement des œuvres de maîtres, dont les originaux où l'exacte répétition sont classés dans les musées. De ces tableaux, lesquels furent les premiers exécutés? Il est toujours très difficile de l'affirmer, la copie ayant été faite par le maître, souvent quelques jours après l'original, pour satisfaire un ami, un amateur ou conserver ce souvenir dans son atelier. Tout le monde connait l'histoire du Chardin : *l'Enfant au Toton*, récemment acquis par le Louvre et dont un grand collectionneur parisien prétendait posséder l'original[2]. C'est exactement le cas qui nous occupe et je crois que le tableau de M. Vermont fut fait dans les mêmes conditions. Je puis encore citer deux cas particulièrement intéressants de ces exactes copies par l'artiste, de leurs tableaux préférés. Mon grand père paternel, dans un voyage qu'il fit en Angleterre vers 1830, rapporta un tableau que je possède actuellement et qu'il acquit dans je ne sais plus quelles conditions, c'est certainement une des plus gracieuses toiles de genre du XVIIIe siècle. Il est de Jean Raoux, le peintre de Montpellier que les Parisiens et les étrangers n'ont pas encore découvert et à qui l'on rendra bientôt, j'en suis persuadé, une justice qui pour être tardive n'en sera pas moins éclatante. Ce tableau est célèbre : il a été gravé par

Collection du Baron H. de Fonscolombe
Thetis apportant de nouvelles armes a son fils Achille
par François Boucher

[1] J.-B. Van-Loo a aussi dans cette salle un portrait d'homme, comme pendant à ce portrait se trouve *le Guittarero* de Daret. (Bonne toile de genre de cet habile maître) Au-dessous de Mme d'Albert se trouve le portrait de Puget par lui-même. (Voir chapitre X).

[2] Mêmes observations pour les deux *Embarquement pour Cythère de Vatteau* au Louvre et à Berlin, et les deux Vatteau, egalement à Berlin et à Paris, représentant une enseigne de marchand de tableaux.

deux maîtres graveurs du XVIIIe siècle et il s'en trouve une exacte répétition dans la salle Lacaze au Louvre. Il y pénétra avec l'ensemble des toiles léguées par le grand collectionneur dont nous venons de signaler le nom. Lequel de ces deux excellents tableaux est l'original ? Je serai bien embarrassé pour l'affirmer. J'ai vu il y a quelques années M. Lafenestre, conservateur du Louvre à cette époque, je lui ai demandé si l'on avait l'histoire et l'authentification de la toile de la collection Lacaze. Il n'a rien pu me répondre de précis. Or, mon tableau ayant été acheté en Angleterre, j'ai découvert à la Bibliothèque Nationale (salle des Estampes) en faisant des recherches sur l'œuvre gravée de J. Raoux, un recueil de belles gravures que je feuilletai avec envie et admiration ; je tombais, tout à coup, sur une superbe estampe à la manière noire, repésentant le tableau dont je venais d'hériter et elle indiquait avec sa lettre, qu'il avait été fait d'après l'original alors en Angleterre, etc. Je n'ai pu savoir malgré de longues recherches, pour quelle famille il avait été exécuté et s'il en existait encore une le possédant en Angleterre. Je serais heureux, si la publicité donnée à ce livre pouvait me fixer sur cette question et sur l'original délicieux de ce tableau : *la Liseuse*, de Raoux, sous la gravure de laquelle, par Poilly, se trouvent ces vers galants :

Collection du Baron Guillibert
Portrait de Madame de Ranché par Natier

Quelle a de grâce à lire une lettre galante,
Car c'en est une assurément,
Cet air tendre et content, cette bouche riante,
Sont autant d'indiscrets qui trahissent l'amante
Et nous rendent certains du bonheur de l'amant...

Un dernier exemple intéressant, de ces œuvres reproduites par l'artiste, est celui du tableau du musée de Marseille, qui fut si longtemps attribué à ce même Jean Raoux et dont j'ai retrouvé le véritable auteur : Coypel. Une des attractions de l'Exposition de 1900, fut au Pavillon de l'Allemagne, la série des tableaux Français peints pour le Grand Frédéric, que l'Empereur Guillaume y avait fait exposer ; tous les amateurs de peinture qui purent alors se rendre à Paris, allèrent voir cette collection sans égale. C'était une occasion unique de regarder en France, des œuvres Françaises installées depuis le XVIIIe siècle en Allemagne. Ne les connaissant pas, je m'empressais d'aller au pavillon Allemand. Les Pater et les

Lancret y étaient nombreux, d'un grand intérêt ; mais je fus surtout captivé par l'exacte reproduction du tableau du musée de Marseille, qui se trouva tout à coup sous mes yeux. Ce tableau a toujours eu pour moi un charme très particulier ; d'une grâce exquise et d'une spirituelle exécution ; que de fois n'ai-je pas fait le voyage de Marseille, pour le revoir alors que je le croyais, sur la foi de son attribution Marseillaise, de mon peintre préféré Jean Raoux. L'on comprendra donc, combien je fus intéressé par son sosie allemand ; et la hâte que je mis à demander au gardien des salles de l'empereur, des explications sur cette toile séduisante ; c'est ainsi que j'appris qu'elle avait été faite pour Frédéric II par Coypel. Aucun doute n'est possible pour moi. Le tableau de Marseille est exactement le même. Il a été fait à la même époque par le même peintre probablement pour garder un souvenir de son œuvre si captivante. Le tableau de Marseille a actuellement sur celui de l'empereur d'Allemagne, l'avantage incontestable de n'avoir pas été outrageusement nettoyé comme toute la série des toiles exposées à Paris en 1900 et d'avoir conservé un joli cadre en bois doré de l'époque, au lieu d'avoir, comme son sosie allemand, été gratifié d'un cadre d'argent du plus détestable style *Rococo*. Je m'empressais à mon retour en Provence de signaler ma découverte au conservateur du musée de Marseille, qui aura certainement donné au tableau sa véritable attribution[1].

Je demande pardon à mes lecteurs de cette digression, peut être un peu longue, les priant de revenir avec moi dans la salle du musée d'Aix, où nous allons étudier l'œuvre d'un délicieux peintre bien Aixois, qui n'a pas encore la place qu'il mérite parmi ses pareils du XVIIIe siècle, je veux parler d'Arnulphi, sur la vie duquel nous savons malheureusement trop peu de choses ; arrêtons-nous devant ce que je considère comme son chef-d'œuvre : C'est un ravissant portrait d'enfant ; une symphonie en rose et gris traitée avec une maîtrise et une grâce incomparables. J'avoue, que jusqu'à ces derniers temps ; j'étais persuadé quand je revenais devant cette toile, avoir devant les yeux le portrait d'une petite fille de la famille de Gueidan. C'est à une récente conférence de mon très érudit ami Monsieur E. Aude, le conservateur de la Bibliothèque Mejannes, que j'ai appris que celle que dans ma « Morte exquise » je traitais d'*exquise colonelle*, était réellement un petit garçon (pas militaire pour un sou du reste)[2]. A

Collection de la Marquise d'Espagnet
Chien attaquant un héron, par Oudry

[1] Mêmes observations pour deux tableaux de la collection Guillibert. Un Rigaud et un Vanloo, ce dernier existe au Louvre, en plus grand.

[2] Rien n'est amusant comme l'histoire de ces portraits des Gueidan

vrai dire mon erreur était excusable; le petit garçon Gueidan à des cheveux longs et soyeux, un gracieux et frais visage de fille et sous sa cuirasse s'étale une ravissante robe de satin rose que l'artiste à délicieusement traitée. Je renonce à comprendre, pourquoi cet héritier de Gueidan a été peint ainsi enjuponné; en tout cas, le tableau ne perd rien à cette fantaisie et cette jupe rose y est la note capitale qui chante sur toute une gamme de demi tons gris. Elle attire et retient irrésistiblement le regard. Tout est à admirer au point de vue décoratif dans cette grande toile, depuis son cadre en cerisier sculpté, d'une tonalité de bois naturel si agréable, jusqu'au moindre détail de la composition du portrait et des accessoires. Ce tableau, a mon avis, ne le cède en rien a ceux de l'Ecole Anglaise, pourtant si gracieux et si beaux de couleurs et dont la mode bat son plein; bien plus, le redoutable voisinage des superbes portraits de Largillière, de Rigaud et de Latour, ne lui nuit en rien. Il reste pour moi la plus orignale et séduisante toile décorative du XVIIIe siècle que je connaisse à Aix et même ailleurs. Deux autres Arnulphi moins grands se trouvent dans cette salle; l'un d'eux est le portrait de Vauvenargues.

Je passerai rapidement, sur les tableaux du peintre Aixois Célony; non pas qu'ils soient quelconques; mais, parce qu'ils ne peuvent se comparer aux Rigaud et aux Largillière que j'ai hâte d'étudier en détail et qui rayonnent dans cette salle. De Célony on voit deux portraits d'hommes et deux portraits de femmes, c'est de la bonne peinture, ne se signalant ni par la couleur, ni par l'heureux choix du modèle. Les deux portraits d'hommes représentent : *Monsieur de Panisson*. Ils sont d'inégale importance. Un des portraits féminins reproduit les traits de *Madame de Panisson*. Ce peintre a surtout le mérite d'avoir travaillé à Aix toute sa vie. Il n'en est pas de même des artistes que nous allons étudier maintenant; deux des plus grands noms de l'école Française : Rigaud et Largillière. Nous ne les considèrerons, que dans leurs tableaux faits à Aix et pour la même famille Aixoise de Gueidan; œuvres essentiellement décoratives et caractéristiques de l'époque qui nous intéresse. Cette série de somptueux portraits fut exécutée pour le compte du Marquis Gaspard de Gueidan, de noblesse récente, et qui faisait tout ce qu'il était possible de faire pour que ses contemporains et la postérité l'oublient. Ces tableaux furent commandés

Collection Sigaud de Bresc
Madame de Thaumassin en Ste-Cécile, par Fauchier

faits pour un parvenu qui voulait à tout prix avoir des ancêtres. Ne nous en plaignons pas, c'est à cette manie en somme bien innocente et qui est de tous les temps, que nous devons cette série de toiles qui sont la gloire actuelle du musée d'Aix.

Sainte-Famille par Pierre Puget

Collection du marquis de Saporta

pour orner les salons de son hôtel d'Aix; ils furent laissés au musée par la dernière marquise de Gueidan, morte sans enfants. Ce leg se composait outre de l'Arnulphy dont nous venons de parler, de cinq toiles de Rigaud et de quatre toiles de Largillière. Le plus beau et le plus remarquable des Rigaud est le propre portrait de Gaspard de Gueidan en *joueur de Cornemuse;* ce tableau est célèbre. Il eut le plus grand succès à Paris en 1900; où il faisait l'ornement principal d'une des plus belles salles du petit Palais. Il y était royalement entouré d'admirables objets d'art et ne pouvait malgré eux passer inaperçu. Rentré à Aix il continue a être une des gloires ne notre musée. Le peintre y a déployé toute l'ampleur de son admirable et précieux talent, sa science des somptueuses draperies, sa belle pâte et l'art de sa brillante composition. La gamme des tons y est un véritable régal pour les yeux; elle va du mauve à l'amaranthe, en passant par des bleus nacrés et des mordorés exquis. La pose du portrait est pleine d'affeterie et la nature y est très arrangée; mais l'époque le voulait ainsi; l'art décoratif qui nous intéresse n'y a rien perdu. C'est une de ces œuvres qui résistent au temps et à la mode et que tout coloriste contemplera avec joie, Rigaud, dont la peinture classique est plutôt sévère, a déployé dans cette œuvre une grâce inusitée; et l'on peut dire que nous y voyons une forme inattendue et peu commune de son génie. Le tableau de genre dont nous allons parler maintenant, nous offre un exemple encore plus frappant de cette manière presque ignorée de l'artiste. Qui pourrait se douter, que cette adorable étude de femme, au geste mutin, à la chair si spirituellement et amoureusement peinte, si vivante et si gaie, est du peintre des grandes perruques, des robes et manteaux de cour? Pourtant elle est de lui incontestablement; les étoffes en font foi, particulièrement celle qui dans les cheveux se retrousse en coques mordorées. Il faut se rendre à l'évidence et voir dans cette toile de chevalet l'exceptionnelle fantaisie d'un peintre, le sourire délicieux et très inattendu d'un talent ordinairement sévère et pompeux, devenu tout à coup petit maitre. J'aime cette œuvre et trouve qu'on ne lui a pas encore donné la place qu'elle mérite dans les descriptions de notre musée. C'est une des rares toiles de genre si bien conservée, si jeune de tons et de mouvement qu'on pourrait la croire d'un peintre moderne. Je ne dirai rien des autres Rigaud qui sont des Rigaud classiques; mais qui disparaissent, à mon avis, devant ceux que nous venons de décrire ci-dessus.

Nous voici maintenant devant les Largillière. Le rival de Rigaud a exécuté comme son confrère un véritable chef-d'œuvre pour Gaspard de Gueidan. Il a royalement peint le portrait de sa femme; et la marquise en *Flore* est le digne pendant du *joueur de cornemuse.* Quels maîtres de la couleur étaient ces artistes du XVIIIe siècle, et quelle conservation. Dans la *Flore*, la constatation est encore plus remarquable à faire. Cette gamme de rouges éclatants n'a pas baissé de ton, n'a pas noirci le moins du monde; elle est d'une richesse admirable et chante délicieusement. Les oppositions de blanc du visage sont savantes, la pose est un peu figée (l'époque le voulant ainsi). Ce portrait dans la perfection de son ensemble est donc bien un des chefs-d'œuvre de la peinture du XVIIIe siècle.

J'aime moins les deux autres toiles du maître présentées dans cette salle : Le portrait de la même marquise en *naïade* et celui de jeunes filles groupées au clavecin. La marquise vieillie et empâtée, n'offrit plus au peintre un modèle aussi intéressant que celui qui posa la belle *Flore;* il fut donc excusable de n'en avoir pas tiré un aussi bon parti. Il y a d'ailleurs de bien jolies choses dans ce tableau d'une tonalité générale un peu livide. Je ferai le même reproche au portrait des jeunes filles; la coloration en devient peu agréable; les attributs sont charmants, les demoiselles amusantes de naturel, et

l'on retrouve dans un amour qui joue de la viole à gauche du tableau toutes les qualités et toute la grâce du maître. Le quatrième Largillière, portrait de *G. de Gueidan* n'a pas grand intérêt.

Terminons l'étude des toiles des XVIIe et XVIIIe siècles, au musée, en allant voir dans la salle à côté, les superbes portraits du maître Rembrandt; les trois toiles de Rubens, les Philippe de Champaigne et cette toile italienne qui a le plus beau cadre que l'on puisse rêver. Nous en reparlerons au chapitre des boiseries. En retournant dans la *salle Gueidan* arrêtons-nous devant *La Halte* de *Sébastien Bourdon*, contemplons un petit *Raoux* plein de finesse qui se trouve sur la cimaise, ainsi que deux *Constantin* agréables. Nous ferons ensuite une longue et admirative station devant le merveilleux pastel de Latour qui représente Armand duc de Villars, gouverneur de Provence, dans tout l'éclat de sa jeunesse de roué élégant; le voyage d'Aix est à faire, rien que pour contempler cette page admirable, peut-être le chef-d'œuvre, du plus célèbre des pastellistes Français[1]. Pour sortir du musée n'oublions pas de passer par la salle des dessins. Nous y contemplerons : Le fameux dessin de *Puget* à la plume. (Projet d'un tabernacle d'Eglise) et un *Corrège*, dessin en couleur exquis. Le XVIIIe siècle y est représenté par un pastel de *Rosalba Carriera*, plusieurs *Lafage* et de nombreux *Constantin*, encres de Chine et Sépias rehaussés parfois d'un peu de couleur. Regardons en passant dans la salle du *Jupiter d'Ingres*, un *Raspail* gracieux représentant une Arlésienne du XVIIIe siècle et regagnons le grand escalier. Nous reviendrons souvent à ce beau musée; dont nous emporterons toujours d'inoubliables impressions d'art.

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

Nous allons maintenant conduire nos lecteurs chez les principaux collectionneurs d'Aix dont voici la liste par ordre alphabétique : MM. Paul Arbaud, S. de Bresc, Marquis de Boisgelin, H. Dobler, Marquise d'Espagnet, Marquis de Forbin la Barben, Baron de Fonscolombe, Marquise de Felix du Muy, de Garidel, Baron Guillibert, Comtesse de Lestang Parade, Mme Lucas de Montigny, Comte de Montvalon, Baron de Meyronnet St-Marc, Mlle de Mareschal, Marquise d'Oléon, Marquis de Soporta, MM. Sailler, Vermont, etc., etc.

Si nous avons eu de la peine, a trouver chez les particuliers d'Aix, des statues et des œuvres de pierre ou marbre, nous aurons par contre une ample moisson d'intéressantes toiles dans les anciens Hôtels d'Aix et chez quelques collectionneurs de choix. Nous aurions pu parler de ces œuvres dans notre dernier chapitre, en traitant de la vie de leurs auteurs; mais il me semble que leur vraie place est dans celui-ci. Nous allons donc passer en revue ces tableaux, en nous arrêtant aux plus beaux et aux plus intéressants, dont nous donnerons la description et la reproduction à nos lecteurs. Nous nous introduirons successivement chez les notables collectionneurs aixois dont la plupart, sont mes amis personnels, pour admirer leurs toiles les plus précieuses.

A tout seigneur tout honneur; commençons par la maison des Marquis de Forbin, la Barben, une des maisons historiques de Provence encore bien fournies en tableaux de famille à qui la parenté rapprochée avec le peintre de Forbin contemporain et ami de Granet, directeur des Musées nationaux, donne un intérêt particulier. Les toiles les plus intéressantes qui se trouvent chez le Marquis de Forbin, soit dans son hôtel du Cours,

[1] Peroneau actuellement mis à la mode à Paris et que l'on voudrait égaler à Latour, n'a jamais rien fait qui puisse être comparé à ce pastel.

Collection Dobler. - Portrait de l'infante Marie-Anne Victoire (qui devait épouser Louis XV) et de Madame de Soubise sa gouvernante (L. M. Vanloo).

soit dans son superbe château de la Barben, portent les signatures de *Daret* (nativité chapelle), d'*Augustin de Forbin*, de *Largillière* et de *Rigaud*. Ce dernier portrait est de tout premier ordre.

De la famille de Forbin il est tout indiqué de passer à celle des Saporta qui lui est apparentée et dont la collection est encore plus considérable. Parmi les tableaux appartenant à M. le Marquis de Saporta se trouvent des Vanloo, des Arnulphi, des Célony, etc. La perle de cette collection est la *Sainte-famille par Puget*, la gloire de la galerie du château de Fonscolombe ; on prétend que ce rare tableau (un des deux ou trois plus importants connus de ce maître génial), le représente avec sa femme et son fils. Cette toile fut fort admirée à la dernière réunion rétrospective Provençale de l'Exposition Coloniale de Marseille.

Nous continuerons notre voyage d'art, à travers les galeries Aixoises, en allant visiter l'Hôtel de Meyronnet St-Marc. Feu M. le Baron de St-Marc, y avait assemblé une fort belle collection. A sa mort elle fut partagée ; son fils M. le Baron Philippe et sa sœur Mme la Comtesse de Vogue, la possèdent actuellement. Nous y avons déjà signalé un plafond de Daret. En dressant la liste des peintres dont les œuvres furent fixées aux murs des grands salons de cet hôtel, nous trouvons les noms d'*Arnulphi,* de *Célony*, de *Vanloo* (joueuse de vielle), *Constantin,* etc.

M. le Baron Henri de Fonscolombe, apparenté aux familles précédemment citées, a hérité des goûts de collectionneur de son ancêtre le célèbre Boyer de Fonscolombe. Amateur éclairé, il possède de fort beaux tableaux du XVIIIe siècle ; parmi lesquels nous signalerons tout particulièrement un Nattier, portrait d'une des princesses royales et un Boucher exquis, *Mars et Vénus*, un des plus jolis tableaux de chevalet du célèbre maître.

La collection de M. le Baron H. Guillibert contient de véritables trésors dont : le ravissant portrait de Mme de Ranché par Nattier, une des plus séduisantes œuvres du maître, et un tableau de Bernard (portrait en pied de Jean Louis de Ranché), œuvre considérable d'un peintre provençal des plus méritants, dont le cadre est une merveille de sculpture et de dorure. Signalons dans cette collection un autre *Bernard.* Portrait de *Mme de Chateaubrun* et un Carle Vanloo fort agréable « La famille Vanloo ».

Un des plus importants collectionneurs d'Aix est sans contredit M. P. Arbaud. Sa bibliothèque est incomparable, ses faïences sont célèbres, ses tableaux sont nombreux et

intéressants ainsi que ses aquarelles et dessins de maîtres ; signalons parmi ces derniers : le *portrait d'Arnulphi* par lui-même, de beaux Constantin, un ravissant petit Fauchier, deux dessins de J.-B. Vanloo dont *les Trois Grâces*.

Mme la Marquise d'Espagnet possède des Daret, encadrés de splendides bois dorés; ils représentent Pierre de Maurel, qui fit construire l'Hôtel du Cours et fut le protecteur du célèbre peintre (en costume romain, romain de Louis XIV bien entendu), puis M. et Mme de Mons qui font deux pendants dans le boudoir de la marquise. Dans la grande salle à manger, se trouvent de grands panneaux ovales : *Les saisons*, du même peintre. Signalons encore de lui dans cet Hôtel une copie du XVIIe siècle de l'*Aurore du Guide*. Et un admirable Oudry : *Chien attaquant un héron*. La Comtesse de la Balmondière, sa fille, qui occupe le deuxième étage de l'Hôtel possède de nombreux et intéressants portraits de famille dont plusieurs à cadres ovales.

La famille de Montvalon eut et possède encore de fort belles œuvres, en particulier deux portraits de J.-B. Vanloo qui sont en tous points admirables : Le portrait d'André de Montvalon, conseiller à la Cour de Provence et celui de sa femme. Ce dernier a quitté Aix pour prendre place dans une galerie Marseillaise, celle du Comte de Demandolx Dedons. Il fut très admiré à la dernière rétrospective de l'exposition Coloniale de Marseille. C'est un délicieux tableau, magistralement composé et exécuté; il peut rivaliser avec les tableaux du musée, les Rigaud et Largillière dont nous avons parlé. La robe dans les tons bleus éteints, délicate harmonie de couleur, la physionomie vivante, la pose naturelle du modèle parfaitement rendues, font de ce portrait un chef-d'œuvre. La Marquise de Boisgelin possède aussi deux beaux Vanloo dans son hôtel de la Place des Quatre-dauphins : portraits du

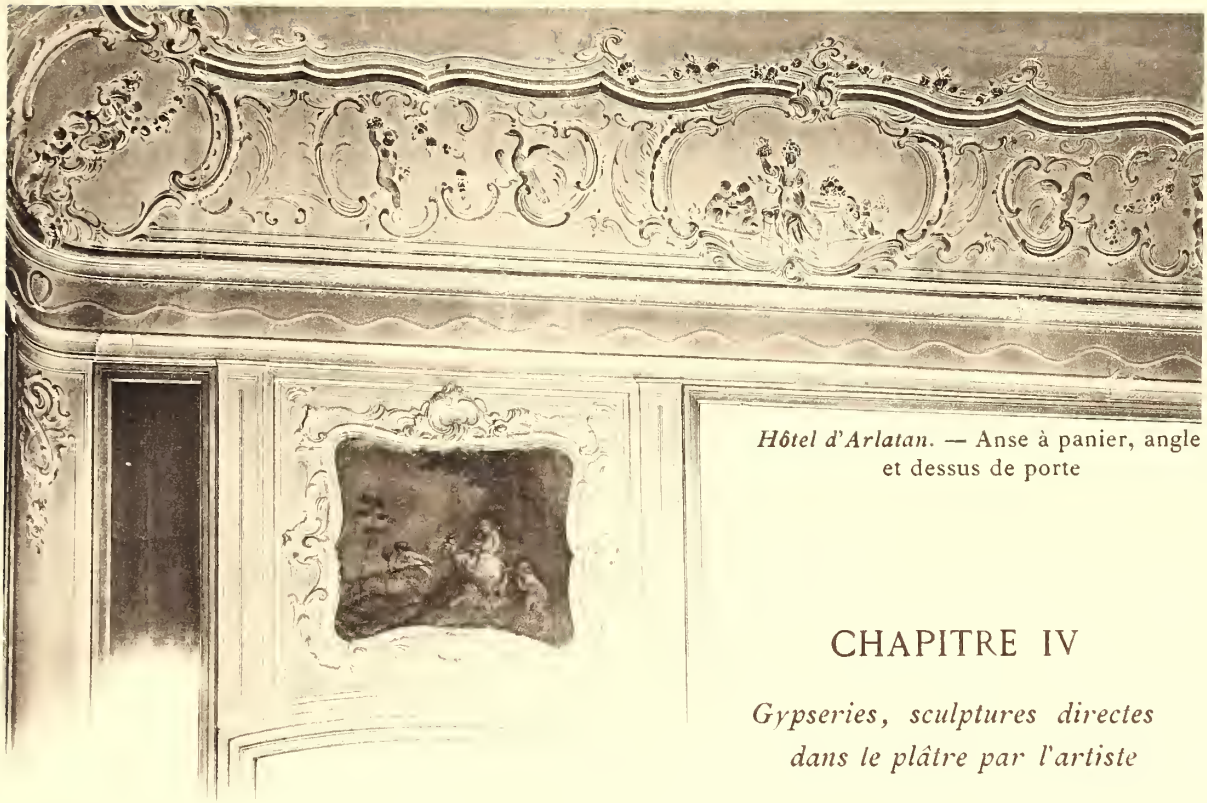
Collection Dobler. — Portrait d'homme
(J.-B. Vanloo)

Marquis et de la Marquise de Brue; mais ils ne peuvent se comparer aux deux Montvalon et sont plus secs d'exécution. La famille de Boisgelin a d'autres intéressants tableaux. La Marquise de Félix du Muy a hérité de son mari et de la famille de Gassier d'une des plus belles collections d'Aix. Nous en signalerons le remarquable : *Huet* ovale : *Diane et Endymion*. Ces œuvres ne sont malheureusement pas appréciées à leur juste valeur ; laissées à l'abandon, il est à redouter qu'elle ne soient dispersées et même enlevées d'Aix dont elles sont un des plus beaux fleurons artistiques. La collection de Garidel est aussi négligée; le bel hôtel qui la renferme semble abandonné par son jeune propriétaire; souhaitons qu'il reprenne du goût pour Aix et qu'il revienne l'habiter; car il contient de véritables trésors par trop ignorés. Mêmes observations et regrets pour la collection de Lestang parmi laquelle se trouve un beau portrait d'homme, de Vanloo. M. Sallier possède, rue Roux-Alphérand, une fort belle réunion de tableaux. M. de Bresc, habile et érudit collectionneur, compte parmi ses toiles, le célèbre Finsonius représentant le savant Aixois Peiresc et un tableau de Fauchier (excellent peintre dont les œuvres sont malheureusement trop rares), représentant : *Un moine* plein de caractère. Il possède aussi un second Fauchier, portrait de Mme de Thomassin en Ste-Cécile. Mme Veuve de Montigny a hérité de son mari de plusieurs excellentes toiles, dont un superbe Mignard; le portrait de *Madame de Seguiran* par Vanloo et celui de Mirabeau qui fut remarqué à la rétrospective Coloniale de 1906 et à l'exposition de 1900 à Paris.

M. le professeur Vermont, nouvel acquéreur de l'Hôtel de la Goy qu'il a fait restaurer avec goût, y a installé d'intéressants tableaux, parmi lesquels nous signalerons un Carle Vanloo (Education de l'Amour), répétition de celui du musée, et un bon Daret représentant une femme endormie; l'on prétend que c'est le portrait de la Belle du Canet; à mon avis, cette toile intéressante du maître Aixois est un tableau de genre. On trouve aussi dans cet hôtel de nombreuses toiles et de beaux cadres provenant de la collection Rambert. Ne passons pas sous silence les noms de MM. Subra, du Marquis de Gantelmi-Dille, de la Comtesse de Joursenvault qui possèdent quelques pièces des époques qui nous intéressent ; et, terminons notre étude par l'énumération des meilleures œuvres actuellement installées au Pavillon de Vendôme. Grand admirateur et collectionneur passionné des époques qui nous intéressent, j'ai été assez heureux pour rassembler dans ma nouvelle demeure, quelques belles toiles et dessins des XVIIe et XVIIIe siècles, je signalerai particulièrement un important portrait double de Louis Michel Vanloo, qui figura à la rétrospective Provençale de 1906 à Marseille ; plusieurs Jean Raoux, dont la *Liseuse* qui nous occupa déjà ; *Les belles musiciennes* charmant tableau de genre qui fut gravé en couleur par Marin dit Bonnet, (je possède cette estampe qui est rare) ; un *sacrifice d'Iphigénie* et un *portrait de femme*. Un très beau portrait d'homme de J.-B. Vanloo provenant de la famille (de B.) d'Aix, un Stella, un Albane, un Joseph Vernet, un Palma le jeune, etc., y sont à remarquer, ainsi que des dessins, une série d'aquarelles des XVIIe et XVIIIe siècles, de nombreuses estampes en couleurs ou à la manière noire, et plusieurs gouaches intéressantes.

Je clôturerai ce chapitre en m'excusant auprès des personnes dont j'ai omis les noms et les tableaux ; n'ayant pas la prétention de connaître tout ce qui peut exister à Aix et n'ayant parlé que de ce que j'ai pu voir et apprécier personnellement. M. Louis Jourdan possède (ancien Hôtel de Coriolis) un fort beau Célony, concours du peintre pour l'Académie des Beaux-Arts (prix de Rome, il obtient le deuxième prix). Le comte Chasleval de Jessé à Château L'Arc a dans son grand salon, deux belles toiles importantes : *Un chasseur et ses chiens* de Desportes et un Largillière (portrait de femme très délicat). La Marquise d'Oléon

dans son hôtel de rue Roux Alphérand, conserve de nombreuses toiles grandes et petites des époques qui nous intéressent. Je me plais à signaler entre autres curiosités deux éventails qui furent envoyés à Mme de Grignan par sa mère Mme de Sévigné. Chez M. de Lander, en sa propriété de Violaine, on peut voir une belle toile dans un cadre rond, qui est soit un J.-B. Vanloo, soit un Rigaud.



Hôtel d'Arlatan. — Anse à panier, angle et dessus de porte

CHAPITRE IV

Gypseries, sculptures directes dans le plâtre par l'artiste

Ce chapitre est, entre tous ceux que nous traiterons, un des plus intéressant sinon des plus long, car il est plus que tous les autres spécial à Aix et on aurait de la peine à trouver ailleurs des écoles de gypseries et de sculpture directe sur plâtre comparables. Nous possédons sous cette forme d'art décoratif de véritables trésors qui, plus heureux que tant d'autres, nous sont restés et probablement ne nous seront jamais complètement ravis. Ils sont en effet trop difficilement transportables. En recherchant dans des maisons d'Aix et les châteaux voisins, j'ai pu en retrouver une suite, régulièrement exécutée par séries, aux époques qui nous intéressent. Nous allons les étudier depuis Louis XIII jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en poursuivant l'exécution de notre programme.

Les premières décorations où se sont exercés à Aix les maîtres gypsiers et leurs collaborateurs, furent d'abord celles des cages d'escaliers. Il nous en reste de superbes, d'une richesse de décoration étonnante et d'une prodigieuse variété de motifs d'ornementation. Les plus beaux de ces escaliers, à ma connaissance, sont ceux du château de la Roque-d'Anthéron, très grandioses et très imposants et celui de l'ancien hôtel de Valbelle (actuellement gendarmerie d'Aix). Bien qu'un peu empâtés par des badigeons successifs à la chaux, on peut y voir encore, très suffisamment en relief, les nombreux motifs ornementaux qui les décorent; plusieurs escaliers de ce type existent encore à Aix, on les trouve : dans la maison du N° 10 de la Place de la Madeleine; à l'ancien hôtel de Simiane (rue Manuel); dans la maison portant le N° 5 de la rue Aude (jolie maison bourgeoise précédemment étudiée); au N° 4 de la rue de la Miséricorde; dans la maison qui fait l'angle dans la rue Venel et de la ruelle au nord de l'hôtel d'Etienne (ancienne demeure du peintre décédé Rambert); au 15 rue Bédarides (sujets religieux) et enfin au

Hôtel de Valbelle. — Fragment de la décoration en gypserie de l'escalier

château de la Calade[1]. Tous ces escaliers sont du même type, ont le même genre d'ornementation, et diffèrent seulement entre eux par leur largeur et le plus ou moins de richesse de leurs panneaux; rarement ceux-ci existent au-dessus du premier étage, ce qui nous confirme dans l'idée, déjà exprimée, qu'à cette époque les maisons n'avaient qu'un étage avec un toit haut à lucarnes.

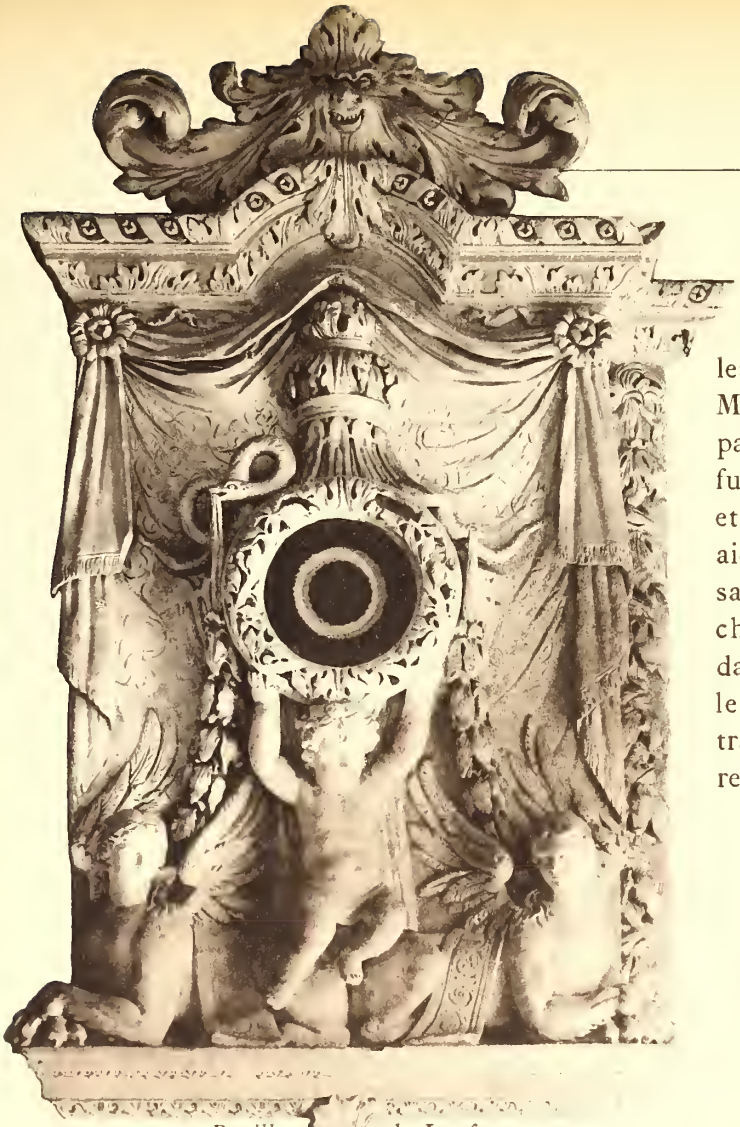
Les fils et les petits-fils de ces maîtres gypsiers provençaux firent beaucoup mieux encore que leurs pères et développèrent leur industrie d'art en s'adjoignant des sculpteurs de talent, auxquels ils préparaient des masses de plâtre brut fixées à même les murs. Ces derniers travaillaient le plâtre comme la pierre et le marbre et en firent jaillir des œuvres pleines de grâce et d'originalité; quelques-uns, véritables virtuoses du ciseau, comme les Rambot et Jacques Fossé se créèrent au XVIIe siècle une spécialité dans ce genre de décoration et nous trouvons à Aix d'admirables œuvres de ces artistes dans quelques Hôtels de la ville et dans les châteaux des environs qui datent de cette époque. Ils élevèrent particulièrement dans quelques-unes de ces demeures, de somptueuses et monumentales cheminées dont beaucoup furent malheureusement détruites au siècle suivant pour être remplacées par de banales cheminées de marbres de couleurs. Il nous reste encore quelques spécimens de ces anciennes gaînes de plâtre; les plus belles que nous connaissions sont celles du château de Vauvenargues; construit sous Louis XIII, il appartient à M. le Marquis d'Isoard Vauvenargues. Les deux gypseries dont nous donnons la reproduction sont d'une hauteur de 4 m. 60 environ et comprennent de nombreuses académies et des ornements décoratifs de cette facture grasse, large et savoureuse, si spéciale aux maîtres de ce temps. Deux autres du même type, mais moins grandioses, se trouvent dans les deux salles du rez-de-chaussée du Pavillon de Lanfant; elles sont comme les gypseries sculptées de ce pavillon, l'œuvre du sculpteur J. Claude Rambot; une autre du même maître est à l'hôtel de Maliverny.

Château de Vauvenargues
Cheminée en gypserie sculptée

[1] La maison du pharmacien Sigaud possède également un de ces escaliers et au 17 de la rue Thiers se trouve un curieux décor d'animaux, très archaïque, (chien, hibou, singe, etc.) de la même époque.

Le Gouverneur des Galères de Rancher

Cadre en bois sculpté et doré époque Louis XV, appartenant au baron Guillebert



Pavillon de Lanfant
Cheminée en gypserie sculptée par J -C Rambot

Beaucoup plus nombreux, que les cheminées dont nous venons de parler, sont les dessus de portes de la même époque et du même sculpteur, les plus beaux se trouvent à l'Hôtel de Maliverny, au pavillon de Lanfant et au pavillon de Vendôme. Ces trois demeures furent édifiées par les mêmes architectes et ornées par le même J.-C. Rambot, aidé de son fils qui lui succéda et se consacra à ce genre de travail. J'ai eu la chance et le grand plaisir de retrouver, dans les papiers du pavillon de Vendôme, le nom du praticien qui probablement travailla aux gypseries de ces trois demeures, et le prix de revient de son travail.

Acte daté du 27 février 1664 (minutes Boutard).

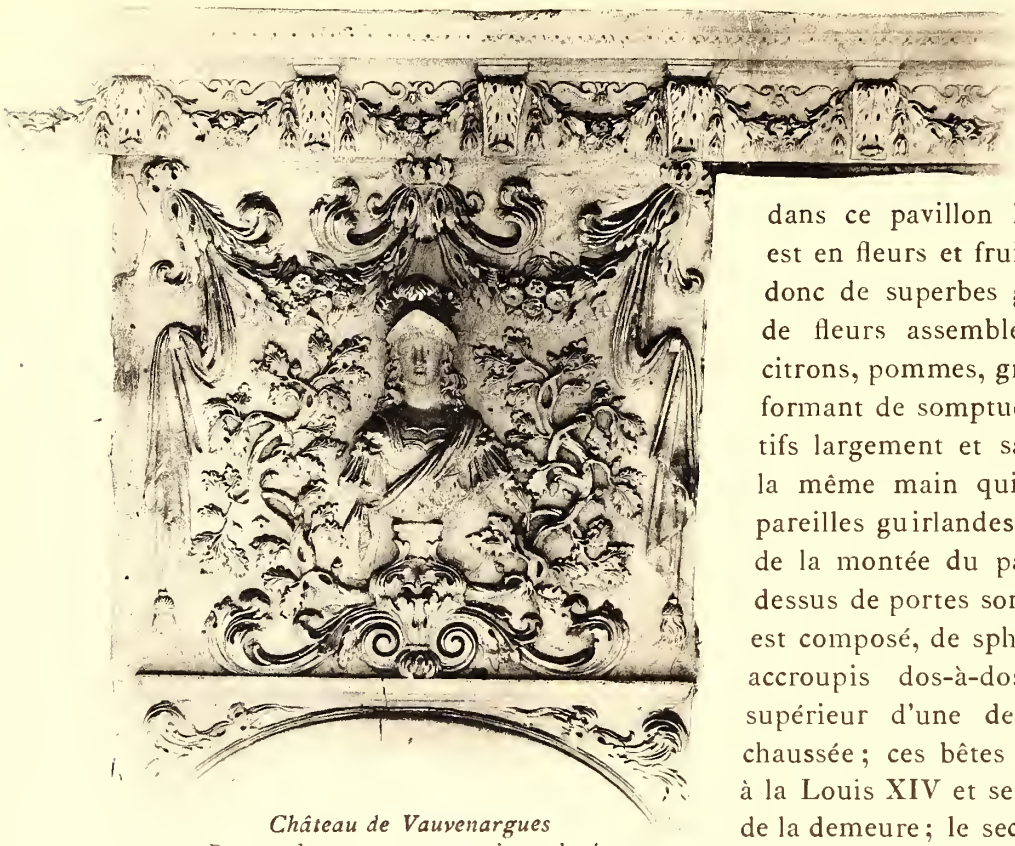
« *Du sieur Escuiran, promesse au Duc de Vendôme de faire en 1665, toutes les gypseries de son pavillon et de les parachever, en une année, aux prix de 522 livres, 5 sols.* »

C'est donc cet Escuiran qui était le maître gypsier qui travailla avec J.-C. Rambot; je suis heureux de pouvoir léguer à la postérité ce nom jusqu'ici complètement ignoré, d'un artiste modeste et expérimenté vivant à Aix dans la deuxième partie du XVIIe siècle.

Revenons à l'étude des dessus de portes, créés par l'heureuse collaboration des maîtres dont nous venons de donner les noms. Nous en trouverons quatre à l'hôtel de Maliverny et quatre autres au pavillon de Lanfant qui portent leur empreinte; ils sont agréablement composés. Nous en donnons la reproduction, ce seront de précieux documents à consulter pour tous ceux qui s'occupent de reconstitutions exactes.

Nous terminerons l'examen et l'étude des gypseries du XVIIe siècle par une visite à celles

Pavillon de Lanfant
Cheminée en gypserie sculptée

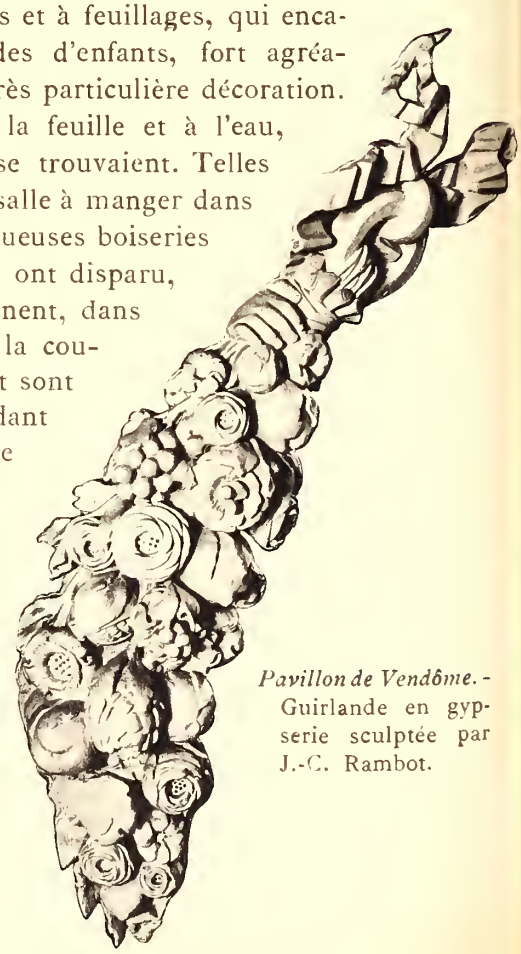


Château de Vauvenargues
Dessus de porte en gypserie sculptée

qui ornent le hall et l'escalier d'honneur du Pavillon de Vendôme. Nous rappelons que dans ce pavillon le sujet de décoration est en fleurs et fruits. Nous y trouverons donc de superbes guirlandes de fruits et de fleurs assemblées par des rubans : citrons, pommes, grenades, raisins, roses, formant de somptueux ensembles décoratifs largement et savamment traités, par la même main qui sculpta les riches et pareilles guirlandes de pierre, à l'extérieur de la montée du pavillon. Deux curieux dessus de portes sont aussi à admirer; l'un est composé, de sphinx à têtes de femmes, accroupis dos-à-dos sur le chambranle supérieur d'une des portes du rez-de-chaussée; ces bêtes étranges sont drapées à la Louis XIV et semblent garder le seuil de la demeure; le second se trouve au premier étage au-dessus de la porte qui donne sur l'escalier d'honneur; il représente un aigle superbe aux ailes éployées s'enlevant sur des feuillages et des fruits. Autour de la base de l'escalier s'enroulent de beaux rinceaux sculptés et au-dessus des deux pans coupés, ouvertures formant les angles de cet unique escalier, sont des guirlandes de feuilles d'acanthes qui festonnent, attachées par des rubans à des anneaux en relief, et retombent en chûtes de chaque côté des portes en question. Signalons encore à l'intérieur de ce pavillon, les moulures à oves et à feuillages, qui encadrent le plafond, soutenu aux quatre angles par des cariatides d'enfants, fort agréablement sculptées et complétant à merveille cette admirable et très particulière décoration.

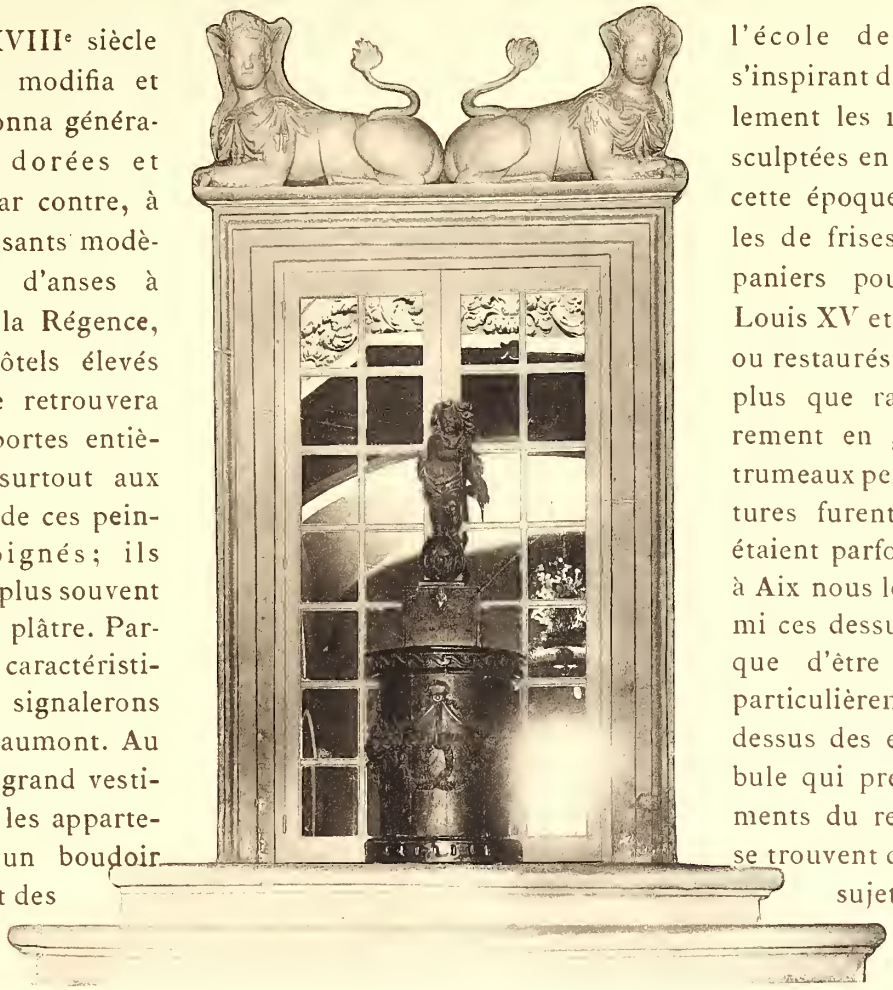
Ces gypseries du XVIIe siècle étaient souvent dorées à la feuille et à l'eau, ce qui ajoutait encore à la richesse des appartements où elles se trouvaient. Telles étaient celles de la chambre de la Belle du Canet, et celles de la salle à manger dans sa maison de la rue Verrerie, pour s'harmoniser avec les somptueuses boiseries dorées qui décoraient les murs. Les cariatides de la rue Verrerie ont disparu, mais nous en retrouverons d'à peu près semblables, qui soutiennent, dans le boudoir du rez-de-chaussée de l'hôtel d'Estienne de St-Jean, la coupole peinte par Daret. Elles ont conservé leur superbe dorure et sont d'un joli mouvement. Nous nous rendons compte en les regardant de la richesse des appartements où il s'en trouvait : L'hôtel de Maliverny dans ses salons possède des encadrements de glace, dans le même genre, et d'un travail exquis. De grandes cariatides en gypserie se trouvent à l'hôtel de Caumont et nous en connaissons de curieuses, dans la bergerie d'une ferme des environs de St-Maximin qui, autrefois devait être une salle de réception, d'une riche demeure au trois quart détruite actuellement[1].

[1] N'oublions pas de signaler celles qui soutiennent les quatre angles du beau plafond par Daret de l'hôtel de Bresc, 17, rue du 4 Septembre.



Pavillon de Vendôme. - Guirlande en gypserie sculptée par J.-C. Rambot.

Au XVIIIe siècle l'école des maîtres gypsiers se modifia et s'inspirant du goût nouveau abandonna généralement les moulures et plâtreries dorées et sculptées en haut relief; elle créa, par contre, à cette époque une quantité de ravissants modèles de frises, de motifs d'angles et d'anses à paniers pour les plafonds, sous la Régence, Louis XV et Louis XVI. Dans les hôtels élevés ou restaurés à cette époque, on ne retrouvera plus que rarement des dessus de portes entièrement en gypserie, le goût était surtout aux trumeaux peints. Les encadrements de ces peintures furent particulièrement soignés; ils étaient parfois en boiseries, mais le plus souvent à Aix nous les retrouverons faits en plâtre. Parmi ces dessus de portes (qui ont la caractéristique de plus que d'être moins en relief), nous signalerons particulièrement ceux de l'hôtel de Caumont. Au dessus des entrées donnant sur le grand vestibule qui précède l'escalier et dans les appartements du rez-de-chaussée. Dans un boudoir se trouvent deux dessus, représentant des sujets mythologiques. Dans le grand salon qui lui est attenant, nous trouverons de curieux assemblages des panneaux de gypserie avec des trumeaux peints; chaque dessus de porte est composé de deux parties, au-dessous un panneau de gypserie et par dessus un trumeau peint encadré de moulures en plâtre d'un joli mouvement : les motifs de gypserie représentent des enfants et les attributs les quatres saisons[1].



Collection Dobler. — Sphinx du Pavillon de Vendôme (gypserie sculptée de J.-C. Rambot), bois dorés du XVIIIe siècle

Dans la décoration des anses à paniers des salons et boudoirs d'Aix, qui datent de la Régence, de Louis XV et de Louis XVI se trouvent une infinité de modèles qui sont des documents précieux, d'une grâce et d'une fantaisie charmantes. On y rencontre la plus grande variété de rinceaux, de médaillons d'angles représentant : des têtes de femmes; de mascarons; de trophées et d'attributs mythologiques, d'instruments de musique, de groupes de personnages, d'amours, d'enfants jouant avec des animaux héraldiques, de dragons ailés, de singes, de palmiers, de feuillages divers, etc., etc., caractérisant très particulièrement l'époque où ils furent exécutés. Dans certains hôtels et boudoirs existent aussi des panneaux décoratifs en gypserie encadrés de moulures; soit dans les angles arrondis des pièces; soit au centre des panneaux formés par les portes et les cheminées avec leurs glaces. Ce sont généralement des vases, des trépieds, des assemblages d'armes de chasse ou d'engins de pêche, de palmes et d'instruments de jardinage, de cages et de paniers réunis par des guirlandes ou des rubans. Ce qu'à Paris, Bordeaux et Dijon par exemple, l'on sculptait particulièrement en boiserie, se faisait souvent à Aix en simple plâtre; ces décorations moins coûteuses étaient aussi riches d'aspect. Les plus belles du XVIIe siècle sont à l'hôtel de

[1] Chastel et ses élèves en exécutèrent de nombreux modèles de ce genre au XVIIIe siècle. On connait le prix fait des gypseries exécutées à l'hôtel Bonnet de la Beaume (Docteur Latil), par cet artiste.

Valbelle, actuellement gen-
darmerie nationale ; dans la
pièce qui sert de bureau au capi-
taine commandant. Les plus
intéressantes, du XVIIIe siècle, au
rez-de-chaussée de l'hôtel d'Isoard
Vauvenargues sur le Cours ; elles déco-
rent les angles arrondis et les panneaux
d'une très élégante salle à manger Louis XV et
représentent des sujets cynégétiques. Signa-
lons également, celles de l'hôtel de Bonnet de
la Beaume (M. Latil) et de l'hôtel d'Espagnet.
L'hôtel de Coriolis actuellement à
M. L. Jourdan, possède un salon, au premier
étage, orné de très belles gypseries sculptées. Les
quatre angles de l'anse à panier représentent
les éléments sous la forme d'académies
très bien traitées. Ces angles sont raccor-
dés par des mouvements à la Bérain,
aux groupes représentant des amours
et des chimères et ont des attributs corres-
pondants à l'angle et à l'élément qu'ils entou-
rent. Dans l'ancienne maison de
Chastel (angle nord-
ouest de la rue des Arts et Métiers) se trouvent des chemi-
nées et des gypseries très
fines, sculptées par
lui, au premier étage.
M. René de Monval
en sa propriété de la gran-
de Duranne possède un fort joli
boudoir ayant une belle décoration
murale en gypserie.

Nous allons donner, main-
tenant, ci-dessous, la liste des
hôtels où se trouvent les plus jolies
anses à paniers du XVIIIe siècle
à Aix : ce sont l'hôtel de Saporta,
rue Gaston de Saporta, où se
voient trois élégants plafonds à
dessins Régence. L'hôtel de Si-
miane[1], l'hôtel d'Arbaud, rue des

I

II

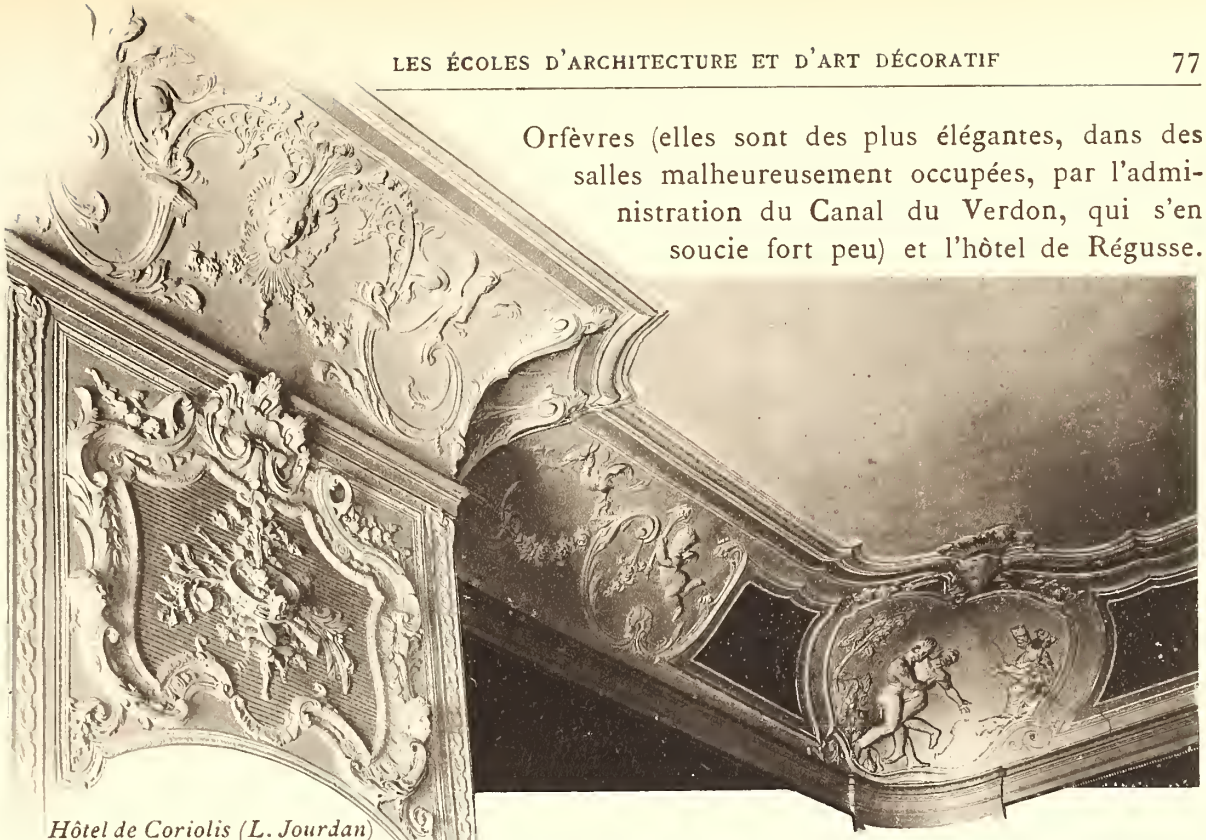
[1] Sa décoration trop surchargée et dorée, à mon avis, faite pour la petite-fille de *Madame de Sévigné*, par l'avignonnais *Lainé* en 1731 est moins intéressante que celles purement Aixoises des *Hôtels d'Arlatan* et de *Grimaldi Régusse*, pour ne citer que ceux-là.

I. II. III. Angles de plafonds en boiserie sculptée (*ferme des environs de St-Maximin*)

Salle d'Armes du Chateau de Vauvenargues

Cuirs dorés. — Cheminée et dessus de porte en gypserie sculptée (époque Louis XIV)

Orfèvres (elles sont des plus élégantes, dans des salles malheureusement occupées, par l'administration du Canal du Verdon, qui s'en soucie fort peu) et l'hôtel de Régusse.



Hôtel de Coriolis (L. Jourdan)
Angle et anse à panier du salon

Citons ensuite l'hôtel d'Arlatan, qui possède également de ravissants plâtres, avec de séduisants encadrements d'angles et de cheminées. L'hôtel de Caumont, dont nous avons déjà signalé la belle décoration du rez-de-chaussée (trois salons); l'hôtel de Gantelmi Dille avec la décoration *de singes* bien amusante de son rez-de-chaussée; l'hôtel de Montigny, dont une chambre et un salon du premier étage sont fort élégamment décorés (enfants, singes, oiseaux, palmiers, etc.).

L'hôtel de Monclar, rue Roux Alphérand N° 33; l'hôtel d'Oléon, même rue, l'hôtel d'Authman, l'hôtel d'Arbaud Jouques, sur le Cours, l'hôtel d'Espagnet, l'hôtel du Baron Guillibert, rue Mazarine (têtes d'angles remarquables). L'hôtel de Raousset Boulbon (Cours), l'hôtel de Barlet, rue Emeric-David, etc., etc., ont de belles anses à paniers et de remarquables encadrements de dessus de portes.

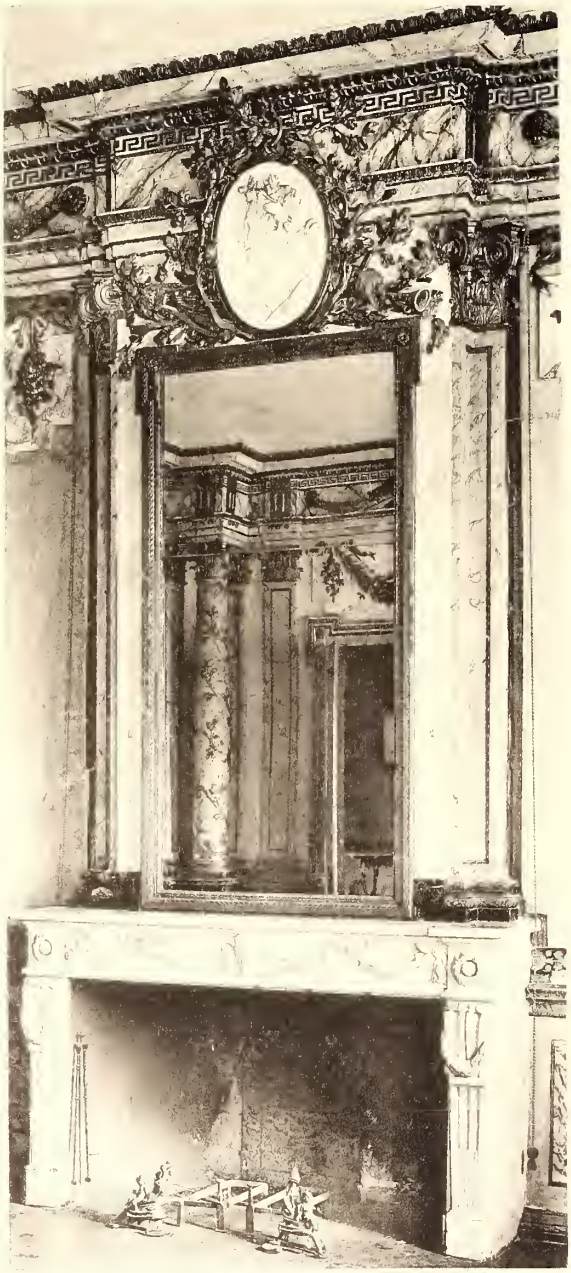
Mentionnons spécialement les gypseries du XVIIIe siècle de l'hôtel Vermont, qui a la particularité de posséder des décorations des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI; son ravissant boudoir dont nous reparlerons plus loin, à une décoration franchement Louis XIV rappellant celle du boudoir de l'hôtel de Maliverny. Au premier étage sur le devant se trouve un vestibule à décoration Louis XVI, lequel donne accès dans une chambre dont l'anse à panier est Louis XV, fort jolie de mouvement et dont les sujets sont des plus heureux. Au midi les grands salons et la chambre d'honneur sont de la fin du règne de Louis XVI, boiseries et armes de dessus de portes en bois sculptés d'une grande pureté de style.

A part ce dernier, tous ces hôtels sont Régence, Louis XV ou de style de transition. Le Louis XVI pur est pauvrement représenté à Aix; il faut pour retrouver de bonnes gypseries de

Hôtel de Valbelle
Un des trophées en gypserie sculptée décorant le salon

cette époque aller dans les environs, soit au château de Fonscolombe[1] soit à la Pioline, où se trouve un salon Louis XVI d'une richesse inouïe, soit à la Cortesine (propriété de Courtois).

Nous en avons fini avec ces nomenclatures car il est des quantités de salons plus modestes que nous ne signalerons pas; constatons pourtant l'élégance de lignes de ces moulures du XVIIIe siècle, dont les plus pauvres sont encore préférables à nos décorations modernes, riches mais sans intérêt. S'il est vrai, et c'est mon opinion la plus sincère, que les caractéristiques décoratives d'une demeure soient : 1° l'escalier, 2° les plafonds, nous ne saurions trop insister sur la question des modèles, que les demeures les plus simples de notre ville offrent si généreusement. Combien je connais, à Paris et Marseille par exemple, de maisons modernes somptueusement décorées de meubles anciens authentiques, qui pêchent par ces deux bases : l'escalier et les plafonds sans anses à paniers; sans style ou de style Louis XV du deuxième empire. Quant on a vu un de nos salons d'Aix et qu'on le compare avec un des intérieurs qui ont ces imperfections, on les sent malgré leurs tentures et leurs meubles les plus riches, sans âme et sans expression. Nous ne saurions donc trop conseiller aux jeunes architectes de Provence et d'ailleurs de venir étudier nos gypseries Aixoises, et de s'en inspirer dans leurs grandes lignes et leurs proportions pour les demeures qu'ils auront à édifier à l'avenir. Leurs clients ne s'en plaindront sûrement pas.



Salon de la Pioline
Cheminée, glace et gypseries Louis XVI dorées

Salon de l'hôtel de Simiane. — Ce remarquable hôtel, qui appartient actuellement à Madame Kuntzman, possède de très nombreuses gypseries peintes ou dorées, œuvres de l'Avignonais Lainé qui travailla à Aix en 1731 et 1732. Le salon de la petite-fille de Madame de Sévigné, de style Régence, est le plus somptueux d'Aix et s'il n'avait été maladroitement restauré et meublé en serait peut-être le plus beau. Les glaces et consoles sont dans le style de Bernard Toro. Les dessus de portes sont des œuvres de jeunesse du célèbre paysagiste Joseph Vernet. Ils sont d'une grande richesse et en parfait état de conservation. Enfin l'anse à panier extrêmement haute est entièrement couverte de gypseries

[1] Les dessus de portes du grand salon de Fonscolombe, (remarquables groupes d'enfants, symbolisant les saisons) rappellent les grisailles de *Sauvage*, si appréciées à Paris, pour leur dessin et leur composition.

Pavillon de Lanfant
Dessus de porte en gypserie

dorées qui bien que je leur préfère celles des hôtels d'Arlatan, de Régusse et de Caumont, n'en offrent pas moins un intérêt décoratif de tout premier ordre. Cette anse à panier rappelle beaucoup celles des salons de l'Archevêché, de la Préfecture et de la Bourse de Bordeaux et celles exécutées par le prix de Rome Openhord, dans de nombreux salons de Versailles et Paris. On comprendra donc que je leur préfère celles que je considère comme l'œuvre d'artistes purement Aixois, et dont malheureusement on ignore encore les noms.

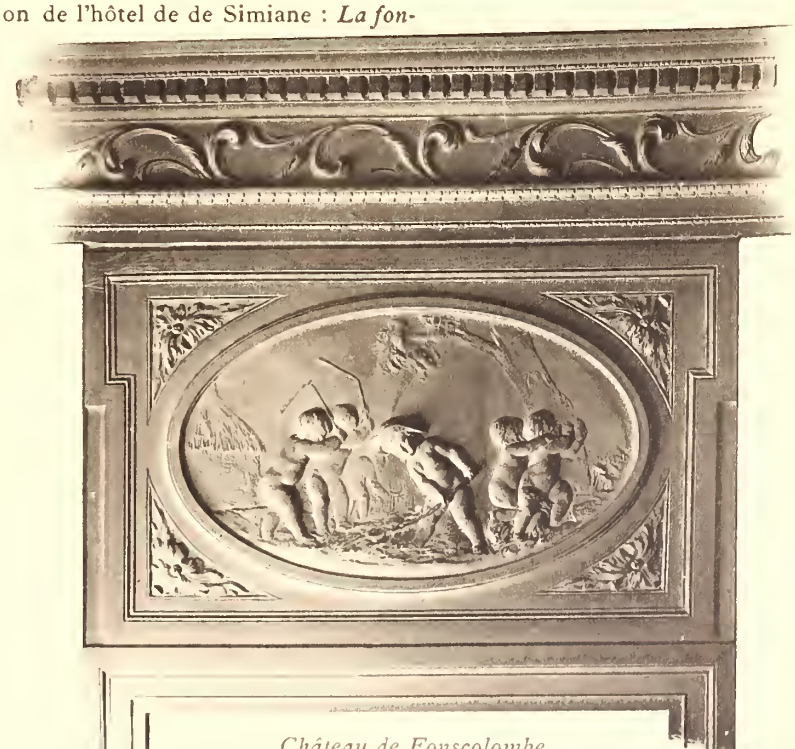
La décoration commencée en 1731 fut terminée au bout de dix-huit mois environ comme on peut s'en rendre compte dans une des lettres de Mme de Simiane qui dit textuellement à ce sujet : *C'est l'Eternité que ma maison mais c'est un bijou que tous les étrangers admirent.*

Ceci est tout à l'honneur de Lainé sur lequel l'abbé Requin (un érudit Aixois) donne les renseignements suivants : C'était un architecte originaire de *Paris* qui travailla à Avignon de 1716 à 1748 et testa en 1739.

M. Duhamel, archiviste du Vaucluse, a publié en 1909 une étude sur le théâtre à Avignon au XVIIe et XVIIIe siècles, où il est souvent question de Lainé comme architecte et décorateur du théâtre. Ce fut aussi l'auteur de la façade de la chapelle des Pénitents de la Miséricorde dont il dessina le plan.

J. J. Balechou, le maître graveur provençal dont nous dirons un mot au chapitre X et qui grava l'œuvre peinte de Joseph Vernet[1], traduisit de son burin trente compositions de *Lainé* sous le titre de : « Livre de divers dessins d'ornement qui par la nouveauté, l'intelligence et le bon goût des compositions et leurs richesses n'est pas moins utile à ceux qui commencent à s'appliquer au dessin qu'à ceux que leur profession oblige journellement à en faire usage. Inventé par M. Lainé, architecte et sculpteur du Roy, gravé à Paris par J. J. Balechou, 1740, se vend à Aix chez Viale ». Cette suite à été rééditée mais sans le nom de Lainé à Paris chez la veuve Chérau et chez Nigeret et Dubois; c'est pourquoi on en a souvent attribué à tort l'invention à Balechou.

[1] Le même artiste qui a exécuté les deux dessus de porte du salon de l'hôtel de de Simiane : *La fontaine de Vaucluse* et les *intérieurs des arènes d'Arles.*



Château de Fonscolombe
Dessus de porte et anse à panier Louis XVI

Salon de la Pioline. — Ancienne demeure, résidence d'été des Présidents de Piolene, elle reçut sous Louis XVI de nouvelles décorations. A côté du boudoir orné de gypserie, du même genre que ceux des hôtels de Maliverny et Vermont, on exécuta un somptueux salon d'un style Louis XVI riche et particulier.

Quatre médaillons en gypserie sont au-dessus de la cheminée, en face d'elle, entre les deux fenêtres et en face de ces dernières. Ils sont entourés d'attributs et de feuillage en gypserie dorée à deux tons (vert et jaune) comme les boîtes servant de bonbonnières à cette époque, en bon état et possèdant une agréable patine; les glaces classiques en bois dorés se trouvent au-dessous des dits médaillons dont les sujets représentent les têtes : d'une diane, d'un satyre, d'une jeune femme, *(un portrait sans doute)* et d'un bacchus.

Chaque angle du salon est flanqué de colonnes à chapiteaux et feuillages du même ton d'or.

Les dessus de portes sont constitués au nombre de six par des feuillages, des fleurs, des colombes dans de gracieuses attitudes.

Les panneaux sont séparés par des pilastres du même style avec des chapiteaux ioniques modernes surmontés de trygliphes; une frise rehaussée d'or et de moulures soutient le plafond.

Les encadrements de portes présentent tous les motifs décoratifs particuliers à la fin du règne de Louis XVI (perles, rubans, volutes et grecques). Ils achèvent ce bel ensemble dont les portes en bois sculptés sont ornées de moulures.

Enfin la rosace du plafond, très élégante de forme et de mouvement enroule ses feuilles d'acanthes à l'intérieur de moulures dorées.

Nous donnons de très bonnes reproductions des diverses parties de ce remarquable salon, un des plus beaux que nous ayons jamais admiré.

Pavillon de Lanfant. — Escalier (fragment)

CHAPITRE V

Ferronnerie. — Rampes et départs d'escaliers. — Portails, grilles et dessus de portes, grilles de communion. — Balcons. — Impostes. — Supports d'enseignes et de lanternes. — Verrous, serrurerie d'art, etc.

Rampes d'escalier. — Elles sont fort nombreuses du XVIIe et XVIIIe siècles; dans notre cité sous Louis XIV, le Régent, Louis XV et Louis XVI les ouvriers d'art travailleurs de la dure, ingrate, mais si belle matière qu'est le fer étaient nombreux ; ils furent aussi modestes qu'excellents artisans, car il nous a été impossible de retrouver un seul nom de ces maîtres de la ferronnerie, sauf celui de Mignet, un ancêtre dit-on du grand écrivain, qui a pu nous être donné comme étant l'auteur de la ferronnerie de l'Hôtel de Caumont[1]. A défaut de leurs noms et de

[1] Et ceux de Léon et Cachout, maîtres serruriers, auteurs de la grille de l'Hôtel de ville.

Hôtel d'Estienne. — Escalier (fragment)

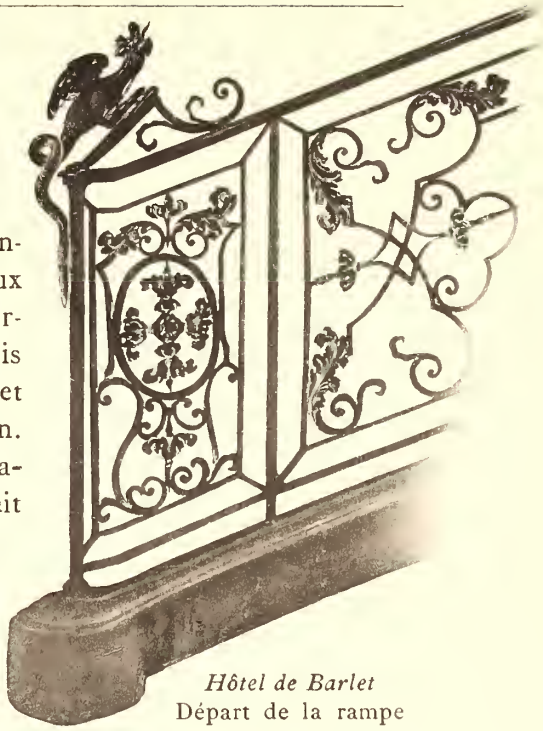
Hôtel d'Espagnet. — Départ de la rampe de fer forgé

leur histoire, leurs œuvres nous sont parvenues et beaucoup d'entre elles sont si admirables que les artistes de notre temps ne sauraient trop longuement les étudier. Quels beaux spécimens n'avons-nous pas encore à Aix d'un art qui malheureusement décline, à cause de la cherté de la main d'œuvre et de la difficulté de former des ouvriers en connaissant toutes les finesses. Certaines de ces œuvres ont été vendues et ornent actuellement les cages d'escaliers d'hôtels à Paris, Londres ou ailleurs. Telle la rampe de l'hôtel de Maliverny qui est installée maintenant à l'hôtel de Janzé. Souhaitons que les ferronneries qui nous restent soient jalousement conservées par leurs propriétaires ; nous ne saurions trop le répéter : Un bel escalier, une belle rampe sont la gloire d'une demeure ; les remplacer par du moderne, pour en tirer un gros prix est un sacrilège et j'ajouterai même, c'est faire un mauvais placement. Car un hôtel ancien ainsi dégradé perd énormément de sa valeur artistique et se déclasse. D'une aristocratique demeure il devient une banale maison bourgeoise. Combien de gens hélas ne l'ont pas encore compris.

Nous allons étudier les belles grilles qui nous restent par époque et par type ; car on en peut trouver

Hôtel de Caumont. — Départ de la rampe

plusieurs ayant de grandes affinités et ne diffèrant que par la richesse et la forme de certains de leurs ornements. *Le 1er type*, le plus ancien d'Aix a été fait, au XVIe et continué au XVIIe siècle. A cheval sur ces deux époques dont l'une nous intéresse particulièrement, il entre dans le cadre de notre étude; il est caractérisé par un travail de fers plats enroulés en volutes plus ou moins serrées, en forme de rinceaux et de contre rinceaux. Les fers sont décorés parfois de thyrses, grappes et queues de cochon en métal plein. Les beffrois de nos deux plus belles tours (clocher des Augustins) et (Tour d'angle de la Mairie), sont exécutés de cette façon. Quoiqu'ils soient d'une exécution bien antérieure aux escaliers que nous allons visiter la manière de travailler était la même.

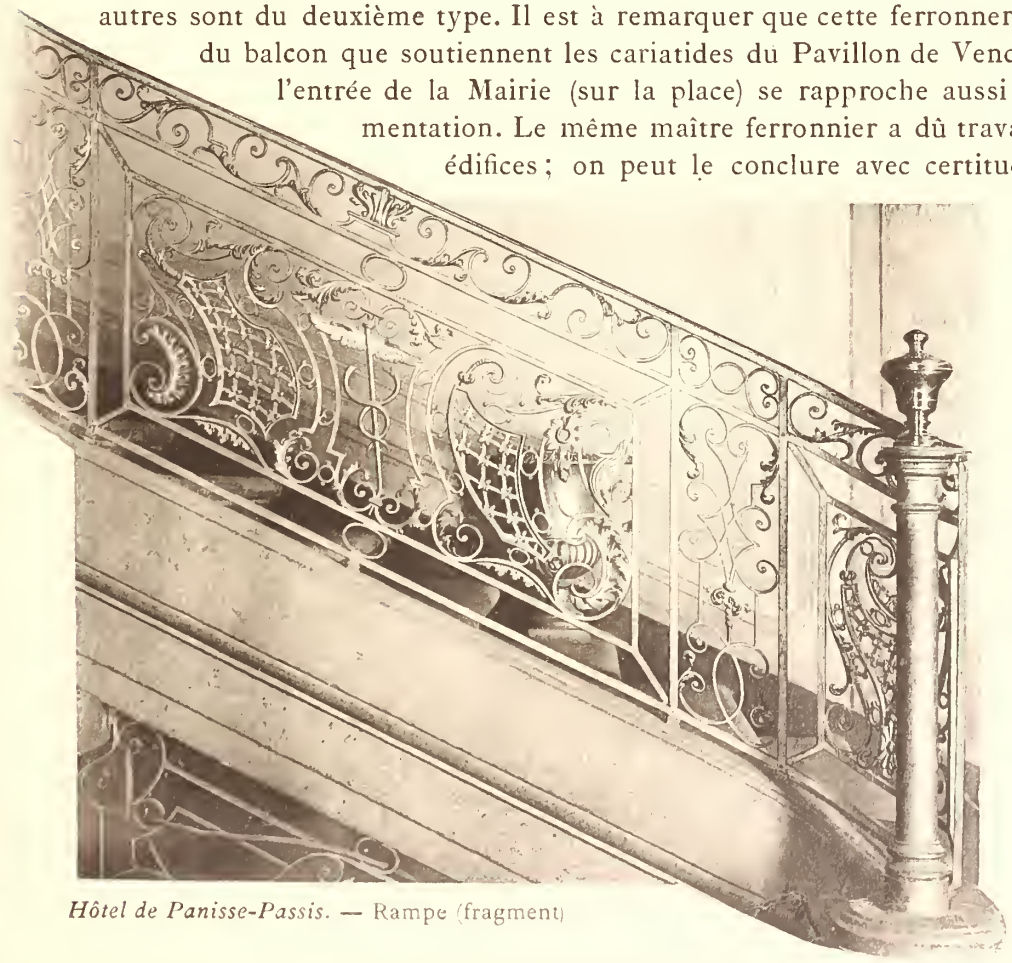


Hôtel de Barlet
Départ de la rampe

Le plus ancien des escaliers de ce type est dans la maison de Monsieur Bouteille, rue Mignet; il est composé de logias à l'Italienne qui ont pour balcons la grille en question. Fort belle également, est la rampe qui conduit au premier étage de l'hôtel de Montigny avec son entrée double; la ferronnerie en est très riche et très serrée. Citons ensuite celle de l'hôtel d'Estienne de St-Jean, (rue Gaston de Saporta). Cette rampe à la particularité d'être raccordée à ses divers paliers par des couleuvres de fer plein d'un fort curieux travail.

Nous signalerons, très particulièrement, l'original escalier du Pavillon de Lanfant. Il a été fait, comme celui du pavillon de Vendôme et celui de l'archevêché, à double mouvement, mais sa ferronnerie se rattache au type que nous étudions, tandis que celles des deux autres sont du deuxième type. Il est à remarquer que cette ferronnerie ressemble à celle du balcon que soutiennent les cariatides du Pavillon de Vendôme. Le balcon de l'entrée de la Mairie (sur la place) se rapproche aussi de ce type d'ornementation. Le même maître ferronnier a dû travailler dans ces trois édifices; on peut le conclure avec certitude. On jugera par la reproduction de l'intérêt qu'ont ces ouvrages, puissants et légers à la fois.

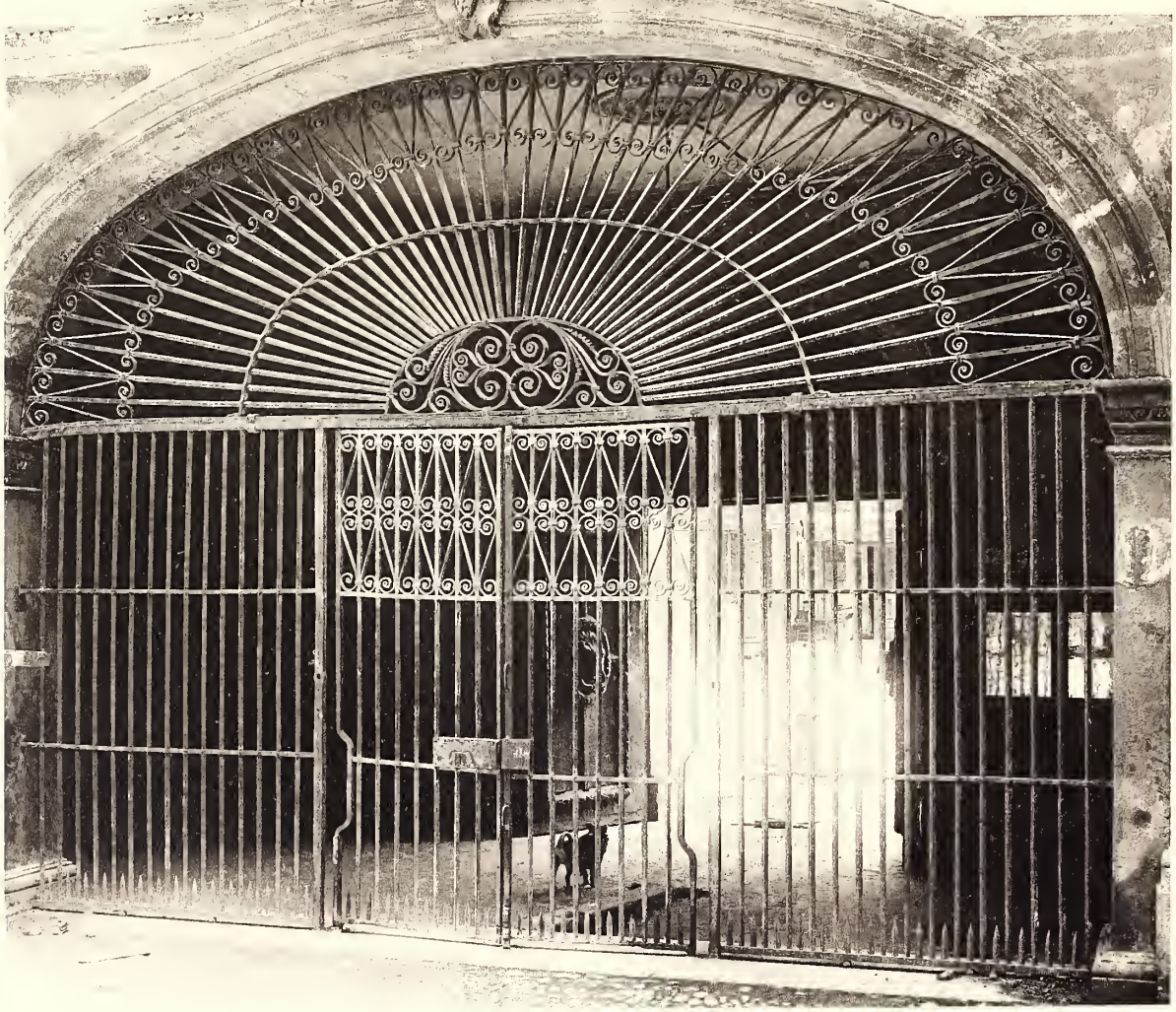
Les dernières rampes de ce type, dont la simplicité s'accuse dans l'ordre de leur énumération se trouvent. Dans l'hôtel de Boyer d'Eguilles, dans l'hôtel N° 25, rue Roux-Alphérand, dans la maison du dentiste Gros (coin du cours et de la rue de Nazareth) à l'hôtel



Hôtel de Panisse-Passis. — Rampe (fragment)

d'Oraison (rue du Grand Séminaire), dans la propriété de M. de Lander (à Violaine), chez M. Edouard Ducros (6, place des Marronniers); enfin, à l'hôtel de Jessé, rue Aude; une double grille, de ce type orne le perron de la petite entrée du Pavillon de Vendôme (rue de la Molle).

2me *Type.* — Il fut exécuté à la fois au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe; c'est le genre que nous appelerons à *supports accolés en forme de lyres.* Ces motifs plus ou moins ornés affectent, à peu près, la forme d'une lyre; ils se répètent exactement et soutiennent une main-courante, plus ou moins, ornée d'oves et de rinceaux. Quelques-uns de ces escaliers ont leurs piliers rehaussés de feuillages en tôle de fer repoussée ou d'ornements en quenouilles de fer plein. Les plus intéressantes de ces rampes, sont celles de l'Archevêché et du Pavillon de Vendôme; ces deux escaliers ont a peu près la même ferronnerie, mais ils diffèrent essentiellement par leur forme et les mouvements de leurs retours. Ils offrent tous les deux un grand intérêt; mais celui du Pavillon de Vendôme avec ses pans coupés est un véritable chef-d'œuvre d'architecture et de ferronnerie. L'Architecte y a résolu la très grande difficulté de loger dans un espace relativement restreint, un monumental escalier. Je crois qu'il est difficile de trouver quelque chose de plus beau, se tenant mieux et d'aspect plus grandiose dans des proportions moyennes (voir la reproduction). Nous trouverons des ferronneries analogues à l'hôtel d'Isoard Vau-



Hôtel de Ville. — Grille en fer forgé

Escalier du Pavillon de Vendôme

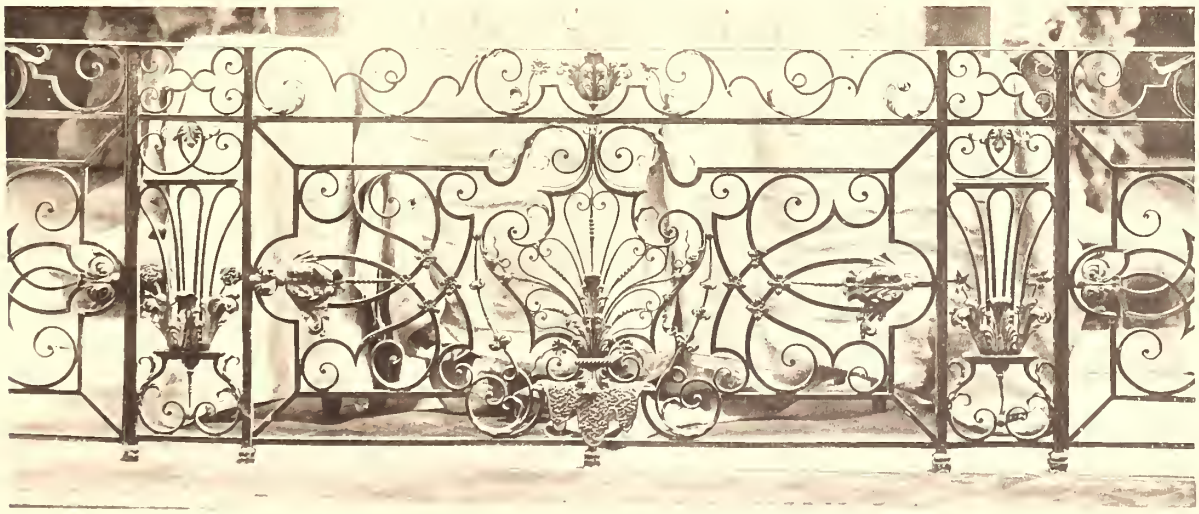
Gypseries sculptées par J.-C. Rambot. Rampe en fer forgé (fin du XVIIe siècle)

Pavillon de Vendôme. — Dessus du portail

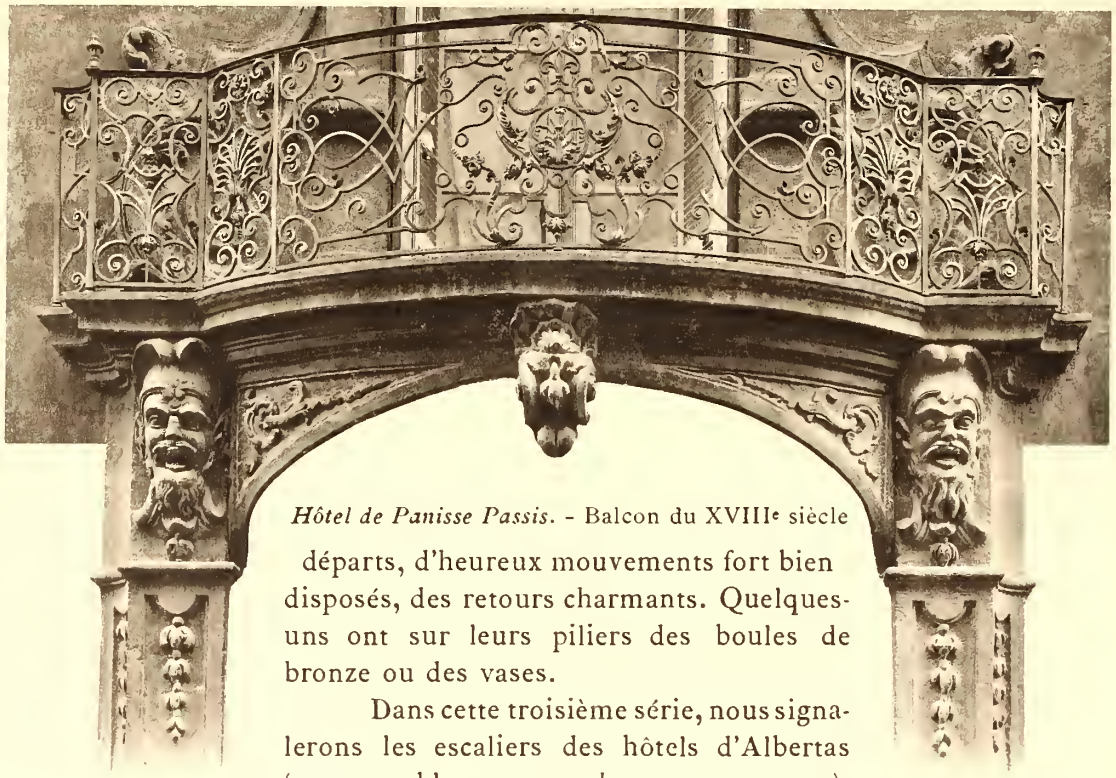
venargues (cours Mirabeau) et à l'hôtel de Monclar, dont le rez-de-chaussée est habité par M. Amédée Bouteille. Une rampe droite de cinq à six mètres de long et du même travail, se trouve servant de balcon à la terrasse de l'hôtel, au rez-de-chaussée duquel est installé une partie du café des Deux Garçons (Cours, côté nord).

Un dernier escalier doit être rattaché à ce type, bien qu'il soit en réalité la transition du second au troisième; les motifs en lyre y étant encadrés de panneaux à décor de fer carré. Nous voulons parler de la magnifique rampe de l'hôtel d'Espagnet; beaucoup plus riche de détails et moins puissante d'aspect que les rampes précédemment étudiées. Elle monte jusqu'au deuxième étage de cet hôtel, dont elle est une des beautés; son pilier de départ carré et ajouré est superbe. Les différents panneaux et la main courante, sont rehaussés d'ornements et de feuillages repoussés d'un remarquable travail. Ils complètent ce magnifique ensemble ferronnier d'un des plus beaux escaliers d'Aix.

3me Type. — Passons maintenant au *troisième type* qui est du XVIIIe siècle et qui comprend toutes les rampes des escaliers construits à Aix sous la Régence, Louis XV et Louis XVI; on y trouve généralement une suite de panneaux en fers carrés ou ronds ouvragés plus ou moins richement et décorés de feuillages en tôle de fer repoussée à la main. Ces panneaux sont réunis entre eux, par d'autres fers carrés, formant piliers en reproduisant des panneaux plus étroits. Plusieurs ont de remarquables



Chapelle des pénitents gris. — Grille de communion
(cette ferronnerie ressemble à celle de la rampe de l'hôtel de Barlet en plus fin)



Hôtel de Panisse Passis. - Balcon du XVIIIe siècle

départs, d'heureux mouvements fort bien disposés, des retours charmants. Quelques-uns ont sur leurs piliers des boules de bronze ou des vases.

Dans cette troisième série, nous signalerons les escaliers des hôtels d'Albertas (remarquable par son beau mouvement), d'Estienne Dorves (Cours), de Villars, de Mougins, de l'hôtel habité par M. Cabassol ancien maire d'Aix (place des Marronniers), du Poet, d'Oppede, etc.; et, particulièrement à cause de leur grande beauté, ceux des hôtels du Baron Guillibert (rue Mazarine), de Caumont, de Barlet et de Panisse Passis. Nous donnons la reproduction d'une partie de ces œuvres de fer forgé et nous allons en indiquer les principaux caractères.

L'hôtel de la rue Mazarine possède une rampe d'un Louis XV très pur, simple de ligne mais très élégante; rehaussée de tôles découpées et repoussées, elle débute par un très joli départ a mouvement cintré. La rampe de l'hôtel de Caumont est constituée par de superbes panneaux en belle ferronnerie; elle accompagne l'escalier jusqu'au deuxième étage; son départ à ressauts est d'un grand intérêt. L'escalier de l'hôtel de Barlet, encore plus remarquable que le précédent n'a qu'une rampe d'un étage, mais

Pavillon de Vendôme
Détail de la ferronnerie du balcon

c'est un fier morceau de ferronnerie du milieu du XVIIIe siècle. Ce qu'il a de plus particulier c'est son départ constitué par un pilier simple sur lequel se trouve

Chapelle des pénitents gris
Porte de la grille de communion

Hôtel d'Arbaud-Jouques
Balcon (XVIIIe siècle)

accroupi un dragon en bronze ciselé d'aspect japonais[1]. Nous terminerons par l'étude de la rampe de l'hôtel de Panisse Passis, *le véritable chef-d'œuvre de la ferronnerie Aixoise*. Les panneaux qui le constituent sont si richement ornés qu'ils donnent l'illusion d'une dentelle de fer tendue dans ce magnifique escalier. Les motifs de décoration sont d'une extrême variété, on y voit des caducées, des cornes d'abondances, les armes des anciens possesseurs, etc. Je ne crois pas qu'on puisse trouver beaucoup d'escaliers qui lui soient comparables; il n'a qu'un seul point faible à mon avis, c'est son pilier de départ, d'une sobriété par trop nue et qui jure avec la richesse de ses panneaux. Nous regrettons bien vivement qu'il ait été revêtu d'une couche de vernis d'aluminium. Combien gagnerait-il a être remis en fer naturel ou tout au moins peint en noir ferronnier; il reprendrait alors toute son importance et se détacherait à sa juste valeur sur les murs. Souhaitons que son heureux propriétaire, notre ami et confrère M. Alphonse Tardif, le sympathique trésorier de notre société des Amis des Arts, lui fasse bientôt l'honneur de cette indispensable réparation.

Un type très particulier de la fin du XVIIIe siècle se trouve, avec des variantes, dans les beaux hôtels de M. Vermont, Louis Jourdan rue Goirand et à l'hôtel d'Arlatan : l'escalier de l'hôtel d'Arlatan a sa rampe qui l'accompagne jusqu'au deuxième étage ; elle a un dessin Louis XVI très caractérisé que l'on est peu habitué a voir servir pour la ferronnerie provençale, son motif de décoration dérivant de ce qu'en architecture et sculpture on est habitué à nommer

Hôtel de Forbin. — Balcon (XVIIe siècle

[1] C'est en réalité une chimère Japonaise, qui fut fixée, assez récemment au pilier de départ. Celui-ci d'ailleurs n'est pas en proportion avec l'animal qui le surmonte.

Hôtel de Monsieur S. de Bresc. — Imposte

une grecque. On s'est servi quelquefois de ce dessin sous Louis XVI, particulièrement pour décorer les bois dorés (baguettes d'angles, d'encadrements, mobiliers de salons). Avec quelques variantes c'est de beaucoup le motif décoratif le plus rarement employé et actuellement le plus apprécié de cette époque, infiniment moins banal, que celui des perles, des traits et des rubans enroulés que l'on retrouve beaucoup plus souvent. Pour l'escalier dont nous parlons, on s'est inspiré de ce mouvement en le déformant un peu. Du même deuxième type, la rampe de l'hôtel de La-Goy, est encore plus élégante et ornée du chiffre d'un de ses fastueux propriétaires (Valbelle); son mouvement en volute, est plus caractérisé encore, que dans la rampe précédente; elle possède aussi, un très beau pilier de départ avec vase. La rampe de l'hôtel Jourdan a beaucoup de rapport avec celle de l'hôtel d'Arlatan, son pilier de départ est canelé (ces deux dernières rampes ne vont qu'au premier étage).

Ferronnerie de Balcon fin du XVIIIe siècle (rue Cardinale)

Grilles, portails, portes, grilles de communion. — Nous avons de beaux ouvrages à signaler à nos lecteurs, dans chacun de ces genres. La plus remarquable grille du XVIIIe siècle d'Aix, est certainement celle de la Chapelle du Corpus Domini, dans la cathédrale de St-Sauveur, .ce travail est d'une élégance et d'une finesse rare. On y trouve de merveilleuses guirlandes de feuillages en tôle de fer d'un dessin très souple, qui en enrichissent le sommet. Tout est à admirer : légéreté, élégance et fini des moindres détails[1]. Un autre beau portail est celui de la grande entrée du Pavillon de Vendôme; le dessus a un mouvement à la Bérain, avec des chimères et des têtes de coqs, des guirlandes de roses et des

Petit balcon de maison bourgeoise (rue Esparia)

[1] Un portail; ayant beaucoup de rapport avec cette grille, mais plus simple; était autrefois au Mont de Piété; il orne actuellement l'entrée du jardin de l'archevêché.

Hotel Vermont (ancien hotel de la Goy)
Rampe du XVIIIe siècle. Pilier de départ en fer forgé

flots en tôle de fer repoussée de la plus grande richesse : c'est un modèle très particulier.

Signalons, encore le monumental portail du château d'Albertas, sur la route d'Aix à Marseille, il est surtout remarquable par son dessus, aux écussons accolés et timbrés aux armes de ses anciens et actuels propriétaires. Une quatrième grille imposante est celle qui sépare, à l'entrée de la Mairie, le vestibule de la cour; le mouvement demi cintré de son dessus est fort gracieux. C'est un rayonnement de fers carrés, partant du centre vers la périphérie où ils se trouvent enrichis de fers plats enroulés, d'une sobriété et d'une élégance parfaite; cette grille du XVIIe siècle de la Maison de Ville a fort grand air[1]. Comme modèles de portes en fer forgé nous devons examiner celle de la petite entrée du pavillon de Vendôme, elle a dans sa partie inférieure de jolis panneaux ornés de fers carrés. Nous ne connaissons point d'autres portes de ce genre à Aix, à part celle qui se trouve à l'angle nord de la rue Gaston de Saporta et de la place de l'Archevêché, plus simple et en mauvais état.

Mascarons, coquilles et imposte (rue Emeric David)

Nous pénétrerons maintenant, dans les églises et les chapelles d'Aix, pour y voir et y étudier quelques belles grilles de communion. A l'église de la Madeleine et dans celle de St-Jean de Malte, se trouvent des grilles à enroulements, que nous signalerons à nos lecteurs bien qu'elles soient peut-être d'une époque plus ancienne que celles que nous devons étudier. Nous rencontrerons dans diverses églises et chapelles d'intéressantes ferronneries du XVIIe et surtout du XVIIIe siècle. Mais ce qu'Aix possède de plus beau, dans ce genre, c'est cer-

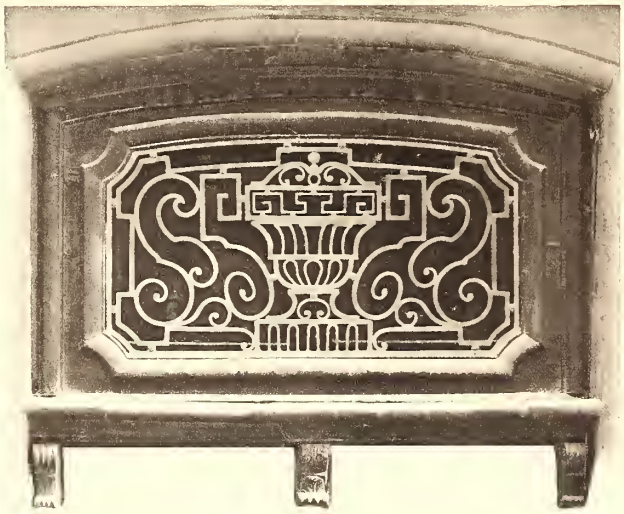
[1] Au sujet de cette grille Monsieur Aude a retrouvé le prix fait suivant :

« *5 juillet 1661, promesse à la communauté, de la* « *part des sieurs Léon et Cachout, maître serru-* « *riers, de fournir le fer nécessaire à la grille devant* « *former le grand arc doubleau (sic) du vestibule et* « *entrée de la basse-cour (sic) de l'hôtel de Ville. Fer* « *carré, à raison de vingt livres le quintal. Les dits* « *reçoivent à compte 350 livres en écus blancs (sic) et* « *autres monnaies.*

Dessus de porte et imposte (rue Cardinale)

Pendentifs et imposte (Halle aux grains, façade sud)

tainement la grille de communion de la chapelle des pénitents de la rue des Tanneurs. Cette chapelle actuellement propriété privée des familles de Duranti La Calade et de Chenerilles possède deux chefs-d'œuvres : le premier est la célèbre Passion en bois sculpté, doré et peint qui se trouvait dans l'ancienne église de la Madeleine. Le second, est la très belle grille de communion dont nous voulons parler. Nous la reproduirons pour que l'on puisse bien se rendre compte de la valeur de cet admirable travail de fer. Ses détails sont exquis : Feuilles, enroulements, queues de cochons, quenouilles, etc., enchantent les yeux capables d'apprécier le labeur considérable qui fut consacré à cet ouvrage. Une autre grille du même genre, moins belle, mais fort intéressante, se trouve dans la petite église des Figons (environs d'Aix) ; signalons encore la grille de communion de l'église de St-Jean du Faubourg et passons à l'examen des balcons[1].



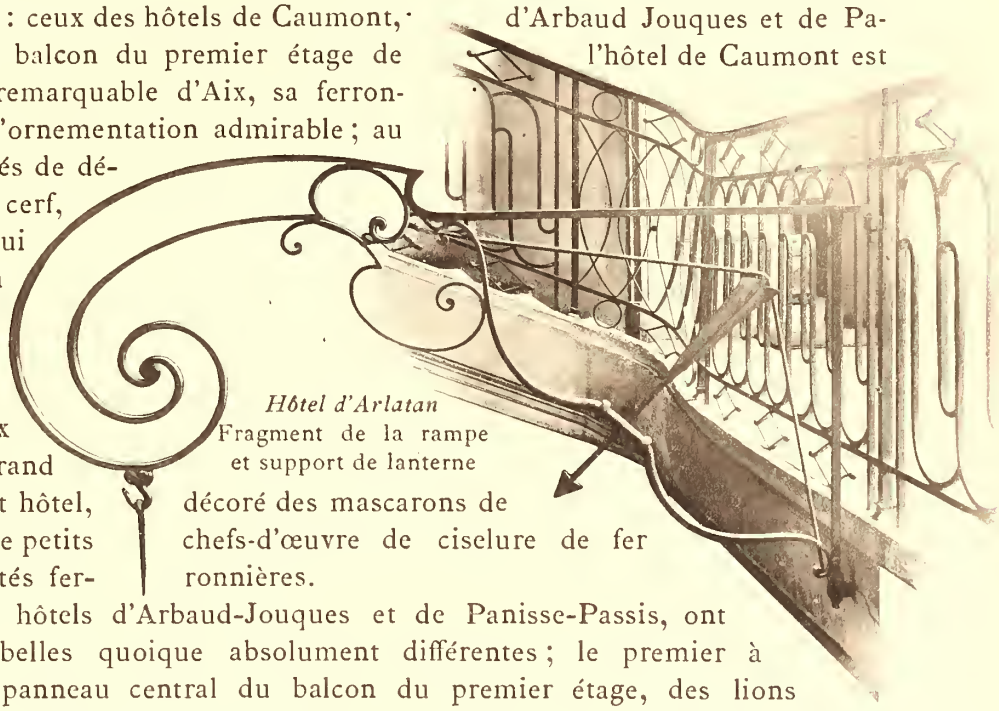
Imposte (Cours Mirabeau)

Balcons. — Ils sont très nombreux et de modèles variés. Nous chercherons, comme pour les escaliers, à les classer par types et par époques ; le premier type (enroulement de fers plats et ornements de fers pleins) est représenté par les grands et larges balcons qui sont au-dessus des portes des hôtels de Forbin, d'Espagnet, de la Mairie, et enfin, du pavillon de Vendôme, ce dernier est le plus beau, le plus orné et le mieux conservé de cette série de balcons. Le balcon intérieur de la Mairie se rapproche de son type ; tandis que les trois autres balcons signalés (Forbin, d'Espagnet, porte de la Mairie) ont à peu près les mêmes fers. Du deuxième type en lyre, nous avons déjà indiqué sur le Cours le seul balcon que nous connaissions. Dans le troisième type nous retrouvons toute la variété des ferronneries signalées, pour les escaliers. Notons les balcons pouvant être attribués aux mêmes maîtres. Celui par exemple de la rue des Trois Ormeaux, qui ressemble au balcon de l'hôtel de Félix du Muy et à celui de l'immeuble voisin du relieur André ; les ferronneries régence du balcon de l'hôtel d'Oraison ; de la maison bourgeoise de la rue des Cordeliers et des bains de la Monnaie

[1] Nous pouvons rattacher à ce genre de grilles celles qui se trouvent dans le petit jardin du Pavillon Sec.

(caractérisés par des treillages en panneaux symétriques). Et enfin, la série de grilles à panneaux, constituant les balcons qui circulent autour du premier étage de la maison faisant l'angle de la rue Peiresc et des Prisons, de celle faisant l'angle de la place de l'Archevêché et de la rue Gaston de Saporta, de l'hôtel de Villars (Cours) et de l'hôtel attenant à St-Sauveur, des hôtels de la Faculté, de la Caisse d'Epargne (Cours) et de Boisgelin (avant cour d'entrée), de la maison d'angle de la rue des Arts et Métiers, des hôtels de Gardanne (ancienne maison de Daret, rue du 4 Septembre) et du n° 32 de la rue Cardinale, etc., etc.

Occupons nous plus longuement des trois plus beaux balcons du XVIIIe siècle, que nous connaissions à Aix : ceux des hôtels de Caumont, d'Arbaud Jouques et de Panisse-Passis. Le grand balcon du premier étage de l'hôtel de Caumont est sans conteste le plus remarquable d'Aix, sa ferronnerie est d'une beauté d'ornementation admirable ; au milieu de ses motifs variés de décoration se détache un cerf, en fer plein ciselé, qui symbolise les armes de la famille, qui fit édifier cet hôtel (La Tour d'Aigues). On retrouve le même cerf, sur les deux côtés du sommet du grand portique à carosse de cet hôtel, décoré des mascarons de Bernard Toro. Ce sont de petits chefs-d'œuvre de ciselure de fer plein, véritables curiosités ferronnières.

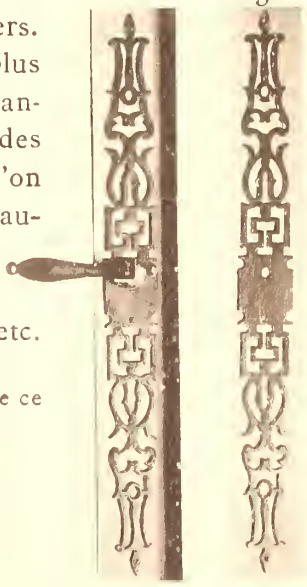


Hôtel d'Arlatan
Fragment de la rampe et support de lanterne

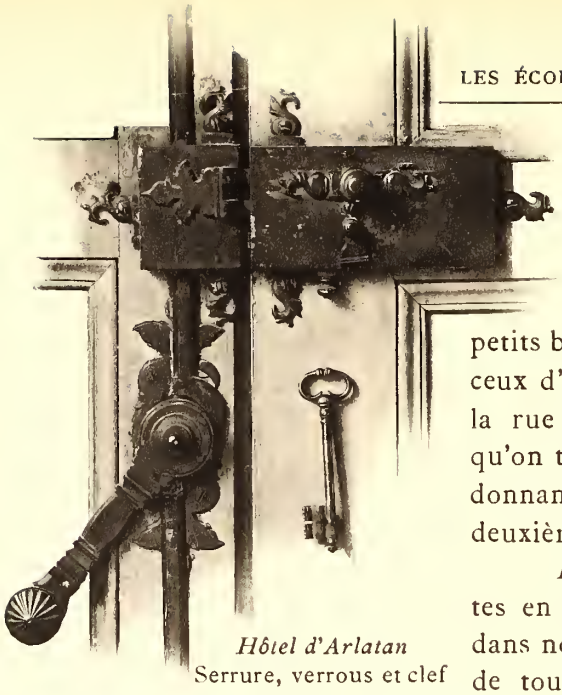
Les balcons des hôtels d'Arbaud-Jouques et de Panisse-Passis, ont des ferronneries fort belles quoique absolument différentes ; le premier à fers ronds, a dans le panneau central du balcon du premier étage, des lions en fer forgé soutenant les armes ; le second est gracieux et plein de fantaisie comme tout l'ensemble de la décoration de l'hôtel de Panisse-Passis, son mouvement renflé est plus accusé. C'est un très beau travail de l'époque Régence, comme on pourra s'en rendre compte sur notre reproduction. Deux autres balcons à mouvements renflés sont à signaler : le premier sur le Cours (à l'hôtel du Chevalier Hansy, ferronnerie assez ordinaire), le deuxième plus intéressant, à l'hôtel d'Ansouis ; il est à panneaux, court le long des fenêtres du premier étage et se renfle seulement en sa partie centrale ; ses retours d'angles, au coin de la rue du Bœuf sont très particuliers. Comme balcons moyens il ne nous reste plus qu'à signaler ceux de l'hôtel d'Agut (à panneaux), de l'hôtel du Poet et toute la série des balcons en forme de tuyaux d'orgues[1], qu'on retrouve, plus ou moins ornés, à l'hôtel de Caumont, à l'hôtel du Poet, rue Tournefort, à l'hôtel de Boyer d'Eguilles, au petit hôtel qui lui fait face, au pavillon de Vendôme, etc.

Hôtel Vermont
Entrées de serrures

[1] L'escalier de l'hôtel d'Estienne, rue Villeverte, est de ce type à tuyaux d'orgues.



Pavillon de Vendôme
Entrées de serrures



Hôtel d'Arlatan
Serrure, verrous et clef

N'oublions pas aussi les balcons de l'hôtel de Peyronnetti, de la rue Chabrier, de la rue des Cordeliers, etc., etc[1].

Petits balcons. — En terminant cette étude de nos balcons Aixois remarquons certains types de petits balcons, de maisons bourgeoises. Ce sont en particulier : ceux d'une maison, rue Esparia ; ceux de la maison n° 29 de la rue Roux Alphérand, et enfin les petits balcons cintrés qu'on trouve rue Chabrier et rue de la Monnaie, à la fenêtre donnant sur le derrière d'un assez important immeuble et au deuxième étage de l'hôtel d'Ansouis.

Impostes. — Passons en revue maintenant, les impostes en fer forgé qui méritent d'être reproduites ou signalées dans notre ouvrage. Aix en a possédé de toutes les formes et de tous les types connus. Plusieurs ont malheureusement disparu, car la mode est venue de les utiliser comme devant de feu dans les salons de style. Du premier type, nous trouvons un assez intéressant spécimen, dans la maison qui fait l'angle nord-est de la rue Papassaudi sur la petite place. Des impostes semblables se trouvent également rue Thiers, dans un ovale de pierre et particulièrement à l'hôtel d'Agut ; la plus belle de ces impostes est chez M. de Bresc. Nous signalerons ensuite du type à mouvement à la Berain, l'imposte de la maison qui fait l'angle nord-ouest de la rue Emeric David et de la place de la Plateforme (la plus belle d'Aix) ; celle de la maison qui fait face (même rue), à l'hôtel de Panisse Passis ; celle d'une autre maison rue Papassaud. La rue Villeverte en possède également deux intéressants modèles.

Un troisième type d'impostes à fers carrés de la fin du XVIIIe siècle, nous donne de beaux spécimens de ferronnerie ; on les trouve particulièrement place de l'Archevêché (côté sud), au n° 32 de la rue Cardinal (très intéressante de mouvement), à la maison de Gardanne (Daret, rue du 4 Septembre) et sur le Cours, dans la maison qui est à l'ouest de l'hôtel de Raousset Boulbon ; cette dernière a la forme d'un rectangle à pans, son centre est occupé par un beau vase dessiné fort habillement, en ployant des fers carrés, très joli modèle assez peu commun[2].

Examinons en détail les belles et malheureuses grilles de la Halle aux grains (façade sud) de forme demi sphériques et constituées par un rayonnement de fers carrés du centre à la périphérie, leur ensemble est des plus harmonieux. Il est pénible de voir l'abandon ou on les laisse ainsi du reste que celle des autres façades d'un travail plus contourné, qui décorent les autres façades du même édifice. Elles sont rongées par la rouille, recouvertes de crasse et de poussière, il ne serait que temps si on veut les sauver de les faire gratter et recouvrir de noir ferronnier.

Supports d'enseignes et de lanternes. — Il n'en reste plus beaucoup dans les rues d'Aix, car le gaz et l'électricité s'y sont installés, à grand renfort de pièces de fonte, et tous ceux pouvant être emportés ont été vendus. Pourtant il nous en reste encore plusieurs qui ne manquent pas d'intérêt, dans certains hôtels de notre ville : Le plus curieux se trouve à l'hôtel d'Arlatan, il a la forme

Clef du Pavillon de Vendôme

Clef de l'hôtel d'Ailhaut (Brémont)

[1] Du type à volutes, nous trouverons deux spécimens rue Cardinale (dont un fort intéressant).

[2] Une autre imposte de même genre se trouve rue Cardinale, 18.

d'une arbalète avec sa flèche, c'est un intéressant travail du XVIIIe siècle. Du XVIIe siècle, mentionnons le support de lanterne de l'hôtel d'Estienne de St-Jean, à fers enroulés, d'un vigoureux travail. Nous signalerons aussi le support de lanterne en fer carré et doré qui supporte à l'intérieur du Pavillon de Vendôme une lanterne de l'époque Régence.

Il existe un genre de travail du fer, assez commun dans le midi ; mais, chose curieuse, rare à Aix ; je veux parler des supports en fer forgé des consoles d'appartements ou de balcons. Monsieur de Savy dans son hôtel d'Arlatan possède deux consoles de ce modèle et une autre plus belle se trouve à Saint-Hyppolyte ; toutes les trois sont Louis XV. Nous n'avons pu trouver à Aix un seul balcon ayant des supports du type Louis XV et Louis XVI, si nombreux à Marseille, par exemple et si bien ouvragés.

Serrurerie. — Il ne nous reste plus à étudier, en ce chapitre, que les petits objets, intéressant particulièrement la serrurerie, il n'en reste plus beaucoup, car en bien des endroits, on a sacrifié au gout moderne et envoyé de fort beaux spécimens de verrous, clefs, etc., à la ferraille, pour les remplacer par de la quincaillerie, plus ou moins banale. Quelques demeures ont pu éviter ces profanations ; c'est ainsi que l'on trouve encore de beaux verrous à l'hôtel d'Arlatan, à l'hôtel d'Arbaud (rue des Orfèvres), au Pavillon de Vendôme, à l'hôtel de Gantelmi-Dille, à l'hôtel de Chenerilles. etc. Nous avons aussi à Aix une très intéressante collection particulière, réunie par un homme de haut goût, M. Ferrier, ou se trouvent de superbes modèles. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, on travaillait aussi le fer et la tôle de fer, pour en faire des appliques et des lustres à feuillages et à fleurs, que l'on dorait à la feuille ou peignait de tons se rapprochant de ceux des fleurs et des branches ; ce genre de travail est assez rare à retrouver ; il fut employé avant la mode des célèbres appliques et lustres du XVIIIe siècle à fleurs de saxe. Je possède un lustre et plusieurs paires d'appliques de ce type au Pavillon de Vendôme. Je signalerai également les appliques qui se trouvent dans le salon de M. Louis Jourdan.

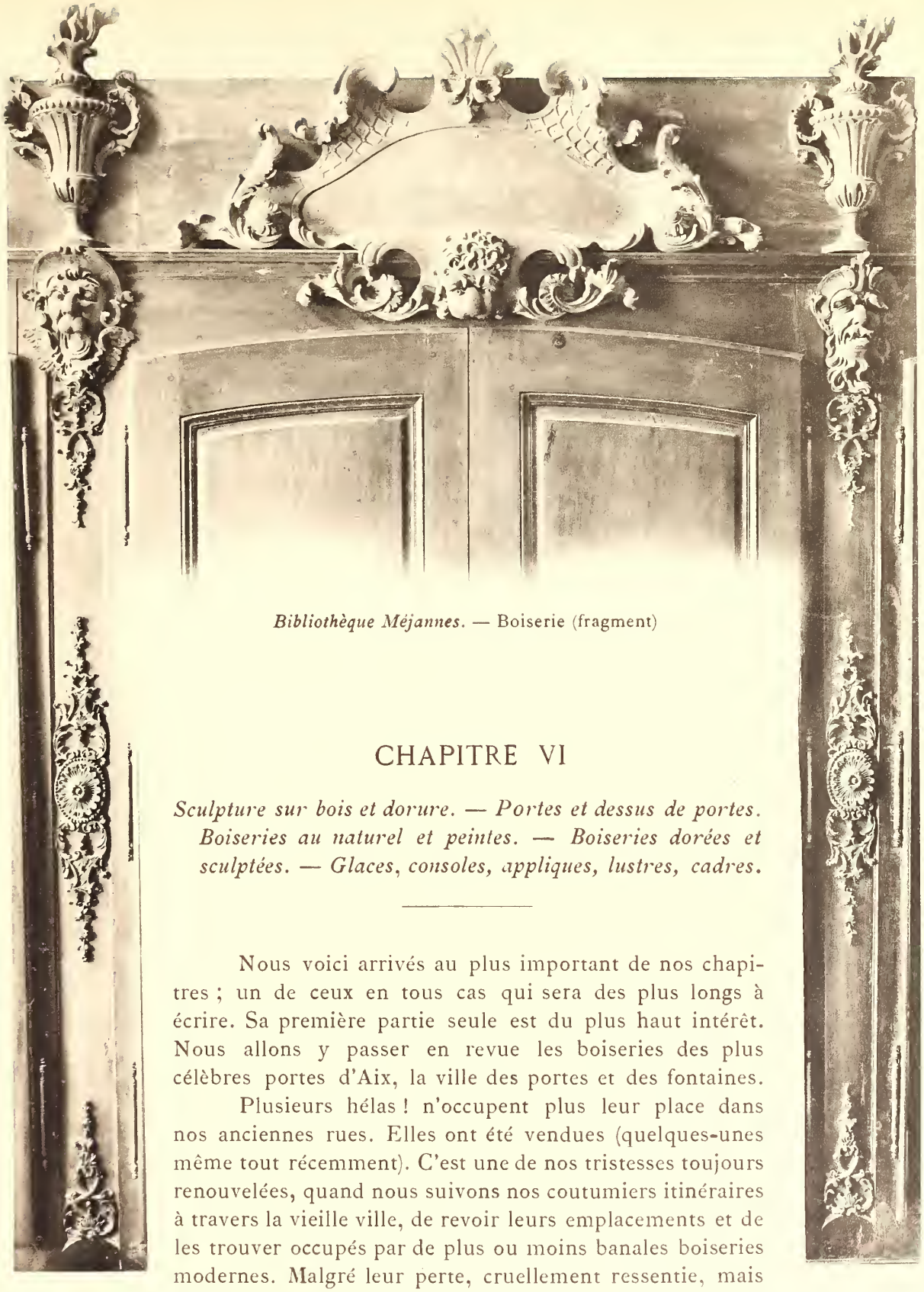
Comme serrures, entrées et clefs intéressantes, nous signalerons, en outre, de celles de la collection Ferrier.

1° Celles de l'Hôtel d'Ailhaud (Porte, rue Mignet).

2° Celles du Pavillon de Vendôme (grand portail).

3° Celles de la propriété Sextia à La Calade.

4° Celles de l'Hôtel Guillibert.



Bibliothèque Méjannes. — Boiserie (fragment)

CHAPITRE VI

Sculpture sur bois et dorure. — Portes et dessus de portes. Boiseries au naturel et peintes. — Boiseries dorées et sculptées. — Glaces, consoles, appliques, lustres, cadres.

Nous voici arrivés au plus important de nos chapitres ; un de ceux en tous cas qui sera des plus longs à écrire. Sa première partie seule est du plus haut intérêt. Nous allons y passer en revue les boiseries des plus célèbres portes d'Aix, la ville des portes et des fontaines.

Plusieurs hélas ! n'occupent plus leur place dans nos anciennes rues. Elles ont été vendues (quelques-unes même tout récemment). C'est une de nos tristesses toujours renouvelées, quand nous suivons nos coutumiers itinéraires à travers la vieille ville, de revoir leurs emplacements et de les trouver occupés par de plus ou moins banales boiseries modernes. Malgré leur perte, cruellement ressentie, mais rendue moins irréparable par les bonnes reproductions que nous en possédons[1], il en reste encore un fort joli lot à présenter à l'étude et à l'admiration de nos lecteurs. Procédant comme nous l'avons fait jusqu'ici, nous essaierons de les classer par types principaux et de les décrire successivement. L'artistique reproduction que nous donnerons des plus belles complètera nos exposés.

[1] Méjannes. Collection Heyries.

Au XVIIe siècle, furent exécutées de superbes portes de différents modèles pour beaucoup de maisons parlementaires ou bourgeoises. Examinons d'abord trois d'entre elles d'inégale importance, mais ayant des décorations du même genre. La plus grande est celle de l'Hôtel D'Estienne de St-Jean, rue Gaston de Saporta. La boiserie est entièrement décorée de feuillages sculptés en rinceaux qui festonnent en relief sur toute sa surface. Ce beau travail de sculpture sur bois est malheureusement empaté par des couches successives de peinture à l'huile. Les deux autres portes ont conservé leur bois au naturel. Elles sont moins grandes que celle de la rue Gaston de Saporta et à un seul battant. La sculpture en est plus facilement appréciable et représente des feuilles d'Acanthe, largement taillées et modelées, dessinant un ensemble décoratif ayant à peu près la forme d'un X; les feuillages s'étendent sur la surface entière du battant. La plus remarquable de ces deux portes, qui ont de grandes analogies, se trouve sur la petite place des Trois ormeaux; la seconde est à l'intersection du Cours Mirabeau et de la rue Tournefort elle est un peu moins riche de décoration.

Hôtel d'Estienne. — Porte

Boiserie de porte (*rue des Trois Ormeaux*)

Les quatre plus belles portes du XVIIe siècle, qui existent à Aix, sont peut être plus récentes que celles dont nous venons de parler. Elles offrent entre elles certaines analogies, bien que leur décoration ait des motifs variés. Je les citerai par ordre d'importance. Ce sont

Hôtel de Peyronetti. — Porte et boiserie

celles des hôtels de Maliverni, de Carces, de Régusse et de Peyronetti ; ce sont de superbes morceaux de sculpture sur bois, les deux premières surtout sont remarquables par leurs panneaux de dessus formant impostes. Celui de l'Hôtel de Maliverny représente deux enfants assis autour d'un vase ; le reste de la décoration est composé par d'admirables rinceaux sculptés représentant des feuillages d'Acanthe, et d'une guirlande que les enfants retiennent au-dessus de leur tête. Les battants de cette porte sont à panneaux moulurés rectangulaires et octogonaux d'une belle et sobre décoration. Cette boiserie était laissée dans l'abandon le plus complet par son propriétaire entre des mains profanes qui étaient allées jusqu'à y enfoncer des clous pour y pendre des ficelles et faire sécher des chiffons. Cet état de chose à pris fin, ces jours-ci, malheureusement au détriment d'Aix artistique. Le propriétaire s'est décidé à la vendre. Nul doute que son nouveau possesseur ne la traite avec plus d'égards. Mais où l'emportera-t-il ? Restera-t-elle même en France comme sa malheureuse sœur du XVIIIe siècle, la célèbre boiserie de B. Toro qui orne maintenant une salle du musée de Lyon ? Il est permis d'en douter, je suis heureux de pouvoir au moins dans ce volume rendre en quelque sorte les derniers honneurs à cette œuvre importante de Jean Claude Rambot à jamais perdue pour Aix[1].

Non moins misérablement traitée, est la magnifique porte de l'Hôtel de Carces,

[1] C'est heureusement aussi le musée de Lyon qui en est l'acquéreur.

Hôtel de Carces. — Imposte en boiserie

Hôtel de Régusse. — Porte et boiserie

attribuée à Toro mais que je crois plutôt de J.-C. Rambot ; ses battants tombent en ruine. Ils eurent de belles moulures et de larges panneaux. Nous donnons une excellente reproduction de sa belle imposte sculptée. Le motif central de sa décoration représente un grotesque à la Berain, dont le bras et le torse finissent en feuillages d'acanthe, qui se développent en rinceaux à droite et à gauche et couvrent la surface du reste du panneau. Quel

magnifique et puissant ciseau les fit jaillir jadis du cœur de ce bois ; c'est une admirable chose stupidement laissée à l'abandon et qui a subi même des mutilations : la moitié du nez et de la figure et plusieurs morceaux d'acanthes ont en effet disparu. Cette porte est certainement guettée par les marchands et subira le même sort que sa voisine de la rue Eméric David, à moins qu'un homme de goût de la localité ne l'achète !... Aixois encore une fois attention ! veillez je vous en prie sur vos derniers chefs-d'œuvre ! Il n'est que temps.

Dessus de porte (boiserie) *(rue des Epinaux)*

Les deux autres portes de cette belle série ont des battants plus ornés et des impostes rondes. Elles sont également d'un remarquable travail, parfaitement entretenues et d'une très belle patine de bois. L'imposte de celle de l'hôtel de Peyronetti à des guirlandes sculptées qui rappellent, par leur mouvement, les têtes de lions ou elles sont attachées par des rubans, les sculptures sur pierre et sur plâtre du pavillon de Vendôme ; je crois qu'on peut donc l'attribuer sans erreur à J.-C. Rambot. Celle de l'hôtel de Régusse à une guirlande médiane droite, d'une grande beauté et des panneaux richement sculptés.

On retrouve le même genre de décoration dans les panneaux et boiseries à guirlandes de la porte d'entrée du Pavillon Vendôme, sur les jardins.

Allons maintenant à la Mairie voir les puissantes têtes de lions fixées au milieu de ses portes, mais malheureusement peintes à l'huile[1]. Une très intéressante boiserie de la même

Hôtel de Fonvert. — Dessus de porte

[1] En voici le prix fait, découvert par Me E. Aude, dans le livre des contrats de la ville d'Aix : Année 1661, promesse par *Pierre Barbier* maître-menuisier de faire une porte en bois de noyer, doublée de bois de mesle *(sic)* pour fermer l'entrée de l'Hôtel de Ville. Il repara en outre les planches marquant les jours de la semaine à la grande horloge, le tout moyennant 385 livres.

époque que nous signalerons ensuite, est celle de la porte de la maison Pascal sise dans la lice des Cordeliers; elle est surtout remarquable par le travail de ses moulures d'encadrement précieusement fouillées et assemblées avec goût. C'est l'unique porte d'Aix ayant ce genre de décoration. Elle est très peu connue, bien peu de promeneurs dirigent leurs pas vers ces parages, je la recommande aux amateurs de belles boiseries. Elle est en parfait état et soigneusement entretenue. Voici maintenant l'énumération de toute une série de boiseries également du XVIIe siècle du même type beaucoup moins belles que les précédentes, elles ne manquent pas en leur simplicité d'intérêt décoratif. Presque toutes ont été malheureusement peintes. La plus intéressante de ces portes est celle de la rue des Epinaux, avec une belle imposte sculptée. Viennent ensuite dans l'ordre de mes préférences celle des hôtels de Nibles, d'Agut, de Forbin, de Chateaurenard, d'Espagnet, d'un hôtel rue Littera, de la maison de la belle du Canet rue Verrerie, etc. Elles méritent qu'on s'y arrête, mais ne peuvent se comparer à celles précédemment étudiées.

Hôtel de Raousset-Boulbon. — Porte

Voyons encore, avant de passer au XVIIIe siècle, toute une série de portes qui sont surtout intéressantes par leurs dessus, de travail parfois exceptionnel. Ce sont celles des hôtels de Fonvert rue Littera, de Boisgelin (porte intérieure donnant sur la cour), d'une ancienne chapelle rue du Louvre, de l'Archevêché, du presbytère de St-Sauveur, d'une maison à l'angle de la place et de la rue d'Adanson et enfin de l'hôtel

Hôtel d'Arbaud-Jouques. — Porte

Maison Pascal (Lice des Cordeliers)
Boiserie de porte du XVIIe siècle

de Saporta. L'imposte de l'hôtel de Fonvert est un des plus beaux morceaux de la sculpture décorative Aixoise, elle peut rivaliser facilement avec celles des hôtels de Maliverny et de Carces.

Hôtel de Panisse-Passis. — Porte

Hôtel d'Ailhaut. — Porte

Bien qu'elle soit beaucoup moins connue, car elle se trouve dans une rue obscure et peu fréquentée. Elle représente un vase à parfums formant motif central sur un socle à larges rinceaux. De ses anses se détachent des palmes et une merveilleuse guirlande de fleurs et de fruits au sommet du panneau entourant une très belle coquille renversée qui surplombe le vase. C'est une boiserie malheureusement peinte. Celle de la rue Adanson est presque aussi agréable, bien que de petite dimension. Elle est du même maître et remarquable surtout par les têtes de griffons qui soutiennent la guirlande centrale. Celle de la rue du Louvre plus archaïque que les précédentes, représente un écusson soutenu par deux sirènes. celle de la rue G. de Saporta un écusson soutenu par des lions. Celle de l'hôtel de Boisgelin des personnages. Enfin, l'imposte demi circulaire de la porte monumentale de l'Archevêché contient un écusson en forme de cœur, d'où rayonnent de beaux feuillages sculptés. Les battants de cette dernière porte ont aussi de fines et sobres décorations.

Nous voici arrivés à l'époque de transition entre le Louis XIV et le Louis XV. Nous avons sur le cours à l'hôtel de Raousset Boulbon un remarquable modèle de porte de cette époque, sa boiserie en chêne bien entretenue est dans un parfait état de conservation. Comme toutes les portes que nous allons étudier maintenant, elle se compose de deux parties, un dessus contenant souvent en son motif central les armes ou le mono-

gramme sculptés du propriétaire et des battants formés de panneaux moulurés en largeur et en hauteur; généralement par trois. Ceux du bas plus exposés ne sont pas sculptés et forment divers modèles, se ressemblant beaucoup, de croix de St-André composées de morceaux de bois découpés et rapportés lorsqu'il ne sont pas enlevés en plein bois.

Ce qu'il y a de particulier dans la porte de l'hôtel de Raousset, c'est la finesse des encadrements et la sobriété de la décoration. Le dessus contient un beau monogramme. Cette porte est très particulièrement séduisante.

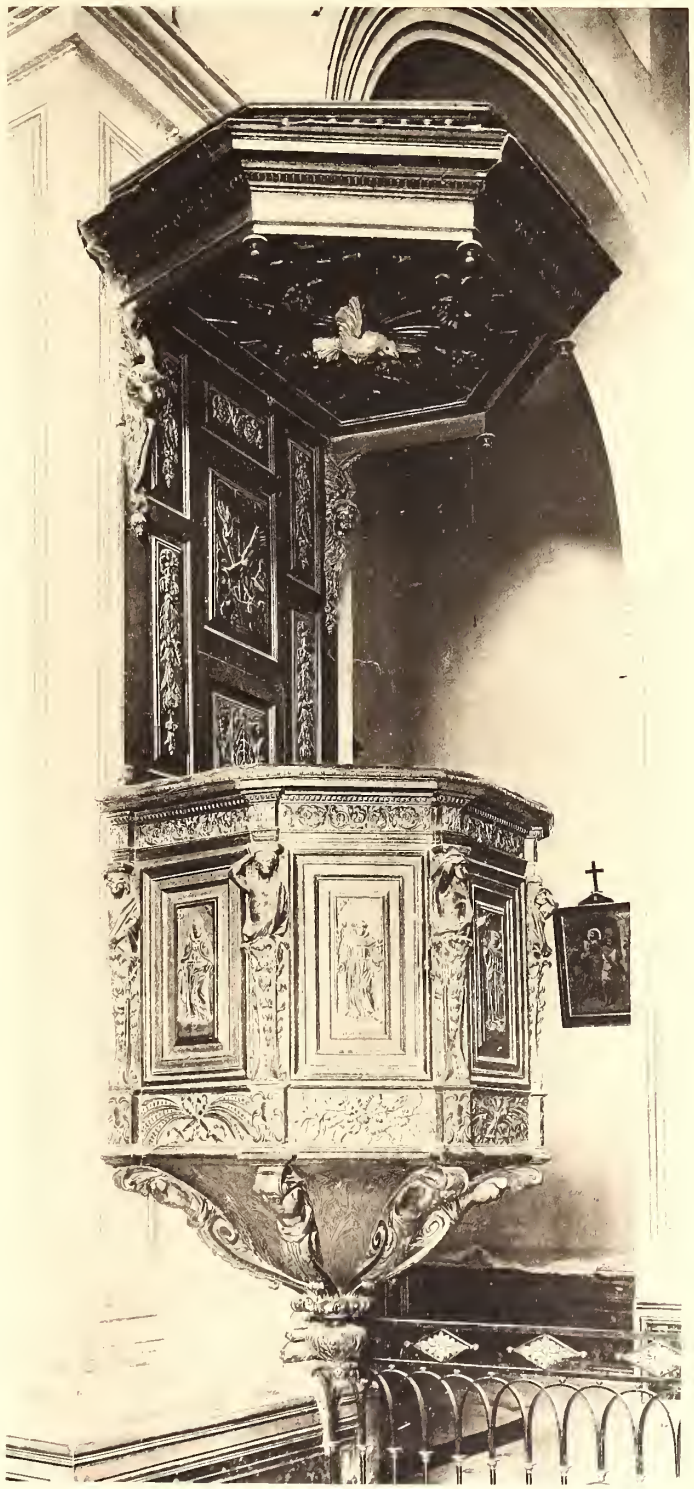
Pavillon de Vendôme. — Boiserie peinte

Dans leur simplicité celles de la Sous-Préfecture et de l'hôtel d'Ansouis, malheureusement peintes, doivent se rattacher au même type. Viennent ensuite, dans ces spécimens d'époques de transition, trois admirables portes ; mais la plus belle est la plus grande nous a été malheureusement enlevée il y a deux ou trois ans déjà. C'est la fameuse boiserie de Bernard Toro qui clôturait l'hôtel d'Arlatan, ce chef-d'œuvre de sculpture n'est pas tout à fait perdu pour nous. Il reste en France et se trouve actuellement comme nous l'avons déjà dit au Musée de Lyon où il a été fort bien nettoyé et remis à bois naturel. Cette boiserie fut exécutée par l'artiste pendant son premier séjour à Aix, de 1695 à 1700. Son dessus porte, au lieu de monogramme comme dans la porte de l'hôtel de Raousset, une pomme de pin en relief entourée de gracieuses sculptures, et, encadrée d'une puissante moulure à coquille à mascaron d'un travail admirable. Dans les panneaux des battants on ne saurait trop apprécier l'exécution des diverses moulures des guirlandes et des têtes de femmes formant le motif supérieur du panneau central.

Amour bois doré et peint (XVIIe siècle). *Collection Dobler*

Après cette admirable porte, nous en étudierons deux, presque aussi belles et dont nous sommes heureux de signaler le bon état de conservation et d'entretien : ce sont celles des hôtels d'Arbaud Jouques et de Panisse Passis ; toutes deux ont sur les panneaux du centre de leur battant, des trophées d'armes, carquois, flèches, lances, haches etc., superbement sculptés ; ceux de l'hôtel de Panisse sont les plus riches, et les panneaux secondaires de cette porte sont plus décorés également que ceux de la porte de l'hôtel d'Arbaud-Jouques. La sculpture en est des

plus sèches. Cette dernière a son dessus orné d'un superbe monogramme, celui de l'hôtel de Raousset, mais d'un travail moins savoureux. Nous terminerons l'étude des boiseries de portes du XVIIIe siècle par l'énumération et l'examen plus ou moins détaillé de celles d'un dernier type, très caractéristique- ment Louis XV, et dont nous avons de nom- breux modèles à Aix. Dans cette intéressante sé- rie, la plus belle porte est sans contestation pos- sible celle de l'hôtel d'Ailhaut rue Mignet, son encadrement de pierre a été si- gnalé pour son curieux masca- ron représentant une tête de ber- gère drôlement chapautée. Sa boiserie est re- marquablement travaillée comme on pourra s'en rendre compte par sa reproduc- tion. Viennent ensuite, par or- dre de mérite, la boiserie de noyer de la porte de l'hôtel Coupin, ancien hôtel de Gras place des Prêcheurs, un peu moins riche de détails; on en remarque les têtes taillées fort habilement. Cet- te porte, comme la précédente fut sculptée par Saurin on en connaît le prix de revient, ce qui est précieux au point de vue documentaire pour l'art déco- ratif de cette époque[1]. L'hôtel de Carondelet (de Joursenvault) rue Cardinale a le même genre de sculpture mais sans mascarons, les hôtels des deux Facultés également; enfin rue de la Misé- ricorde et rue Thiers se trou- vent deux portes infiniment plus simples, mais présentant la mê- me disposition générale. Comme boiserie de style Louis XVI, nous ne connaissons guère à signaler



Chaire en bois doré
(anciennement dans un couvent à Lambesc)

[1] Voici la pièce concernant cette porte que possède M. Arbaud : « Le sieur Saurin sculpteur en bois *(sic)* de cette ville promet à M. de Gras, conseiller au Parlement, et s'oblige à sculpter les ornements sur la porte en bois de noyer qui doit être faite pour le vestibule de la maison de M. l'Abbé de Mayol son oncle située sur la place des Prêcheurs, tel qu'il l'a dessiné lui-même en grand sur le dessin qui a été tracé de la dite porte, moyennant la somme de 87 livres. Sous les conditions que tous les sus-dits ornements bien exécutés et fixés avec tout le gout possible. La présente faite le 25 juillet 1766 ». Signé Saurin.

Suit le reçu des dits 87 livres.

Bois dorés et sculptés par Veyrier *(Collection S. de Bresc)*

que le dessus de la porte du bel hôtel de Bonnet de la Beaume, rue du Bœuf. Avant de clôturer le premier paragraphe de cet intéressant chapitre sur les portes d'Aix, nous voulons consacrer quelques lignes et nos vifs regrets d'artiste, à une petite porte de maison bourgeoise, disparue, hélas! depuis plus d'une douzaine d'années déjà de son modeste cadre de la rue Espariat, mais qui était bien la plus ravissante chose que l'on put voir. Sa reproduction nous a été heureusement conservée par le photographe Heyries; cette boiserie malheureusement peinte à l'huile était surtout remarquable par une frise représentant des amours. L'un était figuré assis. Le motif central était composé d'une sphère à laquelle s'appuyaient deux autres amours; enfin, un deuxième groupe de deux amours luttant terminait l'ensemble de ces très beaux morceaux de sculpture. Le battant avait également un beau marteau en cuivre[1].

Boiseries (bois naturel). — La plus belle boiserie de ce genre que nous possédions à Aix se trouve à la bibliothèque Méjannes, dans la nouvelle salle des manuscrits. Cette œuvre magistrale attribuée au célèbre tailleur de bois B. Toro eut des fortunes diverses, elle se trouvait il y a quelques années fractionnée dans les bureaux de la Mairie, depuis que le Préfet en eut emporté une partie à Marseille, quand le siège Préfectoral y fut définitivement établi sous la restauration; c'est grâce aux efforts patients et à l'inlassable bonne volonté du Conservateur actuel de la bibliothèque Méjannes M. Edouard Aude qui a pu obtenir l'autorisation de rassembler les parties éparses et les reconstituer en un tout harmonieux. C'est une boiserie d'une superbe patine[2], sobre, et d'un très remarquable travail. La plus importante boiserie que nous connaissions, après celle de la Méjannes, se trouve à l'église de la Madeleine; elle est comme la précédente du XVIIIe siècle et constitue le buffet d'orgue de cette église. Il fut exécuté dit-on par un dominicain du nom de

[1] Cette porte est actuellement à Marseille chez M. Grobet.

[2] Le corps des armoires est en noyer, les ornements et masques en tilleul.

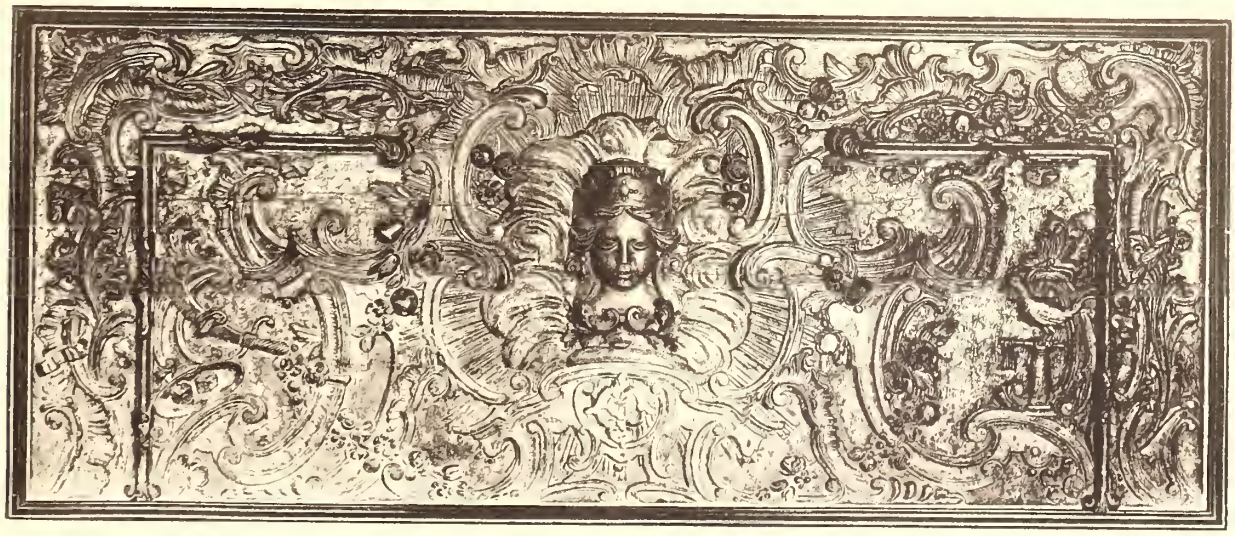
F. Isnard ; au nombre des ornements qui le décorent, se trouvent en grandeur naturelle au sommet et à chaque extrémité, un ange debout sonnant de la trompette. Dans l'intervale sont les armes de l'ordre de St-Dominique, surmontées de la tiare pontificale.

Signalons, encore dans les églises, les deux buffets d'orgues de St-Sauveur, qui sont du XVIIIe siècle. Les armoires de la sacristie de l'église de la Madeleine et enfin la chaire à prêcher de l'église St-Jean-Baptiste (du Faubourg) ; elle est en bois de noyer. Le sculpteur a représenté sur son pourtour les figurines assises des quatre grands docteurs de l'église latine : St-Jérôme, St-Augustin, St-Ambroise et St-Grégoire. Dans les intervalles trois bas-reliefs, représentent au milieu la Transfiguration, à droite les Evangélistes, à gauche la prédication de St-Paul, au dossier l'ange du jugement sonnant de la trompette. Sur le haut de l'abat-voix se trouve un St-Jean-Baptiste debout.

Comme boiseries au naturel chez les particuliers, nous ne connaissons guère que celles qui ornent la salle à manger de l'hôtel de Giraud d'Agay ; elle est en cerisier. Le grand panneau surtout est un joli travail du XVIIe siècle ; il a ceci de particulier, que bien des novices en fait d'objets d'Art le prendraient pour un ouvrage exécuté sous le règne de Louis XVI à cause des ornements qui le décorent. Il ne faut pas oublier qu'ils furent également appréciés sous Louis XIV, mais qu'à cette époque la manière de sculpter était bien différente. On peut s'en rendre compte sur la boiserie en question où les fleurs sont traitées dans le plus pur style du XVIIe siècle.

Nous aurions volontiers parlé des magnifiques boiseries de St-Maximin si elles n'étaient pas déjà si connues et vraiment par trop loin de notre centre pour entrer dans le cadre de cette étude.

Boiseries peintes. — Il existait sous les règnes de Louis XIII et Louis XIV à Aix, nombre de maisons dont les plafonds étaient soutenus par des poutres apparentes, très souvent ornées de jolies peintures, polychromes ou en camaieu. La plupart de ces plafonds ont été refaits au XVIIIe siècle et ont disparu, ou ont été recouverts de plâtreries à moulures. Nous connaissons encore de beaux spécimens de plafonds à poutres, décorées de peinture ; ce sont ceux de la maison du peintre Ed. Ducros, place des Marroniers, de récentes réparations les firent découvrir en parfait état de conservation. Le même genre de décoration existait à Château l'Arc, chez M. le Comte de Jessé Charleval, mais le mauvais état de leurs peintures a obligé le propriétaire de les faire enlever. On en a refaites qui sont loin d'égaler les anciennes. D'autres boiseries peintes existent encore à Aix. La plus curieuse que nous connaissions se trouve dans le boudoir du Pavillon de Vendôme. Elles



Bois doré, devant de cheminée (*collection Dobler*)

fut décorée par un des Parrocel au XVIIe siècle[1]. Très largement exécutée pour l'époque, on y retrouve une suite de paysages Aixois et Provençaux; elles sont d'une belle couleur et dans un excellent état de conservation. Des peintures du même genre se trouvaient sur toutes les portes des salons des hôtels de Boyer d'Eguilles, de Maliverny et Ducros. Les premières sont complètement détériorées et il n'en reste que quelques traces. Celles de l'hôtel de Maliverny sont peintes en grisailles et séparent les salons aux plafonds peints par Daret. Celles de mon ami Ducros à fond jaune sont pleines d'intérêt; ce sont les seuls spécimens qui nous restent de ce genre de décoration très apprécié au XVIIe siècle.

Pavillon de Vendôme (collection Dobler)
Bois sculptés et dorés du XVIIe et XVIIIe siècles

Bois dorés et sculptés. — Nous allons, maintenant étudier, les bois dorés si nombreux jadis en Provence comme en Italie, aux époques qui nous intéressent et très particulièrement remarquables à Aix et dans ses environs. Il en existe encore d'une très grande beauté. Bien que le goût de ce genre de travail décoratif redevienne à la mode et que les bois dorés commencent à être très recherchés à cause du ton chaud et vermeil de leurs magnifiques dorures (inimitables jusqu'à présent), ce qui tient en partie à leur exécution sur bois de noyer. Nous avons eu à Aix une admirable école de sculpteurs-doreurs qui travaillaient à la fois dans les deux genres. C'est ce qui fait la beauté des ouvrages sortis de leurs ateliers; ils excellaient dans la réparure de ces belles dorures à l'eau et savaient préparer de durables dessous à leurs feuilles d'or, grâce à leur habileté et à leur faire à la fois large et précis. Ils travaillèrent ainsi que leurs élèves à l'ornementation d'une quantité d'églises, de château et d'hôtels, dont les salons et les boudoirs possèdent encore malgré le drainage des antiquaires, de somptueuses boiseries, de superbes glaces et consoles. Les plus grands de ces artistes ne furent rien moins que P. Puget, Veyrier, les Rambot au XVIIe siècle, Bernard Toro, Chastel et leurs élèves au XVIIIe siècle. Aix possédait une foule de leurs œuvres. Elles se comptent malheureusement aujourd'hui. Nous nous ferons un plaisir de les décrire et de les reproduire pour nos lecteurs qui y trouveront des modèles uniques de glaces, lustres, consoles, appliques, meubles meublants, baguettes d'angles et d'encadrement, etc., dont nous ne saurions trop leur recommander l'étude.

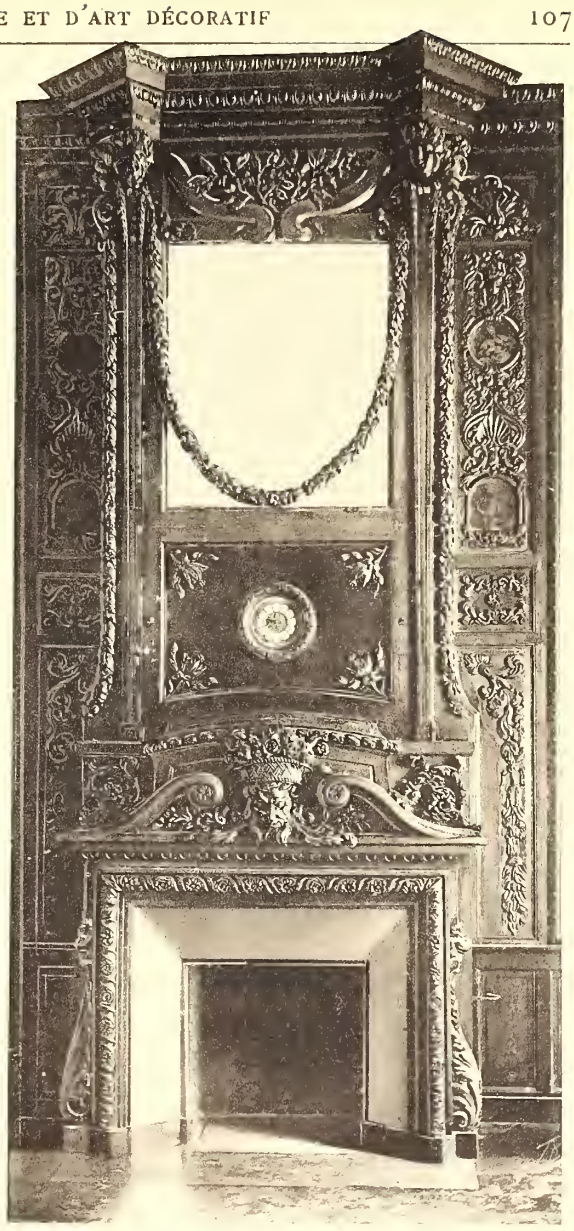
Dans les églises d'Aix, nous avons hâte de signaler à leur admiration, la chaire de St-Jean de Malte; elle est sculptée en bois et entièrement dorée, sa forme est prismatique sur ses panneaux séparés l'un de l'autre par des cariatides, sont figurés les attributs de la passion; son dossier est compris entre deux enroulements surmontés de têtes de chérubins.

[1] Parrocel de Brignolles.

L'abat-voix a un curieux dessus fait de pieds de consoles qu'on dirait provenir d'un mobilier de salon.

Le rétable de l'église du Puy Ste-Réparade, est également une fort belle chose, que bien peu d'Aixois connaissent et qui mérite la visite de tous les amateurs de boiseries et de riches dorures. Celui de Rognes également. Nous mettrons aussi sous les yeux de nos lecteurs, la suite des boiseries dorées et la reproduction de la chaire (presque aussi belle que celle de St-Jean de Malte) d'un couvent de Lambesc qui a été malheureusement vendue.

Beaucoup de nos églises provençales furent, dépouillées par les antiquaires de richesses admirables qui sont perdues à jamais. Nous ne saurions trop le déplorer. Nous nous permettrons aussi de trouver lamentable le manque de goût et d'éducation artistique qui semble avoir été de règle depuis un siècle dans le bas clergé catholique et même parfois chez des curés de grandes églises. C'est grâce à ces lacunes que tant de belles choses ont été enlevées à vil prix, dans les églises, par des marchands habiles et peu scrupuleux, pour être remplacées par les abominables produits du soi-disant art religieux, qui fleurit dans le quartier St-Sulpice à Paris. Ferronneries, bois dorés, étoffes, bois, ivoires, bronzes, émaux, tableaux, une infinité de chefs-d'œuvre ont ainsi disparu des églises, qui regorgent à leur place,

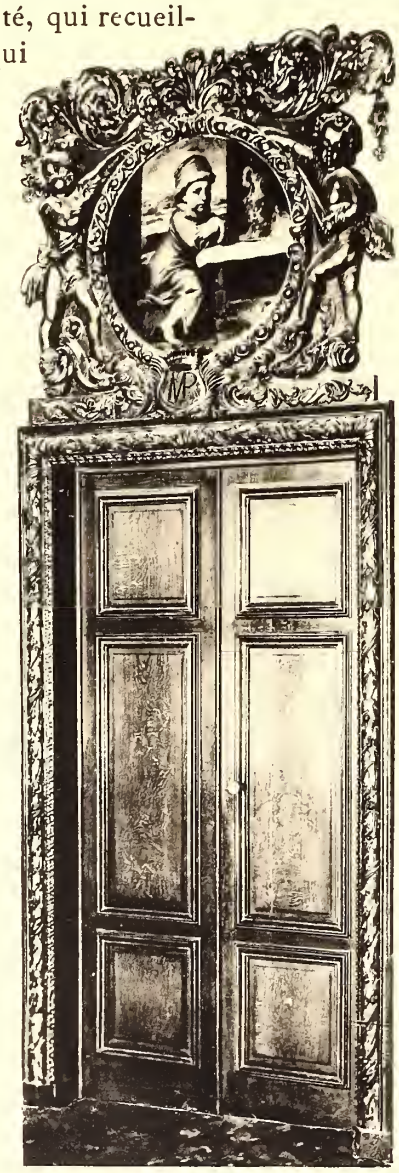


Hôtel de Vonel (collection de Mougins-Roquefort)
Ancienne cheminée sculptée et dorée

Musée d'Aix
Boiserie dorée et sculptée par J.-C. Rambot
Médaillons de Levieux et de Daret (XVIIe siècle)

d'odieuses plâtreries peintes, d'abominables chemins de croix en chromo, etc, etc. Ce fut un scandale qui malheureusement dura trop longtemps. Je sais qu'on se préoccupe maintenant dans les séminaires, d'enseigner aux jeunes prêtres à distinguer un objet d'art religieux, des belles époques de l'horrible production de St-Sulpice. Il n'est que temps!

Ceci dit, retournons aux œuvres, bien rares, qui nous restent et chez les particuliers qui ont essayé d'en sauver au moins certaines parties. Nous connaissons plusieurs collectionneurs dans notre vieille cité, qui recueillent et recherchent toutes les reliques du passé, et qui mettent ces boiseries dorées à l'abri des atteintes des marchands, surtout des bruleurs d'or. Cette dernière catégorie d'iconoclastes, a détruit depuis un siècle et continue à faire disparaître une quantité énorme de fort jolies sculptures et de remarquables cadres. Elle les rebrûle sans pitié pour passer au tamis leurs cendres et trouve, grâce à la belle matière employée autrefois, une lucrative récompense à ces abominables pratiques. Parmi ces amateurs de bois dorés (qui sont loin de faire à mon avis un mauvais placement); nous signalerons en premier lieu : M. de Bresc, l'érudit collectionneur, Président de l'Académie d'Aix; il a sauvé une riche boiserie d'église qui fait l'ornement de sa salle à manger. Elle est surtout remarquable par ses figures d'enfants si belles et si somptueusement dorées. Cette œuvre que Veyrier exécuta à Trets est d'une grande beauté. M. Edouard Ducros le distingué paysagiste Aixois possède dans son cabinet une très belle bibliothèque, faite avec une partie de boiserie d'église, elle est d'une admirable dorure. On trouve aussi un beau lustre en bois doré, travail du XVIIe siècle dans le même cabinet et de jolis panneaux à sujets (instruments de musique, lyre, etc.) dans son atelier. Je possède enfin au Pavillon de Vendôme toute une collection de bois dorés du XVIIe et XVIIIe siècles. Parmi les pièces importantes, je signalerai deux grandes colonnes torses décorées de feuillages de vignes, d'oiseaux et d'enfants. Toute une série de colonnes plus petites d'un fort beau travail également, des vases décorés de grecques Louis XVI. La grande cheminée de l'atelier Vanloo; la bibliothèque si élégante et originale de mouvement qui lui fait face dans le même atelier; divers panneaux provenant d'un ancien buffet d'orgue; une remarquable lanterne de pénitents et un lustre, véritable chef-d'œuvre de sculpture et de dorure du commencement du XVIIIe siècle.



Musée d'Aix
Boiserie dite : de la belle du Canet

Etudions maintenant les boiseries profanes qui furent exécutées aux mêmes époques pour de riches particuliers Aixois. La plus grande que nous connaissions du XVIIe siècle et la plus importante à Aix, est la célèbre boiserie dite de la belle du Canet; elle a eu de singuliers avatars. Nous avons vu, dans un précédent chapitre comment et pourquoi elle fut exécutée. Très caractéristique de son époque elle avait une superbe dorure et était composée de panneaux longs, encadrant des portes, de médaillons, contenant des peintures

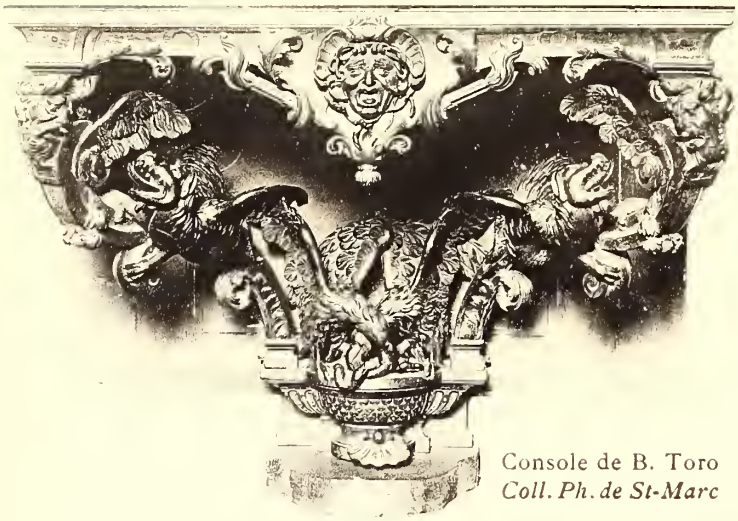
Pavillon de Lanfant. — Boiserie de Bernard Toro

de Daret, et de quatre dessus de portes de Levieux, représentant les raisons, ces derniers soutenus par des enfants en demi-relief, rappellant beaucoup par leur mouvement les gypseries de l'hôtel de Maliverny (œuvre du même maître). Il faut y ajouter les lourdes moulures à feuillages qui encadraient le plafond peint par Daret, et les treillages dorés maintenant des carreaux de glaces qui complétaient ce très luxueux ensemble. Après la Révolution, la demeure de l'ancienne amie du cardinal de Vendôme, fut livrée aux Philistins et les célèbres bois dorés eurent comme les peintures à subir de rudes épreuves. Plus tard, sous le deuxième empire le premier président Rigaud en fit l'acquisition pour une somme dérisoire et les fit établir dans la salle à manger de son hôtel du Cours Mirabeau, l'ancien hôtel de « l'ami des hommes », actuellement propriété de la famille de Mougins-Roquefort. Malheureusement, quelques morceaux ayant du être ajoutés et refaits, au lieu de faire la dépense nécessaire pour en raccorder la dorure, en complétant ce bel ensemble, le premier président eut la malheureuse idée de faire peindre cette boiserie dorée et la fit recouvrir d'une vigoureuse couche de peinture, simulant le vieux chêne (le vieux chêne à l'huile était fort à la mode à cette époque). Du coup cette œuvre remarquable de J.-C. Rambot perdit les trois quarts de son ancienne splendeur et prit un aspect lourd et désagréable, qu'elle a encore. Le dernier propriétaire voulant utiliser son rez-de-chaussée, l'a loué et ne pouvant laisser installer les bureaux d'une société financière au milieu de ces témoins d'un glorieux passé, il s'est décidé à les faire enlever. Il vient de faire généreusement don des boiseries et des panneaux peints qu'elles encadrent à la Ville d'Aix. On a failli mettre ce beau spécimen de bois taillé et doré au muséum d'Histoire naturelle ; réflexions faites,

Pavillon de Vendôme
Dessus de porte bois sculpté
par J.-C. Rambot

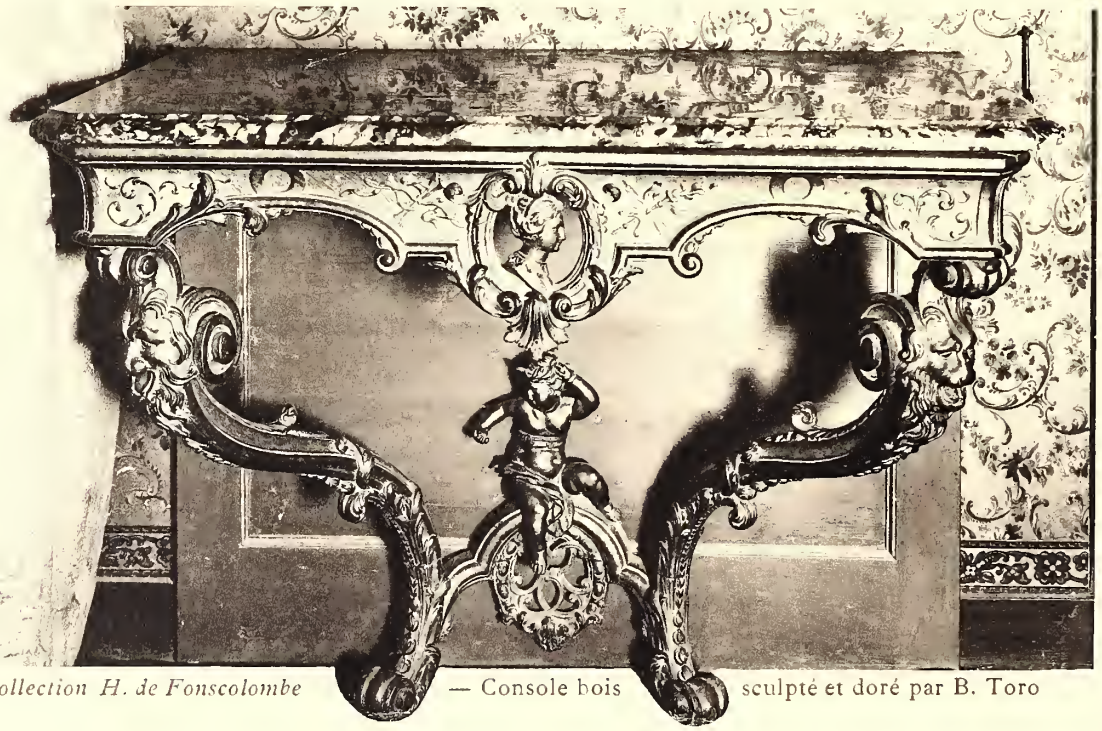
après de nombreux pourparlers, c'est au musée qu'on l'installe, au moment même où j'écris ces lignes. Le choix de l'emplacement qu'on lui donne, ne me parait pas des plus heureux, je souhaite qu'il ne soit que provisoire et mon désir particulier serait de voir ces boiseries encadrer les portes d'une grande salle de l'Archevêché ou l'on établirait (puisque hélas on y peut pour le moment loger Monseigneur l'Archevêqne) un musée mobilier. Ce pourrait être un des plus beaux de France si notre municipalité voulait s'en donner la peine. Le voudra-t-elle ?

Console bois doré par B. Toro anciennement à Aix



Console de B. Toro
Coll. Ph. de St-Marc

Pour Aix quoi qu'on dise ou fasse ce n'est pas le présent ni surtout l'avenir qui pourra lui donner de l'intérêt. C'est son passé, son magnifique passé qui seul nous apportera le flot de visiteurs (je ne dis pas des Cooks) et les hommages mondiaux des artistes, que ni son carnaval, ni sa future ville d'eaux ne pourront lui procurer jamais. En effet on crée des villes d'eaux tous les jours dans des endroits mieux placés que notre chère ville pour assurer leur succès. Et quant à notre fameux carnaval d'Aix le jour où une ville environnante voudra faire aussi bien que nous. Elle fera mieux... Par contre demandez lui de nous présenter un ensemble d'Art et de belles choses comme celles que nous possédons encore ici, elle ne le pourra. Car ces choses ne se refont pas. Mais je crains de m'être laissé entrainer un peu trop loin, revenons à notre



Collection H. de Fonscolombe — Console bois sculpté et doré par B. Toro

sujet et à nos chères boiseries. Nous donnons la reproduction de cette belle œuvre de sculpture et de dorure malheureusement peinte en vieux chêne. Si on avait le temps et les moyens d'en gratter la couche de peinture, il serait possible de lui redonner son ancienne splendeur. Je m'en suis personnellement assuré. Ce travail est possible. Il demande seulement de la patience. Espérons qu'on pourra l'entreprendre et le mener à bonne fin dans l'intérêt de nos beaux souvenirs d'art décoratif ancien[1].

Après cette très importante boiserie, nous allons en étudier, de plus récentes dans quelques hôtels particuliers, qui furent faites sous la Régence et au XVIIIe siècle. Ce genre de travail sera toujours plus goûté des parisiens que celui dont nous venons de parler, car leur style convient mieux aux petites pièces plus ou moins basses de plafond dont ils peuvent généralement disposer. Bien que je ne partage pas tout à fait leur engouement, je n'en apprécie pas moins à leur juste valeur ces fines et élégantes boiseries, que nous irons admirer à l'hôtel de Saporta, à l'hôtel de Carondelet, à l'hôtel de Simiane, à l'hôtel de Castillon, etc. Nous insistons particulièrement sur celles de l'hôtel de Carondelet (Joursenvault), qui forment un ravissant ensemble. La pièce qui les contient est, à notre avis le plus parfait salon de style que nous connaissions à Aix. Elles datent de la Régence, et sont décorées d'ornements (corbeilles de fleurs, instruments de jardinage et de musique) qui paraissent plutôt avoir été exécutés sous Louis XVI. Il n'en est rien, nous avons déjà vu (boiserie de Giraud d'Agay) qu'on se trouve quelquefois en présence de fantaisies d'artistes qui ont été de véritables précurseurs. Les boiseries régence qui ornent une des chambres d'honneur de l'hôtel de Saporta sont moins importantes mais tout aussi pleines d'intérêt. Elles sont plus complètement dorées que les précédentes dont les ornements seuls avec les glaces et les consoles ont été revêtues d'or.

De jolis panneaux de boiseries du même genre se trouvent également à l'hôtel de Simiane constituant les dessus de portes et de glaces de l'ancien salon de la petite fille de Madame de Sévigné, elles ont été malheureusement redorées en partie. L'ameublement de ce salon n'est plus du tout homogène. Le rez-de-chaussée de l'hôtel de Castillon possède aussi un fort joli salon en boiserie, on y retrouve des motifs de décoration (trophées d'armes) sur les glaces et dessus de porte qui rappellent les panneaux de portes des hôtels d'Arbaud Joucques, et de Panisse Passis.

Avant de passer au dernier paragraphe de ce chapitre, qui comprendra l'étude des petits bois dorés d'ameublements (glaces, consoles, appliques, cadres, etc.), nous signalerons à nos lecteurs deux jolies boiseries du XVIIIe siècle, non dorées, qui ont des points de ressemblance et sont restées laquées en gris. La plus intéressante se trouve dans la salle à manger du Pavillon de Lanfant ou elle constitue le cadre et le dessus d'une grande armoire; elle est d'une grande élégance : tête de faune, corbeilles de fruits, médaillon central et guirlandes, sont délicatement travaillées par un maître. La deuxième appartient à M. Gondrand ancien photographe. Il l'a placée dans une serre au fond de son jardin ou l'on s'étonne de la voir voisiner avec des platreries modernes de très médiocre intérêt. Elle est agréable et intéressante quoique moins remarquable que la précédente et accompagnée d'une console également peinte en gris assez élégante de lignes. (N'oublions pas également les boiseries et dessus de portes Louis XVI de l'hôtel Vermont et de l'hôtel de Suffren Cours.)

[1] J'ai le grand plaisir de constater en terminant mon livre que ce travail vient d'être exécuté au musée sous la direction du conservateur M. Pontier par M. Raynari. Il a fort bien réussi. La dorure est très belle et la boiserie reprend toute sa valeur.

Nous allons maintenant terminer ce chapitre par une promenade au Musée d'Aix et dans les hôtels particuliers, à la recherche des beaux cadres de tableaux et de glaces, des riches consoles et de toute une serie de bois dorés d'appartement, dont Aix est encore très richement doté. Si l'on appelle généralement notre ville la cité des portes et des fontaines, on pourrait sans crainte d'erreur ajouter : et des beaux cadres. Notre musée seul en contient une quantité, et, il a été possible à un inspecteur des beaux-arts d'affirmer qu'il en possède pour une valeur marchande de plus de deux cent milles francs.

Nous signalerons et reproduirons parmi les plus beaux ceux qui encadrent les portraits de la famille de Gueydan par Rigaud et Largillière et plusieurs autres provenant du leg de Bourguignon qui se trouvent dans la même salle et dans celle qui lui fait suite immédiatement ; nous en avons déjà dit un mot au chapitre des peintures. Dans la deuxième salle que nous venons de citer se trouve un inappréciable chef-d'œuvre de sculpture[1] et de dorure, que je ne me lasse pas de contempler dans mes fréquentes visites au Musée. Tout y est magistral et superbe : Composition, invention, exécution, ton de la dorure et détails d'ornementation, roseaux, oiseaux, char, armes, etc., etc. ; on pourra se rendre compte par la reproduction de la valeur de cette œuvre admirable. Elle ne pourra malheureusement pas nous donner une idée de sa riche tonalité de dorure. C'est une pure merveille d'art décoratif, œuvre d'un prestigieux artisan des belles époques ; nous ignorons son nom hélas ! rien dans la facture de ce cadre ne nous rappelle le faire de nos maîtres connus. Dans la même salle sur le panneau qui fait face à ce chef-d'œuvre, se trouve également encadrant un Rubens un superbe cadre d'un ton d'or vert très particulier, surmonté d'un curieux fronton. C'est un modèle de cadre très spécial qui se rapproche de ceux qu'on fit sous le premier empire[2]. Avant de quitter encore une fois notre cher Musée, il faut nous arrêter devant la belle table en bois doré Louis XIV qui se trouve sous le célèbre tableau d'Ingres (Jupiter et Thétis). Elle est d'une sculpture, d'une dorure remarquable et possède un dessus en mosaïque de couleur de toute beauté ; c'est le même type que celui des tables qui ornent la galerie d'Apollon (Louvre). Un autre meuble de bois doré dans la salle Rostand, traîneau ou berceau du XVIIIe siècle. Nous classerons maintenant, les boiseries d'ornements que nous allons étudier par catégories. Et nous énumérerons dans chacune les objets d'art qui s'y rattachent et le nom de leurs propriétaires actuels.

Consoles. — La plus belle console Aixoise que nous connaissions est actuellement à Paris. Elle appartient au baron Philippe de Meyronnet St-Marc, et ornait avant la mort de son père, le petit salon de l'hôtel de St-Marc, Cours Mirabeau. C'est une des plus belles œuvres connues de Bernard Toro. On y retrouve la fantaisie et l'élégante composition de ce maître tailleur de bois (figures d'hommes et d'animaux, dragons ailés, masques grimaçants, aigles dévorant des serpents y mèlent leurs formes et leurs mouvements dans le style décoratif le plus admirable. Cette console n'est pas dorée et fut exécutée pour rester à bois naturel. Dans le grand salon du même hôtel, existent deux consoles en bois doré du XVIIIe siècle, fort intéressantes également. Parmi les autres œuvres de B. Toro que nous connaissions, à Aix, nous signalerons l'ancienne console du notaire M. qui fut naturellement vendue. Nous en possédons heureusement la reproduction elle est plus simple de détails que la console des St-Marc, mais on trouve de grandes analogies dans les figures de ces deux

[1] Voir reproduction au chapitre peintures.

[2] J'ai retrouvé dans la Alt Pinacothèque de Munich de nombreux cadres de ce genre. Peut-être ce tableau vient-il de Bavière à la suite des guerres du premier empire.

œuvres. Une troisième console du même artiste existait chez les d'Albertas ; elle a disparu comme la plupart des objets d'art forts beaux et jadis nombreux dans l'hôtel de ce nom. Une jolie console de Toro de style plus simple que les précédentes se trouve chez le baron H. de Fonscolombe, dans un des salons de sa villa, elle est d'une sobriété de lignes de grand goût et possède une très riche dorure. On nous a signalé également une console au deuxième étage de l'hôtel de Beaulieu (d'Oléon) rue Roux Alphérand qui pourrait fort bien être aussi du même sculpteur[1]. De superbes consoles du XVIIIe siècle ornent, nous l'avons déjà dit, les salons aux boiseries de l'hôtel de Carondelet, de l'hôtel de Simiane, le grand salon de l'hôtel d'Espagnet, le grand atelier Vanloo au Pavillon de Vendôme, et le rez-de-chaussée de l'hôtel de Caumont. Cette dernière, parait-il, vient d'être vendue ainsi que la plupart des cheminées de ces appartements (c'est un nouveau désastre à enregistrer pour notre art décoratif ancien).

De l'époque Louis XVI, nous ne signalerons parmi les nombreuses consoles que nous connaissons, que celle du salon aux cuirs dorés du château de Fonscolombe ; de petite dimension elle est d'un dessin très particulier et possède une belle dorure. Nous avions oublié de parler dans ce même château appartenant au marquis de Saporta d'une grande table console en noyer naturel et où l'on retrouve le faire du maître toulonais. Nous ne pouvons avoir la prétention de parler de toutes les consoles qui sont à Aix ; nous n'avons cité naturellement que les plus belles et nous reproduirons les plus remarquables d'entre elles. Il est curieux de remarquer que plusieurs de ces œuvres ont été retrouvées dans des caves où en 1830 le goût de l'acajou et des bronzes dorés les avaient fait reléguer ; plusieurs y ont perdu la fleur de leur dorure rongée par l'humidité et plusieurs autres ont pris directement de ces caves le chemin de l'étranger (heureux temps pour les collectionneurs où les fauteuils de style entassés sur la place des Prêcheurs, s'achetaient de cinquante centimes à un franc la pièce, où on se servait des tapisseries pour couvrir les meubles de paille et des faiences de Moustiers pour nourir et abreuver les volailles !).

Cadres de Glaces. — Combien ont disparu hélas et des meilleurs ! Mais, il y en eut tant à Aix, qu'il nous en reste encore de fort beaux spécimens à présenter à nos lecteurs. La plus belle de ces œuvres d'art que nous ayons connue est celle qui appartenait à la famille Bremond ; c'était un cadre sculpté par B. Toro, d'une merveilleuse dorure bien qu'elle eut été arrangée sur un de ses côtés, et d'une très grande beauté d'exécution. Elle orne dit-on maintenant, ayant été vendue il y a une dizaine d'années, l'hôtel d'un des membres de la famille de Rothschild à Paris, je n'ai jamais vu de bois doré plus somptueux ; et, dire qu'on n'en a pas même conservé le souvenir par la photographie. Autant que je puis me le rappeler elle était surtout remarquable par un aigle qui déployait ses ailes sur son dessus vraiment royal. J'ai failli à cette époque l'acheter moi-même et si je ne l'ai pas fait c'est que j'en ai trouvé, au même moment, une presque aussi belle et plus importante encore, œuvre très particulière de J.-C. Rambot et qui a trouvé tout naturellement sa place dans le pavillon décoré par cet admirable Maître. Elle est surtout, comme la précédente remarquable par son dessus, terminé par un grand bouquet de plumes d'autruche et représente Mars, Vénus, Jupiter et l'Amour avec leurs attributs mythologiques sous la forme de quatre gracieux corps d'enfants délicieusement modelés et raccordés par des rinceaux et feuillages ou l'on retrouve la maîtrise du sculpteur des dessus de portes de l'hôtel de Maliverny. On la retrouve également dans les chutes et guirlandes, qui constituent

[1] Cette console appartient à Mlle d'Aubergne.

les côtés du cadre à vigoureuses moulures Louis XIV. Cet important ensemble est d'une dorure chaude et dans un très bel état de conservation ; c'est un modèle unique en son genre. Fort belle est également, celle du miroir Louis XIV, qui se trouve dans le grand salon du baron Guillibert ; d'une forme moins particulière que les glaces précédentes (c'est le classique miroir Louis XIV avec armes et écusson soutenus par deux amours formant dessus), mais le cadre en est admirablement fouillé ; c'est une véritable dentelle de bois doré, extrêmement intéressante et décorative. Des miroirs du XVIIe siècle du même genre plus ou moins riches d'ornements et plus ou moins grands se trouvent : chez Mme Henriet, rue Roux Alphérand, dans l'hôtel de Montvallon, chez M. A. d'Estienne de St-Jean, à Violaine chez M. de Lander, etc., etc. On voit que ces modèles de miroirs sont bien représentés encore dans notre cité. De très beaux miroirs de la régence s'y trouvent et s'y trouvaient surtout. Le plus remarquable que je connaisse appartient au comte de Lapeyrouse de Bonfils, mon beau-frère; il est difficile de trouver une œuvre plus agréablement décorative. Toro y a sculpté des animaux, dragons et chimères absolument délicieux et la dorure de cette glace a un des plus beaux tons chauds et vermeils qu'il soit possible de voir. Je signalerai de cette belle époque et de ce maître, l'ancien miroir qui se trouvait autrefois au château de St-Antonin ; il est actuellement à Paris dans le petit hôtel de Gournay, rue de la Faisanderie. De beaux miroirs de la même époque, remarquables surtout par leur mouvement, se trouvent au château de Fonscolombe (au marquis de Saporta).

Passons maintenant aux glaces et trumeaux du XVIIIe siècle également bien représentés à Aix et dans ses environs. Nous en trouvons de fort intéressants spécimens des époques Régence et Louis XV dans l'hôtel de Saporta à Aix, à l'hôtel de St-Marc, dans les hôtels de Carondelet, de Simiane, d'Isoard Vauvenargues, de Gantelmi Dille et d'Arlatan faisant partie de la boiserie et décoration originale des salons de ces belles demeures, je signalerai particulièrement celles de l'hôtel d'Arlatan, celles de l'hôtel de Carondel et celles de l'hôtel d'Isoard Vauvenargues et celles de l'hôtel de Sallier.

Enfin de l'époque de Louis XVI, nous citerons celles de M. A. Bouteille, de M. Exel (transition), de Mademoiselle de Régusse (Bastide St-Joseph), celles décorant la villa du baron de Fonscolombe, l'hôtel St-Marc, le château de Fonscolombe et le fameux salon de la Pioline (ce sont toutes des glaces classiques, d'une très belle dorure). Comme miroirs de cette époque offrant des caractéristiques spéciales nous ne pouvons enfin passer sous silence, ceux décorant, une chambre du deuxième étage du château de Fonscolombe, le boudoir de la marquise d'Espagnet et le salon des tapisseries Louis XVI du Pavillon de Vendôme, ce sont des modèles rares.

Cadres de tableaux. — Nous avons déjà parlé de ceux qui sont la gloire de notre musée[1]. Deux cadres d'une importance, peut-être encore plus grande, se trouvaient dans deux hôtels d'Aix : exécutés sous Louis XV, par le même génial sculpteur, ils se ressemblaient beaucoup, soit par les détails de leur ornementation, soit par la splendeur et le bel état de leur magnifique dorure; ils ont eu des destinées différentes. Le plus grand encadrait le portrait d'un parlementaire (assez médiocre du reste) de la famille d'Albertas. Il a été acheté, il y a quelques années dix mille francs par un antiquaire et Dieu sait où il peut être maintenant. Nous possédons encore heureusement son frère cadet un peu moins grand mais fort considérable aussi. Cet admirable cadre met en valeur une bonne toile du peintre

[1] Le fameux cadre aux attributs de chasse de la toilette de Diane. Celui de la Grotte de Rubens, du Peter Næf, du Vinci, du Gérard Dow, de l'Holbein, du Sébastien Bourdon (la Halte), du Beretini (Martyre de St-Maximin) enfin de deux cadres Louis XV (salle Bourguignon.

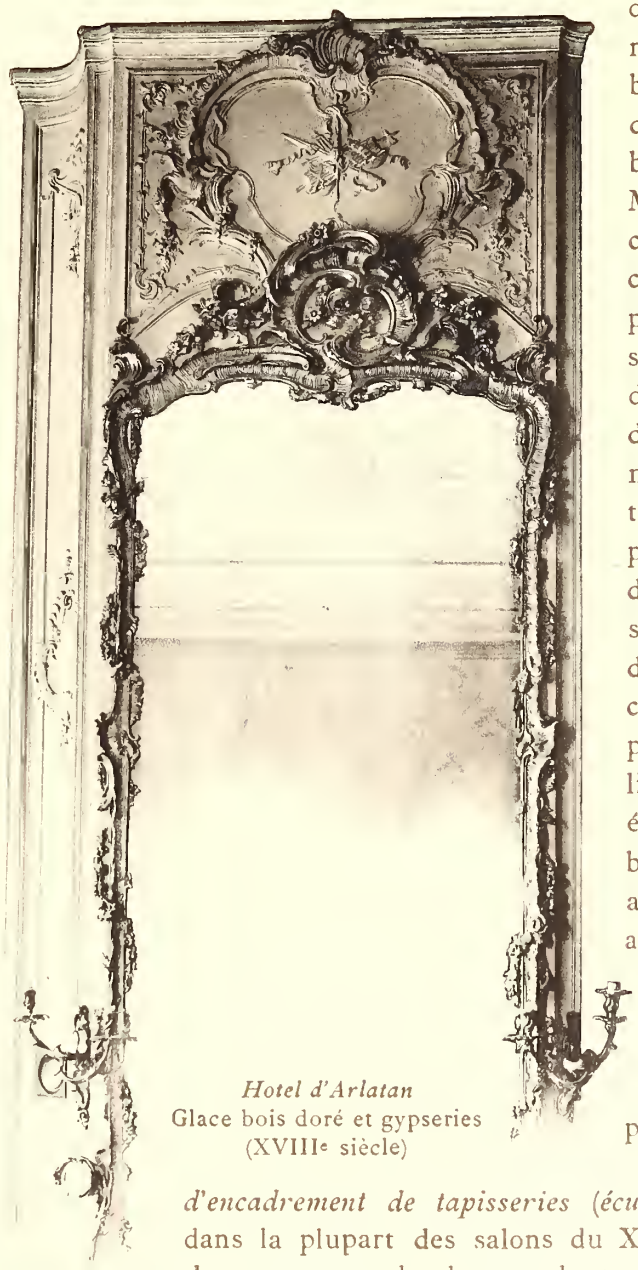
Musée d'Aix

Cadre en bois sculpté et doré du XVIIe siècle

(Bernard) représentant un des membres de la famille de Ranché; c'est le mari de la belle comtesse peinte par Nattiers qui lui fait face dans le salon du baron Guillibert. Toile et surtout cadre, eurent le plus grand succès à la rétrospective de l'Exposition coloniale de Marseille, et, pour ma part, je crois qu'il doit être difficile de trouver un plus superbe bois doré de cette époque.

De beaux ca- dres moyens et petits existent encore très nombreux à Aix : chez le baron Guilli- bert, la marquise de Boisgelin, le marquis de Saporta, la com- tesse de Vogué, le baron de St-Marc, M. P. Arbaud, M. Sallier, M. Ver- mont. Nous consa- crerons une mention, très particulière, à ceux qui encadrent les beaux Daret, ap- partenant à la mar- quise d'Espagnet. Ils sont à coquilles d'une grande finesse, d'une rare habileté d'exécution et d'une dorure chaude et vermeille absolu- ment inimitable. Ceux des trois por- traits, que nous avons cités au cha- pitre peinture, sont carrés avec un enca- drement intérieur ovale extrêmement séduisant. La biblio- thèque Méjannes a de fort beaux cadres, je signale tout parti- culièrement celui du portrait de Duvair par Finsonius, il est d'un rare et particu- lier intérêt.

Je signalerai également la collec- tion de cadres et de baguettes d'encadre- ment qui se trouve au Pavillon de Ven- dôme. Je crois y avoir réuni des types rares et presque tous les modèles employés au XVIIe et XVIIIe siècles. Ils ont tous de belles dorures, j'en suis en effet extrêmement épris et je les ai collectionnés avec passion depuis des années.



Hotel d'Arlatan
Glace bois doré et gypseries
(XVIIIe siècle)

Baguettes d'encadrement de tapisseries (écussons d'angles). — Il y en eut, autrefois dans la plupart des salons du XVIIIe siècle, géné- ralement encadrant des panneaux de damas, dont quelques uns sont encore intacts, dans certains hôtels d'Aix. On les compte naturellement aujourd'hui, car la mode aidant avec la manie qu'on a toujours eu de sacrifier au goût du jour, presque tous ces salons on été dépouillés de ces baguettes ; reléguées dans des greniers, elles ont fait la joie des antiquaires et des amateurs qui ont pu les y retrouver. J'en ai vu passer en vente publique ces dernières années et obtenir de très gros prix ; car, ces baguettes sont aussi recherchées aujourd'hui qu'elles furent dédaignées aux époques de mauvais goût. On s'en sert surtout maintenant pour faire des cadres, pour les estampes du XVIIIe siècle; parmi ces baguettes j'en ai vu d'admirables provenant des greniers de l'hôtel d'Estienne de St-Jean, se vendre il y a quelques années,

un prix considérable. Il est vrai quelles étaient de ce modèle à volute rarement exécuté sous Louis XVI et dont j'ai parlé au chapitre ferronnerie, en étudiant la rampe de l'hôtel de Lagoy. Elles avaient également une dorure intacte, malgré leur séjour dans les greniers en question.

Parmi celles de l'époque de Louis XV, que nous connaissons, nous signalerons particulièrement : celles du salon de M. Montagne, rue Villeverte; celles qui décorent les salons et galeries du château de Fonscolombe, qui ont leurs écussons d'angle et font le plus bel effet. Signalons également celles qui encadrent les damas rouge de l'hôtel de Beaulieu (Oléon) et de l'hôtel de Monclar, rue Roux Alphérand habité actuellement par M. A. Bouteille; les plus fines du style Louis XVI à rubans et perles sont au pavillon de Vendôme et au château de Fonscolombe.

Bibliothèque Méjannes
Cadre bois sculpté et doré du portrait de Duvair par Finsonius

Lustres. — Les lustres en bois furent généralement exécutés pour les églises; on en fit de richement dorés et sculptés. Nous avons déjà signalé les plus intéressants à notre connaissance au pavillon de Vendôme (salle à manger), hôtel de M. E. Ducros (studio). Il est rare d'en trouver en bon état. Ils sont très recherchés actuellement, vu la facilité que l'on a d'y mettre l'électricité.

Appliques, ou bras de lumière. — On en fit pour les églises et pour les hôtels particuliers, surtout au XVIIe siècle, j'en possède plusieurs, ces deux paires sculptées et dorées par B. Toro qui figurèrent avec honneur à l'exposition rétrospective de la Coloniale de Marseille; elles représentent des dragons à grandes ailes éployées de chauve-souris et dont les trois têtes peuvent soutenir des bougies. Il est difficile de trouver des modèles plus intéressants. Ce type de dragons est très recherché et assez fréquent dans le dessin des gypseries boiseries Régence et les illustrations de beaux livres de ce temps *(Eisen-Picart-Opehord Lainé).*

Appliques à écussons de glace reflecteurs. — On s'en servait beaucoup sous Louis XVI, Louis XV, et l'on éclairait les appartements avec ce genre d'appliques à cadres de glaces en bois doré et à support de fer forgé, dorés ou peints. D'autres avaient des glaces de Venise où l'on avait gravé d'élégants motifs de décoration; très employés en Italie, ils le furent en France et en Provence très particulièrement.

Nous signalerons à nos lecteurs ceux de M. L. Jourdan (hôtel de Coriolis, grand salon) et ceux qui m'appartiennent (salle à manger, pavillon de Vendôme), véritables chefs-d'œuvre de sculpture et de dorure (voir la reproduction).

Lanternes. — On en fit en bois doré de fort belles soit pour éclairer la poupe des

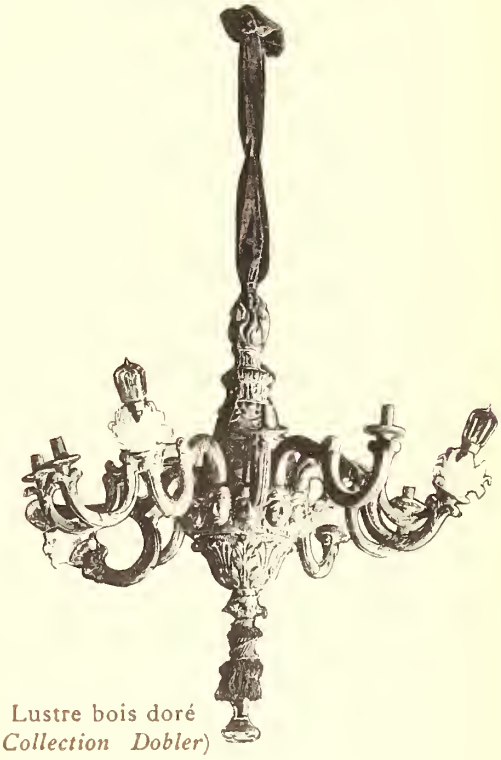
Pavillon de Vendôme

Bois sculptés et dorés des XVIIe et XVIIIe siècles décorant l'atelier de J.-B. Van Loo

galères, soit pour les églises et particulièrement les chapelles des Bourras (pénitents). Je possède une de ces lanternes dans le hall du pavillon de Vendôme, elles sont devenues fort rares et sont très recherchées.

Socles et culots. — Pour ces supports de vases de faiences ou de portes lumières l'imagination des tailleurs et doreurs de bois se donna libre carrière au XVIIe et XVIIIe siècles, et quelques-uns créèrent de véritables petits chefs-d'œuvre d'art décoratif. Ces remarquables socles sont presque introuvables maintenant. Les plus beaux que nous connaissions, sont dans le petit salon de l'hôtel de St-Marc à St-Hyppolyte, chez M. d'Authuile chez M. A. d'Estienne ; j'en possède également plusieurs.

Pendules, porte-montres. — Elle furent rarement exécutées et généralement comme chefs-d'œuvre d'ouvriers d'art, concourant pour la maîtrise. Je possède ainsi une très belle pendule Louis XVI évidemment d'un modèle unique ; on y retrouve sous une superbe dorure, le rare mouvement à volute et grecques dont nous avons parlé plus haut. Les porte-montres sont moins rares, j'en connais un absolument admirable appartenant à mon ami M. G. Uslaub, remarquable collectionneur marseillais ; j'en ai recueilli plusieurs mais de beaucoup moindre importance.



Lustre bois doré
(*Collection Dobler*)

Cadres de Christ, porte-reliques, flambeaux d'églises. — Nous terminerons enfin cet important chapitre, en disant un mot sur ces catégories d'objets d'art religieux ou s'exercèrent même les plus grands artistes sculpteurs et doreurs au XVIIe et XVIIIe siècles.

Applique bois sculpté et doré de B. Toro
(*Collection Dobler*)

D'admirables cadres de Christ furent surtout exécutés à Aix. Beaucoup ornent les alcôves des chambres de nos anciens hôtels. Beaucoup aussi nous ont été enlevés par des ventes malencontreuses ou séparés de leurs ivoires. Il y a là de très intéressants spécimens de décoration. On ne saurait trop conserver ceux qu'on possède et recueillir, enlever aux outrages des rues, ceux qui ont eu de tristes aventures. Nous recommandons à nos lecteurs celui actuellement en dépôt chez M. Vita, orfèvre, j'en dirai autant des porte-reliques qui servaient autrefois d'ostensoirs dans les églises de campagne. Plusieurs absolument admirables ont été sacrifiés aux époques de mauvais goût, enlevés des vieux autels et remplacés par de l'affreux St-Sulpice. Il faut les recueillir quand on le peut, j'en connais d'un travail délicieux qu'on ne se lasse pas d'admirer. M. Paul Arbaud en possède deux sur bois doré et peint avec les armes d'un évêque, un troisième de tout premier ordre avec figure de bois dorée de la plus remarquable patine. Signalons également les ex-voto du XVIIIe siècle ; on en trouve souvent chez les antiquaires Aixois.

Flambeaux. — Les flambeaux d'églises furent également fort beaux aux époques dont nous parlons et ont subi le même sort trop souvent que les porte-reliques. Remplacés par de beaux flambeaux d'argent modernes, ils ont traînés sur bien des places publiques ces dernières années surtout. Pourquoi ne pas receuillir ceux qui en valent la peine. Il est

si facile d'en faire de beaux pieds de lampe et de les utiliser avec la lumière électrique. J'en possède quelques uns. Les plus beaux que je connaisse sont à Marseille chez mon ami le remarquable collectionneur qu'est le comte de Demandolx-Dedons. Ils proviennent d'une des plus vieilles églises d'Aix, et méritent la place d'honneur qu'il leur a donné dans ses salons si richement décorés et meublés avec tant de goût dans son hôtel de la rue Sylvabelle à Marseille.

Applique bois doré à bras de l'union
(*Collection Dobler*)

Hôtel d'Albertas. — Décoration d'alcôve du boudoir

CHAPITRE VII

Ameublements. — Salons et boudoirs. — Cuirs Provençaux. — Tapisseries. — Toiles peintes. — Toiles imprimées. — Papiers peints. — Meubles meublants. — Cheminées.

Ce chapitre, ainsi que celui qui va suivre immédiatement, se rattache étroitement au précédent. C'est pour cela, que toutes réflexions faites, j'ai réservé pour lui la description des bois de fauteuils et écrans dorés que nous possédons encore à Aix.

On ne doute pas que les belles demeures, dont nous avons déjà admiré les façades et les séduisantes décorations murales intérieures, n'aient possédé dans leurs différentes pièces, avant la Révolution, les plus remarquables ameublements. Ceux-ci, après la crise de l'émigration de l'acajou et plus récemment du capiton deuxième empire, ont subi de rudes épreuves. Les changements de fortune et de situation et les partages successoraux contribuèrent, pour la plus grande part, à leur dispersion et à leur disparition ainsi que les caprices de la mode. Bref, on compte maintenant les beaux mobiliers à Aix. Combien se trouve-t-il de salons et de boudoirs d'anciens hôtels, meublés d'une façon homogène et qui ne soient encombrés, ou tout au moins mélangés, de fauteuils modernes rembourés, de poufs, de portières de velours ou de peluche, plus ou moins crépinés d'or, triomphes du tapissier de 1830 ou du deuxième empire? Extrêmement peu, comme partout ailleurs du reste! A défaut de salons homogènes, les beaux et riches ameublements ne manquent pas à Aix, et les ravissants lambris des XVIIe et XVIIIe siècles les font joliment valoir, formant d'admirables cadres à des pièces d'ameublement souvent assez médiocres. Voici la liste des propriétaires actuels des plus importants et des plus beaux salons d'Aix : MM. de Forbin, de Saporta, St-Marc, d'Espagnet de la Balmondière, de Joursenvault, d'Oléon Guillibert, Dobler, Dille, de Chenerilles, d'Isoard Vauvenargues, de Boisgelin, de Fonscolombe, Vermont, Jourdan, de Grimaldi Régusse, de Garidel d'Agay, de Savy, de Lombardon, Montagne, P. Arbaud, Kuntzman, de Lander, d'Autheman, A. Bouteille, Vallier-Colombier,

Hôtel d'Albertas. — Dessus de porte sculpté du boudoir

Pontier, de Closmadeuc, Ducros, Monsieur le Premier Président. De tous, le plus somptueux, est celui de la Pioline (Louis XVI).

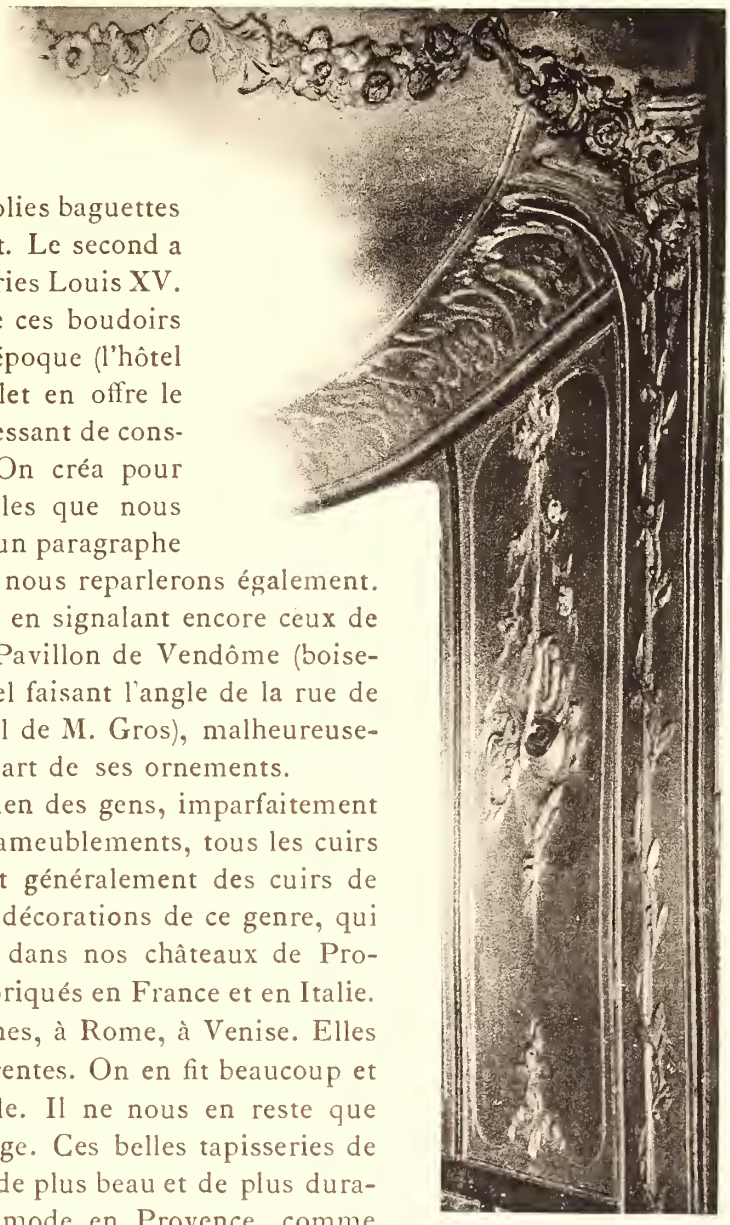
Quand aux boudoirs, qui sont si particuliers dans notre ville, nous allons les passer en revue et essayer de les classer par époque et par genre. Il y en a d'une fantaisie de décoration tout à fait charmante, d'une richesse admirable, d'une forme curieuse et inatendue. D'autres sont à plafonds peints, à décoration de gypseries, de boiseries plus ou moins dorées, de tapisseries, de cuirs, de toiles peintes. C'étaient, et ce sont encore de ravissants Buen retiro, où l'on évoque par la pensée, les aixoises du XVIIe et du XVIIIe siècles. Ils durent voir de troublantes et exquises choses. Ils purent, malheureusement aussi, refléter dans leurs glaces de tristes minois et même parfois les larmes de beaux yeux, ces asiles tendus de soies, suprêmes abris des chagrins, des déceptions amoureuses que connurent nos aïeules, comme nos mères et comme les connaissent, de nos jours, nos plus délicieuses contemporaines.

J'aimerais, n'était le cadre étroit de cet ouvrage, m'étendre très longuement sur ces boudoirs, les décrire minutieusement à mes lecteurs, tâcher de leur faire éprouver le charme indéfinissable que l'on ressent sous leurs petites coupoles rondes ou leurs plafonds à gypseries sculptées, mais il faut savoir se borner. Je me contenterai donc de signaler les mieux établis et de reproduire les plus intéressants.

Ceux du XVIIe siècle se trouvent à l'hôtel d'Estienne de St-Jean, à l'hôtel de Grimaldi Régusse, à l'hôtel de l'Estang-Parade, ils sont à plafonds peints. Ceux de l'hôtel de Maliverny et de l'hôtel Vermont à coupole ronde et à décoration de gypseries, sculptées par Rambot (aigles et guirlandes), celui de l'Hôtel de Fontvert également rond et à coupole, celui de l'hôtel de Valbelle (gendarmerie) curieusement construit, mais hélas, en bien mauvais état actuellement, etc., etc.

De tous ceux de l'époque de la régence, le plus somptueux est celui de l'hôtel d'Albertas, entièrement recouvert de dorures et de sculptures du plus grand intérêt (Amours, guirlandes, fleurs). C'est un des plus élégants boudoirs que l'on puisse imaginer. Les dorures en sont chaudes et vermeilles. D'autres boudoirs du XVIIIe siècle ont des décorations plus simples mais également bien séduisantes en gypseries. Nous citerons particulièrement ceux de l'hôtel de Monclar (appartement de M. A. Bouteille) rue Roux Alphérand, celui de la Grande Durane à M. de Monval, à panneaux et trophées et celui du rez-de-chaussé de l'hôtel d'Isoard Vauvenargues, malheureusement restauré sous le deuxième empire. Nous avons réservé pour la fin, un troisième type de boudoirs exécutés au XVIIe et XVIIIe siècles. Ce sont les boudoirs chinois qui furent très à la mode sous Louis XIV et sous Louis XV. Les plus jolis que nous connaissions sont ceux du château de Fonscolombe au marquis de

Saporta et celui de l'hôtel Vermont (2me étage). Ils sont tous deux décorés de toiles peintes du plus grand intérêt et de la même époque, représentant des arbres et des oiseaux. Le premier est encadré de jolies baguettes à angles sculptées et laquées en vert. Le second a un encadrement très élégant de gypseries Louis XV. Ce sont deux charmants modèles de ces boudoirs chinois si à la mode à Paris à cette époque (l'hôtel de Mme de Sévigné, Musée Carnavalet en offre le plus délicieux spécimen). Il est intéressant de constater qu'Aix avait aussi les siens. On créa pour les orner toute une série de meubles que nous décrirons à la fin de ce chapitre dans un paragraphe spécial et d'adorables bibelots, dont nous reparlerons également. Terminons cette étude des boudoirs en signalant encore ceux de l'hôtel d'Espagnet (tableaux), et du Pavillon de Vendôme (boiseries peintes) etc., etc. Celui de l'hôtel faisant l'angle de la rue de Nazareth et du Cours (cabinet actuel de M. Gros), malheureusement coupé en deux a perdu la plupart de ses ornements.



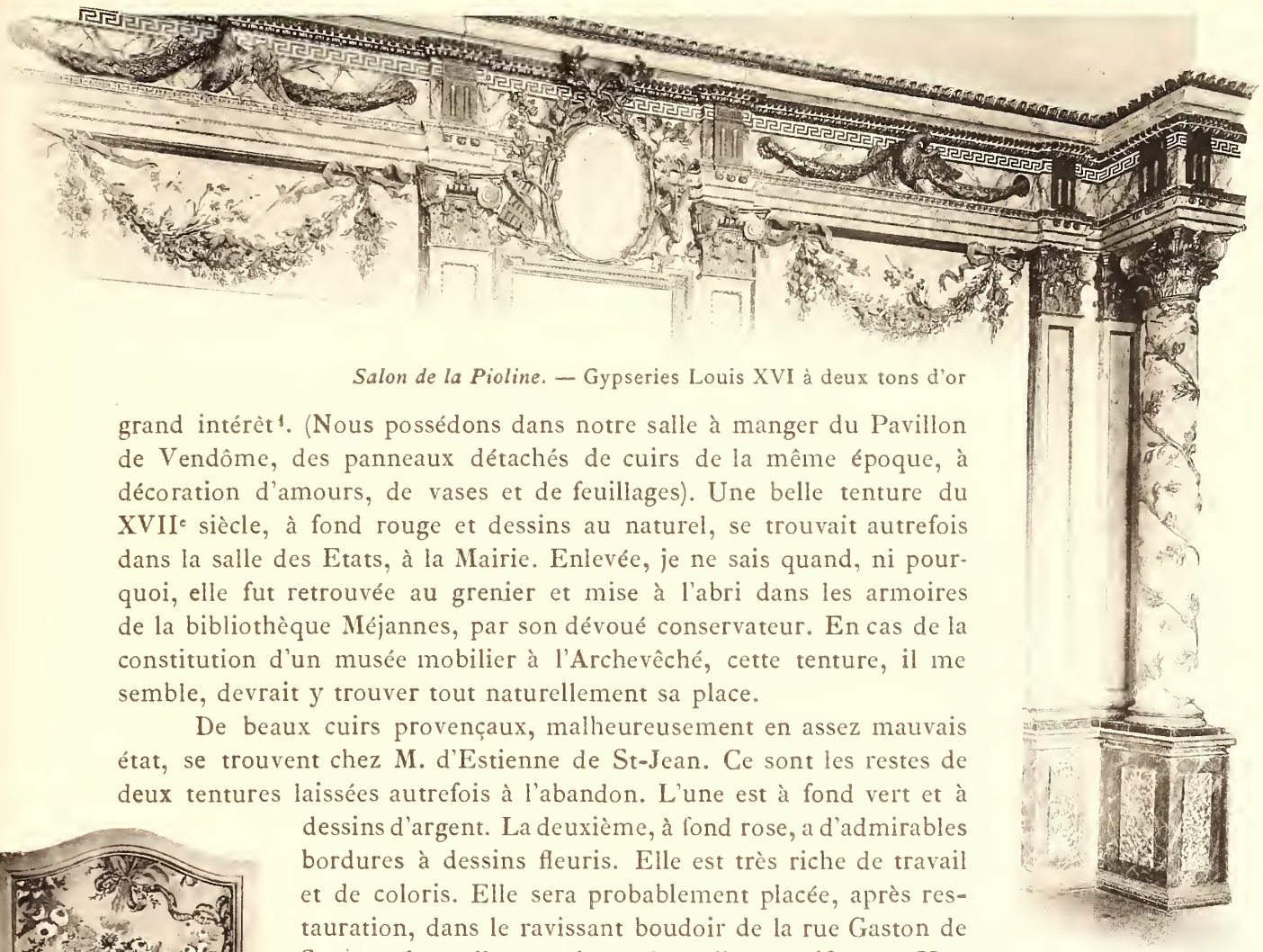
Grande Durane
Fragment de décoration en gypserie du boudoir

Cuirs Provençaux. — Pour bien des gens, imparfaitement éduqués dans la science des anciens ameublements, tous les cuirs du XVIIe ou du XVIIIe siècle, sont généralement des cuirs de Cordoue. En réalité, la plupart des décorations de ce genre, qui se trouvaient ou se trouvent encore dans nos châteaux de Provence ou nos hôtels d'Aix, furent fabriqués en France et en Italie. En Provence, dans le Comtat, à Gênes, à Rome, à Venise. Elles furent exécutées à des époques différentes. On en fit beaucoup et des plus remarquables au XVIe siècle. Il ne nous en reste que de rares spécimens, et c'est dommage. Ces belles tapisseries de cuirs sont, à mon avis, ce qu'il y a de plus beau et de plus durable comme décoration murale. La mode en Provence, comme ailleurs, quand elle se mit aux tapisseries et aux damas, les fit reléguer dans les greniers et dans les caves où on les a retrouvées malheureusement en grande partie moisies ou grignotées par les rats. Des amateurs, qui deviennent de plus en plus nombreux, les recherchent actuellement avec passion, particulièrement pour décorer les salles à manger. Ce sont ceux qui sont excédés de l'éternelle salle à manger claire à la mode à Paris ces dernières années et que tous les grands couturiers ont lancé en même temps qu'ils répandirent le goût (plus compréhensible du reste, bien qu'on en ait fort abusé) des petits carreaux. Malgré la recherche toujours croissante pour leur belle tonalité chaude, des cuirs cordouans, gênois, vénitiens ou provençaux, il est rare de trouver des tentures complètes et intactes de nos jours, car beaucoup ont été utilisées pour recouvrir des sièges, morcelées et découpées par des vandales et sont irrémédiablement perdues. Elles avaient des bordures superbes et une extrême variété de tons dans leurs fonds dorés ou argentés aussi bien que dans leurs dessins, parfois si curieux et aux détails si compliqués. On trouve dans plusieurs d'entre elles de merveilleux motifs de décoration. Les artistes qui les exécutèrent se servaient tour à tour des plantes, des animaux et des figures. Enfin ces cuirs sont souvent repoussés et plus ou moins en relief. On

voit donc qu'ils offrent les modèles les plus variés à ceux qui les apprécient. Pour moi, une décoration de ce genre a l'incontestable avantage sur les salons en bosierie ou plâtrerie laqués blanc, anciens ou modernes : de spécialiser la salle où elle se trouve, et de permettre de varier le ton des rideaux et des peintures qui les encadrent. On n'aura pas ainsi l'éternel salon blanc ou gris que l'on retrouve à peu près chez tout le monde à Paris, plus ou moins orné, plus ou moins bien laqué, plus ou moins authentique, et qui pour moi devient une obsession véritable. Il est vrai qu'il est si facile à reproduire et ne laisse rien à la personnalité du décorateur ce qui dispense de tout effort d'imagination.

Les plus belles tentures de cuirs que nous connaissions à Aix ou dans les environs, sont par ordre d'ancienneté : au château de Vauvenargues (salle d'armes). Ces cuirs sont à fond amaranthe, d'un dessin remarquable, vigoureusement repoussés et offrent le plus

Salon de la Pioline. — (Partie de la décoration gypseries dorées, médaillons en bois sculptés)



Salon de la Pioline. — Gypseries Louis XVI à deux tons d'or

grand intérêt[1]. (Nous possédons dans notre salle à manger du Pavillon de Vendôme, des panneaux détachés de cuirs de la même époque, à décoration d'amours, de vases et de feuillages). Une belle tenture du XVIIe siècle, à fond rouge et dessins au naturel, se trouvait autrefois dans la salle des Etats, à la Mairie. Enlevée, je ne sais quand, ni pourquoi, elle fut retrouvée au grenier et mise à l'abri dans les armoires de la bibliothèque Méjannes, par son dévoué conservateur. En cas de la constitution d'un musée mobilier à l'Archevêché, cette tenture, il me semble, devrait y trouver tout naturellement sa place.

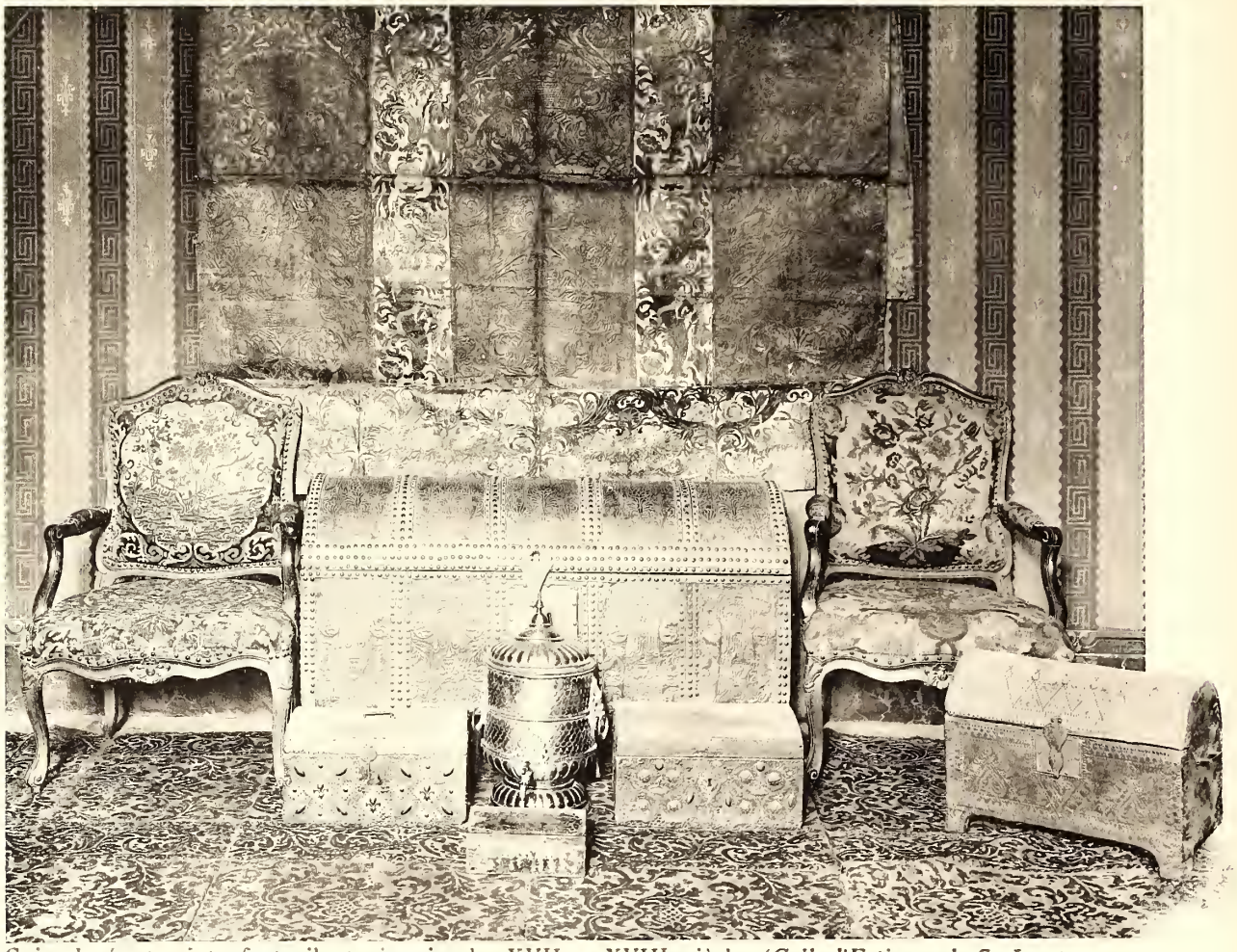
De beaux cuirs provençaux, malheureusement en assez mauvais état, se trouvent chez M. d'Estienne de St-Jean. Ce sont les restes de deux tentures laissées autrefois à l'abandon. L'une est à fond vert et à dessins d'argent. La deuxième, à fond rose, a d'admirables bordures à dessins fleuris. Elle est très riche de travail et de coloris. Elle sera probablement placée, après restauration, dans le ravissant boudoir de la rue Gaston de Saporta dont elle complètera la réelle magnificence. Une autre belle tenture se trouve au château de St-Canadet (représentant les quatre parties du monde). Une autre dans mes armoires au pavillon de Vendôme attend encore une destination définitive. Elle est à fond gris bleuté et à dessins orangés, de couleur rare par conséquent, et en fort bel état de conservation. Je possède également une collection de sièges recouverts en cuirs et de panneaux isolés qui sont les restes de très riches tapisseries, malheureusement détruites ou disparues : à fond blanc, à fond gris, à fond rose, à fond jaune, etc. Ce sont des modèles à conserver précieusement en souvenir des belles industries d'arts de jadis[2].

Nous avons gardé pour la fin de la description, de ce que nous considérons comme la plus séduisante tenture que nous ayons encore en Provence. Elle est du XVIIIe siècle, et se trouve dans le grand salon du Château de Fonscolombe au marquis de Saporta. Elle fut acquise à Gênes et commandée spécialement pour le salon qu'elle occupe encore aujourd'hui, par l'ambassadeur Boyer de Fonscolombe, l'ami de Choiseul, le Ministre de Louis XV, qui partait en mission pour l'Italie. Séduit par la beauté des

Paravent, bois sculpté et Papier peint du XVIIIe s. *(Coll. Dobler)*

[1] Une seconde tenture bleu et argent se trouve aussi au château de Vauvenargues (voir appendice).

[2] A Munich, au Musée national, se trouve toute une série de morceaux de tapisseries (restes de tentures de cuirs encadrés dans de simples baguettes). Elles offrent des modèles aux artistes décorateurs.



Cuirs dorés et peints, fauteuils, tapisseries des XVIIe et XVIIIe siècles *(Coll. d'Estienne de St-Jean)*

tentures qu'il vit en visitant la fabrique de Gênes à son passage il fit cette heureuse acquisition. Il est difficile de trouver une décoration plus somptueuse et plus agréable de couleur. Elle est alternativement à fond rouge et vieux vert foncé. Sur les fonds, montent en spirales des dessins à mouvement en volute (type rare de grecque du XVIIIe siècle, déjà étudié pour les escaliers et les baguettes) en or et en argent avec un semis de roses et de feuillages. Cette superbe tenture est dans le plus bel état de conservation et richement encadrée de baguettes dorées Louis XVI à rubans. Mes grands parents, enfin, possédaient autrefois dans la salle à manger de leur hôtel de Marseille, une rare tapisserie en cuir provençal que mon père leur avait fait acquérir. Elle se composait de plusieurs grands panneaux à personnages symbolisant, par des figures et des animaux, les quatre parties du monde et des paysanneries représentant des scènes villageoises, le fond était gauffré d'or et la bordure représentait des arabesques, des rinceaux et des fleurs. A la mort de mes grands parents et à la suite d'une indivision malheureuse, cette belle tenture du être vendue et orne actuellement le salon de M. Gravitz, à Marseille. Nous avons pu en conserver des panneaux qui n'avaient pas été tendus dans la salle à manger en question, faute de place, et j'ai au Pavillon de Vendôme un écran exécuté avec un de ces morceaux et représentant la tonte des moutons. Ces cuirs étaient d'une remarquable patine et d'une dorure superbe, j'en regretterai toujours la perte, ils provenaient d'une fabrique d'Avignon.

Tapisseries. — Les hôtels parlementaires d'Aix et les châteaux des environs eurent, nous en avons la certitude, de belles suites de tapisseries comme décoration murale particulièrement au XVIIe siècle. On peut dire même que sous Louis XIII et Louis XIV,

Chateau de Fonscolombes

Cuirs dorés et peints décorant le grand salon. Bois sculptés et dorés des XVIIe et XVIIIe siècles
Sièges en tapisserie de Beauvais

c'était, avec les cuirs, la manière la plus connue et la plus pratique de décorer somptueusement les appartements de gala. Ces tapisseries n'étaient généralement que suspendues aux murailles et non clouées et encadrées de baguettes, comme elles le sont généralement aujourd'hui. On les placait dans les belles demeures aux murs nus que, quand elles étaient habitées. Le reste du temps elles étaient soigneusement roulées et mises à l'abri des mites et des rats. Quand on partait pour la campagne ou même pour l'armée, on les emportait avec soi et partout où l'on faisait séjour on avait, en les déployant sur les murs les plus vides, de superbes installations. Au XVIIIe siècle, elles furent beaucoup plus souvent encadrées, et c'est en partie à cette manière de procéder et surtout à cause des changements de modes et à l'abandon rapide au moment de l'émigration des châteaux que l'on doit la destruction de beaucoup d'entr'elles. Sous l'empire et sous la restauration on n'en voulait plus à aucun prix ; on les oublia dans des greniers et dans des caves où les rats et l'humidité les réduisirent au plus triste état où l'on s'en servit comme portières en les coupant ou même pour couvrir les meules à blé. On peut dire qu'à Aix, à la suite d'avatars de ce genre et, surtout grâce aux ventes de ces dernières années il n'en reste que fort peu chez les particuliers. Par contre, les circonstances ont voulu que nous possédions encore en notre Archevêché d'admirables suites de tapisseries dans un excellent état de conservation.

Pavillon de Vendôme (Coll. Dobler)
Les saisons, tapisseries d'Aubusson décorant le salon Louis XVI

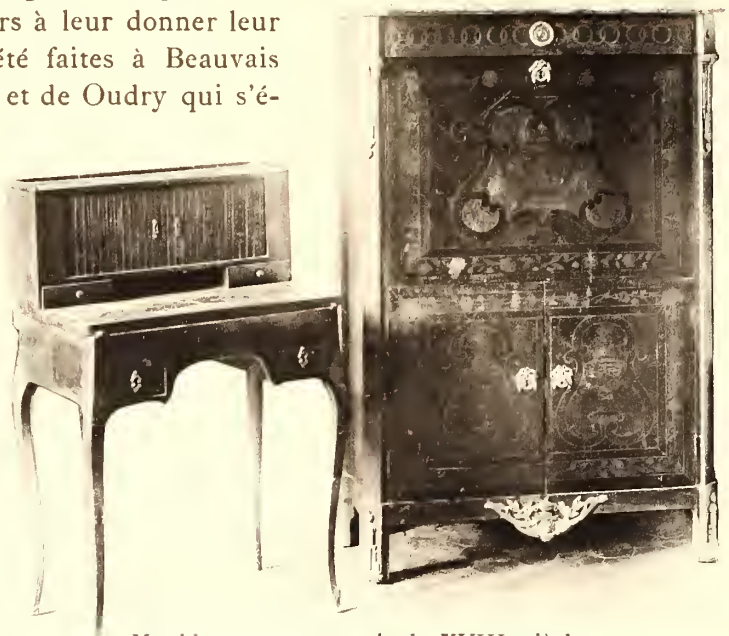
Notre éminent ami, M. J. Charles Roux, dans le très important ouvrage qu'il prépare sur Aix, leur consacre de nombreuses pages et de sensationnelles illustrations, Nous en parlerons plus discrètement en recommandant à nos lecteurs que cette partie intéresseraient particulièrement, de se procurer ce bel ouvrage.

De la première suite de tapisseries qui sont gothiques et placées en partie dans le chœur de la cathédrale de St-Sauveur, nous n'avons pas à nous en occuper vu l'époque de leur exécution. Les trois autres ont pour nous le plus grand intérêt. Les deux premières furent fabri-

Pavillon de Vendôme. — Salon Louis XVI

quées à la manufacture de Beauvais. La première série représente des scènes du Roman de Cervantés, *Don Quichotte*. On a longtemps cru que c'étaient des gobelins, car il existe aussi une magnifique suite de tapisseries représentant les mêmes sujets et exécutées dans notre grande manufacture nationale en 1723, d'après les cartons de Ch. Coypel. Mme Jeannne de Flandreysy, le gracieux et si compétent auteur de nombreux et très intéressants ouvrages, critique d'art au *Figaro*, et après elle, M. J.-Ch. Roux, ont été les premiers à leur donner leur attribution exacte. Elles ont donc été faites à Beauvais sous la double direction de Besnier et de Oudry qui s'étaient assurés le concours du bon peintre Natoire. Celui-ci avait fait pour M. Dufort, fermier général, une suite de panneaux peints représentant la vie de Don Quichotte, et ce fut d'après eux que furent exécutées les tapisseries d'Aix. Elles sont signées de son nom et datées de 1735.

L'Archevêché contient huit séries de Don Quichotte : Le combat de Don Quichotte et du Biscayen. La rencontre de Don Quichotte et de la Duchesse. Don Quichotte agenouillé devant la mule, montée par Dorotée et conduite par Sancho. Don Quichotte combattant les chauves-souris dans la grotte de Montesinos. Le Triomphe de Sancho, le jugement de Sancho, le repas de Sancho dans l'île de Barataria [1]. Les caractéristiques du talent du peintre Natoire étaient la richesse du coloris, la grâce des attitudes et la science de la composition. Ces qualités remarquables se retrouvent dans nos tapisseries d'Aix, qui sont dans le plus bel état de conservation au point de vue du coloris. Elles semblent sorties de l'atelier de Haute lice où elles furent exécutées par des tapissiers d'un mérite et d'une habileté incontestables. Le plus beau de ces panneaux est, à mon avis, le repas de Sancho, pure merveille d'exécution qu'on ne se lasse d'admirer. Ces tapisseries, malheureusement, furent reléguées au grenier pendant la Révolution et cachées sous les combles jusqu'en



Meubles en marqueterie du XVIIIe siècle
(Coll. Montagne-de-Firmont)

Hôtel d'Espagnet
Encoignure à décoration chinoise XVIIIe siècle
ayant appartenu à Mirabeau

[1] La troisième, la cinquième et la sixième de ces scènes sont en originaux peints par Natoire au château de Compiègne (galerie neuve), les originaux du Don Quichotte des Gobelins par C. Coypel, sont également dans une galerie de Compiègne (voir Ch. Roux, Monographie sur Aix).

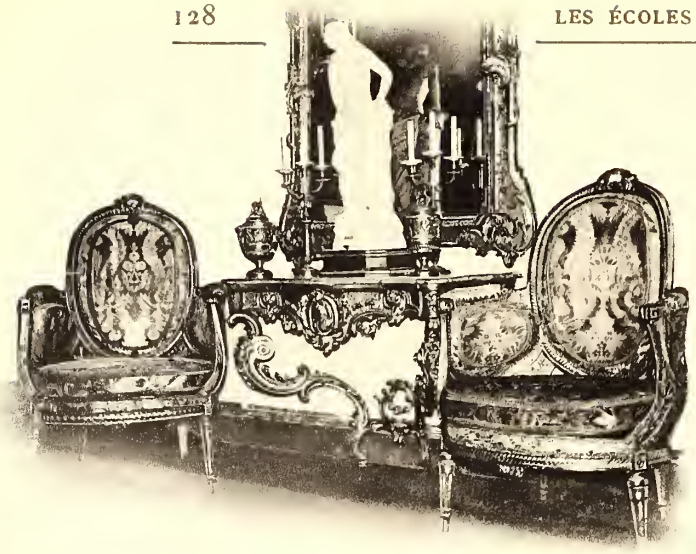
Commode Louis XVI
(Coll. Montagne-de-Firmont)

1850. Quand Mgr Darcimoles eut l'heureuse idée de les faire replacer dans ses appartements (où elles étaient avant la crise révolutionnaire) ceux-ci se trouvèrent avoir été modifiés dans leur largeur par une cloison dressée, le long d'un couloir de communication. Le résultat des plus malheureux de cette adjonction, fut que les tapisseries se trouvèrent trop larges. Pour les placer quand même, on dut les replier ou les couper, et plusieurs de ces panneaux se trouvent incomplètement présentés au public qui ne peut plus suivre exactement l'histoire, reproduite au mur, du héros de Cervantés. On ne sait encore si ces panneaux incomplets ont été simplement repliés (ce qu'on espère) ou coupés (ce qui enlèverait à ces admirables tapisseries une partie de leur valeur). Elles sont pourtant allées à une exposition à Paris, mais nous ne sommes pas mieux renseignés pour cela. Cependant les chances les plus nombreuses sont heureusement en faveur du pliage. Quoiqu'il en soit, dans l'intérêt de la conservation de ces panneaux, il faudrait dès que l'on pourra, trouver le moyen d'en mettre au jour toutes les parties. Il est certain que si le projet dont nous nous occupons très particulièrement comme vice-président de la commission du *Muséum Provençal* en formation à Aix aboutit. Si la Municipalité d'Aix, soucieuse de son devoir de conserver à notre ville son caractère de ville d'art, nous confiait les salles aux tapisseries, mon premier soin serait de chercher à remettre ces salles dans l'état où elles se trouvaient avant la Révolution. On déferait et déplacerait les tapisseries, on abattrait les malencontreuses cloisons et le merveilleux salon de Mgr de Boisgelin sous Louis XV[1] pourrait devenir le cadre d'un des plus beaux musées mobiliers français. Ce serait une salle digne de celles nouvellement organisées au Louvre, que l'on viendrait voir de partout et qui serait toute désignée pour recueillir les legs des vieilles familles et des grands collectionneurs Aixois. (Je forme les vœux les plus ardents pour que nous puissions arriver à ce résultat).

La deuxième suite de tapisseries qui nous intéressent provient également de la manufacture de Beauvais. Elle est du XVIIIe siècle et formée de quatre panneaux : 1° Bohémiens et bohémiennes, 2° Bergers et bergères, 3° Intérieur oriental, 4° Femmes et

Meuble du XVIIe siecle fait aux *Molluques* pour l'amiral d'Estienne d'Orves
(Coll. d'Estienne de St-Jean

[1] La tradition veut que ces tapisseries aient été offertes à Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix, par le roi Louis XV, pour le remercier d'avoir officié au sacre de sa majesté très chrétienne.



Bergères du dernier Gouverneur de la Provence
Console fin Louis XIV
(Collection Philippe de St-Marc)

chasseurs. Ces panneaux, particulièrement le dernier, sont d'une composition savante et d'un coloris ravissant. Ils ne peuvent pourtant se comparer à la suite du Don Quichotte de Coypel. La première est une tapisserie de salon, l'autre une tenture de boudoir.

La troisième et dernière suite que nous avons à étudier à l'Archevêché est la moins connue, mais peut-être la plus agréablement décorative. Je l'apprécie d'autant plus que j'ai été un des premiers à la découvrir dans un appartement du deuxième étage du Palais Archiépiscopal. Ces tapisseries sont pour moi des Gobelins et rappellent les fameuses tapisseries à fond jaune et à dessins à la Berain qui se trouvent au Musée de notre célèbre manufacture nationale à Paris. Elles sont comme ces dernières, à fond jaune, à petits personnages et à dessins à Baldaquins et colonettes qui rappellent le faire du célèbre ornemaniste, ou celui du dessinateur Picard (même époque). Elles représentent des scènes antiques traitées dans le style de la fin du XVIIe siècle, c'est encore une tapisserie de boudoir. Mise en vente, c'est peut-être des trois séries celle qui obtiendrait le plus gros prix, car c'est bien le type le plus rare, le plus gracieux, le plus décoratif et le plus meublant de tapis que l'on puisse rêver. Si le musée se constitue, elles auront également à changer de place et à être réunies dans la même salle, de manière à être mises en valeur. Elles sont actuellement difficiles à voir et voisinent avec des meubles 1830 de la plus abominable laideur.

Tentures de lit, damas et étoffes anciennes du XVIIIe siècle
(Château d'Isoard Vauvenargues)

Quittons, encore une fois, l'Archevêché pour aller voir chez les particuliers les quelques tapisseries qui restent encore à Aix. Deux suites d'Aubusson à fond crême et cachou du XVIIIe siècle existant actuellement à Aix et présentant un grand intérêt décoratif, au point de vue ameublement; la plus belle se trouve chez M. Ramon, ancien tapissier, rue Papassaudi. Les quatre panneaux de cette série sont à médaillons centraux suspendus par des nœuds de ruban bleus et entourés de guirlandes de roses rouges et blanches et de rinceaux amaranthe; ces médaillons sont ornés d'animaux. Fort bien conservées, le père de M. Ramon les acquit vers 1830 pour 600 fr. Leur propriétaire actuel en a refusé 100.000 fr. et il a bien fait. La seconde série orne le salon Louis XVI du Pavillon de Vendôme, elle est un peu moins fine, mais de la même composition et de la même couleur, leurs médaillons représentent les saisons symbolisées par de petits personnages. Ce sont aussi des tapisseries de grande valeur, et qui deviennent introuvables de nos jours. Nous en donnons la reproduction.

Verdures. — Les verdures, si nombreuses autrefois à Aix, ont pour la plupart disparu. Les plus belles parmi, celles qui nous restent encore, se trouvent actuellement dans la salle à manger du Château de Fonscolombe appartenant au Marquis de Saporta. Parmi les suites intéressantes que nous connaissons, nous signalerons encore celles qui se trouvent au Château de St-Marc, chez M. de Garidel[1] rue Thiers, d'Etienne, rue Villeverte, Vermont rue Goirand. Au Château de Vauvenarges, à Chateau d'Arc, etc. De fort riches verdures existent également chez la Comtesse de Vogué.

Tapis de pied. — Ceux-ci deviennent de plus en plus rares à Aix comme ailleurs, pour la raison toute naturelle qu'ils ont été usés par les pas de plusieurs générations. On les recherche d'autant plus, rien n'étant mieux fait pour compléter un salon reconstitué ou ayant conservé ses ameublements et sa décoration du temps. Fatalement comme on ne les refait plus qu'à de très grand frais et qu'on ne les répare qu'avec difficulté. Ces derniers spécimens de l'art des tapissiers de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, sont destinés à devenir rares. On ne saurait accorder trop de soins à ceux qu'on a le bonheur de posséder encore. La mode des beaux tapis d'Orient (il y en a incontestablement d'admirables) leur à nui un moment, mais ceux-ci en majorité de tons foncés nuisent trop souvent aux ensembles décoratifs Français auxquels ils sont associés.

Voici les tapis d'Aubusson existant encore à Aix à notre connaissance dont nous pourrons parler à nos lecteurs[2]. Signalons tout d'abord, celui qui recouvre entièrement le sol de la salle à manger de l'hôtel d'Espagnet, c'est un remarquable modèle de la fin du XVIIIe siècle d'une très grande dimension et d'une fort belle couleur. Il est fond vert foncé avec un dessin de rinceaux fleuris, vieux rose du plus grand intérêt. Le modèle est rare. Ce tapis est dans un bel état de conservation et traité avec tous les égards auxquels il à légitimement droit.

Je possède également au Pavillon de Vendôme un tapis d'Aubusson fort beau, de l'époque de Louis XVI. Entièrement tissé en soie à fond crême avec bords verts, encadrement orangé, grand dessin à rinceaux et motif central à guirlandes de fleurs et instruments de musique. C'est également un modèle rare et en très bon état. Je possède en outre un intéressant tapis de la même fabrique exécuté sous le premier empire. Il est à fond vert pré à rosace centrale et à bordure à marguerites, sur un fond noir[3]. Enfin j'ai sauvé de la destruction les quatre angles d'un tapis Louis XIV à médaillons ovales représentant des corbeilles de fleurs. J'en ai fait des panneaux encadrés pour le Hall du Pavillon. Ils sont d'une très agréable tonalité orangée de fond avec feuillages et fleurs naturels.

[1] L'hôtel de Garidel possède aussi une suite de tapisseries au point de Hongrie en soie de la plus remarquable beauté. Ces rares spécimens ont une très grande valeur et sont accompagnés d'un mobilier complet.

[2] Nous ne possédons pas à Aix de tapis de la Savonnerie.

[3] Un tapis de la même époque se trouve à l'hôtel d'Arlatan.

Je signalerai encore un très élégant tapis Louis XVI provenant de la succession du Colonel de Barberin et qui a été acquis par M. Paul David, il est à fond vieux rose amaranthe, avec une décoration de guirlandes, de nœuds bleus de ciel, de fleurs, etc., extrêmement séduisante. C'est également un très joli modèle d'Aubusson du XVIIIe siècle. Des tapis d'Aubusson de l'époque Louis XV se trouvent encore dans les salons des hôtels de Lander, Dille, d'Isoard Vauvenargue, etc.

Toiles Peintes. — L'industrie des toiles peintes fut très florissante au XVIIe et XVIIIe siècles à Aix, comme dans toute la Provence. On se servait de préférence de ces toiles comme tentures pour les salons des maisons de campagne. Néanmoins quelques séries particulièrement fines et exécutées par des artistes de talent ornèrent des boudoirs et des salons dans les plus beaux hôtels d'Aix. Parmi les très nombreuses suites de ces toiles que nous connaissons, nous signalerons du XVII siècle, celles qui ornaient les murs d'une maison de campagne appartenant à M. de Giraud d'Agay environs d'Aix. Tentures et dessus de portes représentaient des sujets et des bustes antiques drapés à la Louis XIV.

Du XVIII siècle, dans le type à grands personnages nous signalerons les toiles, actuellement déposées chez M. Vita orfèvre, très grands panneaux d'une bonne couleur. Celles beaucoup plus fines qui ornaient une maison de campagne aux Aygalades appartenant à M. Charles Delanglade, le sculpteur bien connu. Celles placées dans le vestibule de l'hôtel de Bresc.

On fit aussi de ces toiles à paysages dans le genre des tapisseries verdures. Soit de tons différents soit en camaïeux. Nous avons fait acheter à un de nos parents, M. E. Velten, il y a quelques années, une très jolie suite de toiles Aixoises de ce type. Elles étaient à fond jaune et à dessins (gris bleuté); elles ornent sa salle à manger à Marseille. Une suite de ce genre existe dans la propriété (La Maréchale P^t de l'Arc). Enfin nous avons un mot à dire d'un troisième type de toiles peintes utilisées en Provence au XVIIIe siècle. Ce sont celles à petits dessins ou à petits personnages. Celles fabriquées en Chine pour la France ou en France d'après des dessins chinois, et, enfin celles à médaillons dans le genre des tapisseries d'Aubusson à fond crème.

Du type Chinois nous signalerons les toiles ornant des boudoirs du château de Fonscolombe et de l'hôtel Vermont, dont nous avons précédemment parlé. Elles se ressemblent beaucoup, sont à fond jaune et à dessins représentant des arbustes ou se perche tout un peuple d'oiseaux exotiques au brillant plumage et où s'ouvrent d'étranges fleurs.

Dans le type Louis XVI à petits personnages nous ne connaissons rien de plus gracieux que les toiles à médaillons, nœuds de rubans et petits personnages qui appartiennent à Madame E. Velten (Marseille, rue Sylvabelle). C'est une charmante imitation des tentures dont nous avons parlé, un rare et précieux modèle de cette industrie un peu trop dédaignée de nos jours[1]. Nous signalerons encore à nos lecteurs les jolies toiles de l'époque directoire à petits dessins et fond crème qui ornent le cabinet de l'Etude de Maître Mouravit l'éminent Bibliophile, elles sont séduisantes.

Pour en finir avec les toiles peintes, nous dirons qu'on en fit, aux époques qui nous intéressent, de fort jolis paravants généralement à six feuilles et encadrées de boiseries plus ou moins riches. Nous en connaissons de fort agréables. Un des plus gracieux provenant d'Aix se trouve actuellement dans la salle à manger de M. E. Velten, à Marseille. Deux de ces paravents sont à signaler à Aix, celui du Musée représentant tous les jeux de la fête Dieu et celui qui appartient à M. de Giraud d'Agay, fort beau également[2].

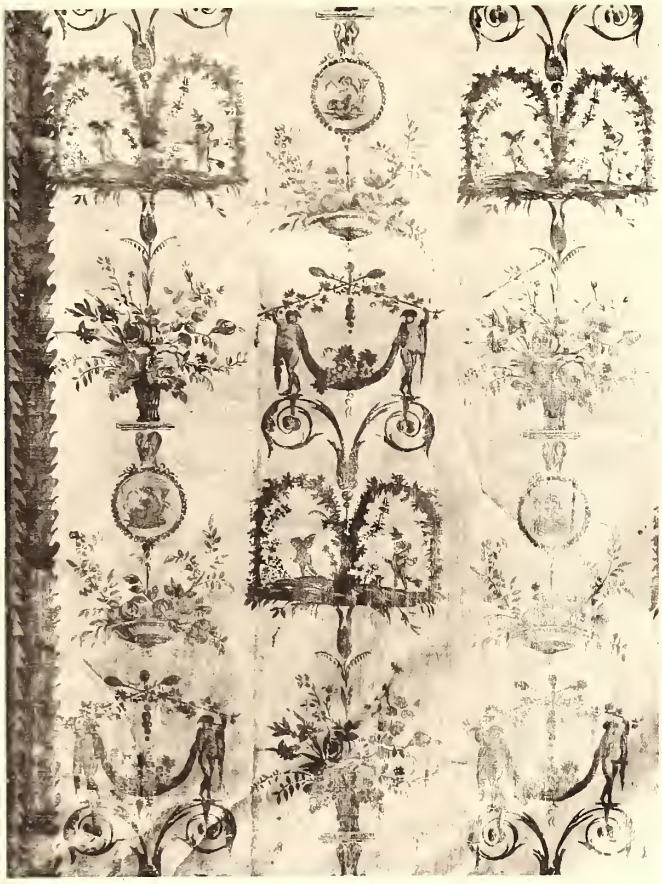
Toiles imprimées. — On en imprima à Aix même dans le genre de celles de Jouy.

[1] Une série du même type se trouve dans une propriété provençale appartenant à M. de Greling, de Marseille.

[2] Ces deux derniers sont peints à l'huile et non à la détrempe.

Chateau de Fonscolombes

Boudoir chinois. Toiles peintes. Meuble et encoignure des XVIIe et XVIIIe siècles



Toile peinte décorant le cabinet
de Maître Mouravit, notaire (fin du XVIIIe siècle)

reproduction. Il est en excellent état et demeure un curieux modèle d'une industrie dont on a plus que de très rares modèles authentiques.

Tentures en Brocatelle et Damas. — Disons un mot en terminant le paragraphe des tentures et tapisseries, sur les tentures en brocatelles et damas; elles furent très appréciées au XVIIIe siècle. Quelques-unes de ces tentures existent encore à Aix en bon état, encadrées de belles baguettes dorées de la même époque. Nous en trouverons à l'hôtel de Simiane (Kuntzman), grand salon, à l'hôtel de Monclar appartenant à M. Drujeon, salon de M. A. Bouteille (déjà cité pour ses baguettes) à l'hôtel d'Autheman et dans la chambre de la Marquise d'Oléon, hôtel de Beaulieu. Au château de Vauvenargues, à l'hôtel d'Arlatan, et chez M. Montagne rue Villeverte[1].

Cheminées. — Avant d'étudier les meubles meublants, nous allons passer en revue les cheminées (importante partie de la décoration d'une pièce). Nous avons déjà examiné les plus belles Mais à dessins noir. Il en existait une petite fabrique au XVIIIe siècle. Nous en possédons des planches fort curieuses (au muséon provençal en formation).

Papiers peints. — On en fit d'estimables au XVIIIe siècle, mais bien peu nous sont parvenus. Car ils ont été usés ou recouverts à des périodes plus ou moins récentes. Signalons cependant qu'on en a retrouvé d'agréables spécimens sous des tentures de soie, au château de St-Antonin et au Thubet, deux propriétés d'inégale importance situées aux environs d'Aix et à l'hôtel d'Arlatan.

Nous possédons personnellement un paravent orné de deux genres de papiers peints, Louis XV et Louis XVI. Nous en donnerons la

Chaise à porteurs, époque Louis XVI
(*Collection H. de Fonscolombe*)

[1] Ce dernier salon est le plus beau spécimen de ce genre que nous ayons encore à Aix.

en gypserie d'Aix et des environs. Il nous reste à dire un mot de celles en bois sculpté et de celles en marbre[1]. Celles en bois, facilement démontables ont été naturellement la proie des antiquaires et il en reste bien peu dans notre ville. Une des plus riches d'Aix se trouvait autrefois à l'hôtel de Venel. Elle était en bois doré avec un beau masque central et des guirlandes. Acquise par le président Rigaud en même temps que les boiseries de la chambre de la belle du Canet (elle fut installée par lui dans sa salle à manger et reçut les mêmes profanations, badigeon à l'huile, etc. Elle appartient encore à la famille de Mougins Roquefort.

Les plus imposantes de ces cheminées à bois naturel sont malheureusement à Marseille actuellement. Ce sont celles appartenant à M. Foa, évidemment exécutée par le même tailleur de bois qui fit la porte de l'hôtel de Raousset Boulbon (Cours Mirabeau), et à M. G. Uslaub. Toutes deux, du plus grand intérêt, figurèrent avec honneur à l'Exposition de la rétrospective Provençale. Des quelques cheminées de bois que nous connaissions à Aix, nous citerons celle qui se trouve rue des Cordeliers dans un immeuble

[1] Nous aurions pu en parler au chapitre II. Il me semble qu'il n'est pas mauvais de les signaler ici à côté de celles, faites en bois sculpté.

Salon de l'Hôtel de Carondelet (Joursenvault)
Boiseries peintes et dorées du XVIIIe siècle, fauteuils au petit point

appartenant à M. de Courtois, celle qui se trouve dans l'ancienne boutique du coiffeur Avossa, celle démontée et abandonnée dans les caves de l'hôtel du Poet. Celles du Baron Guillibert et de M. L. de Bresc, d'Etienne, de l'hôtel de l'Estang Parade, etc.

Cheminées en marbre. — Celles-ci par le moyen dont elles sont fixées au mur et vu le coût de leur transport semblent devoir nous rester plus longtemps. Mais elles ne sont pas pour cela complètement à l'abri des attaques des antiquaires. Telles les malheureuses et belles cheminées du rez-de-chaussée de l'hôtel de Caumont qui viennent d'être vendues tout récemment. L'une d'elle était fort belle, Louis XVI à bronzes dorés et j'ai le vif regret de n'avoir pu la faire photographier avant son enlèvement.

Il existe à Aix un grand nombre de cheminées Louis XIV et Louis XV en marbre gris et en marbre du Tholonet, et quelques-unes seulement en marbres de différentes couleurs, ou en bréche violette, le beau marbre par excellence extrèmement rare aujourd'hui. Des cheminées Louis XIV et Louis XV en cette riche matière se trouvent encore à l'hôtel Montagne, à l'hôtel de Maliverny, à l'hôtel de Cabres (d'Estienne de St-Jean) chez M. le baron Guillibert et à Vauvenargue. Nous les recommandons à leurs propriétaires, car ce sont les derniers spécimens de ce genre que nous possédions encore.

Un beau type de cheminée polychrome est celle qui décore le grand salon du château de Fonscolombe (De Saporta). Elle est du commencement du XVIIIe siècle. Enfin du type Louis XVI rare ici, nous signalerons trois cheminées de marbre blanc ayant une certaine ressemblance et qui se trouvent à l'hôtel St-Marc (fort belle), chez M. Louis Jourdan (grand salon de l'hôtel de Coriolis), et chez M. Gros, dentiste (maison qui fait l'angle de la rue de Nazareth et du Cours Mirabeau). Signalons également la belle cheminée de la Pioline (voir illustration).

Meubles meublants. — Nous allons successivement étudier en terminant ce chapitre les meubles qui en majorité décorèrent au XVIIe et XVIIIe siècles et décorent encore en petit nombre les salons et les boudoirs Aixois.

Meubles en marqueterie. — 1°, du XVIIe siècle. Très à la mode sous Louis XIII et Louis XIV. Ils venaient ordinairement des Flandres où on les fabriquait avec beaucoup d'Art. Ils étaient à rinceaux compliqués, ornés parfois de fleurs et d'oiseaux. On en fit à la même époque en Provence du même genre; mais d'une marqueterie plus claire où entrait pour une bonne part les bois d'olivier et de citronier. On exécuta dans ce genre des buffets à un ou deux corps superposés, des gardes-robes et de petits cabinets à tiroirs intérieurs. Il existe même de ravissants coffrets exécutés de cette façon et des cadres de glace. J'en possède un, particulièrement intéressant, en parfait état de conservation.

On trouve actuellement à Aix ce genre de meubles au pavillon de Vendôme (grand et beau bahut à deux corps) bahut à un corps, glace, cabinet, table de nuit, coffret, etc. Chez le Baron Guillibert (bahut à deux corps), belle garde-robe. Chez le Marquise d'Espagnet dans son élégant boudoir joli cabinet, monté sur pied à colonnes torses, au musée (table bureau) etc. On refit au XVIIIe siècle des meubles en marqueterie particulièrement en bois de rose et bois de violette. C'étaient surtout des meubles de chambres et de boudoirs. Ils étaient souvent rehaussés de bronze dorés. Ce furent des secrétaires, commodes, bonheur du jour, petits cabinets de forme carrée ou ronde, tables de nuit, dites à tambourin, tables à jeux, tables à écrire, etc, etc. Ces meubles sont extrèmement recherchés de nos jours. Un grand nombre ont été malheureusement enlevés d'Aix. Il en reste encore quelques-uns: au château de Fonscolombe, à l'hôtel d'Espagnet, à l'hôtel de Joursenvault, au pavillon de Vendôme, à l'Archevêché, chez M. Montagne rue Villeverte Les deux commodes de l'Archevêché et de M. Montagne qui ont de grands points de ressemblance sont des pièces de tout premier ordre signées[1]. M. P. Arbaud possède également un ravissant bureau Lous XVI.

[1] Gauthier.

Meubles Chinois fabriqués en France ou en Chine sur dessins Français. — Cette intéressante série de meubles fut destinée à orner les salons et boudoirs chinois qui furent très à la mode pendant de nombreuses années du XVIIe et surtout du XVIIIe siècles. On en fabriqua à ces deux époques, 1° en Chine sur commande et dessin francais, 2° avec des panneaux de laques rapportés de Chine et du Japon ou fabriqués par imitation, en France même (Vernis Martin). On exécuta en ces matières des bahuts à un ou deux corps, des armoires, des secrétaires, des commodes, des paravents, des gaines de pendules, des tables, des bureaux, des encoignures, des cadres de boîtes à flacons et tiroirs pour la toilette, des boîtes à jeux, etc.

Il en reste à Aix un assez grand nombre car ce genre de décoration y fut très apprécié.

Voici la liste de leurs possesseurs actuels à ma connaissance : *Monsieur A. d'Estienne de St-Jean* (très beau meuble à panneaux) fabriqué en Chine pour l'amiral d'Orves. *Marquis de Saporta* (les ravissants meubles ornant le boudoir chinois du châteaux de Fonscolombe, beau meuble rappelant le précédent, deux encoignures, table à écrire). *Marquise d'Espagnet,* un clavecin, deux admirables encoignures de grande valeur[1]. *Collection Dobler* un secrétaire, un bureau à tiroirs, un cadre de pendule régulateur avec mouvement intérieur, un paravent à six feuilles à panneaux toiles peintes en Chine, glace de toilette, etc.

M. *Louis Jourdan.* Boîte à Jeu. Ctesse de Vogué : grand cabinet, grande table, M. E. Ducros bureau très intéressant, etc. etc.

Tous ces meubles sont en laque noire ou vert foncé à dessins en reliefs et dorés ou à dessins de couleurs. On fabriqua aussi au XVIIIe siècle, quelques meubles en laque verte ou rouge. Ils sont extrêmement rares et d'une très grande valeur. Nous en possédons un d'une exceptionnelle beauté à Marseille dans notre hôtel paternel. C'est une commode Louis XV, représentant des chasses et des paysages, rehaussées d'admirables bronzes dorés et ciselés. On fit pour aller avec ce genre de meubles des pendules en laque ou corne verte à bronzes représentant des dessins chinois, nous en parlerons au chapitre suivant.

Meubles bourgeois de Provence. — Qui ne les connait aujourd'hui. On en a usé et abusé, et l'on en meuble actuellement des pièces pour lesquelles ils n'ont jamais été faits. Beaucoup d'entre eux sont très intéressants par la beauté de leurs boiseries, de leurs ferrures et l'élégance de leurs lignes.

Les meubles classiques de ce genre sont (nous le rappellons à nos lecteurs) : l'Armoire, garde-robes, le buffet vaisselier, le buffet blutoir (très rare), le pétrin, la pannetière, la boîte à sel, la boîte à poisson, la petite armoire suspendue au mur, et le petit porte bibelot, porte-assiette, porte-verres, quant au grand porte-assiette ou verrier que l'on trouve souvent maintenant, il n'a jamais existé au XVIIe et XVIIIe siècles. On le fabrique chez les marchands, pour les étrangers qui en raffolent, avec de vieux morceaux dépareillés (devants de pétrin ou dessus de pannetières), dont on se sert fort habilement du reste. Les meubles authentiques sont actuellement très difficiles à trouver. On en fabrique des quantités à Arles, Avignon, Aix, avec des vieux morceaux de noyers. On sursculpte les panneaux généralement sans décoration des gardes-robes anciennes et des buffets. On a ainsi des meubles riches, mais qui ne ressemblent en rien aux véritables, qui se font surtout remarquer par leurs belles ferronneries et l'élégance sobre de leurs sculptures. Je recommande à ceux qui recherchent ces meubles de les regarder de près chez les marchands d'Aix et d'ailleurs, s'ils ne veulent pas se faire tromper. Et qu'ils ne se fient pas trop aux trous de vers ! Outre qu'on les obtient fort bien à coup de fusils chargés de petite grenaille. Ils peuvent exister en toute sincérité sur certains panneaux sans que pour cela ils aient été des panneaux de meubles au XVIIe ou XVIII siècle. Je me rappelle la mésaventure de M. E.,

[1] Elles proviennent de l'hôtel de Marignane et de la propre chambre de Mirabeau.

un avocat d'Aix, qui ayant acheté un ravissant petit buffet provençal, s'aperçut malheureusement un peu tard que les traces de vers sur les portes de ce buffeton étaient horizontales. Ces bois étaient bien anciens, mais n'avaient été transformés en panneaux de meubles que tout récemment. Avis aux amateurs.

Disons aussi quelques mots des petits meubles qui complètent ordinairement la décoration des salles à manger provençales ou des vestibules d'Aix. Je veux parler des rouets et des dévidoirs, chers aux vieilles grand'mères, que l'on recherche également avec passion. On en fit de très mignons, des rouets à soie que les grandes dames mettaient sur leurs genoux et faisaient tourner dans leurs heures de solitude. Nous en avons trouvé un tout récemment qui est un délicieux bibelot. Nous l'avons fait acquérir pour le Muséon Provençal en préparation à Aix. C'est une pièce rare dont on trouve la reproduction exacte dans une gravure du XVIIIe siècle de Balechou le graveur d'Arles. Maître Cabassol, le sympathique maire d'Aix possède un ravissant dévidoir (pièce bien rare également). Les plus beaux meubles provençaux que nous connaissions sont dans les salles à manger de M. de Bresc et du baron Guillibert et dans une des chambres du pavillon de Vendôme (garde-robe), chez M. Vermont, etc., etc. Je ne puis passer également sous silence, la jolie salle à manger provençale de Mme de Flandreysy à Paris. Ce remarquable écrivain qui consacra et consacre encore tant de pages à Aix et à la Provence, a eu la très heureuse idée de se constituer une petite provence à Paris, rue de Chaillot, 71, et plusieurs de ses meubles sont de véritables Aixois authentiques du XVIIIe siècle. Ils forment dans leur ensemble un cadre charmant, au plus gracieux des critiques d'Art.

Sièges et devants de feux. — Les beaux sièges dorés, canapés, fauteuils, chaises, tabourets sont bien rares maintenant à Aix. Notre devoir est pourtant d'en parler et de parler surtout des absents qui nous ont quittés hélas. En voici qui nous reviendrons et qui sont on peut le dire uniques dans leur genre. Je veux parler des fameuses bergères Louis XVI du dernier des Gouverneurs de Provence, actuellement à Paris dans le salon du baron Philippe de Meyronnet St-Marc. Ces admirables sièges d'une somptueuse dorure intacte, très richement sculptés et recouverts d'une adorable soierie de l'époque, étaient il y a quelques années la gloire de l'ameublement de l'hôtel St-Marc d'Aix (Cours Mirabeau). Dans le partage qui eut lieu après la mort de la Baronne douairière de St-Marc, elle échurent naturellement au nouveau chef de cette ancienne famille. Elle retourneront un jour au château de St-Marc. Nous en donnons la reproduction. Il n'existe rien de plus beau même dans nos palais nationaux.

Sièges recouverts de tapisserie. — Nous en signalerons plusieurs séries. Celle qui se trouve actuellement au musée. Ces meubles ont été longtemps dans l'appartement du recteur (faculté, rue Gaston de Saporta). Ce sont des Beauvais d'une grande finesse représentant des fables de La Fontaine. Quelques sièges sont en mauvais état mais l'ensemble est du plus grand intérêt. Les bois d'un Louis XVI assez médiocre, sont recouverts d'une vilaine peinture. Il serait urgent de les remettre à bois naturel.

Ouvrons une parenthèse: On s'étonne du nombre de belles tapisseries (qui se trouvaient et se trouvent encore en petit nombre en province) placées sur des bois souvent très médiocres et très rarement dorés. En voici la raison. Autrefois quand un grand seigneur de Province voulait se meubler, il écrivait aux fabriques et manufactures de lui envoyer des tapisseries pour un ou plusieurs canapés et un nombre indiqué de fauteuils et de chaises. Les Gobelins, Beauvais, ou Aubusson, exécutaient la commande. Et il recevait les tapisseries prêtes à être montées. Quant aux bois, il les faisait faire en province, par l'ouvrier le plus proche de son habitation (ville ou campagne). Celui-ci s'en tirait comme il pouvait et il se trouvait rarement des doreurs susceptibles d'habiller ces bois et de les rendre dignes des tapisseries souvent magnifiques qu'ils allaient recevoir. La 2me suite dont nous

désirons entretenir nos lecteurs se trouve chez M. Ramon dans le salon aux belles tapisseries dont nous avons déjà parlé. Les bois dorés de l'époque Louis XV ont aussi des tapisseries représentant des fables de La Fontaine (sujet très à la mode à ces époques, et qui fut traité et exécuté bien des fois). Plusieurs mobiliers très intéressants sont à signaler à l'hôtel de Garidel.

D'autres sièges à tapisseries faites à la main et à bois peints se trouvent chez la Cesse de Vogué (époques Louis XV) et chez la Marquise d'Espagnet, chez M. Subra, chez M. de Lander. Au pavillon de Vendôme et à l'hôtel de Carondelet existent de différents et très gracieux modèles de sièges Louis XVI à dessins ronds et ovales avec de fort jolies tapisseries au petit point représentant des fleurs en bouquets ou en guirlandes entourées de rubans. Ce genre de siège est actuellement rare et très recherché. Le château de Fonscolombe possède de beaux mobiliers. Nous signalerons les sièges dorés Louis XIV et ceux recouverts de Beauvais à fond vieux rose et crème (également à guirlandes) du grand salon. L'Archevêché, M. Joseph Dille, l'abbé Lebourgeois, possèdent aussi des sièges intéressants. De beaux écrans en bois dorés et à tapisseries se trouvent à l'Archevêché au château de Fonscolombe, chez M. Paul Arbaud, etc.

Chaises à porteurs, sièges et meubles en vernis Martin. — Le vernis Martin ou le vernis à voiture fut très employé pour décorer les chaises à porteurs et d'un usage constant aux siècles passés. Quelques-unes eurent de véritables merveilles de décorations, de ravissants panneaux peints encadrés d'exquises dorures; d'autres plus simples étaient revêtues de cuirs décorés au fer d'arabesques très élégantes. Toutes portaient les armes et les armoiries de leurs possesseurs. Ce mode de locomotion étant tombé en complète désuétude à la fin du XVIIIe siècle; ces chaises, même les plus belles, furent laissées à l'abandon. Depuis quelques années, il est de bon ton d'en avoir dans les hôtels, surtout quand on peut les retrouver aux armes des familles, leur place se trouve naturellement au pied des larges escaliers dans les grands vestibules; leurs barres (quand elles existent encore) doivent être dressées près d'elles. On a ainsi l'illusion du passé, les chaises semblent attendre les grandes dames d'autrefois. Il est un autre mode assez fréquent de les employer qui me plait beaucoup moins, c'est d'en faire des vitrines à bibelots et de les mettre dans un salon. Ceci à mon avis n'a pas de raison d'être.

Nous ne connaissons plus qu'un petit nombre de chaises à porteurs dans les familles d'Aix; nous signalerons celles qui se trouvent encore, chez le Baron de Fonscolombe, chez le Marquis de Saporta, chez le Baron Guillibert, chez MM. de Tournade, d'Estienne, de Garidel, de Lander, à l'hôtel d'Albertas, au château de l'Arc, à l'hôtel de Châteaurenard, de Gantelmi Dille, etc.

Nous aurions pu aussi en parlant des types de mobilers du XVIIIe siècle dire un mot des meubles en vernis Martin. Il en existe fort peu en Provence, néanmoins nous avons encore à Aix un élégant mobilier de ce genre dans les appartements d'un officier, le Baron de Trinquelague.

De fort jolies encoignures décorées de fleurs se trouvent aussi au château de Fonscolombe (salle à manger).

CHAPITRE VIII

(Orfèvrerie-argenterie). — Ciselures. — Bronzes. — Bronzes dorés. — (Appliques, Candélabres, Chandeliers). — Pendules et Cartels. — Marteaux de Portes. — Argenterie. — Eventails. — Bijoux.

Nous aurions voulu ce chapitre plus important qu'il ne sera en réalité et surtout composé de documents plus précis. Quand nous l'avons inscrit dans le spécimen de cet ouvrage, nous espérions pouvoir compter pour la difficile recherche des noms des anciens ouvriers d'art (orfèvres, ciseleurs, fondeurs, etc.), et pour celle non moins laborieuse de leurs signatures et de leurs poinçons, sur un érudit en ces matières, Ch. Ferrier. Malheureusement quand nous sommes allés frapper à sa porte, les circonstances se sont montrées contraires. Une personne de son entourage immédiat se trouvait gravement malade et il me fit comprendre (fort aimablement, du reste), que soucieux et attristé, il ne se sentait pas capable pour le moment de me donner les renseignements demandés. J'ai pu me rendre compte également qu'il avait l'intention de traiter lui-même tôt ou tard la question. Personne n'étant mieux qualifié pour le faire, je trouvais la chose toute naturelle et ne puis que regretter pour mes lecteurs son utile, voir indispensable collaboration à ce chapitre. Livré à mes seules forces, je ferai néanmoins de mon mieux. Je pourrais en tous cas donner par la reproduction un aperçu des beaux objets qui à ma connaissance ont existé et existent encore dans nos collections communales ou privées.

Nous ne pourrons guère que les énumérer et dire quelques mots sur les plus importants.

Musée d'Aix. — Le plus joli bronze décoratif du XVIIIe siècle qui soit à Aix se trouve au Musée. C'est un sphinx à tête de femme, d'une savoureuse exécution et d'une superbe patine dont on ignore malheureusement l'auteur. Il a de grandes analogies avec les sphinx de marbre actuellement au Louvre dans une des nouvelles salles du Musée mobilier, ils furent exécutés à la même époque.

Chez les particuliers nous ne connaissons guère comme pouvant être cités dans cet ouvrage que les petits bronzes Louis XIV en dépôt actuellement chez M. Vita et la reproduction d'une Diane de Houdon qui se trouve au Pavillon de Vendôme.

Meubles du XVIIe siècle ornés de bronzes. — De belles commodes ventrues à poignées et décorations d'angles, se trouvent encore chez MM. Montagne, d'Etienne, Bouteille et chez Mme de Joursenvault, ce sont des meubles de chambre.

Bronzes dorés. — Candélabres, appliques, flambeaux, bougeoirs, pendules, etc. : Nous avons eu à Aix au XVIIe siècle une paire de grands flambeaux Louis XIV qui auraient mérité la célébrité, c'étaient ceux de la famille d'Albertas. Au moment de la Révolution, les trois mobiliers (possédant d'admirables pièces) appartenant aux branches de cette grande famille parlementaire furent transportés au château d'Albertas et y restèrent. Quand plus tard, il y a quelques cinquante ans, ce château fut vendu à un Syndicat

Sphinx, bronze du XVIIIe siècle
(Musée d'Aix)

Hôtel d'Arlatan-Lubières. — Appliques (époque Louis XV)

d'Antiquaires dans des conditions assez particulières, ceux-ci en réalisant le mobilier seul se couvrirent plus que largement de leurs frais. Il y avait là des merveilles, qui sont hélas, perdues pour jamais. Ces fameux flambeaux doivent orner actuellement quelque salon princier à Paris, où... ailleurs. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu m'en procurer la reproduction, bien que je sois certain qu'ils aient été refaits plusieurs fois[1]. J'ai connu chez un antiquaire une de ces reproductions dont je conserve un souvenir d'admiration. Quel dommage de ne pouvoir soumettre aux yeux de nos lecteurs ce modèle si remarquable. Il nous reste heureusement à Aix une paire d'appliques presque aussi intéressantes. Ce sont celles de la famille d'Arlatan appartenant, ainsi que la pendule dont il sera parlé ultérieurement au commandant Marquis de Bonnecorse Lubieres, un de mes anciens camarades d'arme. On se rendra compte par la reproduction de ce que valent ces pièces rares.

Coll. du Marquis de Bonnecorse

Comme bronzes dorés de l'époque Louis XV, nous ne connaissons guère que les belles pièces de la collection Dobler, flambeaux, chandeliers, bougeoirs, commode à dessins chinois, etc. Cette collection possède également de fort importantes pièces Louis XVI dont deux flambeaux du dessin de Delafosse, bronzes de Riesner, un bougeoir double et deux petits bougeoirs à Dauphins, plusieurs paires d'appliques, chandeliers à cassolettes[2], etc., etc. Comme appliques Louis XVI, nous signalerons également celles du baron Guillibert, de l'hôtel St-Marc-Vogué, du marquis de Saporta, de la marquise d'Espagnet, et tout particulièrement celles de M. Dauphin, ancien avoué et bibliophile réputé. Celles-ci sont : la première paire, à cor de chasse, modèle rare et très recherché[3], la deuxième, à décoration de bouquets de roses d'une finesse exquise. Comme appliques à fleurs de Saxe à tiges et feuilles de bronze doré (modèle plus rare que celui à tiges et feuilles en tole découpées). Nous ne connaissons guère encore à Aix que celles de Mme veuve de Montigny, celles de la marquise d'Espagnet, et les deux paires qui ornent le salon aux tapisseries du pavillon de Vendôme.

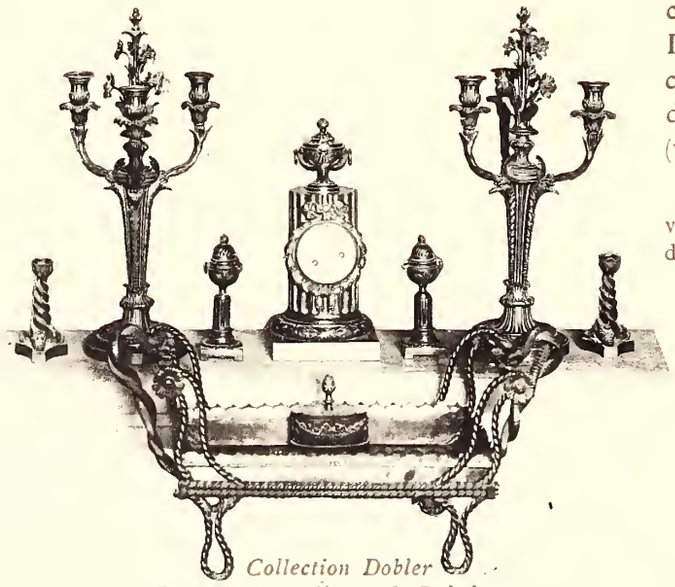
Pendules. — Deux pendules Louis XIV de tout premier ordre se trouvent encore en la possession de deux vieilles familles parlementaires aixoises. La pendule de la famille de Coye-Castellet est un Boule des plus rares. Quatre pendules du même type furent exécutées au XVIIe siècle. Elles devaient orner sur des gaines les quatre angles ovales d'une galerie, je crois bien que celles qui ne sont pas à Aix, appartiennent à un des membres de la famille de Rothschild. Il est difficile de trouver une pièce de cette époque d'un plus grand intérêt. La pendule de la famille de Bonne-corse-Lubières est également d'un modèle rare pour ne pas dire unique (voir la reproduc-

[1] En moderne.

[2] Au château de Vauvenargues et dans l'hôtel d'Aix, M. le Marquis d'Isoard Vauvenargues possède une fort belle suite de bronzes datés du XVIIe et XVIIIe siècles, pendules, candélabres, etc.

[3] Ce modèle, en plus grand, se trouve au Petit Trianon.

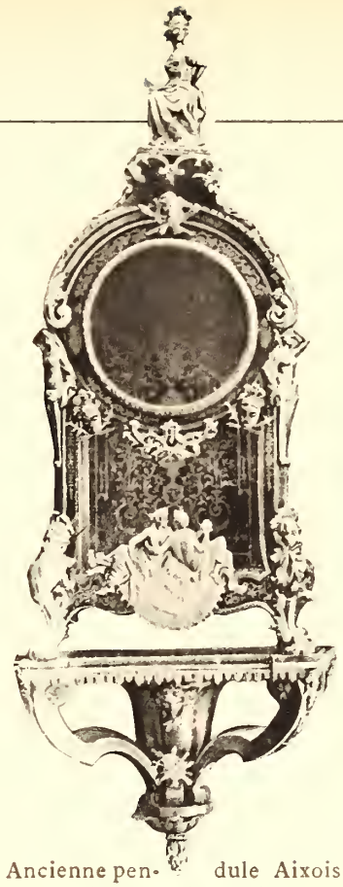
[4] Boule, artiste décorateur du XVIIe siècle.



Collection Dobler
Pendule et appliques de Delafosse
bronzes de Riesner (fin du XVIIIe siècle)

tion). D'autres belles pièces existèrent ou existent encore à Aix. La pendule de M. M. (vendue il y a une dizaine d'années déjà, est celle reproduite dans notre spécimen).

Signalons aussi celles du Musée, de Madame de Fili, du baron de Meyronnet Saint-Marc, de M. de Giraud d'Agay, de M. de St-Marc, de M. Dobler (Régence bois de roses), etc. Chez M. Montagne se trouve un admirable cartel Louis XV, de grande dimension[1]. Comme pendules Louis XV à supports, disons un mot de celles en corne vertes et à bronzes ciselés présentant des sujets généralement chinois. Elles étaient faites pour aller avec les boudoirs dont nous avons parlé et sont à mon goût extrêmement élégantes. Je me rappelle de deux supports de cheminées de ces pendules renfermant des boîtes à musique, qui se vendirent un très gros prix à la vente Lelong (de célèbre mémoire). Nous connaissons deux de ces pendules, mais à supports consoles pour les placer au mur : un magnifique spécimen qui appartient actuellement à ma mère et un très élégant petit et fin modèle qui orne la salle à manger de la villa St-Roch à M. de Lombardon. Au château de Fonscolombe et au château de Vauvenargue se trouvent des pendules en vernis Martin. Au château de la Barben, une petite pendule du XVIIIe siècle (éléphant supportant un cadran), fait l'admiration de tous les connaisseurs.

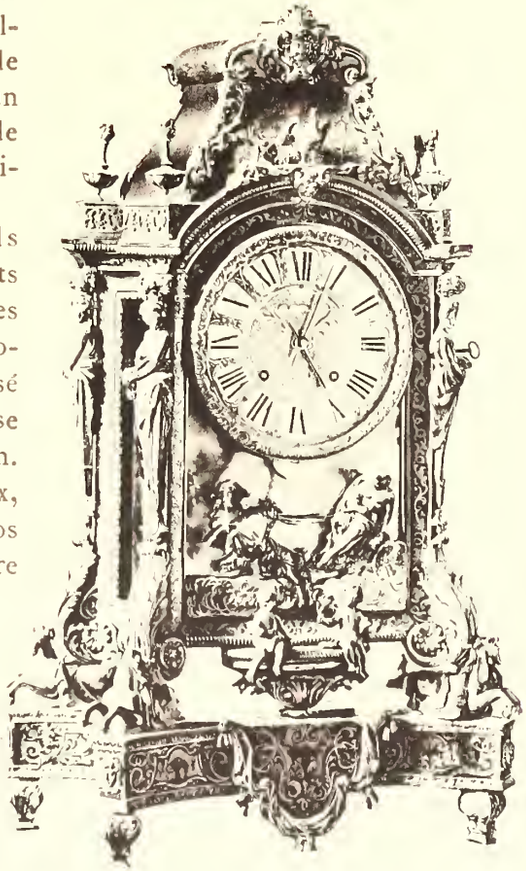


Ancienne pendule Aixoise bronzes de Boule (époque Louis XIV)

Cartels. — Un admirable cartel Louis XV d'alcôve existe dans la collection Dobler, très remarquable comme ciselure et ton de dorure; un autre fort élégant se trouve dans le studio du peintre L. Ducros, un troisième chez M. Teissier de Savy.

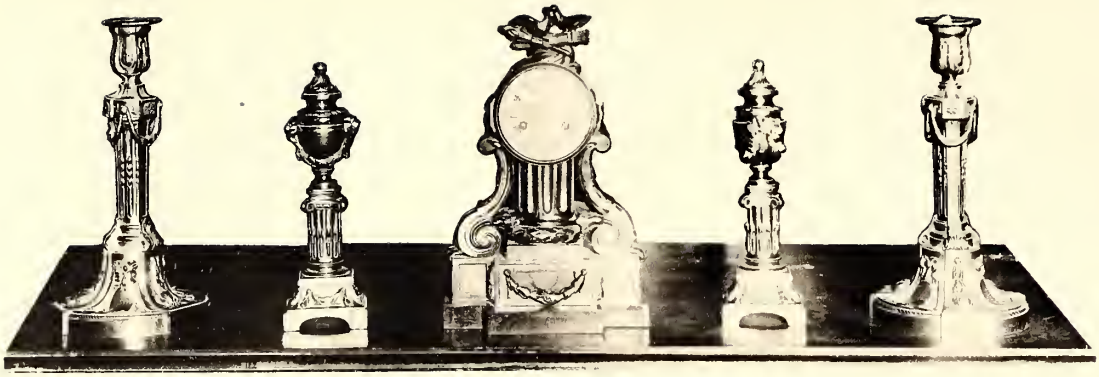
Quatre superbes cartels Louis XVI ayant de grands points de rapport se trouvent dans les Salons du Baron H. de Fonscolombe, chez le Marquis de Jessé à Château d'Arc, chez la marquise d'Espagnet, chez M. Dauphin. Ce dernier signé *Devergne*, à Aix, nous donne le nom d'un de nos anciens orfèvres. Signalons encore le ravissant modèle de pendule à colonne de la même époque existant au Pavillon de Vendôme et chez M. de Garidel; chez la marquise de Chenerilles; celles pleines d'intérêt également, appartenant à la Comtesse de Balmondière, à la Comtesse de Vogué et au Marquis de Saporta (du

Hôtel d'Arlatan. — Pendule bronze doré XVIIIe siècle *(Coll. du marquis de Bonnecorse)*



Pendule appartenant à la famille *de Coye-Castelet* Remarquable Boule de l'époque Louis XIV

[1] A décoration de fleurs et d'amours, (pièce rare)



Bronzes dorés du XVIIIe siècle *(Collection du Marquis d'Isoard Vauvenargues)*

type marbre à médaillons de Wegwood avec frises et appliques en bronze doré ciselé). Une très jolie pendule à attributs militaires se trouve chez M. de Closmadeuc.

Chenets. — Il ne nous reste plus qu'à dire un mot des feux ou chenets, qui rentrent naturellement dans le cadre de cette étude.

Les plus beaux, à notre connaissance, appartiennent à M. Dauphin le bibliophile [1], au Baron de Fonscolombe, à la Comtesse de Vogué, au Marquis de Lubières, au Marquis de Saporta, à la collection Dobler, à la famille de Castellane, à M. Montagne, etc.

Marteaux de Porte. — Finissons ce chapitre, malheureusement trop court, par la liste des marteaux de porte remarquables qui ornent encore les vieilles portes des hôtels.

Signalons, très particulièrement, celui de la collection Ferrier (rue des Arts et métiers), ceux de la grande porte de l'Archevêché, du n° 10, rue Cardinale et toute la série des têtes de lions qui se trouvent à l'hôtel d'Espagnet, à l'hôtel de Mougins-Roquefort, à l'hôtel de Gantelmi Dille, à l'hôtel de Villars, (tous situés sur le Cours), au Musée, à l'hôtel Drugeon, de Monclar, rue Roux Alphérand, à l'hôtel de Ribes, rue Papassaudi, (Ramon), rue Littera. Un beau mascaron du même type existait sur la célèbre porte de la rue Espariat qui devint la proie des antiquaires, il y a une dizaine d'années (voir collection Heyries) et se retrouve sur la porte de la place des Trois Ormeaux. Deux marteaux simples, mais intéressants, se trouvent sur la porte de l'hôtel de Barlet [2].

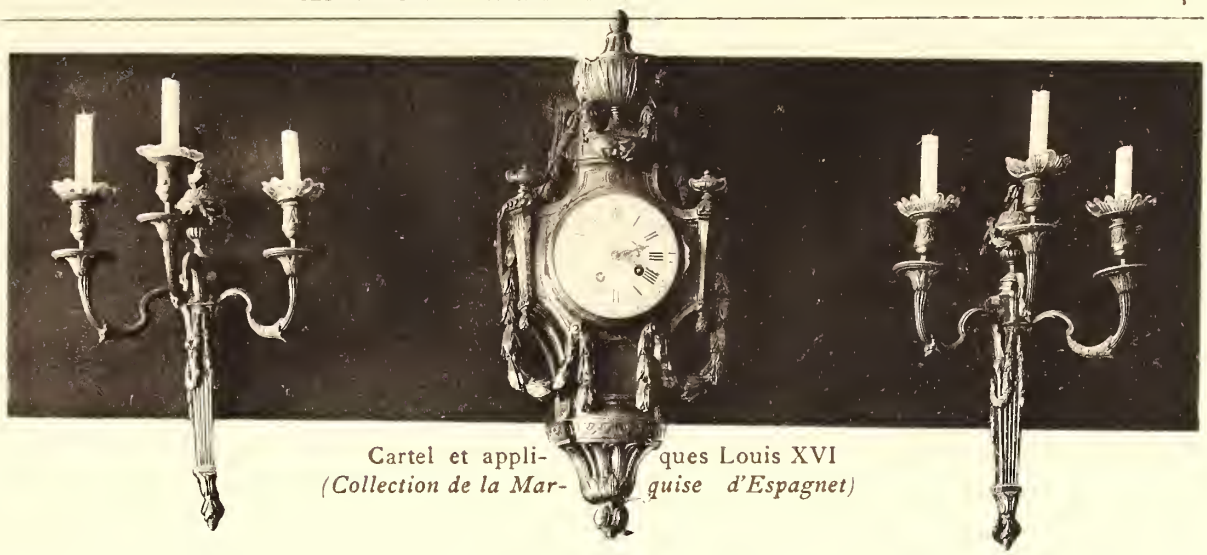
Nous signalerons, en terminant ce paragraphe, la collection de lanternes de M. A. d'Etienne, elle est curieuse et comprend des pièces rares en cuivre ciselé.

Argenterie. — La vieille argenterie aixoise a naturellement disparu en très grande partie, dispersée par les ventes et surtout les partages successoraux. Il exista pourtant, au XVIIe et XVIIIe siècles des orfèvres dont les

Appliques bronzes dorés provenant, de la chambre du roi, de l'abbaye de Montmajour *(Collection Dauphin)*

[1] Ils proviennent ainsi que les deux paires d'appliques que possède l'avisé collectionneur, de la chambre du roi de l'abbaye de Montmajour, chenets et appliques sont des pièces dignes des Trianons.

[2] Et sur la porte de l'hôtel de Lestang Parade et de la rue de la Mule noire (côté sud).



Cartel et appliques Louis XVI
(Collection de la Marquise d'Espagnet)

poinçons sont plus ou moins connus[1]. C'est ici que nous aurions surtout besoin des lumières de M. Ferrier, de ses renseignements et de ses collections. A leur défaut, nous trouverons des pièces anciennes soit chez M. Vita orfèvre, soit chez les particuliers parmi lesquels nous citerons le Baron Guillibert, M. d'Estienne de St-Jean, Comte de Mougins, Marquise d'Espagnet, M. P. Arbaud, de Lander et nous même.

Nous reproduirons quelques pièces d'argenterie intéressantes : réchauds à plats et à mains du XVIIIe siècle, sucriers, tasses à vin, cuillers, plats armoriés, huiliers, plats à barbe, salières, chocolatières, et enfin, différents objets, flambeaux, bougeoirs, dont plusieurs fort curieux existent encore ici.

Miniatures, éventails, bijoux et bibelots. — Nous ne pouvons passer sous silence ces précieuses œuvres XVIIe et XVIIIe siècles, encore bien représentées à Aix. Eventails, miniatures, montres, boîtes, étuis en or à accessoires de toilette, pommes de cannes, couteaux et petits objets gainés de Galuchat ornent nombre de guéridons et de vitrines aixoises, ainsi que quelques colliers, broches et bracelets à montures du XVIIe et XVIIIe siècles. Ce sont surtout les éventails et les miniatures, dont plusieurs sont des plus remarquables, que l'on y trouve en majorité. Citons au hasard ceux et celles des collections Dobler, P. de Régusse, P. Arbaud, de Boisseuilh, Saporta, d'Espagnet, Joursenvault, de Lombardon, Montagne, Dauphin, etc. J'ai l'intention d'organiser tôt ou tard une importante exposition de ces intéressants objets.

C'est une des raisons qui me font être des plus bref sur le dernier paragraphe de ce chapitre. Parmi les miniatures d'un intérêt excep-

Appliques de la chambre du roi, de l'abbaye de Montmajour *(Coll. Dauphin)*

[1] L'un deux s'appelait Clément, il fut avec Chastel professeur à l'école de dessin à Aix.

Argenterie et bronzes *(Collection de Closmadeuc)*

tionnel se trouve celle du docteur Dastros, délicieux petit groupe en parfait état de conservation.[1]

Au Musée, en vitrine, se peuvent voir : un joli petit bronze (le Baiser) monté sur colonne de marbre enrichie de bronzes (perles), et un vase de cristal cerclé de bronze doré très délicat. Un bronze de la même époque représentant Mirabeau avec une intéressante inscription se trouve chez Monsieur P. Arbaud[2].

[1] Signalons également celle offrant un intérêt particulier au point de vue aixois, appartenant au baron Fernand de Fonscolombe ; elles furent exécutées peu d'années avant la Révolution par le frère du célèbre collectionneur Roger de Fonscolombe et sont d'un remarquable travail.

[2] Nous n'avons pas entrepris en ce volume l'étude des reliures (importante branche de l'art décoratif). Un livre entier ne suffirait pas pour étudier et décrire celles des collections Arbaud, Mouravit, Saporta, Dauphin, etc., et de la bibliothèque Méjannes. De plus compétents que moi sont qualifiés pour le faire.

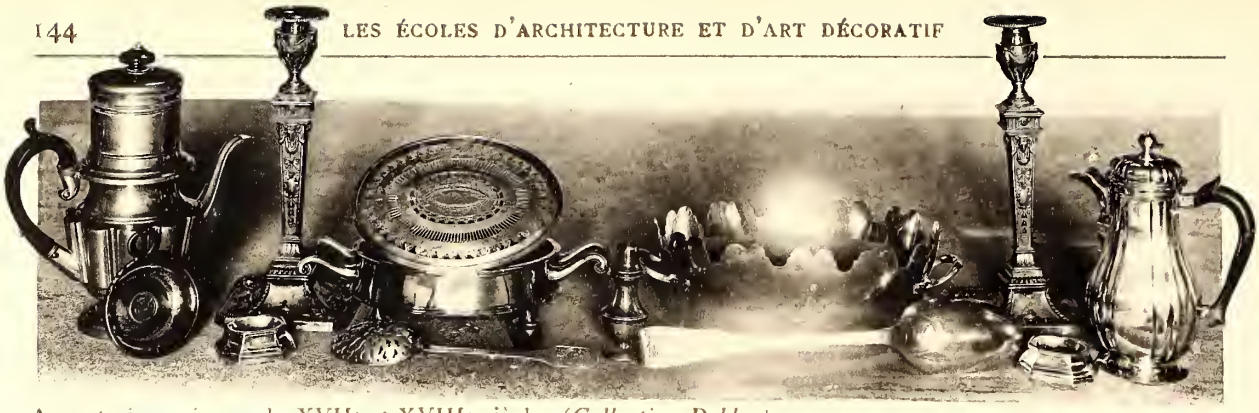
Vase repoussé et doré *(Coll. Dobler)*

Chenêts de la chambre du roi, de l'abbaye de Montmajour
Bronzes dorés, fin du XVIIIe siècle *(Collection Dauphin)*

Argenterie de la famille *de Lander*, fin du XVIIIe siècle

Marteau de porte
bronze, XVIIe siècle
(Collection Ferrier)

Marteau de porte, époque de la Régence
(Archevêché, grande entrée)



Argenterie ancienne du XVIIe et XVIIIe siècles *(Collection Dobler)*

TABLEAU DES NOMS DES ARTISTES DÉCORATEURS AIXOIS

(MATIÈRES D'OR ET D'ARGENT)

ACTUELLEMENT CONNUS ET AYANT VÉCU AUX ÉPOQUES QUI NOUS INTÉRESSENT

I. *Orfèvres* : DEVERGNE.

Son nom existe sur diverses pendules et cartels connus de nous. Parmi ces derniers nous avons cité le remarquable cartel Louis XVI en bronze doré de la *collection Dauphin.*

II. *Argentiers (graveurs de cachets de vaisselle plate)* : CLÉMENT.

Voici ce que nous avons trouvé au sujet de cet artiste :

« Les almanachs des années 1776 et 1777 ont conservé les noms des collègues que dut rencontrer *Chastel* dans ses fonctions publiques. L'école d'Aix avait alors à sa tête *Aune* et *Arnulphi* qui sont qualifiés, le premier de « peintre d'histoire », le second de « peintre de portraits à l'huile »; *Clément* « graveurs de cachets et de vaisselle » et *Pin* « peintre en *miniature* ».

Cette note extraite d'un ouvrage d'Honoré Gibert nous donne les noms de *Clément*, graveur et de *Pin*, *miniaturiste*. Nous aurions voulu cette énumération plus longue mais nous n'avons pu encore trouver d'autres noms.

Argenterie ancienne *(Collection Vita)*

Château de Vauvenargues. — Vue d'ensemble

CHAPITRE IX

Décoration lapidaire des jardins et parcs d'Aix et des environs.

Je me suis toujours fait une fête de la perspective d'écrire le passionnant avant-dernier chapitre de cet ouvrage, car notre ville est une de celles de France qui fut le mieux partagée au point de vue de ce genre de décoration lapidaire. Probablement à cause de sa proximité de l'Italie, du séjour qu'y firent nombre de sculpteurs avant de s'y fixer et du passage régulier (par la voie ordinaire) des beaux antiques envoyés par l'école de Rome sous Louis XIV et Louis XV à Paris. On peut dire, que dès Louis XIII et jusqu'à la Révolution, une école décorative de sculpture travailla successivement à l'embellissement des jardins des hôtels de la capitale de la Provence, à ceux à la française de ses maisons de campagne, grandes ou petites, et contribua à orner sous les règnes de nos

Château de Vauvenargues
Balustres, perron et porte (époque Louis XIII)

rois, les parcs des châteaux de Provence, dont nous possédons encore quelques intéressants spécimens.

Depuis une dizaine d'années, à la suite du renouveau du goût et de l'admiration justifiée qui s'affirme pour le merveilleux parc de Versailles. La mode devient toujours plus impérative des sculptures lapidaires décoratives de jardin. Tous les propriétaires des beaux parcs des environs de Paris, dont plusieurs furent saccagés pendant la période révolutionaire, se piquent de les reconstituer à l'ancienne mode et recherchent avec passion, toutes les pierres sculptées des XVIIe et XVIIIe siècles : Fontaines, statues, vases, pyramides, animaux pouvant contribuer à leur ornementation. Il en est de même de beaucoup de propriétaires anglais, américains et même allemands[1]. Tout naturellement, depuis cette époque les villes anciennes contenant encore de ces pierres sculptées sont impitoyablement drainées par les antiquaires parisiens qui se spécialisèrent dans ce genre d'article pour une nombreuse et cosmopolite clientèle. Aix est particulièrement visée par eux et leurs achats deviennent si fréquents, ils offrent un tel prix aux propriétaires, que l'on commence à entrevoir l'époque où ces objets d'art, jadis si nombreux dans nos jardins auront, sauf chez quelques rares privilégiés, complètement disparu. Je m'empresse de constater comme on pourra s'en rendre compte, au cours de ce chapitre que malgré l'intensive et incessante campagne de ces marchands, il nous reste encore de fort belles pièces, mais on verra aussi, grâce à de fidèles reproductions que nous avons pu nous procurer, quels trésors lapidaires nous avons hélas perdu à jamais.

Château de St-Marc
Vase fontaine

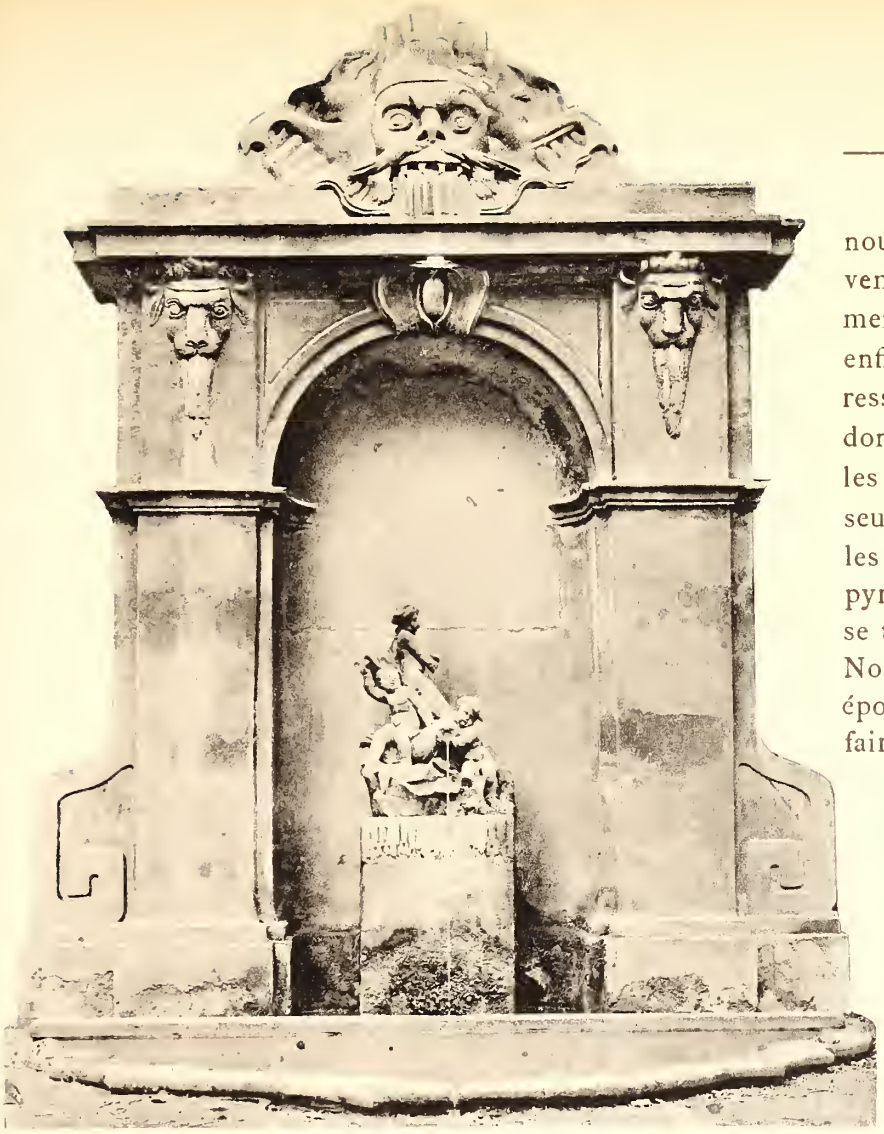
Nous avons dit que sous Louis XIII on fit déjà à Aix des statues de jardins. Nous en connaissons de cette époque qui existent encore, bien qu'en assez mauvais état. Telles sont par exemple celles qui ornent le parc de château l'Arc (propriété du comte de Jessé Charleval).

Sous Louis XIV, la décoration des jardins gagna en qualité, grâce à la pléiade des bons maîtres qui ne dédaignèrent pas de travailler dans ce genre. Les Rambot, P. Pavillon, Jacques-Fossé, Veyrier et même Puget, œuvrèrent de plus ou moins importantes décorations pour les plus remarquables de nos parcs. Nous connaissons un célèbre projet à la plume de P. Puget pour une fontaine qui ne fut du reste pas exécutée au château d'Albertas.

Mais ce fut surtout au milieu et à la fin du XVIIIe siècle, grâce à Chastel et aux nombreux élèves des ateliers que la décoration lapidaire des jardins et des parcs se développa en nombre et même en qualité (bien que nous ayons à faire des réserves pour quelques-unes de ces œuvres, traitées par ses sous-ordres et dont on lui a fait endosser malheureusement la paternité).

[1] De beaux vases Aixois sont à notre connaissance partis récemment pour l'Allemagne.

Pavillon de Lanfant. — Fontaine d'angle



Hôtel de Valori. — Fontaine du jardin (banque de France)

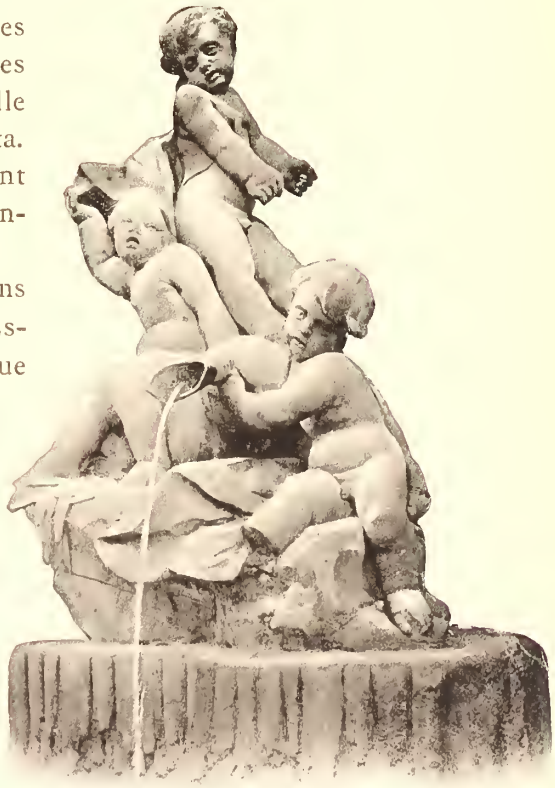
Procédant avec méthode, nous passerons en revue, successivement : les fontaines d'appartement, les fontaines de jardins Aixois; enfin celles des parcs les plus intéressants des propriétés dont nous donnerons un tableau détaillé avec les noms de leurs actuels possesseurs. Nous examinerons ensuite les statues, les animaux, les vases, pyramides, colonnes brisées, etc., se trouvant aussi dans les environs. Nous classerons ces œuvres par époque et nous nommerons, quand faire se pourra, leur auteur (certain ou présumé). Nous dirons aussi un mot sur les pots à feux, vases, et animaux décorant les hauts piliers et larges chapiteaux ayant constitué et constituant encore en partie (rarement en totalité) les entrées des allées des parcs ou des jardins des châteaux des environs d'Aix; et, nous n'oublierons pas les petits pavillons construits comme lieux de repos et buts de promenade, au milieu de ces jardins et de ces parcs.

Fontaines d'appartement. — De petites dimensions et de ce fait facilement transportables, nombre de ces fontaines sont devenues la proie des antiquaires, surtout ces dernières années. Parmi celles qui nous restent encore nous signalerons tout particulièrement celle de la salle à manger de l'hôtel de Saporta, rue Gaston de Saporta.

Deux jolies fontaines d'angles à mascarons de marbre décorent la petite salle à manger du pavillon de Lanfant, elles sont intéressantes, nous les reproduisons.

D'autres Fontaines de ce genre, mais moins riches existent dans les vestibules de la Pioline de l'hôtel de Caumont et de l'hôtel d'Estienne de St-Jean. De l'époque Louis XVI la plus importante que nous connaissions celle de l'hôtel Vermont (antichambre premier étage) fort belle urne classique au-dessus d'un motif de décoration plein d'intérêt.

Fontaines de jardins. — Les plus remarquables à notre connaissance sont du XVIIIe siècle et se trouvent dans les jardins, des hôtels de Valori (actuellement la banque de France), de Castillon, et de Ribes. Celle de l'hôtel de Valori constitue un fort bel ensemble de sculpture décorative tout y est à admirer. Le grand portique de fond avec l'étrange mascaron de monstre aquatique, la forme de la vasque et le délicieux groupe d'enfants si



Détail du Groupe

remarquables de modelé et de mouvement. Nous donnons la reproduction de l'ensemble et du détail. Il est bien fâcheux qu'un des enfants soit mutilé. Les deux fontaines du jardin de l'hôtel de Castillon sont également de très intéressants morceaux de sculpture du XVIIIe siècle. La plus importante, celle du fond, a un mouvement d'ensemble très original, de beaux mascarons, d'un faire très spirituel et son motif principal, amour chevauchant un Dauphin, sont d'une facture où se synthétise toute la grâce et l'élégance du XVIIIe siècle.

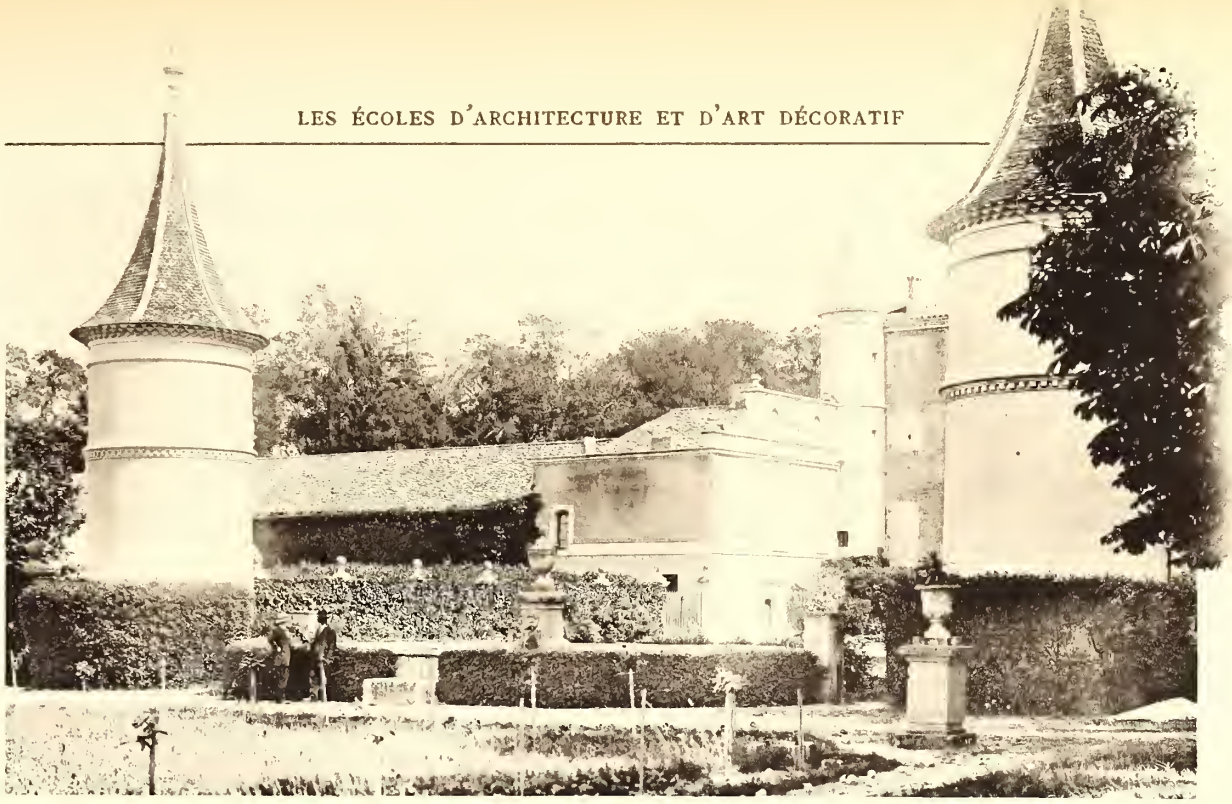
La seconde qui s'appuie à la terrasse à droite est également bien jolie et ses dauphins ont la manière très particulière de Chastel qui les sculpta incontestablement. C'est un charmant modèle à recommander aux jeunes sculpteurs. Quant au dieu des eaux du jardin, de l'hôtel de Ribes, s'il nous captive moins que les deux œuvres précédentes, ce n'en est pas moins une pièce décorative de premier ordre, mise en valeur très particulièrement par l'arbre de lierre qui l'enveloppe de son remarquable feuillage.

Château de Lanfant. - Fontaine de Chastel et coin du parc

Les fontaines dont nous parlerons maintenant ne peuvent se comparer, ni par leur ensemble, ni par leur état de conservation, à celles précédemment étudiées. Elles sont loin pourtant d'être sans intérêt, comme cet hercule mutilé de l'école de Veyrier qui forme le motif du fond du jardin de l'hôtel d'Espagnet. Ainsi que la figure un peu courte de celui de l'hôtel de M. Louis Jourdan. Signalons encore la figure de l'hôtel Vermont, et très particulièrement la fontaine du jardin de l'hôtel de Félix du Muy (de Gassier). Celle-ci est composée d'une arche et d'une colonne sur laquelle est placé un beau buste du XVIIe siècle.

Château de Fonscolombe
Fontaine de Chastel et coin du parc

Très intéressante est la fontaine du jardin Français du Pavillon de Vendôme. Ce jardin, entièrement reconstitué par moi d'après les documents du temps, avec ses gazons, ses allées, ses buis taillés, ses plates-bandes et rosaces en terres de couleur, ses statues, vases et fontaines, forme avec la belle architecture qu'il précède, un ensemble très homogène du XVIIe siècle. La petite fontaine en forme de pyramide surmontée d'une corbeille et de fruits avec son Dauphin et la grenouille, qui se dissimule dans les roseaux, sous le grand lierre et les lauriers centenaires qui l'encadrent, est extrêmement séduisante comme on pourra s'en rendre compte par la reproduction. Signalons en terminant qu'il y a quelques années le paragraphe aurait pu être hélas beaucoup plus long (où sont en effet



Château de Fonscolombe. — Pigeonnier et cour d'honneur

maintenant les œuvres arrachées à prix d'or à de mauvais Aixois !) qui auraient du être citées ici en bonne place ?.. Dieu seul le sait.

Nous ne pouvons passer sous silence les fontaines à simples, mais beaux mascarons de marbre du jardin de l'hôtel Sextius et de la Cour de l'Ancien hôtel de Valbelle (gendarmerie) le dernier est une belle œuvre de Chastel pleine d'expression.

Liste des propriétés des environs d'Aix possédant à notre connaissance encore des décorations des pierres sculptées des XVIIe et XVIIIe siècles et noms des propriétaires.

Château d'Albertas à l'ancienne famille Aixoise *des d'Albertas* (vases, buis, statues); *Château de la Barben, Marquis de Forbin* (statues); *Beaupré* (fontaine), *M. E. Double*; *Château L'Arc* (statues, fontaines), *Comte de Jessé* Charleval; *Campagne aux environs de Bouc* à *M. Bernard de Raymond* (vases); *Château de Fonscolombe* (statues, vases. monuments), *Marquis de Saporta*; *Château de Galice* (vases fontaine); *La Gaude* (fontaine, vases) à *M. Gastaud*; *Campagne Laroque* (statues) à *M. Laroque* banlieue d'Aix; *Château de Lanfant* par les Mille à *M. le Baron de Fonscolombe* (statues, vases, bassins); *Parillon de Lanfant,* banlieue d'Aix (statues, vases, pots à feu, fontaines); *La Malle* (vases) à *M. Jacques Normand*; *La Mignarde* (vases), *M. Rigaud*; *La Maréchale* (vases, portail), *Mme de Maréchal*; *La Pioline* (vases); *St-Pons* (statues, vases, monuments), *Mme Vve Jouine*; *Propriété Sallier* près Pertuis (vases), *M. Sallier*; *Campagne à St-Mitre* (sphinx); *Château de Beaulieu, Comte de Caudole* (fontaine); *Campagne à Septemes* (fontaines, vases, pots à feux); *Château du Tholonet* (lions fontaine), à *Mme Vve Pichaud*; *Château de Violaine* (statues, fontaines), *M. de Lander*; Petite propriété ayant appartenu à *J. Sec*, route de Vauvenargues (buis, balustrades et fontaines); *Château de St-Marc* (vases, fontaines), *Baron de Meyronnet St-Marc*; *Château de Vaurenargues* (fontaines), *Marquis d'Issard Vaurenargue*; *Château de St-Pierre* près Pélissanne, (vases et décorations), *à Melle de Florent.*

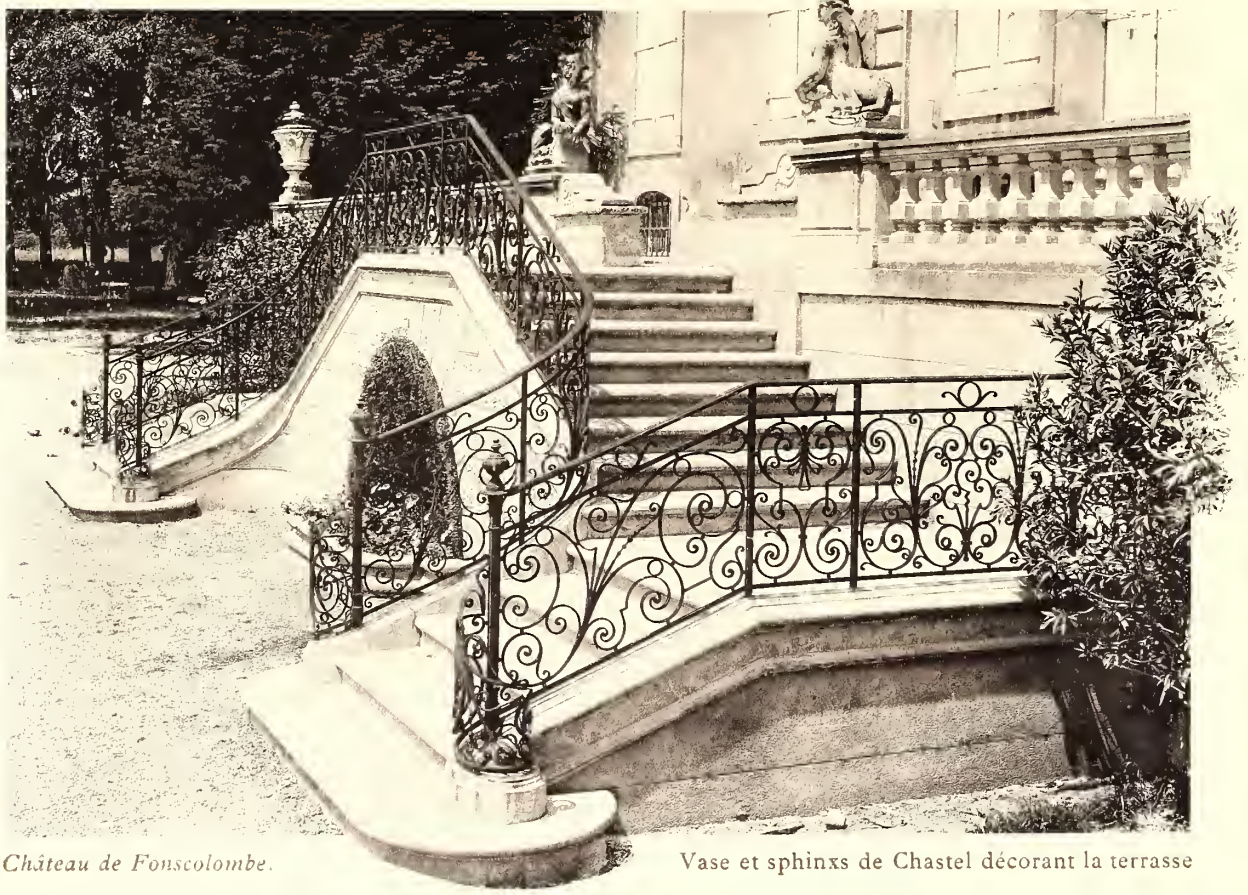
De toutes ces propriétés, nous ne parlerons

Fontaine de Chastel (anciennement à la Brillane)

plus ou moins en détail que quant à notre avis, elles nous offriront un véritable intérêt comme parcs, comme décoration de pierre ou comme bel entretien. Nous allons les visiter successivement au grès de notre fantaisie d'artiste et que nos lecteurs nous suivent, la promenade en vaut la peine.

Château de La Barben. — Décoration de pierre du parc

Nous sommes en automne, la plus exquise saison en Provence, les premières feuilles commencent à tomber le ciel est délicieusement bleu, l'air tiède et léger, les arbres varient à l'infini de la forme de leurs groupements et de l'éclat de leur feuillage jaunissant, les divers plans de nos chers paysages, les fonds vaporeux des montagnes du Luberon, de St-Victoire de l'Olympe, du Pilon du roi, de Marseille Veyre, etc, s'estompent voluptueusement à l'horizon. Nous voici arrivés en auto, en voiture, à cheval ou en bicyclette chez nos amis, chez les aimables propriétaires de nos relations. Les belles demeures se silhouettent au fond des parcs, d'exquises fleurs, d'admirables roses groupent en massifs variés l'éclatante couleur de leurs corolles aux pénétrants parfums, de frais gazons tondus nous offrent leurs tapis de verdure. Nous nous y engageons, puis successivement nous pénétrons sous charmilles, dans des sentiers ombreux au-dessus desquels chantent les fauvettes, dans les chênes séculaires, les vieux tilleuls et les beaux maronniers rougissants. Ça et là une surprise nous guette, au détour d'un chemin, c'est une échappée d'où l'on aperçoit la



Château de Fonscolombe. Vase et sphinxs de Chastel décorant la terrasse

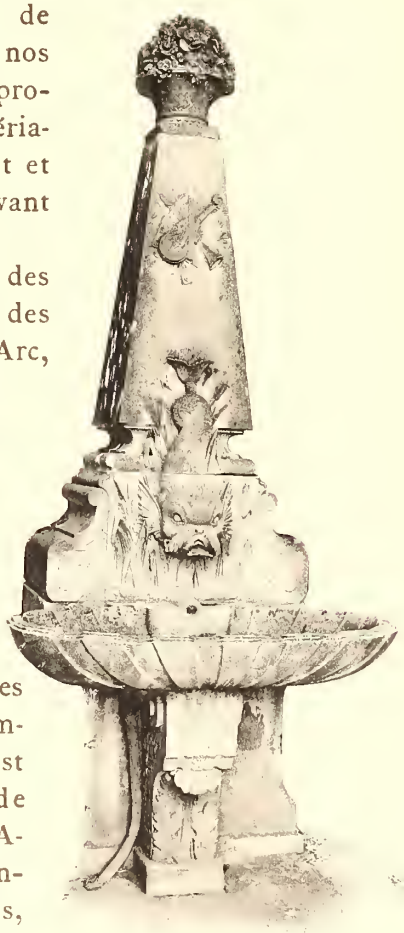
Château de Lanfant
Le Printemps, statue du parc
(Ecole de Chastel)

maison amie, ou bien dans un carrefour, une statue, un vase, un petit monument symbolique, détachent leur blancheur patinée ou se joue les rais du soleil, sur le fond sombre des sous-bois. Bien souvent aussi de vieux bancs de pierre plus ou moins rongés de mousse nous offrent discrètement leur sièges usés, nous invitant à la méditation et au repos.

De ces promenades répétées, nous rapporterons les poétiques impressions et les souvenirs, que nous ont laissé toute cette catégorie d'œuvres de pierre, dont nous voulons entretenir nos lecteurs. Il ne nous reste plus qu'à reproduire les plus intéressantes pour matérialiser à leur yeux notre précédent récit et à les classer par groupes se retrouvant aux mêmes lieux.

Statues. — Nous trouverons des statues du XVIIe siècle dans les parcs des châteaux d'Albertas et de Château l'Arc, les plus intéressantes que nous connaissions de cette époque se trouvent dans le vieux parc à la Française de la propriété de Violaine à M. de Lander. Il est précédé d'un petit jardin à dessins de broderies de buis, qu'on a malheureusement laissé trop se développer ainsi que les ifs taillés, par trop abandonnés à eux-mêmes; ses vieux arbres et ses pierres séculaires nous composent des paysages à la Hubert-Robert. Il est traversé par une allée centrale à l'extrémité de laquelle se dresse la statue de Vénus et de l'Amour. A droite et à gauche de cette allée principale se déploient en éventails d'autres allées, terminées également, par une décoration de pierre dont les statues des déesses, Junon, Cérès, Diane et Minerve; une dernière allée conduit à une fontaine représentant Bacchus enfant sur un tonneau. Ce dernier motif se retrouve aussi à Château l'Arc (Fontaine au-dessous de la terrasse à balustres). Ces statues de Violaine sont amusantes à cause de leur caractère très Louis XIV. La Vénus est véritablement charmante avec l'Amour qui vole autour d'elle. Elle fut malheureusement prise pour cible pendant la Révolution par des chasseurs ivres, et les seins de la Déesse sont criblés de leurs plombs. Cette suite de statues est la plus importante que nous connaissions dans les environs d'Aix, elles sont en calissane blanc et très probablement de Rambot.

Avant de passer au XVIIIe siècle, nous



Pavillon de Vendôme
Fontaine

Pavillon de Vendôme
Samson, groupe de marbre

Château de Fonscolombe
Pot à feu (marbre)

examinerons en détail l'important groupe de marbre qui se trouve au fond du parc du Pavillon de Vendôme, il représente Samson combattant les Philistins avec une machoire d'âne ; ce sujet biblique convient fort bien à la décoration du jardin d'un ancien Cardinal. Le Héros assailli par plusieurs ennemis semble appliquer les méthodes Jiu Jutsu de la main gauche, tout en assommant sans pitié de la machoire brandie par sa dextre ses misérables adversaires.

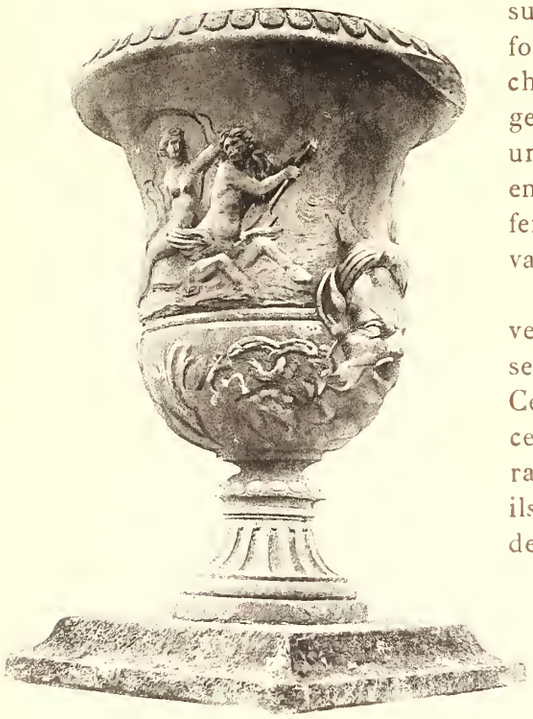
Du XVIIIe siècle nous trouvons des statues au Château du Tholonet, au château de la Barben au château de Fonscolombe, au château de Lanfant, dans les parcs et les jardins Français qui s'étendent à leurs pieds ou sous leurs fenêtres. Comme suites, les plus importantes se trouvent dans le beau parc du château de Lanfant et dans celui de la propriété Jouhine à St Pons.

Dans le parc du château de Lanfant appartenant au baron de Fonscolombe se trouvent quatre statues de Chastel représentant les quatre saisons. Ce sujet fut souvent traité par le maître et ses élèves, et nous connaissons l'exacte reproduction de ces statues qui se trouvent dans la petite propriété qui appartient à M. Laroque, sise entre la route Nationale de Marseille et le chemin qui descend à gauche vers le pont de l'arc. Lanfant possède aussi plusieurs autres importants et mythologiques sujets de pierre. Les statues de la propriété de Mme Vve Jouhine sont de qualité encore supérieure. Elles sont au nombre de cinq, deux se font pendant et sont de bonnes copies de l'Antique du XVIIIe siècle ; elles représentent Mars et la Vénus Callipyge. Un beau sujet féminin se trouve au-dessus d'une fontaine. La cinquième statue représente un chasseur armé de son fusil, joli sujet de genre du XVIIIe siècle. Cette propriété a un joli parc bien ombragé ; la maison est entourée d'une cour avec deux portails en fer forgé dont les piliers supportent des vases Louis XVI intéressants.

Vase de la Pioline (marbre)

Vase de la Pioline (marbre)

Animaux. — Chastel traita bien souvent des modèles d'animaux divers dans ses fontaines et ses décorations de parcs. Ce que nous connaissons de mieux de lui, ce sont les anciens chiens marins qui décoraient la Gaude au quartier des Pinchinats, ils ont été vendus cinq milles francs l'an dernier à un antiquaire, le maître tailleur de pierre aimait aussi à exécuter des sphinx à draperies et à têtes de femme. Nous avons déjà parlé de ceux



Ancien vase Aixois

Ancien vase de la Pioline (disparu) (marbre)

Ancien vase Aixois

Ancien vase Aixois
actuellement en Allemagne

qui surmontent la porte de l'hôtel de Castillon, ce sont les plus élégants. Fort intéressants sont aussi ceux qui ornent le grand perron du château de Fonscolombe. Une troisième paire existe également dans une propriété sise au quartier St-Mitre tout près d'Aix. C'est là que se trouvent aussi les débris d'un hercule probablement de Veyrier.

Quand aux Dauphins, il en exécuta sur beaucoup de fontaines, signalons parmi les plus belles celle, disparue hélas aujourd'hui, qui se trouvait au-dessus du bassin de la propriété de la Brillane actuellement à M. Ducros; celle qui se trouve chez M. Gastaud, à la Gaude et qui ressemble à celle de l'hôtel de Castillon, et, celle qui se trouve devant la façade Sud du château de Fonscolombe, si intéressante de facture et de mouvement.

Une fontaine à Dauphins présentant des analogies avec la fontaine de la Brillanne, se trouve dans l'ancienne campagne de J. Sec, à l'entrée d'Aix, route de Vauvenargues avant d'arriver au pont de Béraud.

Ancien vase Aixois

Lions. — Ils furent exécutés plus rarement et assez grossièrement en général. Nous en connaissons aux quatre angles d'un pont du Château

Ancien vase Aixois

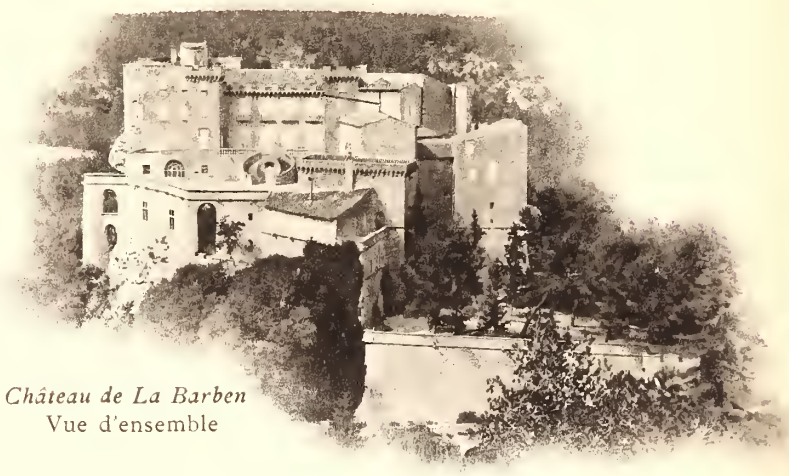
Vase Aixois (*Collection Dobler*)
Triomphe d'Amphytrite

Pavillon de Vendôme
Colonnes et vases

du Tholonet, l'ancienne demeure des de Gallifet. Le château a été malheureusement assez mal restauré et a perdu sa vieille patine et son ancien mobilier.

Vases. — Ce sont surtout les beaux vases qui existèrent jadis en quantité dans les parcs et les jardins d'Aix et des environs Les plus beaux nous ont été enlevés malheureusement, mais nous aurons le plaisir d'en donner la reproduction à nos lecteurs. Avant de parler de ceux qui nous restent disons un mot de ces absents. Les plus remarquables se trouvaient à la Pioline (où il en reste encore). Ce furent d'admirables modèles, d'une forme originale avec leurs masques cornus et leurs opulentes guirlandes, ils étaient de marbre blanc. Ceux, dont nous donnons la reproduction, étaient également pleins d'intérêt. Avec leurs mascarons, leurs groupes de fruits, leurs combats de centaures. De ce dernier type, de vases à décorations à personnages, il n'existe que peu de modèles dans nos parcs[1]. Nous signalerons particulièrement un vase aux Pinchinats représentant une chasse au sanglier. Les beaux vases de la terrasse de la propriété Sallier, près de Pertuis, et les deux vases du Pavillon de Vendôme, représentant l'eau et le feu. Dans l'un, des amours s'ébattent dans une rivière qui cascade et court autour du vase. Dans

[1] Le plus grand et le plus remarquable est au Pavillon de Vendôme et représente « Le Triomphe d'Amphytrite.



Château de La Barben
Vue d'ensemble

l'autre, ils font des rondes autour d'un feu. Ce sont peut-être les plus anciens et les plus curieux vases existant à Aix. Signalons, puisque nous sommes au Pavillon, les nombreux vases, tous curieux, qui décorent deux par deux le jardin français. Devant la porte se trouvent deux vases cannelés provenant du Pavillon Sec, remarquables spécimens de sculpture du XVIIe siècle, ils sont en pierre de Bibémus. Dans la même matière furent sculptés les vases sans anses, à tranches de melons qui ornent les deux premiers carrés du jardin, au centre des rosaces en mosaïque ; enfin ceux qui leur font face à draperies sont en pierre froide. Tous ces vases sont sur des socles ou des colonnes à chapitaux gracieusement travaillés. On trouve encore de beaux vases à *la Pioline,* à *la Mignarde* (Pinchinats), à *St-Pons,* chez Mme Jouhine, à *Fonscolombe*, à *Lanfant* (château), au *Pavillon de Lanfant* (Pinchinats), au *château de Galice,* à *Bouc,* à *la Malle*, au *château d'Albertas*, à *Puyricard,* au *château de St-Marc* (très curieux et particulier), etc. Pour terminer ce chapitre, il nous faudra retourner une dernière fois dans les parcs de Fonscolombe et de St-Pons. Dans le premier, nous aurons à signaler les petits monuments dont nous parlions dans notre introduction, ces colonnes, couvertes d'inscriptions et ces tombeaux que le grand collectionneur Boyer de Fonscolombe se plut à faire édifier dans maints petits endroits, propices à la rêverie, dans le goût des dernières années du XVIIIe siècle. A St-Pons, nous trouverions des décorations du même genre et particulièrement une pyramide surmontée d'un fer de lance imitation des tombeaux étrusques, bien caractéristiques à son époque.

Pots à feux. — C'est un genre d'ornements que nous ne pouvons aussi passer sous silence dans notre énoncé d'art décoratif. Ils se mettaient ordinairement sur les toits (aux angles). Sous Louis XIV on s'en servait souvent. Nous n'en retrouverons plus guère d'intéressants qu'au château de Fonscolombe, dont nous signalerons très particulièrement ceux en marbre qui flanquent les deux angles du toit de l'orangerie. Nous en possédons au Pavillon de Vendôme que nous signalerons, ainsi que ceux du Pavillon de Lanfant et de l'Archevêché (Cours intérieure).

Piliers de portails à grands chapitaux. — Enfin une dernière caractéristique de la décoration des propriétés des environs d'Aix est celle des piliers soutenant les portails d'entrée dans les avenues ou les cours d'honneur d'autrefois.

A chaque instant en parcourant la campagne d'Aix (aux Pinchinats par exemple), l'on rencontre un et plus souvent deux grands piliers ayant dans leur abandon une allure superbe, en belle pierre dorée de Bibemus, et généralement terminés par de vastes chapiteaux dont les tables font des saillies considérables. Ce sont les restes des entrées seigneuriales détruites en partie, trop souvent.

Je n'ai vu nulle part ailleurs de ces piliers en aussi grand nombre et de si belle allure. Autrefois tous étaient garnis au-dessus de leurs chapitaux de boules de pierres de vases. de pots à feux, et quelquefois de lions héraldiques accroupis. Tous ou presque tous ont été naturellement dépouillés par les antiquaires.

Signalons comme à peu près complets, malgré la vicissitude des temps ceux d'une propriété à droite en descendant l'Arc (route de Marseille). Ceux des deux propriétés au village de Puyricard, surmontés de beaux vases et une foule d'autres de moindre importance situés un peu partout. Les plus curieux à notre connaissance se trouvent encore dans nos environs immédiats tout près du bassin de la Cie P.-L.-M., les piliers sont courts, mais surmontés d'énormes pots à feux très intéressants laissés dans le plus lamentable abandon.

Petits pavillons. — On serait étonné si l'on ne trouvait aussi dans nos parcs quel-

ques-uns de ces gentils pavillons si chers à nos aïeules où elles rêvaient étendues sur des lits de repos ou jouaient des ariettes au clavecin. Nous en avons eu et de charmants, les plus gracieux que nous connaissons, existent à château d'Arc chez le comte de Jessé, à l'ombre d'admirables tilleuls et au bord d'une belle pièce d'eau à balustres. Non moins intéressants, sont les trois pavillons qui se trouvent au pavillon de Vendôme. L'un deux servait de chapelle au cardinal et le troisième placé au S.-O. du jardin, fut l'atelier d'été du célèbre peintre J.-B. Vanloo.

CHAPITRE X

PREMIÈRE PARTIE. — *Principaux artistes décorateurs d'Aix et leurs écoles : 1° Architectes: Jacques Fossé, Pierre Pavillon ; 2° Sculpteurs : Les Rambot, Pierre Puget, Christophe Veyrier, B. Toro, Chastel; 3° Peintres : Finsonius, Daret, Reynaud Lévieux, Sébastien Barras, L. Fauchier, Dandré-Bardon, Les Vanloo, Les Celony, Arnulphy; 4° Graveurs : Raynaud, Balechou, Cundier (peintre et graveur), Cousin.*

Ce dernier chapitre, s'il était traité comme il le devrait, exigerait à lui seul un volume, je ne compte donc faire qu'un résumé de la vie des principaux artistes et collectionneurs aixois, qui puisse éviter à nos lecteurs la peine de consulter de nombreux volumes et la recherche de renseignements concernant l'art décoratif en Provence au XVIIe et XVIIIe siècles.

Ce que nous désirons surtout leur montrer, c'est que nombre d'artistes, et non des moindres, existèrent et travaillèrent en notre ville aux époques qui nous intéressent ; et que, dans tous les temps, le goût de collections de tableaux, de médailles, d'objets d'art, excita l'émulation de la recherche des curieux dont quelques uns, comme des deux Boyer, eurent des cabinets dignes des capitales et des plus importantes villes d'art de l'Europe.

Nos lecteurs ne s'étonneront donc pas que nous ne disions que quelques mots sur plusieurs des artistes dont nous citons les noms en tête de ce chapitre. En dehors des raisons que nous venons d'énoncer, il en est encore une qui les prime toutes, c'est celle de l'obscurité qui entoura le nom de ces artistes jusqu'à nos jours. Les méconnus sortent à peine de l'ombre et nous n'avons pu, malheureusement faire encore sur eux, luire l'éclatante lumière des archives et des documents précis et précieux, enfouis chez les notaires de notre ville. Entamons maintenant les biographies succintes de nos artistes.

1° *Architectes du XVIIe siècle.* — Il y en eut fort peu qui laissèrent un nom et aucun ne s'était spécialisé uniquement dans cet art. Jacques Fossé, on sait de lui fort peu de chose, apprécié de ses contemporains, il éxécuta les plans de nombreux monuments ; comme sculpteur assez médiocre et lourd on lui attribue l'exécution des cariatides de l'hôtel de Mons (d'Espagnet), et des statues détruites à la mairie en 1793. Il collabora à celles de la maison de Ville avec Pierre Pavillon et J.-C. Rambot. Sa fille, Marie Fossé, épousa en 1683 Abraham-Louis Vanloo, fils de Jacques et père de Jean-Baptiste que ce mariage fixa à Aix.

Pierre Pavillon : Cet artiste, encore moins connu que le précédent, était pourtant considéré comme excellent architecte et très bon sculpteur. Il exécuta en collaboration de J.-C. Rambot, l'hôtel-de-ville, le pavillon de Vendôme et l'hôtel de l'Estang Parade. Je crois pouvoir lui attribuer les cariatides de l'hôtel d'Agut.[1]

III. *Sculpteurs.* — Jean-Claude Rambot : Il fut le contemporain et souvent l'associé des deux précédents artistes. Il était d'une famille originaire de la Franche-Comté, naquit vers 1621, on n'a pu retrouver son acte de naissance. Il avait environ dix-huit ans quand J. Daret vint se fixer à Aix et y fonder une sorte d'académie des Beaux-Arts. Daret s'associa avec lui pour la décoration des hôtels édifiés à cette époque. Il le présenta au duc de Vendôme, gouverneur de Provence, qui le fit travailler longtemps pour lui et pour sa belle amie, la comtesse de Rascas. Nons avons longuement parlé de lui dans nos deux premiers

[1] Il exécuta enfin en 1650 une belle statue en Calissanne, Saint-Magdaleine, don du Président Duchesne à la chapelle de la Sainte-Baume.

chapitres et dit notre opinion sincère sur son œuvre qui est des plus remarquables. Il travailla aussi pour les églises de la ville, particulièrement pour celle de la Madeleine, comme nous l'avons déjà vu. Il mourut à Aix le 1er août 1694, en laissant une filiation qui s'étendit jusqu'à nos jours par Jean-Baptiste Rambot, son fils, né vers 1661 qui fut son élève et se spécialisa dans la décoration des jardins et des parcs. C'est aussi probablement l'auteur des cariatides de la rue des Orfèvres (hôtel d'Arbaud). Il mourut en 1745, laissant trois fils :

Jean-André, né en 1690, qui alla s'établir à Bordeaux;

Jean-Baptiste, bénéficier du chapitre d'Aix ;

Gaspard-Gabriel qui suit :

Gaspard-Gabriel Rambot, né en 1712, fut notaire, mourut en 1773, eut une fille mariée à M. Meyer, conseiller à la Cour d'Aix, et :

Jacques Rambot, né en 1747, avocat au Parlement. Il épousa en 1795 J.-Thérèse-Elisabeth Grange, veuve de J.-Baptiste-Joseph Gravier, médecin, mort en 1801, et eut pour fils :

Gustave-Bruno Rambot, capitaine d'état-major, fondateur du Prix Rambot, et qui laissa à la ville le jardin Rambot. Mort sans postérité le 15 septembre 1859.

Œuvres principales : cariatides, sculptures, gypseries du Pavillon de Vendôme, statues du Pavillon Sec, gypseries des hôtels de Maliverny et du Pavillon de Lanfant, portes des hôtels de Maliverny et Peyronneti, Carces, boiseries et gypseries de l'hôtel de la Belle du Canet, etc.

Portrait de Puget par lui même (*Musée d'Aix*)

Pierre Puget. — Ce génial artiste, qui fut célèbre dans les trois genres : architecture, sculpture, peinture, naquit à Marseille le 15 octobre 1620, de Simon Puget, maître maçon et de Marguerite Cauvine. Son père mourut en 1623, et Pierre fut placé en apprentissage chez Jean Roman, menuisier, tailleur de bois, s'occupant de la sculpture des vaisseaux. En trois mois le jeune apprenti développa de telles dispositions qu'il en sût autant que son maître. Au bout de quelques années, sans terminer son temps, Puget s'embarqua pour l'Italie. Débarqué à Livourne, il gagna Florence, où après des débuts pénibles il trouva de quoi gagner sa vie et se développa dans son art. Attiré invinciblement vers Rome, il eut la chance de pouvoir s'occuper comme peintre auprès de Pierre de Cortone et peignit pour lui deux des tritons du plafond de la villa Barberini. En 1644, rappelé en France par l'état de santé de sa mère, il se trouve à Toulon employé à l'Arsenal. Il travailla à la sculpture des vaisseaux, notamment à la décoration de la frégate *la Reine*. Le 8 août 1647, il épousa à Toulon, Paule Boulete qui trois ans après lui donne un fils. C'est à cette époque qu'il fit le plus grand nombre de ses tableaux qui furent surtout exécutés pour la décoration des églises et des chapelles. En 1656, date mémorable, il se révéla sculpteur de génie par ses fameuses caryatides de l'hôtel-de-Ville (voir chapitre II). Le Bernin qui les vit à son passage à Toulon en parla avec grand éloge à Paris. C. Girardin le fit alors venir en son château de Vaudreuil, Normandie (c'est pour lui qu'il sculpta en pierre le grand Hercule terrassant l'Hydre), actuellement au Musée de Rouen. Le pendant, une Cybelle, n'a pu être retrouvé. De Vaudreuil, Puget passa à Vaux, chez Fouquet, qui commença par l'envoyer chercher du Carrare en Italie, et lui donna commande pour un Hercule assis. Cette belle œuvre (l'Hercule gaulois du Louvre), se trouva terminée au moment de la chute du surintendant et après quelques avatars, fut envoyée à Sceaux, chez Colbert. Dans cette période Puget travailla à Aix, mais en 1660, Gênes lui fit des offres splendides. Il s'y installa jusqu'en 1667, et il exécuta, à la demande des Soli[1], les célèbres St-Sébastien et St-Ambroise pour l'église de Carignan et pour Claude Brignole l'exquise conception de la Vierge, les trois œuvres en marbre ; de la même époque date son projet de Baldaquin pour l'église de Carignan, actuellement au Musée d'Aix. En 1667, il rentre à Marseille. En 1668, Colbert le nomme chef de l'atelier des sculptures de Marine à Toulon. Il dessine de nombreux projets d'architecture terrestre et navale (c'est le moment où il fit les plans des hôtels d'Aix).

Tête de Puget
par Christophe Veyrier
(Musée d'Aix)

Il est à l'apogée de son talent et reçoit des commandes pour Versailles. Il commence son célèbre Milon de Crotone et le bas-relief, d'Alexandre et de Diogène. En 1674, il tombe malade, en 1679, il termine son marbre. Colbert le prend en grippe et le fait rayer de l'arsenal de Toulon. Le Milon triomphe à Versailles malgré les envieux et le roi ordonne qu'il soit placé dans l'allée royale, et demande un pendant à l'artiste qui dessine un projet de Persée et Andromède. En 1684, le nouveau marbre est terminé. Louvois qui succède à Colbert en félicite l'artiste qui doit recevoir 150,000 livres pour son travail. Rentré à Marseille, Puget fait d'orgueilleux projets de décoration pour sa cité natale. Les Conseils trouvent que c'est beaucoup trop cher, et il ne peut exécuter que des travaux sans importance. Il va à Fontainebleau, est présenté au roi qui le félicite, mais ne lui fournit pas les moyens de donner la mesure de son génie. Il retourne à Marseille, termine en 1693 son bas-relief, Alexandre et Diogène, destiné à Versailles. La fatalité veut qu'il n'arriva à Paris

[1] Consul de la ville.

qu'après la mort du roi. On le relégua au Louvre d'où il n'a plus bougé. En 1691, le 29 mai, il s'était remarié à Madeleine de Tamborin, fille d'un avocat. Le génial artiste, après la mort du roi, sent que ses grands espoirs sont finis. Il vieillit en exécutant divers travaux à Marseille et Aix, se construisit une maison sur le Cours et meurt le 2 décembre 1694 dans sa ville natale.

Œuvres principales

Architecture. — Projets et exécution de navires et de la salle d'Armes de Toulon. Projets pour l'agrandissement de l'Arsenal. Hôtel-de-Ville de Marseille. Projets pour une place monumentale à Marseille. Plans des trois hôtels d'Aix, dont nous avons parlé.

Sculpture. — Cariatides de Toulon. Hercule terrassant l'Hydre. Lapidation de St-Etienne, bas-relief. Hercule Gaulois. Les statues de Gênes. Le Milon et le Persée, Alexandre et Diogène bas-relief, le bas-relief de la santé de Marseille. Buste du Christ (Musée de Marseille) Buste de Louis XIV, Musée d'Aix.

Peinture. — Portrait de Puget par lui-même (Musée d'Aix) Salvator Mundi (Musée de Marseille) Sainte famille (collection Boyer de Fonscolombe actuellement au marquis de Saporta).

Portrait de Finsonius par l'Ami Martin.

CHRISTOPHE VEYRIER. — Après le célèbre maitre Marseillais nous allons parler de son meilleur élève Christophe Veyrier. Il naquit le 2 Juin 1637 de ouvriers. Ceux-ci sans parents vocation le mirent en apprentissage chez Puget qui satisfait de lui l'employa à dégrossir ses marbres. C'est lui, d'après son maitre, qui est le véritable responsable du manque de proportions de l'Andromède dans le Persée. Il aurait par trop enlevé de marbre en préparant le bloc et Puget se trouva obligé de truquer sa figure. Il le dit lui-même en réponse à des critiques faites à Paris de ce groupe. Quand Puget quitta Gênes pour rentrer à Marseille, Veyrier qui l'avait suivi se rendit à Rome. Il en revint deux années plus tard et se fixa à Aix. Il avait acquis au contact de son Maître un faire large et vigoureux et fut fort apprécié en Provence. Ces dernières années, plusieurs de ses œuvres furent faussement attribuées à son maître. Nous voulons parler de ses œuvres décoratives ornant les parcs de la région. Voici la liste des principaux ouvrages qu'il éxécuta. Pour l'église St-Jean de Malte à Aix, deux statues plus grandes que nature *(Baptême du Christ).* Une statue de *Lysimaque* en pierre de Calissane plus grande que nature, pour le château de Peyrolles. Pour le temple à Paris, *Un Samson égorgeant un lion. L'Achille blessé,* pour M. de Venel et de Cosnac. *Une Muse,* pour l'hôtel de Boyer d'Eguilles à Aix. *Un faune,* pour son neveu le peintre sculpteur Antoine Veyrier à Marseille. *Un Hercule* et *un Mars,* pour orner le jardin du Pavillon pour le Cardinal de Vendôme. (les deux statues ont été détruites à la Révolution, j'ai retrouvé une partie de leurs débris). *Un Lysimaque* en marbre pour l'hôtel de Laurens Marquis de Brue actuellement hôtel de Boisgelin et enfin son célèbre bas-relief représentant *Darius et*

Alexandre, pour le cardinal de Grimaldi, il fut fort admiré. Le Duc de Vendôme vint le voir aux flambeaux la veille de son départ d'Aix. Louvois le fit transporter à Paris avec l'intention de le présenter au roi. Quand Puget fut rayé de l'Arsenal de Toulon, Veyrier lui succéda. Il n'y resta que deux ans et mourut le 11 Juin 1690, il laissa un fils.

Les autres élèves de Puget furent: Baptiste sculpteur de St-Maximin. Marc Chabry né en 1660 à Barbentane et qui se fixa à Lyon. Jacques Clerion né à Trets, bon ouvrier qui travailla à Aix et pour les parcs de Versailles et de Trianon. Antoine Duparc, sculpteur et architecte intéressant, et enfin, B. Toro et Chastel a qui nous allons consacrer de courtes biographies.

Bernard Toro. — Ce célèbre artiste, dessinateur d'ornements, tailleur de bois, plus rarement de pierre et doreur admirable, était fils de Pierre Turreau, né en 1638 à Toulon et mort en 1675 qui travailla avec Rambaud aux sculptures des vaisseaux à l'arsenal. On trouve son nom sur les registres de la marine notamment en 1667 où il travailla au vaisseau de Royal Louis. Il était ouvrier libre et travaillait en chambre. Il épousa à Toulon Anne Toucas en eut trois fils, Honoré, Gilles, François vers 1674 et Jules qui mourut jeune le 2 décembre 1676, seize mois après son père. C'est Honoré son fils aîné qui surnommé Bernard Toro devint l'admirable artiste que l'on sait. B. Toro naquit en 1672 et mourut le 28 janvier 1731. Il fut l'élève de son père, travailla avec lui à l'arsenal où il devint ensuite l'élève de Puget, qui le distingua pendant sa direction de l'atelier de sculpture. En 1681 il devint adjudicataire des sculptures à faire aux vaisseaux : le *Gaillard* et le *Florissant* auxquels il travailla dix ans. Il vint se fixer une première fois à Aix entre 1695 et 1700. Ce fut à cet époque qu'il sculpta la célèbre porte de l'hôtel d'Arlatan actuellement au Musée de Lyon. Il y séjourna une deuxième fois, de 1713 à 1716, il avait une quarantaine d'années et était à l'apogée de son talent. Il exécuta alors de nombreux travaux d'ameublement et de sculpture. En 1716, il fut rappelé à Toulon pour prendre la succession du sculpteur Rombaud Ponchatrain, à l'atelier de son maître Puget. Sa réputation ne cessait de croître et s'étendit jusqu'à Paris. Il se maria, eut des enfants et mourut subitement le 28 janvier 1731. Il était d'un caractère capricieux, fantasque, et avait de grandes prétentions, justifiées du reste.

Principaux ouvrages

Ce fut surtout un excellent dessinateur et compositeur d'ornements. On connait de lui une porte en bois de poirier (Docteur Pons). Entre 1655 et 1700, il fit à Aix une console pour le marquis de Tressemanes, une deuxième console pour M. Boyer d'Eguilles, une troisième pour M. de Boutassy. Pour les d'Albertas, il fit un lustre à plusieurs branches (probablement le mien), des appliques (celles du Pavillon), un cadre de glace et un cadre de pendule. Pour l'hôtel de ville, il sculpta des mascarons et les armoires d'Aix (Bois). Il exécuta également en pierre les quatre mascarons du portail à carosse de l'hôtel de la Tour d'Aigues (porte), deux mascarons à l'hôtel d'Albertas et deux, rue Tourenfort (maison Rose). On connait de lui quelques dessins à la plume, à la sanguine, à la sépia et à l'encre de Chine (M. Bastard en possède deux, rue Faberot). Ces dessins d'ornements furent gravés et réunis en volumes, par H. Blanc, B. Pavillon, Cochin, Rochefort, Poilly, Joullain et Gueroult, Bellie de la Chavaignere (Dictionnaire des architectes), on connait aussi de lui une belle suite d'estampes éditées par le Pas du Buisson, architecte du roi, qui porte le titre suivant : *Livre de tables de diverses formes qui, par la nouveauté, l'intelligence et le bon goût des compositions et par la richesse des ornements, n'est pas moins utile à ceux qui commencent à s'appliquer au dessin, qu'à ceux que leur profession oblige journellement à en faire usage.* N'oublions pas aussi les dessins arabesques a la Robert de Colle, décorations de panneaux

de buffets, cheminées, fort particulières (collections Poyrier Dijoural) et les dessins du Musée d'Alençon (plume et encre de Chine), etc.

Jean-Pancrace Chastel. — Naquit à Avignon en 1728. Il était fort jeune encore lorsqu'il vint s'établir à Aix pour s'y livrer à la sculpture. Il fut l'élève de Puget. Il se maria à Aix en 1754, perdit sa femme et se remaria en 1758. Il excella dans la sculpture décorative,

Cadre en bois sculpté et doré
contenant le portrait de Pierre de Maurel par J. Daret.
(Hôtel d'Espagnet.)

fournit une œuvre considérable et organisa notamment des ateliers de sculptures, de vases et figures pour la décoration des jardins. Il travailla dans nombre d'hôtels d'Aix, que nous avons indiqué et dans plusieurs châteaux des environs (Lanfant, Fonscolombe et surtout Tourves), le marquis de Valbelle était son protecteur et ami. La plupart des embellissements du magnifique château de Tourves lui furent confiés[1] (je possède deux médaillons qui en proviennent, voir chapitre II). Il habita à Aix une maison qui termine la rue des Arts et Métiers (angle N.-E.) déjà signalée pour sa façade à balcon, impostes, et gypseries sculptés par lui-même. Il eut aussi des ateliers installés dans la première maison qui fait angle N.-O. du cours Mirabeau. La Révolution et l'émigration furent pour lui un désastre. Il perdit son protecteur et ses clients et, n'ayant pas de fortune personnelle, mourut misé-

[1] Il fut le premier professeur de l'école de sculpture créée en 1774 à Aix. Nous donnerons aux appendices le prix fait, le détail de certaines de ses œuvres non décrites au chap. II.

La dormeuse par Jean Daret *(Collection Vermont.)*

rablement à l'hôpital des incurables, à Aix, le 30 mars 1793. Il fut, à partir de 1774, professeur à l'Ecole de sculpture de la ville, aux appointements de 300 livres (voir appendice).

Œuvres principales

Le fronton de la halle aux grains, la fontaine de la place des Prêcheurs, la Vierge de la Madeleine, la Vierge de Lambesc, la fontaine de Toulon, le tombeau des Geydan, l'hôtel de Castillon, rue Roux-Alphérand, l'hôtel de Gras, le Pavillon Sec et de très nombreuses décorations de jardins et de parcs signalées au précédent chapitre. Sa première œuvre fut la sculpture des mascarons et la boule de la fontaine place de l'Hôtel-de-Ville, elle lui valut la clientèle de la ville. Son tombeau de Valbelle, actuellement détruit, fut célèbre dans toute la Provence.

III. Peintres. — Louis Finsonius. — Louis Finsonius naquit à Bruges vers 1580. Il conserva toujours le souvenir de sa ville natale et signa tous ses tableaux L. Finsonius, Belga-Brugensis. Il alla en Italie et fut l'élève du fameux peintre Caravage. Il fit la connaissance en Italie de Peiresc, pendant son voyage de 1602 à 1607. Ce grand savant lui conseilla de venir à Aix où il devint son protecteur. D'après Peiresc lui-même (lettre à son ami Rubens). Il peignait avec de bonnes couleurs, dessinait bien et saisissait l'expression réelle des physionomies. A Aix, il exécuta des tableaux d'églises.

On connait de lui la salutation d'Angélique qui se trouve au Pavillon de Lanfant, l'Incrédulité de Saint Thomas à la cathédrale d'Arles et des tableaux religieux dans les églises d'Aix (voir app. chap. III). Ce fut surtout un peintre de portraits. Il peignit Peiresc, son bienfaiteur (collection de Bresc), le président J.-B. de Boyer d'Eguilles, Malherbe le célèbre poète, son parent, Duvair, leur ami commun, Paul Hurault et de nombreux conseillers et présidents du Parlement d'Aix. On connait de lui son portrait, par l'Ami Martin, dont il fit en même temps une pochade (voir Pointel). On connait encore de lui un important tableau d'église exécuté à la Ciotat et qui possédait un superbe cadre en bois doré. De 1616 à 1624, il fit un séjour à Bruges. Il fit à son retour le portrait de Boyer d'Eguilles, mort en 1648 et qui se trouve gravé par Cœlmans, en 1630, dans le livre d'estampes du fameux collectionneur. Il se noya dans le Rhône, à Arles, à l'âge de cinquante-deux ans, en voulant essayer de sauver son chien.

Jean Daret. — Ce peintre est un de ceux du XVIIe siècle dont la notoriété est la plus considérable en Provence. Comme le précédent, il naquit en Flandres. Ce fut à Bruxelles, vers 1683, il eut pour père Charles Daret, pour mère Anne Timon et pour frère Pierre Daret, dit de Coreneuve, peintre également, qui vécut à Paris et fut même Académicien. Il arriva à Aix, six ou sept ans après la mort de Finsonius, probablement attiré par le succès de ce maître dans la capitale de la Provence, vers 1636 ou 1637, car son Salvator d'Horta, peint pour le Récollets, est signé de 1637, il est actuellement à la Madeleine. En 1639, il épousa Madeleine de Cabassol, de vieille souche noble aixoise, qui reçut 2.000 livres de dot et plusieurs immeubles ruraux. Ce mariage le fixa à Aix. En 1640, il liquide ses biens à Bruxelles et fera venir plus tard sa mère près de lui. Sa renommée s'accrut, les commandes affluent; en 1640, il exécuta un retable à l'église des Carmes, pour le premier président H. de Séguiran, en 1641, pour l'église d'Aups, un deuxième retable, à la demande de G. de Fabri-Fabrègues, qui le lui payà 200 livres, il existe encore dans cette église. En 1643, il décore la célèbre chapelle de la confrérie de l'Oratoire. Il exécute la Sainte Trinité, la Vierge et Saint Joseph, Saint Joseph éveillé par l'Ange, le Christ s'entretenant avec la Vierge et Saint-Joseph, Saint-Jean à Pathmos, ce dernier tableau par dessus le marché, ce qui lui vaut l'admission dans la Confrérie en 1648. En 1643, il peignit aussi un portrait de genre, actuellement chez M. Vermont, la Femme endormie, un de ses rares tableaux de chevalet. On le préfère à cette époque, à Aix, à ses confrères R. Levieux, Pinson, B. Mimault, Palme, Gaillard, peintres de valeur qu'il repousse au deuxième plan. Il se consacre alors à la décoration des intérieurs aixois et exécuta de véritables chefs-d'œuvre, dont l'escalier de l'hôtel Chateaurenard et les appartements de la Belle du Canet (voir chapitre II), vers 1650. Il a pour protecteur Pierre de Maurel, dont le frère Antoine protège son confrère Mimault. Il fait de Pierre de Maurel le remarquable portrait actuellement dans le boudoir de l'hôtel d'Espagnet. Grâce à son protecteur, qui est parrain d'une de ses filles, le 25 janvier 1654, il peut profiter de l'invitation du roi Louis XIV et aller à Paris et à Vincennes, dont il décore la chapelle avec Bourgoin. Louis XIV, ayant logé en l'Hôtel de Chateaurenard, à son passage à Aix en 1660, admira fort le bel escalier de Daret, ce qui lui valut l'invitation de venir à Paris dont nous venons de parler. Le voyage est attesté par un règlement de compte du 12 mars 1665, dans lequel le peintre reconnait devoir à Pierre de Maurel une certaine somme à la suite de prêts faits à sa femme pendant son séjour à Paris.

Une des gravures de J. Barras du recueil de la collection de Boyer d'Eguilles.

Cette dette est compensée en partie avec le montant des travaux et peintures effec-

tuées pour le compte de P. de Maurel et de son fils, le conseiller de Volonne et partie avec un acompte à recevoir par Daret sur le prix des ouvrages à exécuter au château de Pontevès au dit P. de Maurel).

Daret, de retour de Paris, prend le titre de peintre du roi, marie sa fille Chrétienne et vend sa maison de la rue du 4 septembre (hôtel de Gardanne) pour lui constituer une dote et se libérer vis-à-vis de P. de Maurel. Il a eut huit enfants de Madeleine Cabassol, dont quatre sont morts en bas âge. Ses armes sont un olivier de sinople sur champ d'argent avec la devise « Contre fortune Daret ». Il se réserve une clause dans la vente de sa maison, celle d'y habiter jusqu'à sa mort et il y mourut, effectivement, le 2 octobre 1668, sans s'être jamais installé dans une nouvelle maison qu'il se fit construire rue Cardinale, après une maladie qui le frappa en 1655 et dont il ne se remit jamais tout à fait.

Œuvres principales

Nativité. Chapelle du chateau de la Barben. *Salvator ue Horta* (la Madeleine). Les tableaux faits pour l'Oratoire. *Le Guitarero* (musée d'Aix). *Les portraits de la famille des Mons* (hôtel d'Espagnet). *La femme endormie* (hôtel de Vermont) et de nombreuses décorations d'escaliers et plafonds à l'hôtel de Boyer d'Eguilles et de Chateaurenard, rue Verrerie et au château de Pontevès. Ces derniers travaux, terminés par ses fils, coutèrent aux Mons 60.000 livres environ. Ils n'existent plus comme beaucoup d'autres œuvres hélas de ce bon peintre.

Il fut exalté par de Haytze, son contemporain, qui ne l'appelle dans son livre que le savant M. Daret. Il connaissait très à fond la science de la perspective. Il laissa deux fils, Michel et Jean-Baptiste peintres assez ordinaires qui furent éclipsés par Fauchier et Vanloo et comme élèves : Charles Valisset, Louis Parrocel de Brignoles, Animon Pilleporte, Charles Michel de Tamaris, Jérôme Delpet d'Apt, et peut-être Aubert, un marseillais qui mourut ermite à notre Dame des Anges.

Monsieur de Thomassin en St-Jean Baptiste.
Peinture de Fauchier *(Collection Arbaud)*

REYNAUD LEVIEUX.— Cet artiste était le fils d'un orfèvre de Nîmes, il vécut approximativement de 1630 à 1700. Sa vie est peu connue. Il était à Aix quand Daret s'y installa. Ils travaillèrent en commun à la décoration des appartements de la Belle du Canet. C'était un peintre agréable, sans grand

caractère, dessinant bien avec un coloris doux dans le genre de celui du Corrège. Il peignit à Avignon une histoire de St-Jean Baptiste pour la chapelle des Pénitents noirs (actuellement au Louvre, salle de l'école française). On connait de lui un Christ en croix au Musée d'Avignon. Au Musée de Nîmes un St-Jean Baptiste qui fut exécuté à Rome vers 1685, un Christ et les pélerins d'Emmaüs. A Villeneuve-les-Avignon deux toiles. Il peignit à Aix, dit de Haytze, avant 1679 de nombreux tableaux dont le portrait de Louis XIV qui

Dandré-Bardon, Esquisse pour le portrait d'un Magistrat.
(Collection Dobler.)

se trouvait à la mairie et le petit Christ en croix de St-Sauveur, étude de son tableau de Villeneuve-les-Avignon.

Nous avons parlé au chapitre III des quatres médaillons (quatre saisons) peints, rue Verrerie, pour la Belle du Canet,

Sébastien Barras. — Il naquit à Aix en 1659, son père et sa mère Françoise Jaubert étaient tous deux d'Aix. Le célèbre artiste et collectionneur Boyer d'Eguilles était son aîné de huit ans. Il se prit pour lui d'une grande amitié fut son premier maître de dessin et de peinture. Très satisfait des progrès de son élève il décida sur le conseil de son ami P. Puget de l'envoyer à Rome étudier sous Pierre de Cortone (le Beretini) dont il avait admiré les œuvres pendant son premier voyage en Italie. Il partit donc pour se mettre au service du maître; mais à son arrivée il se trouva qu'il était mort en 1669. Sébastien Barras se mit alors en rapport avec ses élèves et revint quand il fut tout à fait maitre de son métier retrouver son protecteur. Mariette, dans la préface du livre d'estampes de la collection d'Eguilles dit, qu'il était né avec du talent et surtout du génie. Il ne quitta plus la capitale

de la Provence, se maria à trente-huit ans, épousant le 23 avril 1691 Catherine Orsel. En 1693, elle lui donna un fils qui mourut en bas âge en 1696 l'année de la naissance de sa sœur. Sébastien Barras après une vie honnête et bien remplie mourut à Aix en 1703 à cinquante ans. Les ouvrages qu'il laissa furent, dit Achard, vendus fort cher après sa mort ce qui prouve qu'il était estimé dans sa ville natale. Ses plus importants ouvrages furent les fresques et les plafonds exécutés à l'hôtel et au château d'Eguilles pour son bienfaiteur.

Carle Vanloo — La famille Vanloo.
(Collection Guillibert.)

Il exécuta notamment à son retour d'Italie, au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Aix, une répétition du fameux plafond de Pierre de Cortone à la villa Barberini (auquel avait travaillé P. Puget). *Le triomphe de la divine Providence ou la vertu triomphant des vices.* Nous en avons parlé au chapitre III.[1] Son œuvre capitale fut gravée par Corneille Blæmart. Barras s'exerça aussi à la gravure et devint très habile dans le genre dit « à la manière noire ». Il grava avec Cœlmans et Boyer d'Eguilles, les planches du fameux livre représentant la collection de son maître et ami.

Laurent Fauchier. — Cet artiste qui fut peut-être le meilleur des peintres d'Aix est connu beaucoup plus par sa réputation au XVIIIe siècle que par ses œuvres qui aujourd'hui demeurent en très petit nombre. Beaucoup des plus célèbres ont malheureusement disparu sans laisser de traces. Il naquit à Aix le 11 mars 1643, dans la rue de la Sabatterie. Son

[1] On lui attribue également le plafond de l'Hôtel de Regusse.

père Balthazar Fauchier natif de Brignoles, y exerçait la profession d'orfèvre. Sa mère Anne de Marguerit, appartenait à une bonne famille de marchands Aixois. On prétend qu'il eut la vocation de peindre fort jeune, qu'elle fut d'abord contrariée par son père qui voulait en faire son successeur; mais que celui-ci se décida, enfin quand il eut quatorze ans, le 17 avril 1657 à le mettre en apprentissage chez le bon peintre Bernardin Mimault un ami de P. Puget. L'acte d'apprentissage existe et stipule que le père versera 200 livres à

Arnulphy — Aquarelle représentant le portrait de l'Auteur.
(Collection Arbaud.)

Mimault, moyennant quoi celui-ci entretiendra, nourrira à sa table et éduquera en peinture le jeune Laurent On a donc faussement attribué pour maître Finsonius à ce peintre. Il resta trois ans chez Mimault, tout en travaillant au métier d'orfèvre, un document du 29 janvier 1664 indique que le 4 janvier il a été reçu maître orfèvre. Le 7 août de la même année il épousa une de ses cousines, portant le même nom et le même prénom que sa mère, fille d'un riche bourgeois. Son père prit, pour le remplacer dans sa boutique, J.-Claude Cundier, un futur peintre également, et depuis ce moment le jeune Fauchier put se consacrer entièrement à la peinture. Malgré la pléiade d'artistes de talent qui florissait à Aix, il fut remarqué et apprécié, particulièrement par le duc de Vendôme, gouverneur de la Provence, qui se déclara son protecteur et l'emmena à Paris où il lui fit donner quelques leçons par Pierre Mignard qui faisait son portrait. Quand le duc eut été nommé cardinal, Fauchier fit de lui un remarquable portrait qui est signalé en 1770, dans un inventaire de la succession de Gaillard-Lonjumeau (ce portrait a malheureusement disparu et reste introuvable). Un autre tableau de lui (l'Apothéose de St-François, enlevé au ciel par des anges), signalé aussi dans cette succession a également disparu. Il fit surtout le portrait. Outre le cardinal de Vendôme, il peignit cinq fois sa belle amie, Mme de Forbin veuve d'Honoré de Rascas, seigneur du Canet, plusieurs membres de la famille de Gaillard-

Lonjumeau et en 1671 il reçut la commande du Parlement d'Aix de soixante-dix tableaux devant représenter les présidents, conseillers et gens du roi. Il devait recevoir pour cet important travail 4.500 livres, payables par tiers, dont un d'avance. Il ne put avant sa mort livrer qu'une douzaine de ces portraits. C'est en peignant un dernier portrait de femme le 25 mars 1672 qu'il fut pris de coliques et mourut. Son dernier modèle n'était rien moins que la belle Mme de Grignan, la fille de la marquise de Sévigné, il ne put terminer ce portrait ou elle était représentée en Madeleine.

Principaux ouvrages

Outre ceux déjà signalés, *Porte* indique une vingtaine de portraits : ceux de J. Caffarel, bibliothécaire du Cardinal de Richelieu, d'H. Senturione seigneur Gênois, du Président de Piolenc, de M. de Périer, du Conseiller d'Eyglun, de M. de Vintimille-Seisson à Marseille, de M. Arnoult intendant des galères (en pied), de Mme de Gabi en bergère, des trois présidents de Bernet, de M. de Venel, de M. de Gaillard évêque d'Apt, du nain de M. de Venel, de M. de Gaillard-Lonjumeau, d'une dame polonaise, du Président de Grimaldi-Régusse (en pied très grand) et de Henri Meinier-Forbin baron d'Oppède un de ses derniers ouvrages en pied. Ce tableau fut acheté après sa mort par Cundier qui en exécuta la gravure.

Porte indique encore un portrait d'un des membres de la famille de St-Paul (à M. de Valori), un jeune guerrier (à M. de Sinety), une femme inconnue (à M. d'Arlatan de Lauris qui le donna au portraitiste piémontais Pellen, celui-ci l'étudia et en tira pour son art un excellent parti.) Clérian ancien directeur de l'école de dessin possédait six toiles de Fauchier dont un portrait de femme de la famille de Bregançon. La famille de Grasse de Bar possédait le portrait de Jean-Baptiste Larose (peintre de marine, voir ses galères roses au Musée de Toulon). Enfin Porte possédait lui-même quatre Fauchier. Laurent Fauchier grava lui-même le portrait qu'il fit du Président de Grimaldi-Régusse. De nos jours nous ne connaissons du maître que trois tableaux legués au Musée de Nantes en 1810 par Cacault élève de Vien et admirateur de Fauchier. Ils représentent un portrait de femme vêtue de noir en cheveux, un portrait d'homme en satin noir et rabat de dentelles, et un portrait d'adolescent. Le Musée de Marseille possède le portrait de Mme de Grignan légué par Mme de Surian, le Musée de Toulon un portrait de magistrat, et mon ami M. G. Uslaub, le remarquable collectionneur d'estampes, possède actuellement le portrait du peintre Larose signalé par Porte dans la famille de Bar (voir plus haut), M. de Bresc a dans son cabinet un moine provenant de la famille de Bec, très probablement aussi de L. Fauchier. M. P. Arbaud est l'heureux possesseur d'un tout petit portrait de femme du même peintre enrichi à son revers d'une note de St-Vincens, c'est une exquise petite toile (le pendant appartient à M. de Bresc).

Dandré-Bardon. — Ce célèbre artiste né à Aix, y vécut relativement fort peu. Il s'appelait en réalité Michel-François Dandré, il ajouta à son nom celui de son oncle maternel Bardon qui lui légua sa fortune à cette condition. De vieille famille bourgeoise et riche, il naquit le 22 mai 1700 en la paroisse de la Madeleine. Dès sa jeunesse il annonça les dons les plus rares. Il fut d'ailleurs peintre, graveur, écrivain et musicien. Il eut pour maîtres Vanloo et Detroy fils sous lesquels il travailla à Paris. Il se fixa dans cette ville ne faisant que de rares apparitions en sa ville natale. Il fut reçu académicien le

Buste de Peiresc en terre cuite
(Bibliothèque Méjanes)

30 avril 1731. Le sujet du concours étant *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père.* Ce tableau est aujourd'hui au Musée de Montpellier. Il fut nommé recteur de l'Académie de Paris en juillet 1778. A la mort de Bernard en 1748, il fut nommé maitre peintre des galeries à Marseille, y resta jusqu'en mars 1759, y fonda une académie de peinture. Et mourut aux galeries du Louvres le 13 avril 1783.

Œuvres principales

Au *Salon de 1737* : Les bonnes œuvres des filles de St-Thomas de Villeneuve, St-Charles Borromée en prière. (Le Musée d'Alençon possède une sanguine probablement l'esquisse de ce tableau.) *Salon de 1738* : Les Pélerins d'Emaüs. *Salon de 1734* : Jason et la Toison d'Or (cette toile était un carton pour la manufacture de Beauvais, etc.). Le Musée d'Aix possède de ce bon peintre : 1° *Auguste punissant les concussionnaires,* c'est l'esquisse du tableau qu'il fit pour la chambre de la Cour des comptes d'Aix. 2° *Marseille secourue par Aix contre les Aragonains.* 3° *Un Christ crucifié,* anciennement placé au palais de Justice de Marseille. Le Louvre, outre de nombreuses toiles, possède vingt-neuf dessins du maître et le *Sepellire mortes.* Parmi ses nombreux ouvrages nous signalerons : en 1763, *Recherches sur les casques et les armes*, in-12, 17 pages ; en 1765, *Une vie de Carle Vanloo*, Paris, Desaint; *Un traité de peinture et un essai sur la sculpture; L'impartialité sur la Musique; Une épitre à J.-Jacques Rousseau*, in-quarto, 1754; *Le passage du Var,* poème historique Marseille et Paris, 1750, in-quarto; une brochure sur la *mort de Bouchardon; L'apologie des allégories de Rubens; Les costumes des anciens*, avec 365 planches gravées par Cochin, Paris 1772, trois volumes grand in-quarto.

Je possède de cet artiste deux fort jolies esquisses. M. le marquis de Gantelmi-Dille a de lui un dessin à la sanguine représentant des cavaliers.

Les Vanloo. — Nous allons maintenant étudier sommairement la généalogie des Vanloo en ce qui concerne surtout notre Ville.

Jacques Vanloo fils et élève de Jean Vanloo mort en Hollande fut l'ancêtre hollandais de nos peintres Aixois. Il naquit à l'Ecluse (Hollande) en 1614, se fit naturaliser français, vint se fixer à Paris, fut nommé académicien en 1661, et mourut à Paris le 26 novembre 1670, sa toile la plus célèbre au Louvre est le portrait du peintre Michel Corneille.

Abraham-Louis Vanloo. — Son fils et son élève naquit à Amsterdam en 1641 et mourut à Aix en 1713; en 1671 il obtint le huitième prix au concours de l'Aca-

Portrait de Peiresc par Finsonius *Collection S. de Bresc).*

démie royale de Paris. Il allait être reçu académicien quand il eut un duel malheureux, il dut s'enfuir pour éviter la prison, voyagea, alla à Nice, il revenait de cette ville quand il passa à Aix. Il y fit connaissance de l'architecte-sculpteur, Jacques Fossé, plut à sa fille Maria et l'épousa en 1683. Ce mariage le fixa dans la capitale de la Provence et il y resta jusqu'à sa mort. A son passage à Toulon en 1634, il peignit des ornements de vaisseaux (intérieurs) et exécuta un St-François pour la chapelle des pénitents gris. Le Musée de Besançon possède de lui un tableau représentant des amours et des guirlandes. Il possède aussi deux dessins à l'encre de Chine de ce maître. Il laissa troisfils, Jean-Baptiste et Carle furent les plus célèbres, le troisième Joseph fut graveur.

JEAN-BAPTISTE VANLOO. — L'aîné na- quit à Aix le 4 janvier 1684. Il mourut dans la même ville, au Pavillon de Vendôme qu'il avait acquis à la mort du Président de la Molle le 17 septembre 1745. Il fut l'élève de son père qui l'envoya à Paris finir ses études. Il fut nommé académicien le 23 février 1731 (son sujet de concours Diane et Endymion est au Louvre). En 1731, il fut nommé adjoint à professer à la dite Académie. En 1708, il se trouvait à Toulon fit la connaissance de la fille d'un avocat de cette ville, Mlle Lebrun et l'épousa. Quand Victor-Amédée menaça le Var et Toulon il retourna à Aix et y travailla cinq ans. Pendant cette période furent achevés l'Annonciation et l'Agonie de St-Joseph actuellement à la Madeleine. Il brossa aussi pour le Conseiller Lanfant le célèbre plafond du pavillon du même nom qui représente l'*Assemblée des Dieux* en quinze jours (voir notre chapitre III), il fit aussi le portrait de l'Achevêque d'Arles. En 1712, voyageant sur le littoral, il alla successivement de Monaco à Gênes puis gagna Turin appelé par le duc de Savoie, ayant gagné la confiance de son fils le Prince de Carignan, celui-ci devint son protecteur et l'envoya à Rome à ses frais. Il peignit dans cette ville sur cuivre une sainte famille et Jésus donnant les clefs à St-Pierre, il profita de ce séjour pour compléter l'éducation artistique de son frère Carle et de ses trois fils. Le Prince de Carignan le rappelant à Paris, il l'y rejoignit en passant par Turin où il brossa deux plafonds pour le château de Rivoli. Arrivé à Paris, il s'attaqua à de grands sujets à la demande du Prince. Il s'inspira des métamorphoses d'Ovide. C'est alors que fut exécuté ce *Triomphe de Galathée* actuellement au Musée de l'Hermitage. En 1738 passant en Angleterre, il fait le portrait du Ministre Walpolo qui pleinement satisfait lui procura la pratique de toute la Cour. Il gagna beaucoup d'argent, malheureusement le climat de Londres ne lui convenait pas, son fils Claude mourut, sa santé et son moral s'ébranlèrent. Il se décida au bout de quatre ans à quitter l'Angleterre et à se rendre en Provence pour essayer de rétablir sa santé, acquit le Pavillon de Vendôme, mais n'en profitant pas bien longtemps, y mourut en 1745 à l'âge de soixante-et-un ans. Il avait exécuté à Versailles deux portraits du roi Louis XV et le portrait de la Reine Marie Leckzinska. Il fit aussi celui du graveur Tardieu, de J.-B. D'Albertas, de Sextius d'Arlatan, de M. de Brégançon, de C. A. de Villeneuve, de P. Laurent de Gaillard-

Gravure contenue dans le recueil de la collection de Boyer d'Eguilles.
(La planche fut gravée par le grand collectionneur lui-même, d'après un plafond peint de sa main dans son hôtel, aujourd'hui détruit)

Lonjumeau, des Montvallon, etc., etc. (beaucoup de ces portraits furent gravés à la manière noire par M. Cousin, voir à la Méjanne la collection St-Vincens.

Louis-Michel Vanloo. — Son fils naquit à Toulon le 2 mars 1705, il vint à Paris en 1731, fut reçu à l'Académie le 25 août 1733, devint le premier peintre de la Cour d'Espagne le 25 avril 1748 et mourut à Paris le 20 mars 1771. Ce fut un coloriste agréable et un bon dessinateur (v. chap. III).

Nous ne parlerons ni de Carle ni des autres Vanloo qui ne vécurent pas à Aix et n'y laissèrent que fort peu d'œuvres dans nos collections.

Les Cellony. — Disons quelques mots sur les trois Cellony, qui vécurent et travaillèrent dans notre ville.

Joseph Cellony. — Ce peintre naquit à Aix en 1663 et y mourut le 28 Janvier 1731. Ce fut surtout un peintre de portraits. Il fut chargé en 1716 d'une partie de la décoration de la salle des Etats dite des Conseils à l'hôtel-de-ville, ce fut une suite des portraits des anciens comtes de Provence et des rois de France leurs successeurs.

Joseph-André Cellony. — Fils et élève du précédent et de Hyacinthe Rigaud naquit à Aix en 1696 et y mourut le 7 février 1746, ce fut un bien meilleur peintre de portraits que son père. Le Musée d'Aix possède de lui le portrait de M. de Panisson et celui de sa femme (v. chap. III).

Joseph Cellony. — Son fils fut l'élève de Dandré-Bardon. Il naquit à Aix le 16 février 1730 et y mourut en 1786, ce fut surtout un peintre d'histoire. Il concourut pour le prix de Rome à Paris et ne fut classé que deuxième. Son tableau de concours est actuellement dans le salon de M. Louis Jourdan, avoué, en son hôtel de la rue Goirand, il représente la fille de Jephté, c'est une fort agréable peinture du XVIIIe siècle. Ses principaux tableaux décoraient l'église des Chartreux à Marseille, l'église des Bernardines de la même ville et les cabinets de M. de Fonscolombe et Borelly (collectionneurs Aixois). Il légua à l'Académie de Marseille sa *Mort d'Alceste* et divers dessins signés (voir Roux Alphérand).

Arnulphy. — Claude Arnulphy naquit à Aix en 1697. Il alla à Rome ou il eut pour maître Bénédetto Lutti. Il fut son meilleur élève devint un excellent peintre de portraits. Et passa sa vie à Aix où il travailla pour toutes les grandes familles parlementaires. Il fut directeur de l'école de dessin en 1776 et 1777. Il reste dans les anciennes familles d'Aix, Fonscolombe, Saporta, St-Marc, etc., de nombreuses et excellentes toiles de ce maître qui n'a pas eu en France la place

Gravure représentant le grand collectionneur fait par Cœlmans pour le recueil de sa collection.

qu'il méritait pour la peinture au XVIIIe siècle, son chef-d'œuvre le portrait du jeune de Geydan est au Musée d'Aix (v. chap. III). M. Paul Arbaud, possède son portrait peint par lui-même à l'aquarelle dans un médaillon de fleurs, signé et daté 1744.[1] Le comte de Demandolx Dedons a dans sa remarquable galerie de tableaux à Marseille, deux portraits d'hommes du même maître. Il mourut à Aix et fut inhumé le 23 juin 1786 dans le cimetière des Ré- collets. Plusieurs toiles, un portrait de ce maître exé- cutés pour la Mairie (salle des Etats) furent dé- truits en 1792.

Graveurs. — Disons un mot en terminant la pre- mière partie de ce chapitre des gra- veurs qui travail- lèrent et vécurent à Aix. Les meil- leurs du XVIIIe siècle furent :

Balechou. — Né à Arles en 1715, mort à Avi- gnon en 1765. M. G. Uslaub possède de lui une série d'estampes plei- nes d'intérêt, M. Belin, ancien rec- teur d'Aix en a également. Dans le livre *Souvenirs du Passé* de M. J. Ch. Roux, se trouve la reproduction d'une jolie estampe de ce maître, une dame ayant sur ses genoux un rouet dont nous avons parlé (chap. VII). Il grava égale- ment l'œuvre de Laîné.

Raynaud Marius. — Né à Aix en 1779, bon graveur, le musée en formation (Mu- séon Provençal) possède un de ses cuivres. Voir aussi la collection G. Us- laub à Marseille.

Gravure représentant le collectionneur de Fauris St-Vincens.

Cundier Jacques. — Fut l'apprenti du père de Laurent Fauchier, il devint bon peintre et bon graveur. Il grava la dernière toile de Fauchier qu'il acquit à sa mort (voir plus haut). La famille de Chenerilles possède de lui les cuivres des portraits du marquis de Montolieu, chef des galères et de Mlle de Montolieu en bénédictine.

Sébastien Barras, Laurent Fauchier et Dandré-Bardon furent aussi d'excellents graveurs, (voir plus haut). *Cousin* né à Aix vers 1680 travailla avec Barras et B. d'Eguilles. Ce fut un bon graveur à la manière noire. Il grava des Rembrandt, des Puget et des portraits de J.-B. Vanloo, voir Méjannes, collection St-Vincens, une dizaine de belles gravures.

[1] Un autre portrait du peintre, au pastel se trouve chez M. de Tournadre.

DEUXIÈME PARTIE. — *Les principaux Mécènes et collectionneurs du XVIIe et XVIIIe siècles, Peiresc, Boyer d'Eguilles, Bourguignon de Fabregoules, de Fauris St-Vincent, Boyer de Fonscolombe.*

Les Mécènes et grands collectionneurs Aixois.

PEIRESC. — Le nom de ce grand homme, un des plus remarquables savants de son temps, ainsi que sa vie, sont trop connus en Europe, en France et surtout en Provence pour que nous nous étendions longtemps sur sa biographie[1]. Qu'il nous suffise de rappeler à nos lecteurs que Nicolas-Claude Fabry de Peiresc naquit le premier décembre 1580 au château de Beaugencier où sa famille s'était réfugiée pendant la peste qui désolait la ville d'Aix. Il mourut à Aix le 24 juin 1637 dans sa cinquante-septième année et fut enseveli dans l'église des Dominicains. D'une grande famille parlementaire, riche et libre de son temps, malgré sa charge de magistrat, il put faire de nombreux voyages en Hollande, en Italie, etc. D'une profonde érudition et d'un grand goût artistique, il se plût à être le mécène et l'ami des artistes, des savants et des gens de lettres les plus notoires de l'Europe, ses contemporains. Il se lia tout particulièrement avec Rubens dont il fit la connaissance en Italie et avec lequel il fut en correspondance suivie. Il était aussi uni par des liens d'étroite amitié au grand poète Malherbe et au fameux président Duvair. Il rapporta de ses voyages de nombreuses médailles, des livres, des objets d'art et des tableaux, se constituant un remarquable cabinet, universellement connu et admiré de son temps. A Aix, il se constitua particulièrement le mécène de Finsonius qui nous l'avons déjà dit vint s'y fixer sur son conseil. On connait sa lettre à Rubens au sujet de son protégé et qui dit : « Notre Finson peint avec de bonnes couleurs etc... » A treize ans il fut prince d'amour aux fameux jeux de la fête Dieu d'Aix en 1593. Ce fut un des plus grands épistoliers connus. Piton-de-Tournefort dans sa préface à son voyage au Levant, écrit à propos de ces lettres : *Cet homme infatigable en a laissé plus de cent, tous écrit de sa main comme le remarque M. Spon. On assure que les héritiers de M. de Peiresc, s'étaient chauffés pendant tout un hiver des papiers qu'on avait trouvé dans son cabinet. N'auraient-ils pas mieux fait de brûler du bois de cèdre ou du bois d'aloès, la nature en produit tous les jours et peut-être ne verra-t-on jamais d'homme semblable à M. Peiresc.*

Nous avons signalé son tombeau de marbre exécuté par Chastel à la demande du Président de Fauris St-Vincent. Il est actuellement à la Madeleine après avoir été démoli sous la Révolution

BOYER D'EGUILLES. — Nous avons déjà parlé de cet homme éminent quand nous sommes allé visiter les ruines du merveilleux hôtel qu'il fit élever et décorer par Puget, Daret, Sébastien Barras, etc. Jean-Baptiste Boyer d'Eguilles, fils de Vincent de Boyer, seigneur d'Eguilles, conseiller au Parlement et de Magdeleine de Forbin d'Oppède, naquit à Aix le 21 décembre 1645 et y mourut le 4 octobre 1709. Il fut comme son père un excellent magistrat, mais est surtout connu comme artiste et collectionneur. Puget, qui avait sur le désir de sa mère fait le plan du célèbre hôtel, fut le maître du jeune homme et lui apprit à dessiner et à peindre. Celui-ci profita des leçons du génial artiste dont il resta toujours l'ami et qui venait souvent le voir quand il était dans le pays. Sur le conseil de son maître il fit plusieurs voyages en Italie. Ce fut au cours de ces déplacements qu'il réunit

[1] Voir Gassendi son contemporain et historiographe, Aix 1895, etc., etc.
Roux-Alphérand, la brochure du Chanoine Guillibert

à Rome et dans les grandes villes qu'il visita cette merveilleuse collection de tableaux, une des plus importantes de France au XVIIIe siècle, très admirée de son temps. Voici ce qu'en dit Piton-de-Tournefort un de ses contemporains d'Aix (*Voyage du Levant*, page 5) : « Après que j'eus embrassé mes parents, nous allâmes saluer M. de Boyer d'Eguilles, conseiller au Parlement et nous fûmes bien moins touchés de ses tableaux quelques rares qu'ils soient, que nous le fûmes de son mérite. Le savant magistrat n'excelle pas seulement dans la connaissance de l'antiquité, il a naturellement ce goût exquis du dessein *(sic)*, qui rend si recommandables les grands hommes de ce genre. M. D'Eguilles a fait graver une partie de

Gravure dédiée au grand collectionneur
Boyer de Fonscolombe.

son cabinet, en cent grandes planches, d'après les originaux (suit la liste que nous donnerons plus loin). Ce magistrat me permettra-t-il de dire qu'il a gravé lui-même quelques unes de ces planches, que les frontispices des deux volumes qui composent ce recueil sont de son invention, qu'il a conduit les graveurs pour la fidélité des contours, et pour la force des expressions. Un homme de qualité qui remplit d'ailleurs si dignement les devoirs de sa charge ne saurait se délasser plus noblement. » Ceci est écrit dans l'édition de 1717 que j'ai dans ma bibliothèque personnelle.

Nous avons vu (chap. III) que d'Eguilles avait très probablement travaillé avec Sébastien Barras dont il fut le mécène et l'ami, à la décoration de son hôtel. Il aurait composé et exécuté la décoration de la jolie chambre de l'Abbé (voir M. Pointel de Chenevières). Nous avons vu, par ce qu'écrit Tournefort, qu'il était aussi bon graveur et contribua

à l'important travail du somptueux catalogue qu'il fit faire de sa célèbre galerie de tableaux. Il fit venir des Flandres le graveur Cœlmans qu'il charga du gros du travail, se réservant la gravure de quelques planches ainsi que son ami Sébastien Barras (graveur à la manière noire de tout premier mérite). Il consacra à cette œuvre considérable les loisirs de

Gravure dédiée à Boyer de Fonscolombe.

sa charge de magistrat, dans les dernières années de sa vie. On peut dire qu'il mourut juste au moment où elle fut terminée. Cet ouvrage fut donc édité en 1709. Il eut une deuxième édition en 1744 avec le titre suivant : *Recueil des plus beaux tableaux du cabinet de Messire Boyer d'Eguilles.* Elles furent très goûtées des curieux, sont très rares aujourd'hui. A Aix nous en connaissons de beaux exemplaires dans les bibliothèques privées de MM. P. Arbaud, Ferrier et à la Méjannes, etc.

Le petit-fils du collectionneur, le marquis d'Argens, chambellan de Frédéric II, roi de Prusse, hérita des goûts de son aieul. Il écrivit d'intéressants articles de critique, dont le petit volume dont nous avons parlé (chap. III). Après lui, la famille d'Eguilles, ruinée par les dépenses et le faste de ses anciens membres, ne brilla plus du même éclat. Ses belles collections se dispersèrent, les peintures de l'hôtel ne furent plus entretenues. La révolution acheva la ruine commencée. On sait malheureusement ce qu'est devenu cette princière habitation (voir chap. III). Nous indiquerons, ci-dessous la liste des noms des peintres dont les œuvres sont reproduites au catalogue de la collection de Boyer d'Eguilles.

Edition de Mariette 1774.

1re partie. — Ecole Italienne : Raphael, André del Sarto, Correge, Le Parmesan, Le Joséphin, Le Titien, Paul Véronèse, Alexandre Véronèse, Le Tintoret, Le Bassan,

Annibal Carrache, Le Guide, Le Guerchain, Le Civoli, Francisco Vanni, Le Caravage, L'Espagnolet, Le Cangiage, Bénédetto Castiglione, Valerio Castelli, Francesco Bozzoni, Francesco Mola, F. Romanelli, Carlo Maratta, Mario Nuzzi, Le Maltais.

Ecole hollandaise : Rubens, Van Dyck, Othorénius, Bronchrost, Finsonius (portrait du père du collectionneur mort en 1643), David Teniers, Jean Miele, Gaspard Netcher, Corneille Pœlenburg, Henry Steanwyck, Guillaume Colf, De Somme, Fouquières, R. Immenrach.

IIme partie. — Ecole française: Poussin Valentin, Puget, Sébastien Bourdon, Bernard Montagne, Raymond Lafage.

On voit par l'énoncé de ces noms, quelle importance avait cette collection. Aix n'en possède plus rien.

Nous donnons à nos lecteurs les noms d'autres collectionneurs de moindre envergure et des mêmes époques. Ce sont: 1° *D'Olivari* (né 1554, mort en 1633) qui posséda des toiles de Vries, Vanloo, Palme, Arnulphy, Fauchier, Bassan, Parrocel, etc. — 2° *Boniface Borilly* (1591—1648) qui possédait un cabinet de 120 toiles des meilleurs maîtres: Leonard de Vinci, Annibal Carrache: Portrait de Rubens par Van Dick (leg Peiresc. — Bassan : Finsonius (Portrait dans ce chapitre). Portrait de Nostradamus, du Maréchal de Vitry. En plus le fameux buste de Sénéque de Bandicelli estimé trois milles livres par de Haytze, trois bustes antique, trois squellettes de Michel Ange (legué par Peiresc) en terre cuite. Enfin plus de deux milles médailles, des bijoux, des poteries antiques et . . . 1 cyclope embaumé ??? (Mercure de France année 1614 page 392.)

Jean-Baptiste de Bourguignon de Fabregoules. — Naquit en 1746 et mourut en 1836. Il acquit et forma de belles collections, dit Roux Alphérand, et possédait un véritable musée où l'on voyait des Rubens, Van Dick, Albert Durer, Philippe de Champaigne, Poussin, Teniers le jeune, Annibal Carrache, André del Sarto, etc.

Il possédait aussi des œuvres des sculpteurs Michel Ange, Puget, Coustou, Chastel, etc., et des meubles anciens et objets d'art nombreux (voir Porte, *Aix ancien et moderne* 1re édition, page 139).

De Fauris Saint-Vincent. — Jules-François-Pierre de Fauris Saint-Vincent naquit à Aix en 1718, le 21 juillet, et mourut le 25 octobre 1798. Il était fils d'Antoine de Fauris, seigneur de Saint-Vincent, conseiller à la Cour des Comptes, qui, en 1739, acquit l'hôtel de Raousset Boulbon sur le cours dont nous avons étudié la belle porte. Il suivit la carrière de la magistrature, fut nommé conseiller au parlement, puis président à Mortier. Magistrat intègre et éclairé, ce fut aussi un savant antiquaire et un raffiné de belles-lettres. En 1746, il fut nommé associé correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était en correspondance avec un grand nombre de savants nationaux et étrangers, digne émule, en cela du grand Peiresc. Il se plut à former un des plus intéressants cabinets de son temps. Ce fut surtout un collectionneur d'antiquités et de médailles comme Thomassin de Masaugues (le célèbre médailliste aixois), comme Lautier, prévot de la cathédrale, collectionneur de pièces gravées, parmi lesquelles se trouvaient le fameux cachet de Michel Ange, comme Jacques Reboul, simple serrurier d'art qui possédait des médailles, des idoles et des inscriptions (on voit par cette dernière citation qu'à ces belles époques, les artisans d'Aix étaient aussi, souvent, de distingués collectionneurs). Notre Méjannes a recueilli une partie de ces collections qui passèrent d'abord par les mains de son fils Alexandre-Jules, né le 3 septembre 1750 et mort le 15 novembre 1819, également homme de goût et d'esprit et qui fut aussi un remarquable magistrat. Jules-François sut se former, en l'espace d'une cinquantaine d'années, une bibliothèque de 10 à 12.000 volumes, parfaitement choisis, parmi lesquels se trouvaient plusieurs manuscrits anciens et de nombreux recueils de

Chartes. Cette précieuse bibliothèque, occupait plusieurs pièces de l'ancien hôtel de Raousset. Il avait une véritable pléiade d'amis fort érudits avec lesquelle il correspondait et à qui il soumettait ses trouvailles en fait d'antiquités et de médailles, les plus célèbres étaient les Barthélémy, oncle et neveu, Foucemagne, Burigni, Saint-Palag, Villeison, Sainte-Croix, Calvet d'Avignon, Nicolas d'Arles, Séguier de Nimes, Alexandre Récupero, auteur sicilien, Carali, le père Fabrici et les principaux antiquaires de Rome. Dans les derniers temps de sa vie ses yeux s'affaiblirent. Il eut recours à son fils, qui tint souvent pour lui la plume. Les plus intéressantes pièces de sa collection furent une médaille d'or phocéenne, découverte par Barthélémy en 1778 (on croyait jusqu'à cette époque qu'il n'en existait pas en cette matière) et deux statuettes trouvées dans le port de Marseille. Un Atlas (sans barbe) et une Vénus sortant des ondes rappelant un tableau décrit par Ovide « *Vénus Madidas exprimit imbre comas* ». Au point de vue Aixois, ce qui nous reste de cette collection de plus intéressant à la Méjannes, ce sont la suite de portraits de Provençaux illustres, collectionnés par M. de Saint-Vincent en deux volumes, la description des antiquités, monuments et curiosités de la ville d'Aix, enfin les cartons d'estampes, dessins, plans, etc. qui se trouvent également à la bibliothèque. Rien n'est plus curieux à feuilleter que cette collection. On dirait que, prévoyant les futurs excès iconoclastes de la Révolution, ce remarquable collectionneur avait en hâte fait prendre dans toute la région et à Aix, des croquis des plus importants monuments; il employa à ce travail de jeunes artistes, alors peu connus et qui se faisaient payer très modestement. C'est ainsi que l'on trouva dans ces précieux cartons une série de dessins et d'aquarelles de deux artistes qui furent célèbres plus tard et universellement connus en Provence, j'ai nommé Constantin et Granet, tous deux nés dans la deuxième partie du XVIIIe siècle à Aix. De beaux dessins et tableaux de Constantin se trouvent encore à Aix chez le baron Philippe de Meyronnet-Saint-Marc, M. Edouard Ducros. M. le chanoine Ollivier, chez M. P. Arbaud, chez M. Mouravit, notaire, en son cabinet de la place des Précheurs et au musée. Ce consciencieux artiste eut un moment de grande vogue surtout pour ses sépias et ses dessins à l'encre de Chine. On les recherche moins aujourd'hui que ses rares aquarelles dont plusieurs, fort jolies, se trouvent dans la collection Saint-Vincent. Quant au peintre Granet, l'ami d'Auguste de Forbin et l'élève de David, il légua au musée d'Aix toute une série de ses œuvres. Nous ne nous étendrons pas, faute de place, sur ces deux artistes qui travaillèrent pourtant au XVIIIe siècle.

J.-B. Vanloo - Portrait de Boyer de Fonscolombe, secrétaire de Choiseul, frère du grand collectionneur Aixois
(Coll. du Baron de Fonscolombe-la-Mole)

Le président de Saint-Vincent fit construire à Peiresc un tombeau par Chastel à l'église des Dominicains, où il avait été inhumé. Le monument, abattu pendant la Révolution fut relevé en 1802 par M. de Saint-Vincent fils, dans le chœur de Saint-Sauveur. Le tombeau est maintenant à l'église de la Madeleine. Le président de Saint-Vincent était si aimé du peuple qu'il ne fut pas trop incommodé par la crise révolutionnaire d'Aix. Empri-

sonné deux fois, il fut mis en liberté sur l'ordre de Barras et de Fréron, qui déclarèrent au comité révolutionnaire « qu'un homme tel que lui, occupé d'art et de sciences ne pouvait être dangereux pour la chose publique[1] ».

Boyer de Fonscolombe. — Nous allons terminer ce dernier chapitre, par l'étude des collections et la biographie succinte du plus grand curieux Aixois du XVIIIe siècle et, chose bizarre, un des moins connus de ses concitoyens. Mon éminent ami M. E. Aude l'a à peu près passé sous silence dans ses brillantes conférences de l'an dernier et pourtant il s'agit d'une collection qui, à l'heure actuelle, vaudrait plus d'un million et dont la vente fut sensationnelle à l'époque.

Jean-Baptiste-Laurent Boyer, seigneur de Fonscolombe[2] naquit en 1718. Il était fils d'une riche famille de robe dont les origines remontent au XVIe siècle. Son frère, Joseph Roch, né en 1770, mort en 1797, fut le secrétaire et devint l'ami de Choiseul. Il fut employé par lui à Varsovie, Turin, Rome et Vienne. Chargé d'une mission en Italie, il en rapporta de beaux tableaux et objets d'art dont il orna l'hôtel familial d'Aix (actuellement hôtel de Saporta, rue Gaston de Saporta) et le château de Fonscolombe. On a vu dans un précédent chapitre qu'il y envoya de Gênes les superbes cuirs qui ornent le grand salon Louis XVI. J.-Baptiste Laurent aima passionnément les tableaux et les objets d'art. Ce fut un Mécène et un collectionneur digne de Boyer d'Eguilles, son homonyme du XVIIe siècle, dont évidemment le souvenir le hanta. Il aida de ses deniers de nombreux artistes et réunit peu à peu, sur leurs judicieux avis et conseils cette admirable collection de tableaux dont j'ai le catalogue sous les yeux en écrivant cette page. Il a été, en effet, retrouvé à la bibliothèque nationale, où il fut déposé, par un des derniers descendants de ce magistrat, le baron Fernand de Fonscolombe, un vieil ami de ma famille. Il put le faire copier et m'a fort aimablement confié ce document du plus extrême intérêt. Nous l'examinerons plus loin en détail. De nombreux graveurs travaillèrent pour lui et de belles estampes lui furent dédiées et portent ses armoiries. Elles sont extrêmement recherchées de nos jours, particulièrement celle qui reproduit une des plus belles pièces de sa collection: *La soirée des Thuileries (sic) d'après une gouache de Baudoin.* Je possède une très belle épreuve de cette estampe qui sera reproduite. Voici le détail complet de la lettre qu'elle porte. *La soirée des Thuilereis, dédiée à Monsieur Boyer de Fonscolombe, gravée d'après le tableau tiré de son cabinet par son très humble et très obéissant serviteur, Bassan Baudoin, peintre, Simonet, sculpteur; se vend à Paris chez Bassan et Poignant, marchands d'estampes, rue et hôtel Serpente.* Deux autres gravures lui furent dédiées d'après deux tableaux de Greuze, Le donneur de Sérénade et la Caresseuse, deux épreuves de ces planches se trouvent à Aix, chez le baron Henri de Fonscolombe[3]. Jean-Baptiste-Laurent Boyer épousa, le 4 février 1744, Jeanne d'Albert, fille de Michel d'Albert (des d'Albert, ducs de Luynes et de Chevreuse) dont il n'eut qu'un fils. Ses descendants actuels en Provence, sont le marquis de Saporta, le baron Emmanuel de Fonscolombe, membre du service d'honneur de Monseigneur le duc d'Orléans, le baron Henri de Fonscolombe et le baron Philippe de Meyronnet-St-Marc; ce fut à ce célèbre collectionneur que l'on doit les embellissements lapidaires, signalés au précédent chapitre, du beau parc du château de Fonscolombe, où Chastel travailla longuement pour

[1] Voici encore deux noms de grands collectionneurs Aixois du XVIIIe siècle à retenir. Rippert de Monclar dont le bel hôtel existe encore, rue Roux-Alphérand et les de Lestang-Parade, qui accumulèrent dans leur remarquable demeure des tableaux et des objets d'Art de tout premier ordre. Enfin nous ne devons pas oublier le célèbre Valbelle, le Mécène de Chastel pour lequel il œuvra tout un peuple de statues.

[2] Son frère J. B., né en 1719, mort en 1883, fut capitaine et membre de l'académie de peinture et sculpture de Marseille. Il exécuta de ravissantes miniatures.

[3] M. Le baron F. de Fonscolombe en possède plusieurs autres. Il y eut au moins huit gravures dédiées à ce collectionneur. Elles doivent se trouver actuellement en Angleterre.

lui. Effrayé par les menaces révolutionnaires, Boyer de Fonscolombe, qui avait l'intention d'émigrer, se décida (on comprend avec quelle peine) à se séparer de son admirable collection. Elle fut vendue le 18 janvier 1790, sauf certaines pièces capitales d'ameublements et tableaux, qu'il se réserva ou racheta à la vente. De ce nombre, il faut signaler la célèbre Sainte-Famille, de Puget, qu'il avait dénichée dans l'oratoire d'une chapelle de marchands drapiers (ce tableau appartient actuellement au marquis de Saporta), le beau Vanloo, représentant en pied l'ambassadeur (actuellement au château de la Mole, Var). La console de Toro, appartenant au baron Henri de Fonscolombe et le bahut de laque de Chine, dont héritèrent les Meyronnet St-Marc.

Nous allons maintenant consacrer ce qui nous reste de place au remarquable catalogue dont nous avons parlé plus haut. J'en copie textuellement l'exposé dans l'exemplaire que m'a fort aimablement prêté le baron Fernand de Fonscolombe.

Catalogue d'une collection de tableaux d'Italie, de Flandre, de Hollande et de France.

Dessins en feuilles des trois écoles, gouache, miniatures, recueils d'estampes, dont les œuvres de Salvator-Rosa, de Poilly, Vandermeulen, Diétrich, Wille, Chodowiechi, Bernard, Derode, de Berlin; le cabinet du roi, superbes épreuves, etc. et d'autres belles estampes rares en feuilles Terres cuites, figures en bas-relief en marbre et bronze, pierres antiques, gravées en relief et en creux montés en bagues, émaux du célèbre Petitot; coupes de porphyre, d'agate; boites d'or et de jaspe, bijoux, meubles et autres objets curieux formant le cabinet Boyer de Fonscolombe, d'Aix en Provence. Par M. Le Brun, garde des tableaux de Monseigneur comte d'Artois et de Monseigneur le duc d'Orléans.

On fera la vente le lundi 18 janvier 1790 et jours suivants, rue Cléry, n° 96, où l'on verra l'exposition les trois jours qui précéderont depuis dix heures jusqu'à une heure précise. Prix: une livre quatre sol au profit des pauvres. Ce catalogue se distribue à Paris chez M. le Brun, rue du Gros Cherset, n° 47.

Avertissement. — Le cabinet de M. J.-B. Laurent de Boyer, seigneur de Fonscolombe, baron de la Mole, amateur distingué de la ville d'Aix en Provence, avait acquis une célébrité méritée dans différents pays étrangers, par la liaison que celui qui le possédait y avait contractée avec plusieurs artistes qui s'empressaient de lui indiquer tout ce qui était propre à enrichir sa collection. MM. Robert[1]*, Vallée Poussin et Bigelin et autres peintres, dont M. de Fonscolombe avait cultivé la connaissance et l'amitié, l'éclairaient sur son choix, le guidaient dans sa marche et assuraient l'agrément de sa jouissance. On trouvera dans le nombre des objets soumis à l'examen des curieux lors de l'exposition des tableaux des trois écoles, parmi lesquels on en distingue de J. P. Panini, Ph. Wouvermans, Berchem, Van Goyen, J. Steen, Claude le Lorrain, Vernet, Greuze et Robert; des dessins, des gouaches, des estampe, dans les nombre desquelles on remarque le cabinet du roi, superbe épreuve, l'œuvre de Wille, de Chodowecki, de Salvator et autres, des terres cuites, des marbres, des bronzes, des pierres gravées (relief et creux) plusieurs morceaux d'antiquités, des coupes, etc.*

On voit, par cet exposé, l'importance de cette admirable collection, elle contenait 583 numéros, dont plusieurs contenaient plusieurs objets. Nous ne pourrons, faute de place, que parler de quelques-uns. Signalons dans l'école française, tableaux, les noms de Poussin (68), deux toiles ; Mignard (71), quatre portraits (Mmes de Fontange, de la Vallière, de Montespan, de Maintenon) ; Pierre Puget, Ste-Famille, aux Saporta (73) ; Watteau, (75) deux toiles ; Lancret, (76) Escarpolette ; J.-B. Vanloo, (77) Pirame et Thisbé ; Carle Vanloo (78 et 79), portrait en pied de la feue reine, dont le grand est à Versailles, on connait le mérite de cette production, Erigone ; Ch. Natoire, (81) Jupiter et Léda, du meilleur faire

[1] Le célèbre peintre Hubert Robert.

de ce maître; François Boucher, (82) Vierge, (83) l'Ane bâté, conte de La Fontaine; Dandré-Bardon, (84) Tragédie au clair de lune, expression étonnante, (85) Alexandre tranchant le nœud gordien; J. Vernet, (90 et 91) Marines; H. Robert, (92) Rome incendiée, (93) Ruine, (94) Catacombe, (99) la Grotte et les Bains d'Apollon, (100) la Galerie du pape Jules à Rome, grenier à foin; Greuze, (101 et 102), 2 tableaux, la Paresseuse et Napolitaine jouant de la guitare, ce sont les originaux qui furent gravés par Moitte, exécutés à Rome en 1750 et pourront être regardés comme deux des plus belles productions de ce maître (deux spécimens de ces gravures sont à Aix, chez le baron H. de Fonscolombe). Louterbourg, (102) Pâtre au repos; Fragonard, deux tableaux, une jeune fille sur son lit jouant avec un amour, une jeune fille se balançant sur les rideaux de son lit; (105) La Croix; deux toiles, ports de mer. On voit que les maîtres actuellement les plus à la mode du XVIIIe siècle étaient admirablement représentés dans cette collection.

Dessins. — Nous signalerons aux dessins, (143) un dessin capital de Pierre de Cortone; (144) 30 dessins italiens, De Guerdroin, J. Pin, Salvator Rosa, Primatice, Pietri de Cortone, Le Guido, J. Romain; (152) 16 dessins de l'histoire de Renaud et d'Armide de Fontebose à la plume sur papier bleu imitant l'estampe, en un volume; (153) la toilette de Vénus, Boucher[1]; (154) 5 Pannini, dont 3 en couleurs; (159) 11 dessins de Pierre Natoire, André Bardon, Lafage, Parocel, Nattier, Rigaud et Greuze; (167) 26 dessins par Gravelot, Cochin, Eisen, originaux d'illustrations de livres; (172) 10 dessin, Dandré-Bardon, Vanloo, Le Brun, Natoire, etc.; (175) 11 dessins, Vanloo-Oudry, etc.; (176) 11 dessins, Vanloo, Desahys, Gillot, etc.; (179) 19 dessins Van der Meulen, Lafage, Gregoire, Ostade, Vanloo, Coypel, Giblin, etc.; (174) 13 dessins, Casanova, Leprince, Pillement, Vanloo, etc.; (177) 11 têtes d'animaux, Boucher, Huet, Bouchardon, Greuze, etc.; (178) 4 dessins par Louterbourg, Perignon, Norbloin et Fragonard; (180) 3 dessins de Charles Natoire, précieusement terminés et du plus beau faire de l'artiste; (181) 20 dessins de H. Robert, Lagrénée jeune, Bouchardon, Fragonard, Corneille, etc.; (187) 2 dessins Vanloo, esquisse de St-Charles Borromée, et Vierge; (189) La première pensée de l'accordée de village, par M. Greuze, dessinée à l'encre de Chine et au bistre, très beau dessin capital; (190) 4 dessins, Le verrou, Fragonard, Femme de l'Epicier, Huet et Lagrenée, ces 4 dessins sont très précieux; (192) 5 dessins, Baudoin, Lagrenée, Fragonard; (196) 25 dessins, Vanloo-Jouvencet, Boucher, Poilly, C. Lorrain; (197) 10 dessins, vues d'Italie à la sanguine, papier blanc, H. Robert; (198) 15 autres vues de M. Robert, exécutées de cette touche spirituelle qui distingue les productions de ce charmant artiste.

Gouaches et aquarelles. — Nous signalerons (204) une gouache par M. Baudoin, représentant l'intérieur d'un jardin, où l'on voit un homme assis sur un banc, et près de lui une femme qui se lève en remettant son gant, cette composition, vue au clair de lune, est d'un effet agréable et d'une touche facile, hauteur 11 pouces, largeur 8 $^1/_2$ pouces (c'est la célèbre soirée aux Tuileries, dont nous avons parlé); (105) François Boucher, 3 gouaches, femmes couchées; (206) du même, 3 gouaches, Pastorale, Baigneuse et Tête; (207) du même, 3 gouaches, Naïades et Femmes couchées; (208) du même, 6 gouaches sur papier bleu et blanc; (209) 2 gouaches de Lagrenée jeune; (210) 2 dessins en couleur de H. Robert, Ruines; 24 autres dessins et aquarelles; (212) 2 dessins de 1760, Ruines d'Italie; (213) 2 dessins; (214) 2 dessins en couleur; (215) 10 dessins en couleur; (225) neuf dessins en couleur, par Baudoin; (226) 3 dessins capitaux coloriés, Frudenberg et Boissieux, Fermes suisses.

Aux miniatures. — (238) 37 miniatures, H. Robert, Vernet, Lanterbourg, Wouvermans, Lacroix (reliées en volume de velours cramoisi).

[1] J'en possède une gravure, fort belle épreuve en couleur.

Aux estampes (volumes). — (240) œuvres de Salvator Rosa ; (241) l'œuvre de Poilly ; (224) pièces dont plusieurs très rares avant toutes armes et lettre ; (249) 1 volume avec 36 estampes de Schmidt (anglais), 13 de Warotter et 86 de Gesner, rares et belles épreuves ; (250) œuvre de Watelet, 105 pièces ; (251) le Cabinet du Roi, 25 volumes ; (261) 1 volume de 21 estampes d'après Hogarth, 6 du Mariage à la mode, 8 du Débauché, 6 de Charlotte, etc. ; (262) 36 estampes de Vernet, dont les 14 ports de mer, 1 volume.

Estampes en feuilles. — Nous signalerons parmi les nombreux numéros (278) 9 estampes modernes, dont le Quos Ego, le Jardin d'Amour, le Triomphe du Silence, par de Launay, etc. ; (281) 6 estampes d'après Antoine Van Dyck, dont le Couronnement d'Epines, contre épreuve ; (285 la Sainte Geneviève, P. Balechou, 1 épreuve avant les rayes et au revers, sur la même feuille, le Calme de Balechou, d'après Vernet ; (288) 8 estampes d'après Greuze, dont le Silence, avant toute lettre ; 4 estampes d'après Greuze, dont l'Accordée de village, à l'eau forte ; (291) 10 estampes d'après Baudoin, C. Vanloo, etc. ; (192) 72 estampes par Callot, Marc Antoine, Mellan, etc. ; (293) 4 estampes par Audran, d'après Coypel ; (294) 4 estampes, les Causeurs du Guido, (Beauvarlet), la Marchande d'Amours (avant toute lettre) ; (295) 3 estampes de Porporati, d'après C. Vanloo, J. Vanloo et Van der Werf ; (300) 5 estampes par Fessard ; (301) 6 estampes à la manière noire, dont 4 d'après Van der Werf et Reynolds, le Marquis Gramby ; (303) 14 estampes à la manière noire, dont une par Smith, d'après Jordain, et une par Richard Carlom ; (304) 6 estampes de Bartholozzi, dont la Clithie.

Aux terres cuites. — (306) Clodion, bas-relief en terre cuite, Satyre et Bacchantes faisant jouer deux enfants et deux jeunes filles sacrifiant au Dieu des jardins ; (312) Clodion, bas-relief, 4 figures, sacrifice à l'Amour. Nous signalerons enfin 21 bronzes, 123 pierres gravées ; (579) 1 lustre de Boule, 8 branches ; (560) un feu doré d'or moulé avec pelle, pincettes et tenaille.

Aux dessins (supplément). — (545) 1 dessin aux 3 crayons, Bouquetière, Boucher ; (546 et 547) 3 dessins en couleur, Huet ; (538 et 551) 6 dessins, intérieurs et ruines, H. Robert ; (550) 1 dessin au bistre, Le Prince ; (544) Intérieur de boudoir où l'on voit une femme sur un sopha regardant jouer un singe.

Dessins en couleur (M. Lavrince). — (526) Rembrandt, dessin au bistre, philosophe à sa table, superbe ; (535) S. Bourbon, dessin ou figures rehaussé d'or ; (536) Bouchardon, sanguine, la Cène, remarquable ; 5 émaux de Petitot, dont (461) portrait de Louis XIV, rare et précieux, du plus beau faire du maître ; (462) portrait d'Anne d'Autriche ; (572) portrait de la duchesse de la Valliére, superbe émail, 2 des plus parfaits connus de ce maître ; (573) Louis XIV jeune, en buste, des plus beaux connus sur boîte écaille noire, cerclée d'or ; (574) portrait de Meriglay, célèbre amateur dont le cabinet a passé chez M. le duc d'Orléans, du plus beau faire de Petitot.

Tableaux supplémentaires. — 1 portrait de femme, par Fauchier ; (485) Rembrandt, paysage ; (488) Ruysdael, paysage d'hiver ; (505) Loutenbourg, paysage ; (506) Claude Lorrain, un paysage frais, du plus beau faire du maître ; (507) Jacques Stella, Claudine Bousonet, Sainte-Famille[1] ; (510) Lancret, pastorale (ronde) ; (511) J.-B. Vanloo, Diane et ses nymphes, du plus beau faire de ce maître, vient de la vente Louis-Michel Vanloo, où il fut vendu 1650 livres.

Nous aurions voulu, si nous en avions eu la place, citer en entier ce catalogue, précieux document du XVIIIe siècle. Les Goncourt, s'ils l'avaient connu, en auraient fait leurs délices. Les plus beaux noms des artistes du XVIIIe siècle y figurent triomphalement. — Et de tout cela qui fut à Aix, il ne reste plus rien !

[1] J'en possède la reproduction sur onyx.

CONCLUSIONS

Nous voici, ami lecteur, arrivé au terme de nos promenades artistiques et documentaires. J'espère qu'elles ne vous ont ni lassé, ni déçu, et que, malgré l'aridité de certaines expressions techniques que j'ai dû trop souvent employer, les belles choses que vous avez eues sous les yeux ne vous auront pas permis de vous ennuyer trop longtemps.

Je désire maintenant terminer ce livre par quelques considérations que l'on trouvera peut-être bien pessimistes ; mais que je me dois d'exprimer à mes concitoyens, dussé-je en froisser quelques-uns et déplaire à beaucoup d'autres. J'ai au bout des lèvres des paroles qui me brûlent et que je ne puis m'empêcher d'énoncer ainsi que certaines utopies que je me plais à concevoir et qui ne se réaliseront jamais, hélas ! j'en suis bien persuadé.

Je dirais donc pour en finir que j'augure mal, très mal, de l'avenir artistique de la ville d'Aix, à voir la façon dont ceux qui ont la garde de ses traditions et la direction de son entretien agissent vis à vis d'elle. Je ne puis comprendre qu'on cherche à la moderniser, à la ressusciter, à lui trouver des raisons de s'agiter, de se repeupler, de s'élargir aux dépens, bien entendu, de ce que certains osent appeler : *ses vieilleries*, qui sont sa seule raison d'être, je ne me lasserai pas de le répéter. Je crierai donc à ceux qui sont qualifiés pour l'entendre qu'avant de rien créer de nouveau, l'essentiel est de conserver les beautés qui nous restent, de les mettre en valeur en les débarrassant de l'odieux parasitisme utilitaire qui menace de les envahir et de les étouffer. Le modernisme *pour Aix* voilà l'ennemi. Aix ne devra et ne pourra jamais être que le Versailles de Marseille, la ville belle et calme où viendront se reposer les gens rassis et les intellectuels exaspérés par le bruit de la grande ville au tapage nuit et jour ininterrompu, rendue pour eux inhabitable par la trépidation des automobiles, le grincement des trolleys et *l'abomination* coloriée de réclames alimentaires. Et moi, l'artiste qui dans mon œuvre ai donné des preuves d'un modernisme particulier et qui ne suis l'ennemi du progrès que quand il nuit à certaines beautés essentielles, je vous souhaite à tous, commerçants, industriels, économistes et politiciens, le plus fécond des succès aux Milles, à Gardanne, au Pont de l'Arc, à Salon, à Marseille, à condition que vous n'essayez plus de salir et de gâter le merveilleux ensemble d'art ancien créé par nos pères dans l'ancienne capitale de la Provence.

Hélas, je sais trop bien que les désirs que j'exprime ne se réaliseront pas. Ceux qui comme moi ne sont pas des *Cadets* d'Aix (ce qui n'est qu'un titre à l'abri duquel on a commis avec sérénité bien des crimes de lèse-beauté), mais bien de véritables vieux Aixois d'âme et de cœur, sont hélas une infime minorité. Ils n'ont aucun représentant dans la direction de notre cité dont l'édilité a la médiocrité intellectuelle et artistique qui caractérise les démocraties triomphantes. Elle a beau se déclarer pauvre (ce qui est vrai) il n'en est

pas moins scandaleux de voir le peu de soin et le peu d'argent qu'elle réserve à ce qui devrait être la partie la plus essentielle de sa mission. Elle semble oublier complètement les origines et l'âme de notre ville pour ne penser qu'à lui réaliser de bonnes digestions et ne s'occuper que de ses parties les plus basses et les plus honteuses. Elle pratique d'une façon toujours plus intensive cette néfaste théorie du *panem et circenses* dont la France entière est en train de mourir, dépensant sans compter pour les pétards du 14 juillet et les pantalonades carnavalesques, et ne réservant que des sommes dérisoires pour l'entretien de ses vieilles pierres, de ses musées et de ses bibliothèques, laissant froidement s'effriter sous la rouille les belles ferrures de ses vieux palais, se désintéressant de son archevéché et de son incomparable halle aux grains dont elle ferait volontiers les dépotoirs de tous ses services publics. Elle n'est hélas, il faut bien le reconnaître, que le triste reflet de la population qui l'a envoyé siéger à l'Hôtel de Ville et c'est pour cela que je termine ce livre sur cette note si pessimiste ; je suis sans espoir pour l'avenir; car l'avenir est au peuple et même au populo; or celui-ci, naturellement n'ayant que des appétits, ne cherchera qu'à les assouvir et préférera toujours au plus beau des palais, au plus précieux des musées, les bals de cercle, les cafés concerts ou les maisons..... de thé.

Ce livre n'est naturellement pas écrit pour lui, ce livre est fait pour une élite de penseurs et de constructeurs de tours d'ivoire.

J'ai voulu qu'il soit en quelque sorte le dernier recensement de nos vieilles beautés.

Qu'un autre plus autorisé en refasse un du même genre dans dix, quinze ou vingt ans et l'on pourra voir si j'ai eu raison dans mes pressentiments; on comptera les absents, les blessés, on regardera les morts. Ce qu'ils vont aller vite hélas, en ce siècle où l'on a la folie de la vitesse et l'horreur du recueillement !!!

A tous les recueillis, *à tous les amis du vieil Aix*, j'offre et je dédie ces pages.

Aix-en-Provence, *Pavillon de Vendôme*, le 14 juillet 1909.

APPENDICES

Chapitre vii

Cuirs provençaux. — Prix fait des cuirs dorés actuellement au château de *Vauvenargues.*

On trouve dans les archives de ce château, appartenant au Marquis d'Isoard Vauvenargues, la note suivante extraite des minutes du Notaire *Darbes* :

Du 14 mars 1682.

André Reynier, marchand-tapissier de cuirs dorés, a promis à M. *François Declapiers de Séguiran*, seigneur de Vauvenargues, de lui faire bien et düement deux *tantes* (sic) de tapisseries de cuir et a reçu du dit seigneur la somme de *soixante-six livres* à compte et le restant payable lorsque la seconde tapisserie sera achevée.

Il est probable que le prix de soixante-six livres doit être le *tiers* ou le *quart* de la somme totale. Nous connaissons donc le nom d'*André Reynier*, tapissier au XVIIe siècle à Aix et marchand *de cuirs provençaux* et avons un aperçu des prix de ce genre de tentures à cette époque grâce à cette note précieuse [1].

Chapitre ix

De quelques prix faits du sculpteur Chastel nous donnant des renseignements sur la valeur du travail d'un artiste décorateur aixois au XVIIIe siècle et le prix des matériaux employés.

1°. *Prix faits* de la fontaine de la place de l'hôtel-de-ville.

De la main de Chastel, archives de la mairie d'Aix :

« Le sieur Chastel s'oblige de faire les ouvrages d'sculpture (sic) de la fontaine qu'on doit élever au devant de l'Hautel de ville, suivant le dessin et de fournir la pierre naissecer scavoir : la base et le chapiteau de la colonne et le globe qui la surmonte, lequel sera orné d'une guirlande de laurier en fer doré — que je fournirai plus — (ces derniers mots sont en surcharge), les quatres masques aux quatres consoles du piédestal de la colonne et les quatre plaques de marbre blanc statuaire pour les inscriptions, le sieur Chastel s'oblige de faire toute l'asculpture en pierre de Calissane et en conformité du desssein pour la somme de 600 livres. »

A Aix, le 17 septembre 1756.
Chastel.

Si la ville fournit les matériaux nécessere au dit ouvrage le sieur Chastel s'oblige de faire tous les ouvrages qui le comportent pour la somme de 400 livres.

A Aix, l'an et jour susdits.

[1] Que nous devons à l'amabilité du marquis d'Isaard-Vauvenargue.

2° *Devis* pour la construction d'une fontaine à la place des Prêcheurs
Aix, 12 novembre 1757

Le piédestal (2 asssises de pierre froide)	1400 livres
La piramide » » »	560 »
Mise en place de la pierre de Calissane pour les ornements.	140 »
Total	2100 livres

Sculptures :

Pour l'achat et le port de la pierre de Calissane.	700 livres
Les 4 draperies du piédestal	100 »
Les ornements du piédestal	200 »
Les 4 lions (300 l. pièce).	1200 »
[1] L'enfant et ses ornements	300 »
La boule et son piédestal.	70 »
L'aigle	100 »
Total	3050 livres

[1] Ne fut pas exécuté sur la fontaine existant de nos jours place de la Madeleine.

Achevé d'Imprimer
par «SADAG»
(Société Anonyme des Arts Graphiques)
Bellegarde (France) - Genève (Suisse)
Septembre 1910

GETTY CENTER LIBRARY
N 6851 A4 D6
c. 1
Dobler, Henri
Les ecoles d'architecture et d'art decor
MAIN
BKS
3 3125 00272 8638